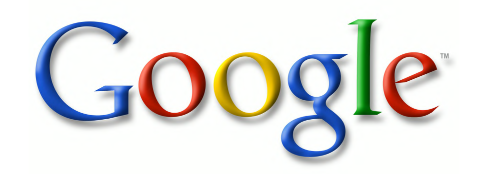
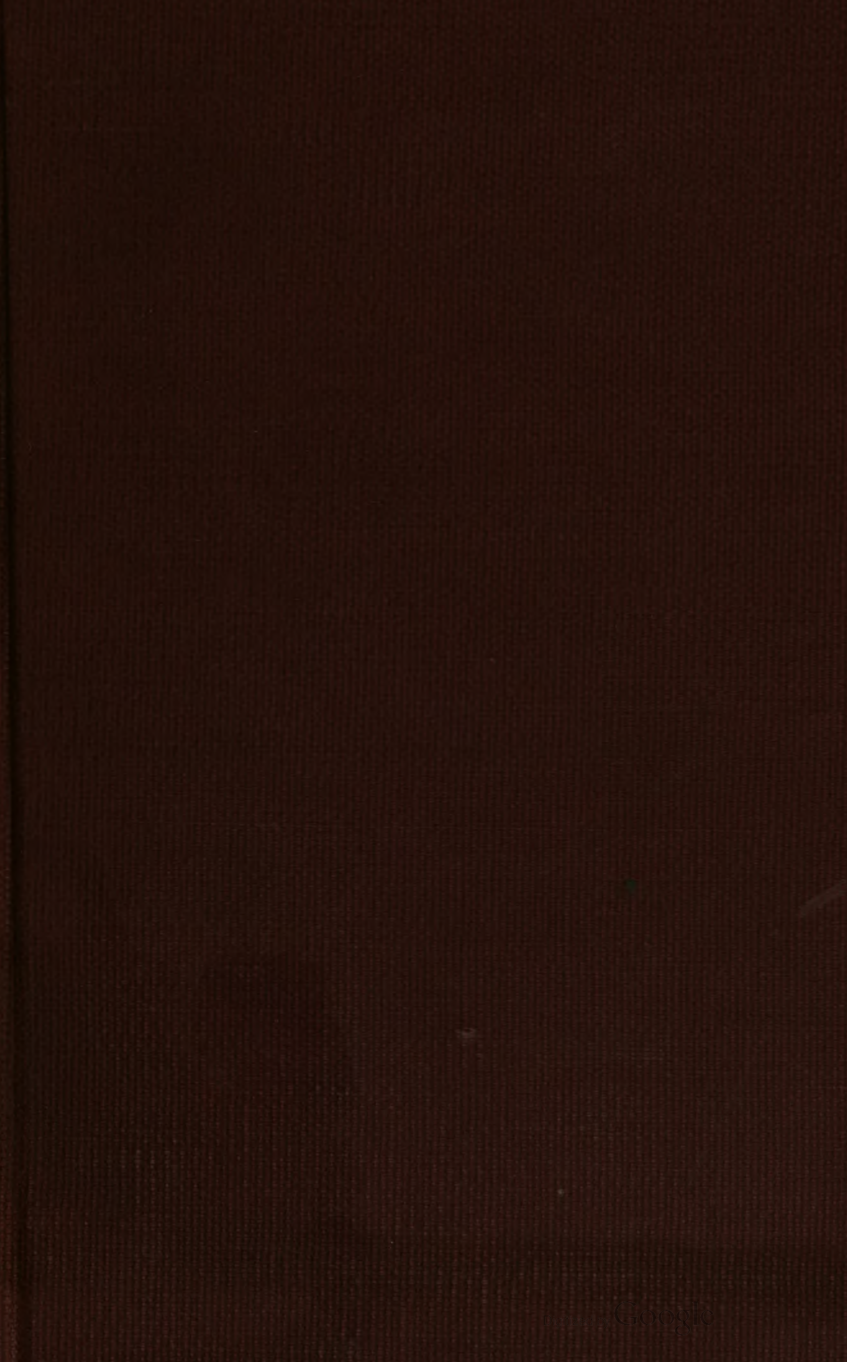
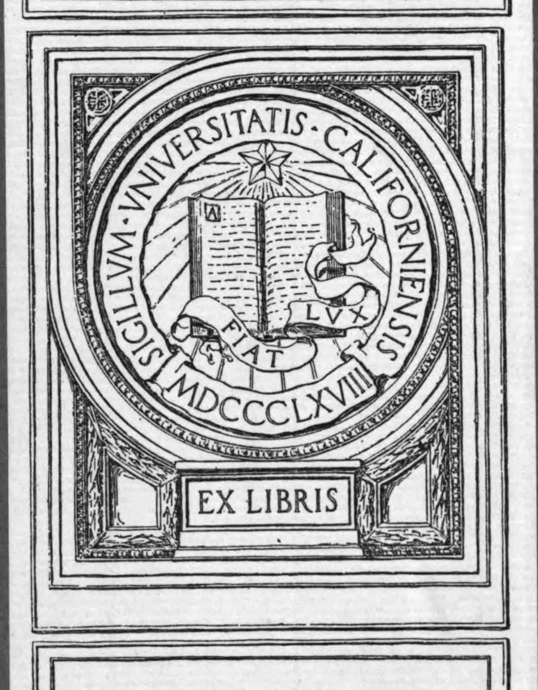
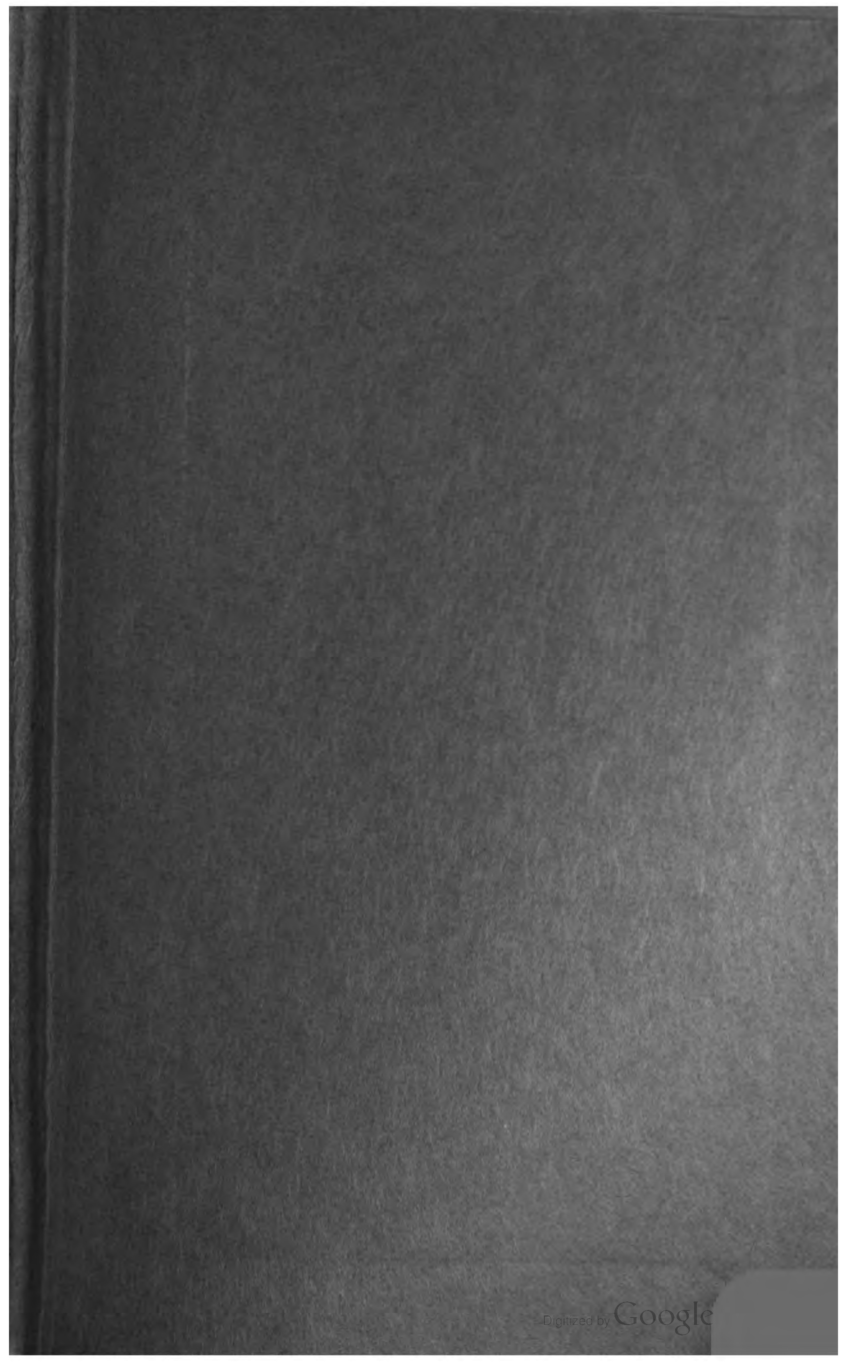
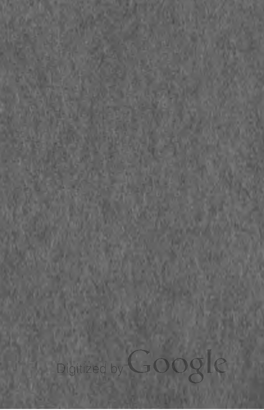





SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS


Digitized by Google





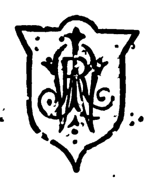
MANUEL
DE
LITTÉRATURE FRANÇAISE

COMPRENANT:

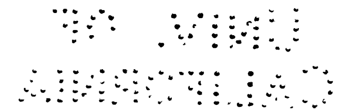
1° *des notices biographiques et littéraires;* 2° *des œuvres ou morceaux choisis de chaque auteur;* 3° *des notes explicatives;* 4° *un questionnaire détaillé pour chaque auteur.*

PAR

A. DE ROUGEMONT, A.M.
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE CHAUTAUQUA,
auteur de "*La France,*" etc.



NEW YORK:
WILLIAM R. JENKINS,
ÉDITEUR ET LIBRAIRE FRANÇAIS,
851 & 853 SIXTH AVENUE.



PRINTED BY THE
PRESS OF WILLIAM R. JENKINS,
NEW YORK.

AVANT-PROPOS.

This is above all a *working* Manual or Handbook of French Literature. To give that special and certainly desirable character, the new plan has been adopted of combining: (*a*) sufficient information about the life and works of authors; (*b*) critical appreciations in the English point of view; (*c*) brief, yet full notes, on points requiring explanations, most of them suggested by actual experience in the class-room; (*d*) questions which may answer several purposes, such as testing the work of the students, bringing out the essential points of a writing, helping the memory and the right interpretation of the text. They may also serve for examinations and practice in the language.

Full and characteristic extracts are given of each great writer; even, in three important cases, the principal parts of a whole work connected by short summaries of the parts left out, so as to preserve the continuity of the subject.

This plan will no doubt make the work both of the students and teachers much easier, yet, at the same time more thorough and systematic. Moreover, it lends itself to as full developments of the subject-matter as the instructor will deem it necessary.

Though the book may well serve as an advanced Reader, yet, as it contains some of the finest pages of the best authors and thinkers, it will certainly prove to be a powerful help as well in what is mainly sought in education, viz.: moral and mental culture. This will be effected even unconsciously by communing with those masterful minds, who have expressed in the most apt words, the noblest, highest and most fruitful thoughts.

A novel and valuable feature of the book is that it gives all along specific directions as to *what to read.*

Finally, after studying this Manual, no one will dispute the judgment of the Encyclopedia Britannica: "For volume and merit taken together, the product of (the last) eight centuries of French literature excels that of any European nation."

INTRODUCTION.

ORIGINE DU FRANÇAIS.—SPÉCIMENS DE LITTÉRATURE JUSQU'À L'AVÈNEMENT DES CLASSIQUES.

Dans la Gaule, conquise par Jules César, le latin était devenu la langue du pays ; il y régna quelques siècles. Mais, déclinant avec la puissance romaine, il finit comme elle, et fut peu à peu remplacé par une langue que le peuple se créa lui-même de ses débris. Cette langue née du latin, entre le VII[e] et le VIII[e] siècle, était destinée à devenir, de longues années après, le français que nous parlons aujourd'hui.

Ce n'est évidemment que par transformations insensibles que, de patois latin qu'il était d'abord, l'idiome du peuple franc est arrivé à la dignité d'une langue si belle. Le plus ancien monument écrit qui nous en reste date de 842. Le voici, accompagné d'une traduction bien nécessaire, comme on verra. C'est le serment prononcé à Strasbourg par Louis le Germanique :

Pro Deo amur et pro christian poplo et nostro commun
Pour l'amour de Dieu et pour le (salut du) peuple chrétien et notre
salvament, d'ist di in avant in quant Deus savir et poder me
commun salut, de ce jour en avant, autant que Dieu me donne savoir
dunat, si salvarai jeo cist meon fradre Karlo et in adjudha
et pouvoir, sauverai-je mon frère Charles et (lui serai) en aide et en
et in cadhuna cosa, si com om per dreit son fradre salvar
chaque chose, ainsi qu'on doit, selon la justice, sauver son frère, à

dist in o quid il mi altresi fazet; et ab Ludher nul plaid
condition qu'il en fasse autant pour moi ; et je ne ferai avec Lothaire
numquam prindrai, qui meon vol cist meon fradre Karle in
aucun accord qui, par ma volonté, porte préjudice à mon frère Charles
damno sit.
ici présent.

Jusque là, et plus tard même, la littérature telle qu'elle pouvait être, était purement latine. Mais sitôt que le peuple eut une langue à lui, ses instincts littéraires, artistiques si l'on veut, se développèrent. Du XIe siècle jusqu'au XVIIe siècle, époque où le français atteignit sa perfection, c'est une floraison riche et perpétuelle d'œuvres agréables et charmantes pour la plupart : on y compte même plusieurs chefs-d'œuvre.

Il n'est pas dans notre cadre de nous attarder à cette littérature naissante dont la langue n'est pas tout à fait la nôtre. Elle a aussi besoin d'études toutes spéciales, en grande partie philologiques. Il sera, néanmoins, curieux et intéressant d'en suivre le développement siècle par siècle dans un choix aussi bref que possible de documents.

Xe SIÈCLE.

Du Xe siècle il reste peu de fragments. Les lignes qui suivent donnent pourtant une idée de la poésie à cette époque, et aussi des changements introduits dans la languo depuis le IXe siècle.

CANTILÈNE DE SAINTE EULALIE.

Buona pulcella fut Eulalia.
Bonne pucelle (fille) fut Eulalie.
Bel avret corps, bellezour anima.
Beau corps elle avait, âme plus belle.

Voldrent la veintre li deo inimi;
Voulurent la vaincre les dieux ennemis;
Voldrent la faire diaule servir;
Voulurent la faire servir le diable;
Elle non eskoltet les mals conseillers
Elle n'écouta pas les mauvais conseillers
Qu'elle deo raneiet chi maent su en ciel,
Qu'elle reniât Dieu qui demeure au ciel,
Ne por or ned argent ne paramenz,
Ni pour or, ni argent, ni parure.
Por manatce regiel, ne preisment.
Pour menace royale, ni prière.
Neulle cose non la pouret omqi pleier.
Nulle chose ne la pourrait jamais plier.

Le poème en tout ne contient que vingt-neuf vers.

XIe SIÈCLE.

Avec le XIe siècle nous entrons dans un champ des plus riches. En fait, à ce siècle appartient l'un des plus beaux poèmes épiques qui existent après l'Iliade d'Homère, auquel il ressemble du reste par ses récits continuels de batailles, la *Chanson de Roland.*

Roland est le neveu de Charlemagne, le preux des preux. Charlemagne retournant en France après une expédition en Espagne (788) laisse son arrière-garde sous le commandement de Roland. Le traître Ganelon attire l'élite de l'armée dans un piége. Toutefois, si Roland faisait retentir le son terrible de son *oliphant* (cor d'ivoire), Charlemagne averti rebrousserait chemin. C'est le conseil du brave Olivier qui dit à Roland:

Cumpainz Rollant, sunez vostre oliphant ;
Compagnon Roland, sonnez votre olifant ;
Si l'orrat Carles qui est as porz passant,
Ainsi l'entendra Charles qui est aux ports passant,
Je vous plevis ja returnerunt Franc !
Je vous jure déjà les Français retourneront !

Mais Roland rejette ce conseil comme une faiblesse insigne :

Ne placet Deu, ço li respunt Rollant,
Ne plaise à Dieu, lui répond Roland,
Que ço seit dit de nul hume vivant
Qu'il soit dit que pour nul homme vivant
Ne pur paien que ja sei-jo cornant !
Ni même pour un paien sonnè-je du cor !

Le combat s'engage : Roland, l'archevêque Turpin, Olivier font des prodiges de valeur, les Francs jonchent le sol de cadavres ; mais comme ils succombent sous les coups d'ennemis toujours renaissants, Roland sonne enfin de son cor merveilleux. Le roi accourt. Il n'arrive qu'après la mort du héros ; mais celui-ci est vengé par la destruction d'une nouvelle et plus formidable armée d'infidèles et par le supplice du traître Ganelon.

Il suffit d'en citer un épisode. Roland blessé, harassé, se retire pour mourir en paix sous un grand rocher à l'ombre d'un pin. Là il veut briser sa fameuse épée, sa Durandal, de peur qu'elle ne tombe entre les mains des infidèles :

Ço sent Rollant la veue ad perdue ;
Alors sent Roland qu'il a perdu la vue ;
Met sei sur piez, quanqu'il poet s'esvertuet ;
Il se met sur ses pieds, s'évertue tant qu'il peut ;
En sun visage sa couleur ad perdue
En son visage sa couleur a perdue

De devans lui ot une perre brune
De devant lui est une pierre brune
X colps i fiert par doel e par rancune;
Dix coups il (la) frappe par chagrin et par rancune (colère);
Cruist li acers, ne freint ne n'esguignet;
Grince l'acier, ne se rompt ni ne s'ébrèche;
E dist li quens: "Sancte Marie, aiue!
Et dit le comte: "Sainte Marie, aide!
E, Durandel bone,
Ah! Durandal bonne........
Tantes batailles en camp en ai vencues
Tant de batailles en champ par vous ai gagnées (vaincues)
Que Charles tient ki la barbe ad canue
Que Charles tient qui a la barbe chenue
Ne vos ait hume ki pur altre fuite?
Que ne vous ait (un) homme qui fuit devant un autre?

C'est cette chanson que chantait le jongleur ou barde Taillefer à la tête de l'armée de Guillaume le Conquérant avant la bataille de Hastings.

LES TROUBADOURS.

La Chanson de Roland, qui ne contient pas moins de 4,000 vers, appartient à la langue des trouvères, à la langue d'oïl (oui) parlée au nord de la Loire. Ce fleuve romantique divisait alors la France en deux nations en quelque sorte. Au nord un ciel moins éclatant, un peuple au caractère enjoué sans doute mais, par comparaison, plus sérieux, plus âpre au travail. Au sud, une population vive, insouciante, gaie comme son ciel brillant, ses campagnes ensoleillées: son idiome avait pris des assonances plus douces, plus musicales. C'était la langue d'oc, la langue des troubadours. Ces troubadours étaient des seigneurs ou des chevaliers qui célébraient la beauté de

leurs dames et les exploits des preux. Seuls ou accompagnés d'un ménestrel, ils allaient de château en château, récitaient ou chantaient leurs poésies au son d'un instrument. Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, a été un des plus notables troubadours. Leur poésie était naturellement toute lyrique, gaie, facile, composée presque toute de chansons d'amour.

L'ère des troubadours ne dura pas longtemps : elle se termina à peu près[1] lors de la croisade contre les Albigeois (1272) qui réunit la province de Languedoc au royaume de France.

LES TROUVÈRES.

Les trouvères ressemblaient assez aux bardes écossais, mais à des bardes voyageurs. "Pour concevoir l'empressement qu'on mettait à recevoir ces hôtes ingénieux, il faut se figurer la solitude et les longs ennuis des demeures féodales. Sur le sommet d'une colline d'un accès difficile s'élevait un château isolé, fermé de hautes murailles, où d'étroites meurtrières admettaient un jour pâle et triste. Tout autour, de misérables chaumières, des paysans grossiers et tremblants ; au dedans la châtelaine avec ses filles entourées de jeunes pages nobles sans doute, quelquefois gracieux, mais toujours ignorants comme elles. Les fils de la maison servent eux-mêmes comme pages dans un autre château. Quant au seigneur, il excelle à donner et à recevoir de grands coups de *glaive*, à monter un ardent destrier et à boire de grands hanaps de vin. Que faire en un tel gîte sinon la guerre ou l'amour ? à moins d'imiter l'une et de raconter l'autre, de donner des tournois, ou d'écouter des jongleurs ? Aussi lorsque pen-

1. L'idiome provençal persista cependant; il existe encore de nos jours et a produit, même en ce siècle, de grands poètes, Jasmin et Mistral, dont les noms sont bien connus en France.

dant six mois d'hiver le château féodal était resté enveloppé de nuages, sans guerre, sans tournois, qu'il n'avait vu que peu d'étrangers et de pèlerins ; quand s'étaient écoulés ces longs jours monotones, ces interminables soirées mal remplies par le jeu d'échecs, on attendait avec les hirondelles le retour désiré du poète. Il arrivait enfin ; on l'apercevait de loin le long de la rampe escarpée qui menait au château : il portait sa vielle attachée à l'arçon de sa selle, s'il était à cheval ; suspendue à son cou, s'il cheminait à pied. Ses habits étaient bariolés de diverses couleurs ; ses cheveux et sa barbe rasés au moins en partie ; une bourse qu'on appelait la *malette* ou l'*aumônière* pendait à sa ceinture et semblait appeler d'avance la générosité de ses hôtes. Sans demeure, dès le soir de son arrivée, le baron, les écuyers, les damoiselles se réunissaient dans la grande salle pavée pour entendre le poème qu'il venait d'achever pendant l'hiver. Alors se déployaient devant des auditeurs si bien disposés, si altérés de poétiques récits, mille tableaux intéressants et merveilleux."

La *Chanson de Roland* fut le prélude d'une quantité prodigieuse de poèmes connus sous le nom de cycles. L'un de ces cycles, celui de Merlin l'Enchanteur, a eu son écho ou sa contrepartie dans la poésie anglaise.

XIIe SIÈCLE.

Voici un fragment de prose du XIIe siècle: c'est un court extrait d'un sermon prononcé par le fameux Saint Bernard de Clairvaux à l'occasion de la fête de l'Epiphanie.

Por ceu volt il en terre dexendre et ne volt mies solement
Pour cela veut-il descendre en terre et ne veut pas seulement
dexendre en terre et nastre, anz volt assi estre conuiz ; et por
descendre en terre et naître, mais veut aussi être connu, et pour

ceste conissance faisons nos in ceste feste de l'Aparicion. Hui
(effectuer) cette connaissance nous faisons cette fête de l'Apparition.
vinrent li troi roi por querre lo soloil de justice qui neiz estoit,
Aujourd'hui vinrent les trois rois pour chercher le soleil de justice
de cui il est escrit: Orianz est ses nous.
qui était né, de qui il est écrit: L'orient est chez nous.

XIIIe SIÈCLE.

Au commencement du XIIIe siècle (1207) vient la chronique historique sous sa forme la plus intéressante. Villehardouin, promoteur de la quatrième croisade, en décrit les incidents merveilleux avec la franchise et le naturel d'un chevalier chrétien. Voici en quels termes il raconte la mort du marquis de Montferrat, le chef de l'entreprise:

Quant il ot (*eut*) esté (*été*) en la terre et il s'en dut partir, li Bougre (les Bulgares) se furent assamblés de la terre, et virent que li marchis (*le marquis*) estoit (*était*) à poi (*avec peu*) de gent, et il vinrent lors de toutes pars, et assaillirent à s'arriere-garde. Et quant li marchis oï (*ouït, entendit*) le cri, si sailli (*il sauta*) en un cheval tot (*tout*) desarmés, un glaive en sa main, et quant il vint là où ils ièrent (*allèrent*) assamblés à l'arrière-garde, si lor recourut sus et les chacia (*chassa*) une grant pièce arrieres. La fu ferus (*frappé*) d'une saiete (*flèche*) parmi le gros del braz de sos (*dessous*) l'espaule mortellement, et commencha moult à espandre de sanc. Et cil (*ceux*) qui furent entor le marchis le sostindrent (*soutinrent*). Et il perdi moult de sanc, si ce commencia à pasmer. Et quant ses genz virent que il n'auroient nulle aïe (*aide*) de lui, si ce commencierent à desconfire, et à le laisser. Et cil qui remes-

trent (*restèrent*) avec luy furent mort et li marchis Boniface de Montferrat ot (*eut*) la teste colpée.[1]

XIVe SIÈCLE.

Près de cent ans après (1300) vient l'histoire d'un des plus grands rois de France, Louis IX dit saint Louis, écrite par son sénéchal, le sire de Joinville. Cette vie de saint Louis pleine de charme et d'abandon, est du plus haut intérêt. Comme exemple de narration voici le départ de la flotte pour la croisade de 1248:

Et en brief tens (*temps*), le vent se feri (*frappa*) ou voille (*à la voile*) et nous ot (*eut*) tolu (*enlevé*) la veue de la terre que nous ne veismes (*vîmes*) que le ciel et yeaue (*eau*); et chascun (*chaque*) jour nous esloigna (*éloigna*) le vent des païs où nous avions esté (*été*) nez (*nés*). En ces choses vous monstre (*montre*) que celi (*celui*) est bien fol hardi qui se ose mettre en tel péril où en péchié (*péché*) mortel; car l'en se dort (*l'on s'endort*) le soir là ou en (*on*) ne scet (*sait*) se l'en se trouvera au fond (*fond*) de la mer.

XVe SIÈCLE.

Vers la fin du XIVe siècle paraît le chroniqueur par excellence, Jean Froissart (1337—1410), bien connu des historiens pour son livre précieux la *Chronique de France, d'Angleterre, d'Ecosse et d'Espagne.* Il est déjà assez facile à lire, comme le montre l'extrait suivant où il raconte com-

1. On comprendra facilement qu'il est tout à fait en dehors du but de ce manuel de faire ressortir les différences d'orthographe.



ment le vieux roi de Bohème, tout aveugle qu'il est, prend part à la bataille de Crécy (1346):

Il entendit par ses gens que la bataille estoit commencée; car quoiqu'il fust là armé et en grand arroi (*équipage*) si ne véait (*voyait*)-il goute et estoit aveugle. Lors dist le roy à ses gens une grand'vaillance : "Seigneurs, vous estes mes hommes, mes amis et mes compaignons ; à la journée d'hui je vous prie et resquiers tres-especialement que vous me meniez si avant que je puisse ferir un coup d'espée." Et cils (*ceux*) qui de lès (*près de*) luy estaient, et qui son honneur et leur avancement aimoient, lui accorderent : si que, pour eux acquitter et qu'ils ne le perdissent en la presse, ils se lierent par les freins de leurs chevaux tous ensemble et mirent le roy leur seigneur tout devant pour mieux accomplir son desir ; et ainsi s'en allerent sur leurs ennemis.

XVI[e] SIÈCLE.

La prose historique avait dominé dans les siècles précédents. Avec la Renaissance des arts et des lettres la poésie, qui n'avait cessé de produire, reprend un essor nouveau. C'est l'époque de Ronsard, de Marguerite de Navarre, de la Pléiade, etc.

Cette renaissance, qui commença d'abord en Italie, pénétra en France sous François 1[er]. Ce roi protecteur des arts avant tout mérita aussi le nom de *Père des Lettres.* Nous avons de lui la fameuse épigramme écrite avec un diamant sur une des vitres du château de Blois :

Femme souvent varie,
Fol est cil qui s'y fie.

Les auteurs les plus connus de son règne sont le poète Marot et le prosateur Rabelais.

Marot (1495-1544) a réussi surtout dans la poésie badine, comme le témoigne une de ses ballades :

Pour courir en poste à la ville,
Vingt fois, cent fois, ne scay combien;
Pour faire quelque chose vile:
Frère Lubin le fera bien ;

Mais d'avoir honneste entretien
Ou mener vie salutaire
C'est à faire à un bon chrétien :
Frère Lubin n'en fera rien.

Pour mettre comme un homme habile
Le bien d'aultrui avec le sien,
Et vous laisser sans croix ne pile :
Frère Lubin le fera bien.

On ha beau dire : Je le tien ;
Et le presser de satisfaire,
Jamais ne vous en rendra rien :
Frère Lubin ne le peut faire.

Il presche en théologien ;
Mais pour boire de belle eau claire
Faites-la boire à vostre chien :
Frère Lubin ne le peut faire.

Rabelais (1483-1553) a écrit la *Vie de Gargantua et de Pantagruel*, une des plus piquantes satires qui aient jamais été publiées ; elle est dirigée surtout contre les moines, les pédants et les princes. Sa description des gens de Paris donnée ci-après est des plus vraies et des plus amu-

santes. Il faut savoir que Gargantua et Pantagruel sont deux géants énormes :

Quelcques jours apres qu'ils se feurent refraischiz, il (*Pantagruel*) visita la ville: et feu veu de tout le monde en grande admiration. Car le peuple de Paris est tant sot, tant *badault*, et tant inepte de nature qu'ung bastoleur, ung porteur de rogatons, ung mulet avecque ses cymbales, un vielleux au myllieu d'ung carrefour assemblera plus de gents que ne feroit ung bon prescheur Evangelicque. Et tant molestement le poursuyvirent, qu'il feut contrainct soy reposer sus les tours de l'ecclise (*église*) nostre Dame. Onquel lieu estant considera les grosses cloches qui estoient esdictes (*dans les dites*) tours : et les fait sonner bien harmonieusement. Ce que faisant, lui vint en pensée qu'elles serviroient bien de campanes (*sonnettes*) au col de sa jument, laquelle il vouloit renvoyer à son père, toute chargée de froumaiges de Brye. De faict, les emporta en son logis.

C'est à Paris que Pantagruel fait la rencontre de Panurge, le type du bohème moderne. Comme on lui demande qui il est et d'où il vient, Panurge répond d'abord en allemand, puis en arabe, en italien, en anglais, en basque, en hollandais, en espagnol, en danois, en hébreu, en grec, en bas-breton et en latin. Enfin Pantagruel impatienté lui dit : "Dea, mon amy, ne sçavez vous parler Françoys ? — Si fait, tres bien, Seigneur, repondit le compagnon, Dieu mercy, c'est ma langue naturelle et maternelle."

La gloire du XVI[e] siècle est Montaigne, dont les *Essais* ont encore de nos jours tant de lecteurs. Ces essais à vrai dire ne sont qu'un vaste répertoire de souvenirs, et de réflexions nées de ces souvenirs; mais tout est dit avec tant

d'imagination, de naturel et de vivacité que nous nous y intéressons profondément. Montaigne plaît, amuse et fait penser.

L'extrait choisi ici donne une leçon fort opportune de nos jours sur le sujet si discuté de l'éducation.

A un enfant de maison, qui recherche les lettres, non pour le gaing (*gain*), ny tant pour les commoditez externes que pour les siennes propres, et pour s'en enrichir et parer au dedans, ayant plustost envie d'en réussir habile homme qu'homme sçavant, je vouldrais aussi qu'on feust (*fût*) soingneux (*soigneux*) de lui choisir un conducteur qui eust plustost la teste bien faite que bien pleine ; et qu'on y requist toutes les deux, mais plus les mœurs et l'entendement, que la science ; et qu'il se conduisist en sa charge d'une nouvelle maniere. On ne cesse de criailler à nos aureilles, comme qui verseroit dans un entonnoir ; et nostre charge, ce n'est que redire ce qu'on nous a dict : je vouldrois qu'il corrigeast cette partie, faisant gouster les choses (*à l'âme de l'enfant*), les choisir, et discerner d'elle mesme; quelquefois lui ouvrant chemin, quelquefois le lui laissant ouvrir. Je ne veulx pas qu'il invente et parle seul ; je veulx qu'il escoute son disciple parler à son tour. —Il est bon qu'il le face (*fasse*) trotter devant luy, pour juger de son train, et juger jusques à quel poinct il se doibt ravaller (*abaisser*) pour s'accommoder à sa force.

. . . .

Qu'il ne lui demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance ; et qu'il juge du proufit qu'il aura faict, non par le tesmoignage de sa mémoire mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le lui face mettre en cent visages, et accommoder à autant de divers subjects pour veoir s'il l'a encores bien prins (*saisi*) et bien faict sien.

Qu'il lui face tout passer par l'estamine, et ne loge rien en sa teste par simple autorité et à crédit.

Vient ensuite une réflexion qui, dans la bouche d'un homme aussi instruit que l'était Montaigne, a bien son poids :

C'est un bel et grand agencement sans doubte que le grec et le latin, mais on l'achete trop cher.

Comme on le voit, il n'y a plus guère que l'orthographe qui marque la différence entre l'auteur des *Essais* et les écrivains qui vont suivre. Et encore cette orthographe n'a-t-elle pas changé ainsi subitement. Seulement, pour la commodité des lecteurs, maintenant on imprime les classiques avec l'orthographe de nos jours.

PREMIÈRE PARTIE.

XVIIe SIÈCLE.

CHAPITRE I.

MALHERBE (1556-1628). Stances à du Perrier.— DESCARTES (1596-1650). Discours sur la Méthode.

MALHERBE.

Ainsi donc nous avons vu la langue se dégrossir peu à peu. Elle s'est transformée grâce à la culture assidue des littérateurs ; mais elle manquait encore un peu d'ordre. Un poète parut alors qui mit le sceau de la perfection sur l'instrument qui devait servir aux grands génies du XVIIe siècle.

Malherbe vint, qui, le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir
Et réduisit la muse aux règles du devoir.

Boileau, Art Poétique.

Malherbe était un critique très sévère pour lui-même. Ainsi, mécontent d'un billet de condoléance qu'il avait écrit à un de ses amis qui avait perdu sa femme, il prit tant de temps à le corriger et le recorriger que l'ami le reçut au moment où il venait de se remarier. A ce compte, le poète pouvait être sévère pour les autres. Aussi ne ménagea-t-il pas leurs fautes. Il se donna pour mission de purifier la langue de ses dernières imperfections, et son bon sens et la justesse de ses critiques lui acquirent sur ses contemporains une autorité incontestée.

Lui-même n'a pas écrit de chef-d'œuvre proprement dit. De ses nombreuses poésies, il ne surnage guère qu'une ode, superbe il est vrai de pensée et d'expression :

STANCES À DU PERRIER SUR LA MORT DE SA FILLE.

Ta douleur, Du Perrier, sera donc éternelle ?
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours ?

. . . .

Je sais de quels appas son enfance était pleine
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle était du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin !

. . . .

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :
On a beau la prier.
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.

DESCARTES.

Avec Descartes commence la série des grands écrivains français; il est le premier de nos classiques.—Par classiques il faut entendre ces auteurs dont les qualités de méthode, de style et de pensée nous servent de modèles.

Descartes était un caractère original. Dès l'âge de seize ans il avait fini ses études telles qu'elles étaient alors, le latin, le grec, la logique, et quelque peu de mathématiques. Mais tout cela était enseigné d'une manière purement routinière; tout cela était factice, vide de sens, partant peu satisfaisant pour un esprit vraiment intelligent. Le jeune étudiant voulait quelque chose de vivant; il avait soif de la vérité dégagée de nuages. Pour la trouver, rejetant ses livres, il se met à observer de ses propres yeux, à raisonner, et, — chose nouvelle — à penser pour lui-même; il voyage, fait la guerre, puis, riche de faits, il se sépare de la société et vit dans la plus stricte solitude à Paris d'abord et après en Hollande.

Le fruit de ses réflexions est bien connu dans le monde de la philosophie qu'il a révolutionné; on l'appelle avec raison le *père de la philosophie moderne*. Le point de départ en est ce mot si souvent cité: "je pense, donc je suis."

Mais il avait préludé à ses réflexions en inventant pour sa recherche de la verité une méthode à lui propre, toute de grand sens. C'est cette méthode qu'il révèle dans le premier chef-d'œuvre que la langue française ait produit. Le style en est des plus simples; c'est là sa force. Il exprime exactement la pensée, et la pensée vivifie la forme. On pourrait tout au plus trouver qu'il y a trop d'ampleur dans ses périodes, et que les phrases sont quelque peu enchevêtrées. Néanmoins l'idée est toujours claire et facile à saisir.

Tout le *Discours* est à lire; ce n'est pas un gros volume. La première partie traite de la méthode proprement dite. Les trois dernières parties contiennent en substance les principes de sa philosophie. Il les a développés plus tard dans ses *Méditations*; mais ce dernier ouvrage, il l'a écrit en latin!

La publication du *Discours* donna à Descartes une réputation immense, et aussi lui suscita des ennemis nombreux. Pour fuir l'une aussi bien que les autres, il accepta l'offre de Christine, reine de Suède, qui le pressait de venir à Stockholm et de l'instruire dans les sciences; mais il ne put supporter la rigueur du climat et mourut après quelques mois.

DISCOURS DE LA MÉTHODE.

Sitôt que l'âge me permit de sortir de la sujétion de mes précepteurs, je quittai entièrement l'étude des lettres ; et me résolvant de ne chercher plus d'autre science que celle qui se pourrait trouver en moi-même, ou bien dans le grand livre du monde, j'employai le reste de ma jeunesse à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, à recueillir diverses expériences, à m'éprouver moi-même dans les rencontres que la fortune me proposait, et partout à faire telle réflexion sur les choses qui se présentaient que j'en pusse tirer quelque profit. Car il me semblait que je pourrais rencontrer beaucoup plus de vérité dans les raisonnements que chacun fait touchant les affaires qui lui importent, et dont l'évènement le doit punir bientôt après s'il a mal jugé, que dans ceux que fait un homme de lettres dans son cabinet, touchant des spéculations qui ne produisent aucun effet, et qui ne lui sont d'autre conséquence sinon que peut-être il en tirera d'autant plus de vanité qu'elles seront plus éloignées du sens commun, à cause qu'il aura dû employer d'autant plus d'esprit et d'artifice à tâcher de les rendre vraisemblables. Et j'avais toujours un extrême désir d'apprendre à distinguer le vrai d'avec le faux, pour voir clair en mes actions et marcher avec assurance en cette vie.

. . . .

Comme la multitude des lois fournit souvent des excuses aux vices, en sorte qu'un État est bien mieux réglé lorsque, n'en ayant que fort peu, elles y sont fort étroitement observées ; ainsi au lieu de ce grand nombre de préceptes dont la logique est composée, je crus que j'aurais assez des quatre suivants, pourvu que je prisse une ferme et con-

stante résolution de ne manquer pas une seule fois à les observer. Le premier était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne connusse évidemment être telle; c'est-à-dire, d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention, et de ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit, que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute.

Le second, de diviser chacune des difficultés que j'examinerais en autant de parcelles qu'il se pourrait, et qu'il serait requis pour les mieux résoudre.

Le troisième, de conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu comme par degrés jusques à la connaissance des plus composés.

Et le dernier, de faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre.

. . . .

Comme ce n'est pas assez, avant de commencer à rebâtir le logis où on demeure, que de l'abattre, et de faire provision de matériaux et d'architectes, ou s'exercer soi-même à l'architecture, et outre cela d'en avoir soigneusement tracé le dessein ; mais qu'il faut aussi s'être pourvu de quelque autre, où on puisse être logé commodément pendant le temps qu'on y travaillera ; ainsi, afin que je ne demeurasse point irrésolu en mes actions, pendant que la raison m'obligerait de l'être en mes jugements, et que je ne laissasse pas de vivre dès lors le plus heureusement que je pourrais, je me formai une morale par provision, qui ne consistait qu'en trois ou quatre maximes dont je veux bien vous faire part.

La première était d'obéir aux lois et aux coutumes de mon pays, retenant constamment la religion en laquelle

Dieu m'a fait la grâce d'être instruit dès mon enfance, et me gouvernant en toute autre chose suivant les opinions les plus modérées communément reçues en pratique par les mieux sensés de ceux avec lesquels j'aurais à vivre.

. . . .

Ma seconde maxime était d'être le plus ferme et le plus résolu en mes actions que je pourrais, et de ne pas suivre moins constamment les opinions les plus douteuses, lorsque je m'y serais une fois déterminé, que si elles eussent été très assurées ; imitant en ceci les voyageurs, qui se trouvant égarés en quelque forêt, ne doivent pas errer en tournoyant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ni encore moins s'arrêter en une place, mais marcher toujours le plus droit qu'ils peuvent vers un même côté, et ne le changer point pour de faibles raisons, encore que ce n'ait peut-être été au commencement que le hasard seul qui les ait déterminés à le choisir ; car, par ce moyen, s'ils ne vont justement où ils désirent, ils arriveront au moins à la fin quelque part, où vraisemblablement ils seront mieux que dans le milieu d'une forêt.

Ma troisième maxime était de tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune, et à plutôt changer mes désirs que l'ordre du monde, et généralement de m'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit entièrement en notre pouvoir que nos pensées, en sorte qu'après que nous avons fait notre mieux, touchant les choses qui nous sont extérieures, tout ce qui manque de nous réussir est au regard de nous absolument impossible. . . .

Enfin pour conclusion de cette morale, je m'avisai de faire une revue sur les diverses occupations qu'ont les hommes en cette vie, pour tâcher à faire choix de la meilleure, et, sans que je veuille rien dire de celles des autres, je pensais que je ne pouvais faire mieux que de continuer en celle-là même où je me trouvais, c'est-à-dire

que d'employer toute ma vie à cultiver ma raison, et m'avancer autant que je pourrais en la connaissance de la vérité, suivant la méthode que je m'étais prescrite.

. . . .

Si j'écris en français, qui est la langue de mon pays, plutôt qu'en latin qui est celle de mes précepteurs, c'est à cause que j'espère que ceux qui ne se servent que de leur raison naturelle toute pure jugeront mieux de mes opinions que ceux qui ne croient qu'aux livres anciens. Et pour ceux qui joignent le bon sens avec l'étude, lesquels seuls je souhaite pour mes juges, ils ne seront point, je m'assure, si partiaux pour le latin, qu'ils refusent d'entendre mes raisons pour ce que je les explique en langue vulgaire.

Au reste, je ne veux point parler ici en particulier des progrès que j'ai espérance de faire à l'avenir dans les sciences, ni m'engager envers le public d'aucune promesse que je ne sois pas assuré d'accomplir. Mais je dirai seulement que j'ai résolu de n'employer le temps qui me reste à vivre à autre chose qu'à tâcher d'acquérir quelque connaissance de la nature, qui soit telle qu'on en puisse tirer des règles plus assurées que celles qu'on a eues jusques à présent.

NOTES.

Page. Ligne.

18.— 4. "Que te met en l'esprit l'amitié," c.-à-d. que l'amitié te met. Notez dès l'abord cette tournure qui se rencontre très fréquemment en français: quand la phrase incidente (clause subordonnée) commence par un pronom relatif régime, le sujet se met très souvent APRÈS le verbe. Si l'on n'y fait attention c'est là une source féconde d'erreurs pour la traduction.

8. "Injurieux ami." Apposition; le sens est: EN ami injurieux.

9. "Avecque," pour avec; cette forme se retrouve encore assez souvent chez les poètes du XVIIe siècle.

12. "Et, rose, elle a vécu..." Notez l'exquise délicatesse de la pensée et de l'expression. "Rose" ici est encore en apposition.

14. "Rigueurs à nulle autre pareilles," c.-à-d. que rien au monde ne peut égaler.

15. "On a beau la prier," *in vain do we beseech her.*

18. "Le chaume," *thatch*; d'où le mot chaumière, *thatch-house, cottage.*

20. "Louvre," le palais des rois de France à cette époque. Maintenant le Louvre sert à contenir une des plus belles galeries d'art qui soit au monde.

Rapprochez de cette pensée, si poétiquement exprimée, les vers d'Horace (ode 4, livre 1):

Pallida mors œquo pulsat pede pauperum tabernas
Regumque turres.

20.— 4. "Ne chercher plus d'autre." Il est d'usage maintenant de dire, à l'infinitif: ne plus chercher. De même plus loin, p. 21, l. 1 et 2, "ne manquer pas," "ne recevoir jamais," on dit plus habituellement: ne pas manquer, ne jamais recevoir.

5. "Qui se pourrait trouver," plus familièrement: qui pourrait se trouver. La tournure employée par Descartes est plus élégante.

8. "Humeurs," c.-à-d. caractères.

16. "Ceux que fait un homme de lettres" = ceux qu'un homme de lettres fait. Voyez n. 1, plus haut.

21.— 3. "Que" pour à "moins que...."

5. "Prévention" = préjugé.

10. "Qu'il se pourrait," *that it would be possible.*

Cet emploi de POUVOIR à la forme réfléchie est élégant en français.

15. "Jusques à," encore employé en poésie pour "jusqu'à."

Page. Ligne.

21.—26. "Que je ne demeurasse.... que je ne laissasse."
Ces imparfaits du subjonctif sont fort corrects. Mais de nos jours on les évite autant que possible; ils sentent le pédant.

28. "Ne pas laisser de..." doit se traduire généralement par *and yet.*

29. "Par provision," = provisoirement, *provisionally.*

31. "Faire part," *to impart.*

22.— 4. "Les mieux sensés." Aujourd'hui on dirait: les plus sensés.

14. "Encore que" = bien que, *although.*

16. "S'ils ne vont justement" = s'ils ne vont PAS justement. PAS est souvent omis après SI.

20. "Tâcher à." On dit mieux maintenant: tâcher DE. Descartes du reste lui même dit plus loin: tâcher D'acquérir.

26. "Au regard de nous" = à notre égard, en ce qui nous concerne.

29. "Qu'ont les hommes" = que les hommes ont. Cf. note 1, page 24.

23.— 2. "En la connaissance." D'ordinaire on emploie DANS au lieu de EN devant un article.

4. "J'écris en français." Cette excuse modeste d'écrire en français montre bien l'état des esprits à cette époque où les gens dits instruits ne voulaient "croire qu'aux livres anciens" comme dit Descartes lui-même.

9. "Pour ceux" = quant à ceux.

10. "Je m'assure" = je suis sûr, avec une nuance de modestie.

12. "Pour ce que" = parce que.

QUESTIONS.

MALHERBE.—1. Qu'est-ce que Malherbe, et quand vécut-il ? — 2. Citez un exemple de sa sévérité pour lui-même. — 3. Quelle mission se donna-t-il ? — 4. Qu'a-t-il écrit ? — 5. Quelle œuvre cite-t-on surtout de lui ? — 6. Quel est le sujet de cette ode ? — 7. Citez une des strophes les plus remarquables ? — 8. Que dit l'auteur du pouvoir de la mort ?

DESCARTES. — 1. Qu'est-ce qu'un classique ? — 2. Quelle idée Descartes eut-il des études de son époque ? — 3. Que voulut-il ? — 4. Que fit-il de son temps ? — 5. Quel est le but de sa méthode ? — 6. Quels sont les qualités et les défauts de son style ? — 7. Qu'a-t-il encore écrit ? — 8. Quel titre a-t-il reçu de la postérité ? — 9. Comment mourut-il ? — 10. Quel est le point de départ de la philosophie moderne ?

Discours.—1. Où et comment l'auteur cherche-t-il à s'instruire? — 2. S'est-il prescrit beaucoup de préceptes ? Lesquels ? — 3. Quelles règles de conduite a-t-il suivies ? — 4. Quelle raison donne-t-il pour écrire en français au lieu d'en latin ?

CHAPITRE II.

PASCAL (1623-1662).—Les Pensées.

Pascal eut une vie assez tourmentée dans sa courte durée. Dès son enfance, à cause de sa santé délicate, son père ne lui fit étudier que les classiques ; mais son penchant le portait vers les mathématiques. On raconte toujours ce fait que, à l'âge de douze ans, pour s'amuser il reconstruisit sans livres les premiers éléments de la géométrie. Laissé libre, il s'adonne tout d'abord aux mathématiques et, jeune encore, fait des découvertes remarquables dans les sciences.

Bientôt incapable de travail soutenu, il se retire du monde, chez les solitaires de Port-Royal.[1] C'est là que, à la sollicitation de ses amis, il écrit les *Lettres provinciales*, série de pamphlets d'une ironie mordante et d'une logique terrible contre les Jésuites. Ensuite, pour lui-même autant que pour le monde, il jette sur le papier les réflexions que lui inspirent les sujets les plus importants pour l'homme : la nature de l'homme, ses faiblesses, son avenir, la nécessité de la religion.

A lire ces *Pensées* sans savoir le nom de l'auteur, on croirait volontiers entendre un écrivain du XIXe siècle, tant il est moderne, mais un écrivain du plus beau génie. Le style est admirable, plein d'éclat, vif, alerte, expressif au plus haut degré, et en même temps d'une lucidité parfaite.

On comprend que Pascal, ayant été malade presque toute sa vie, ait plutôt des idées pessimistes comme on dit maintenant.

Il faut lire tout le livre des *Pensées*, qui d'ailleurs est assez court. En voici quelques extraits.

LE JUSTE MILIEU.

Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit, trop de lumière nous éblouit, trop de distance et trop de proximité empêchent la vue, trop de lon-

1. Espèce de couvent, non loin de Versailles, où s'étaient retirés plusieurs hommes religieux illustres, notamment les Arnauld et les Sacy.

gueur et trop de brièveté obscurcissent un discours, trop de plaisir incommode, trop de consonances déplaisent. Nous ne sentons ni l'extrême chaud ni l'extrême froid. Les qualités excessives nous sont ennemies et non pas sensibles : nous ne les sentons plus, nous en souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit : trop et trop peu de nourriture troublent ses actions : trop et trop peu d'instruction l'abêtissent. Les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étaient pas, et nous ne sommes point à leur égard. Elles nous échappent ou nous à elles.

Voilà notre état véritable. C'est ce qui resserre nos connaissances en de certaines bornes que nous ne passons pas ; incapables de savoir tout, et d'ignorer tout absolument. Nous sommes sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants entre l'ignorance et la connaissance ; et, si nous pensons aller plus avant, notre objet branle et échappe à nos prises ; il se dérobe et fuit d'une fuite éternelle.

FAIBLESSE ET GRANDEUR DE L'HOMME.

L'homme n'est qu'un roseau le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser ; une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt ; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée.

L'homme est si grand que sa grandeur paraît même en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable. Il est vrai que c'est être misérable que de se connaître misérable ; mais c'est aussi être grand que de connaître qu'on est misérable. Ainsi toutes ces misères

prouvent sa grandeur. Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi détrôné.

L'HOMME DÉSIRE ÊTRE ESTIMÉ.

Nous avons une si grande idée de l'âme de l'homme, que nous ne pouvons souffrir d'en être méprisés, de n'être pas dans l'estime d'une âme. Et toute la félicité des hommes consiste dans cette estime.

Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et notre propre être : nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, et nous nous efforçons pour cela de paraître. Nous travaillons incessamment à embellir et conserver cet être imaginaire et négligeons le véritable. Et si nous avons ou la tranquillité, ou la générosité, ou la fidélité, nous nous empressons de le faire savoir afin d'attacher ces vertus à cet être d'imagination.

VANITÉ DE L'HOMME.

L'orgueil nous tient d'une possession si naturelle au milieu de nos misères et de nos erreurs, que nous perdons même la vie avec joie, pourvu qu'on en parle.

La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un goujat, un marmiton, un crocheteur se vante et veut avoir ses admirateurs, et les philosophes mêmes en veulent. Ceux qui écrivent contre la gloire veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit, et ceux qui le lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu ; et moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie, et peut-être que ceux qui le liront l'auront aussi.

Nous sommes si présomptueux, que nous voudrions être connus de toute la terre, et même des gens qui viendront quand nous n'y serons plus ; et nous sommes si vains, que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent nous amuse et nous contente.

Les belles actions cachées sont les plus estimables. Quand j'en vois quelques-unes dans l'histoire, elles me plaisent fort. Mais enfin elles n'ont pas été tout à fait cachées, puisqu'elles ont été sues : ce peu, par où elles ont paru, en diminue le mérite ; car c'est là le plus beau, de les avoir voulu cacher.

L'HOMME NE PENSE PAS AU PRÉSENT.

Nous ne tenons jamais au présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent, et comme pour le hâter, ou nous rappelons le passé pour l'arrêter comme trop prompt ; si imprudents que nous errons dans les temps qui ne sont pas à nous, et ne pensons pas au seul qui nous appartient; et si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont point, et laissons échapper sans réflexion le seul qui subsiste.

Que chacun examine sa pensée ; il la trouvera toujours occupée au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent ; et, si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but. Le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre objet. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre ; et, nous disposant toujours à être heureux, il est indubitable que nous ne le serons jamais, si nous n'aspirons à une autre béatitude qu'à celle dont on peut jouir en cette vie.

PETITES CAUSES, GRANDS EFFETS.

Peu de chose nous console parce que peu de chose nous afflige.

Cromwell allait ravager toute la chrétienté : la famille royale était perdue, et la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de sable qui se mit dans son urètre. Rome même allait trembler sous lui. Mais ce petit gravier, qui

n'était rien ailleurs, mis en cet endroit, le voilà mort, sa famille abaissée et le roi rétabli.

Si le nez de Cléopâtre eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé.

Quand il est question de juger si on doit faire la guerre et tuer tant d'hommes, condamner tant d'Espagnols à la mort, c'est un homme seul qui en juge, et encore intéressé; ce devrait être un tiers indifférent.

POURQUOI L'HOMME S'OCCUPE.

L'âme est jetée dans le corps pour y faire un séjour de peu de durée. Elle sait que ce n'est qu'un passage à un voyage éternel, et qu'elle n'a que le peu de temps que dure la vie pour s'y préparer. Les nécessités de la nature lui en ravissent une très grande partie. Il ne lui en reste que très peu dont elle puisse disposer. Mais ce peu qui lui reste l'incommode si fort et l'embarrasse si étrangement, qu'elle ne songe qu'à le perdre. Ce lui est une peine insupportable d'être obligé de vivre avec soi et de penser à soi.

C'est l'origine de toutes les occupations tumultuaires des hommes et de tout ce qu'on appelle divertissements ou passe-temps, dans lesquels on n'a en effet pour but que d'y laisser passer le temps sans le sentir. L'âme ne trouve rien en elle qui la contente. Elle n'y voit rien qui ne l'afflige quand elle y pense. C'est ce qui la contraint de se répandre au dehors, et de chercher dans l'application aux choses extérieures à perdre le souvenir de son état véritable. Sa joie consiste dans cet oubli : et il suffit, pour la rendre misérable, de l'obliger de se voir et d'être avec soi.

ERREURS DE L'ÉDUCATION.

On charge les hommes dès l'enfance du soin de leur honneur et de leurs biens, et même du bien et de l'honneur

de leurs parents et de leurs amis. On les accable de l'étude des langues, des sciences, des exercices et des arts. On les charge d'affaires ; on leur fait entendre qu'ils ne sauraient être heureux s'ils ne font en sorte, par leur industrie et par leur soin, que leur fortune, leur honneur, et même la fortune et l'honneur de leurs amis, soient en bon état, et qu'une seule de ces choses qui manque les rend malheureux. Ainsi on leur donne des charges et des affaires qui les font se tracasser dès la pointe du jour. Voilà, direz-vous, une étrange manière de les rendre heureux. Que pourrait-on faire de mieux pour les rendre malheureux? Demandez-vous ce qu'on pourrait faire? Il ne faudrait que leur ôter tous ces soins. Car alors ils se verraient et ils penseraient à eux-mêmes ; et c'est ce qui leur est insupportable. Aussi, après s'être chargés de tant d'affaires, s'ils ont quelque temps de relâche, ils tâchent encore de le perdre à quelque divertissement qui les occupe tout entiers et les dérobe à eux-mêmes.

PENSÉES DIVERSES.

Voulez-vous qu'on croie du bien de vous? N'en dites point.

Il n'est point de vertu sans sacrifice.

La conscience est le meilleur livre de morale que nous ayons : c'est celui qu'on doit consulter le plus.

Pourquoi me tuez-vous? Eh quoi, ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin, cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais, puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave, et cela est juste.

Le dernier acte est toujours sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais.

NOTES.

Page. Ligne.

26.—29. "Nos sens...." Notez la vigueur expressive de tout ce paragraphe.

27.— 2. "Consonances." *Unbroken harmony of chords.*

4. "Sensibles" = perceptibles.

10. "Échappent." *Are beyond our grasp.*

10. "Nous à elles," c.-à-d. nous leur échappons.

17. "Nos prises." *Grasp, reach.* Le nom "une prise" n'est plus employé dans ce sens de nos jours. "Se dérobe." *Slips away.*

17. "Fuit d'une fuite éternelle." La répétition fait image.

21. "Une vapeur." *A mist.*

23. "Quand l'univers l'écraserait" = si même l'univers l'écrasait.

27. "De là." *From there,* c.-à d. de la pensée.

31. "Que de se connaître." Le DE ne se traduit pas.

28.— 5. "D'en être méprisés," c.-à-d.: d'être méprisés de (par) l'âme.

11. "Paraître." *Show off.*

14. "Le faire savoir." *Make it known.*

21. "Un goujat," *hodman;* "un marmiton," *scullion;* "un crocheteur," *rag picker.* Pascal choisit à dessein les professions les plus méprisables pour rendre le contraste plus frappant.

29.—10. "Si imprudents.... si vains...." etc. ; "nous sommes" est sous entendu. La phrase n'en est que plus rapide pour cette ellipse.

11. "Nous errons," expression bien pittoresque.

13. "A ceux," c.-à-d. aux temps.

28. La "chrétienté," à cette époque, voulait dire l'Europe, c.-à-d. le monde chrétien.

30.— 3. "Le nez de Cléopâtre"; pensée très souvent citée. Si le nez de Cléopâtre eût été plus court, elle n'aurait pas eu cette beauté d'un effet si funeste pour Rome.

7. "Et encore intéressé," c.-à.-d. cet homme qui juge seul est intéressé.

8. "Un tiers indifférent." *A disinterested party.*

12. "Le temps que dure la vie"=le temps que la vie dure. *The time that life lasts.* Voyez note 1, page 24.

17. "Le perdre." *Get rid of it.*

25. "Qui ne l'afflige." *That does not grieve it.* Le mot PAS est omis à cause de la précédente négation RIEN.

31. "On charge." *We burden.*

31.— 4. "S'ils ne font en sorte." *If they do not accomplish this.* Notez la suppression de PAS dans la négation après SI.

9. "Tracasser." *Fuss, worry.*

QUESTIONS.

Pascal. — 1. Dites ce que vous savez de l'enfance de Pascal et de ses dispositions. — 2. Où se retire-t il? — Et qu'écrit-il d'abord? — 3. Quel est le sujet des Pensées? — 4. Qu'est-ce qu'elles offrent de remarquable sous le rapport du style? — 5. Sous quel aspect considère-t-il la vie?

Les Pensées. — 1. Donnez quelques exemples prouvant que "nos sens n'aperçoivent rien d'extrême." — 2. Quel est donc notre état véritable? — 3. Quelles comparaisons montrent mieux la faiblesse et la grandeur de l'homme? — 4. L'homme est-il misérable? — Quelle misère est-ce? — 5. Que désire l'homme avant tout? — 6. A quoi travaillons-nous incessamment? — 7. Donnez des exemples de la vanité de l'homme.— 8. Pensons-nous au présent?— 9. Où notre pensée erre-t-elle constamment? — 10. Vivons-nous dans le présent?—11. Donnez des exemples de petites causes et de grands effets. — 12. L'âme a-t-elle beaucoup de temps à sa disposition? — 13. Qu'en fait-elle? — 14. Pourquoi les occupations et les divertissements? — 15. Quelles sont les erreurs de l'éducation dont parle Pascal? — 16. Citez d'autres pensées? — 17. Expliquez par un exemple l'idée renfermée dans le paragraphe "Pourquoi me tuez-vous?"

CHAPITRE III.

MOLIÈRE (1622-1673).—Ses Œuvres.—L'Avare.

Un jour Kemble, le grand acteur anglais, se trouvant à Paris, des acteurs français lui dirent: "Si vous avez Shakespeare, nous avons Molière." — "Mais Molière, s'écria-t-il, n'est pas français: il appartient au monde entier! Dieu, voulant donner à la terre un auteur comique parfait, a laissé tomber Molière du haut de l'empyrée, et c'est par hasard qu'il est tombé sur la terre de France. Partout ailleurs il eût été le même grand génie."

Cette boutade nous donne peut-être la meilleure idée du génie de Molière. Les œuvres du comique français sont en effet d'un intérêt universel parce qu'il y peint, comme nul autre ne l'a jamais fait, les travers de la vie humaine entière. Il est vraiment, dans la comédie, ce que Shakespeare est dans la tragédie. Et encore dans quelques unes de ses comédies, il y a des effets d'un tragique d'autant plus poignant que ce tragique est tout moral.

La vie des deux grands auteurs présente du reste des points de ressemblance singulière. Comme Shakespeare, Molière (parisien de naissance) se fit comédien bien qu'il eût reçu une éducation très soignée, alla jouer en province, et y composa ses premières comédies. Il ne revint dans la capitale que lorsque sa réputation fut bien établie. Il y jouit de la faveur du souverain. Comme Shakespeare enfin, il a écrit des pièces en prose et en vers.

Ce qu'il y a de plus à admirer dans Molière, c'est que son comique, qui est d'une verve incomparable, est en même temps tout à fait naturel; il coule de source, il ressort du caractère de ses personnages et des situations même. Aussi est-ce une jouissance d'autant plus grande de le lire qu'il n'y faut pas d'effort de notre part.

Molière a surtout réalisé le dicton latin: *castigat ridendo mores*. Ses comédies ont eu certainement une influence plus grande qu'on ne saurait croire à corriger les mœurs du temps. Par sa fine et joyeuse ironie, prenant les formes les plus diverses, il a énormément contribué, par exemple, à tuer la médecine empirique et

pédante qui régnait alors ; il a flagellé sans pitié la sotte vanité des marquis et des bourgeois entichés de noblesse. Ses critiques du pédantisme ont enseigné où se trouve le bon goût. Que dire du ridicule qu'il a jeté sur la misanthropie et surtout sur l'hypocrisie ? Depuis lors cet odieux vice est à peu près inconnu en France ; notre caractère est franc, ouvert : ce n'est pas chez nous qu'on trouve des Tartuffes !

Molière est au moins aussi apprécié au dehors qu'en France. Les Allemands l'honorent d'autant de commentaires qu'ils font Shakespeare ; Gœthe, certainement le meilleur juge en pareille matière, l'estime incomparable de tous points. On a déjà vu l'opinion des Anglais.

Molière a été critiqué pour sa langue : sa langue a survécu à ses critiques. Ils sont morts et elle vit. Molière est encore, sauf pour certains termes spéciaux qui ont nécessairement changé, le modèle de la conversation de nos jours.

Les comédiens étant alors excommuniés par l'Eglise, Molière n'eut une sépulture décente qu'après qu'on l'eût bien sollicitée de l'archevêque de Paris. Il ne fut pas non plus de l'Académie Française.

Molière n'a presque composé que des chefs-d'œuvre, des comédies naturellement. Il a cependant écrit des pièces en partie lyriques pour les divertissements donnés par le roi dans ses grandes fêtes de Versailles. A lire surtout : *Les Précieuses Ridicules*, *Don Juan*, *Le Misanthrope* (en vers), *Le Médecin Malgré lui*, *Tartuffe* (en vers), *Le Bourgeois Gentilhomme*, *Les Femmes Savantes*, *L'Avare*, *Le Malade Imaginaire*,

Le *Bourgeois Gentilhomme* nous représente un marchand enrichi, qui veut apprendre les manières et le beau ton des nobles. Comme il est ignorant, il prend différents maîtres pour se donner l'éducation qui lui manque ; et il veut que sa fille épouse aussi un noble. Sur ce fond assez simple, Molière a construit une série de scènes du plus franc comique : il touche même au burlesque et à la farce; mais l'œuvre n'en est que plus amusante.

Dans le *Misanthrope*, qui est en vers, Molière a fait une critique piquante de la société de son temps. Le personnage principal, Alceste, veut se conduire dans le monde absolument selon les règles inflexibles de la vérité et d'une morale austère : il en résulte qu'il se heurte à toutes les habitudes reçues, froisse toutes les susceptibilités. Sa franchise lui fait un ennemi d'un jeune seigneur

bel esprit dont il critique les vers; il perd un procès dans lequel son bon droit était incontestable, faute de s'être fait bien venir des juges; enfin il se brouille avec une jeune veuve qu'il voulait épouser, mais qui était une franche coquette; il en prend le beau sexe en horreur. Ce caractère a bien quelque chose qui commande le respect; mais il manque à Alceste l'indulgence, la charité qui rend la vertu aimable. C'est probablement de cette vertu incomplète qui est presque un vice, que Molière a voulu montrer le ridicule.

Tartuffe, aussi en vers, est encore une comédie qui renferme bien des traits d'une vérité tragique. Molière y a peint l'hypocrisie dans ce qu'elle a de plus odieux, dans la fausse dévotion cachant sous le masque religieux une immoralité révoltante. Un dévot hypocrite, Tartuffe, profite de l'aveuglement de sa dupe, le bonhomme Orgon, pour s'emparer de sa fortune et mettre le trouble dans une famille respectable: tel est en deux mots le sujet de la pièce, l'une des plus puissantes du théâtre moderne.

Dans les *Précieuses ridicules* et les *Femmes savantes*, le ridicule est jeté à pleines mains sur les femmes qui ont des prétentions au bel esprit, les bas bleus: c'est le bon sens qui se moque de l'affectation outrée de ces esprits féminins qui non seulement visent à réformer la langue et le goût littéraire, mais s'aventurent au hasard dans le domaine des hautes sciences et de la métaphysique.

L'AVARE.

L'Avare est intitulé "comédie." C'est aussi une tragédie sans catastrophe sanglante il est vrai, mais toute morale. On y voit l'effet fatal du vice de l'avarice; les liens de famille détruits, le père sacrifiant sans remords ses enfants à sa passion, les enfants perdant tout respect pour leur père. Toutefois la forme en général est du comique le plus pur, le plus amusant qu'on puisse voir: il y a des traits d'une drôlerie irrésistible.

Les principaux personnages sont:

HARPAGON, l'avare. Il est veuf, il a deux enfants, savoir:
CLÉANTE, qui désire épouser Mariane, et
ÉLISE, qui aime Valère.
VALÈRE, fils d'Anselme et amant d'Élise.
MARIANE, fille d'Anselme.
FROSINE, femme d'intrigue.
Maître SIMON, courtier.

Maître JACQUES, cuisinier et cocher.
LA FLÈCHE, valet de Cléante.
Dame CLAUDE, servante d'Harpagon.
BRINDAVOINE, } laquais d'Harpagon.
LA MERLUCHE, }
UN COMMISSAIRE, et son clerc.
ANSELME, père de Valère et de Mariane.

(*La scène est à Paris, dans la maison d'Harpagon.*)

Dans la 1re scène de l'acte 1er, Valère rappelle que par amour pour Élise, il est entré comme intendant chez Harpagon ; il espère gagner son consentement à leur mariage. Dans la scène II Cléante confie à sa sœur qu'il s'est épris d'une pauvre jeune fille, Mariane. L'avarice de leur père est un obstacle à son mariage. Sur ce Harpagon arrive.

SCÈNE III.

HARPAGON, LA FLÈCHE.

Harpagon. Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence !

La Flèche, *à part*. Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard ; et je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

Har. Tu murmures entre tes dents !

La Fl. Pourquoi me chassez-vous ?

Har. C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons ! Sors vite, que je ne t'assomme.

La Fl. Qu'est-ce que je vous ai fait ?

Har. Tu m'as fait.... que je veux que tu sortes.

La Fl. Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

Har. Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison, planté tout droit comme un piquet, à

observer ce qui se passe et faire ton profit de tout. Je ne veux point voir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître dont les yeux maudits assiègent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furettent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FL. Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler? Etes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses et faites sentinelle jour et nuit?

HAR. Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards qui prennent garde à ce qu'on fait! (*Bas, à part.*) Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (*Haut.*) Ne serais-tu point homme à aller faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

LA FL. Vous avez de l'argent caché?

HAR. Non, coquin, je ne dis pas cela. (*Bas.*) J'enrage! (*Haut.*) Je demande si malicieusement tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai?

LA FL. Eh! que nous importe que vous en ayez ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose?

HAR., *levant la main pour donner un soufflet à La Flèche.* Tu fais le raisonneur! Je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici, encore une fois.

LA FL. Eh bien, je sors.

HAR. Attends. Ne m'emportes-tu rien?

LA FL. Que vous emporterais-je?

HAR. Viens çà que je voie. Montre-moi tes mains.

LA FL. Les voilà.

HAR., *montrant le haut-de-chausses de La Flèche.* N'as-tu rien mis ici dedans?

LA FL. Voyez vous-même.

HAR., *tâtant le bas du haut-de-chausses de La Flèche.* *Euh!*

LA FL., *à part.* Ah! qu'un homme comme cela mériterait bien ce qu'il craint! et que j'aurais de joie à le voler!

HAR. Euh!

LA FL. Quoi?

HAR. Qu'est-ce que tu parles de voler?

LA FL. Je dis que vous fouilliez bien partout pour voir si je vous ai volé.

HAR. C'est ce que je veux faire. (*Harpagon fouille dans les poches de La Flèche.*)

LA FL., *à part.* La peste soit de l'avarice et des avaricieux!

HAR. Comment? que dis-tu?

LA FL. Ce que je dis?

HAR. Oui. Qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux?

LA FL. Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux.

HAR. De qui veux-tu parler?

LA FL. Des avaricieux.

HAR. Et qui sont-ils, ces avaricieux?

LA FL. Des vilains et des ladres.

HAR. Mais qui est-ce que tu entends par là?

LA FL. De quoi vous mettez-vous en peine?

HAR. Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FL. Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous?

HAR. Je crois ce que je crois; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FL. Je parle .. Je parle à mon bonnet.

HAR. Et moi, je pourrais bien parler à ta barrette.

LA FL. M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux?

HAR. Non; mais je t'empêcherai de jaser et d'être insolent. Tais-toi.

LA FL. Je ne nomme personne.

HAR. Je te rosserai si tu parles.

LA FL. Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

Har. Te tairas-tu ?

LA FL., *montrant à Harpagon une poche de son justaucorps.* Tenez, voilà encore une poche. Êtes-vous satisfait?

HAR. Allons, rends le-moi sans te fouiller.

LA FL. Quoi ?

HAR. Ce que tu m'as pris.

LA FL. Je ne vous ai rien pris du tout.

HAR. Assurément?

LA FL. Assurément.

HAR. Adieu. Va-t'en à tous les diables!

LA FL., *à part.* Me voilà fort bien congédié.

HAR. Je te le mets sur ta conscience, au moins.

SCÈNE IV.

HARPAGON, seul, se dit qu'il a bien fait de ne pas enfermer son argent dans un coffre-fort, "franche amorce à voleurs."

SCÈNE V.

HARPAGON, ÉLISE *et* CLÉANTE, *parlant ensemble et restant dans le fond du théâtre.*

HAR., *se croyant seul.* Cependant je ne sais si j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or, chez soi, est

une somme assez... (*À part, apercevant Élise et Cléante.*) O ciel! Je me serai trahi moi-même; la chaleur m'aura emporté; et je crois que j'ai parlé haut en raisonnant tout seul. (*A Cléante et à Élise.*) Qu'est-ce?

CLÉ. Rien, mon père.

HAR. Y a-t-il longtemps que vous êtes là?

ÉL. Nous ne venons que d'arriver.

HAR. Vous avez entendu...?

CLÉ. Quoi, mon père?

HAR. Là...

ÉL. Quoi?

HAR. Ce que je viens de dire?

CLÉ. Non.

HAR. Si fait, si fait.

ÉL. Pardonnez-moi.

HAR. Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots. C'est que je m'entretenais en moi-même de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent; et je disais qu'il est bien heureux qui peut avoir dix mille écus chez soi.

CLÉ. Nous n'entrons point dans vos affaires.

HAR. Plût à Dieu que je les eusse, dix mille écus.

CLÉ. Je ne crois pas...

HAR. Ce serait une bonne affaire pour moi.

ÉL. Ce sont des choses...

HAR. J'en aurais bon besoin.

CLÉ. Je pense que...

HAR. Cela m'accommoderait fort.

ÉL. Vous êtes...

HAR. Et je ne me plaindrais pas, comme je fais, que le temps est misérable.

CLÉ. Mon Dieu! mon père, vous n'avez pas lieu de vous plaindre, et l'on sait que vous avez assez de bien.

HAR. Comment! j'ai assez de bien! Ceux qui le disent en ont menti. Il n'y a rien de plus faux; et ce sont des coquins qui font courir ces bruits-là. Cela est étrange que mes propres enfants me trahissent et deviennent mes ennemis!

CLÉ. Est-ce être votre ennemi que de dire que vous avez du bien?

HAR. Oui! De pareils discours et les dépenses que vous faites seront cause qu'un de ces jours on me viendra, chez moi, couper la gorge, dans la pensée que je suis tout cousu de pistoles.

CLÉ. Quelle grande dépense est-ce que je fais?

HAR. Quelle? Est-il rien de plus scandaleux que ce somptueux équipage que vous promenez par la ville? Pour aller ainsi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez.

CLÉ. Eh! comment vous dérober?

HAR. Que sais-je, moi? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez?

CLÉ. Moi, mon père? c'est que je joue; et comme je suis fort heureux, je mets sur moi tout l'argent que je gagne.

HAR. C'est fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous devriez en profiter, et mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour. Mais laissons cela, et parlons d'autre chose; et, pour commencer par un bout, (*à Cléante*) avez-vous vu, dites-moi, une jeune personne appelée Mariane, qui ne loge pas loin d'ici?

CLÉ. Oui, mon père.

C'est justement la jeune fille dont Cléante est épris. Harpagon fait son éloge et finit par dire:

HAR. Son maintien honnête et sa douceur m'ont gagné l'âme, et je suis résolu de l'épouser, pourvu que j'y trouve quelque bien.

CLÉ. Euh !

HAR. Comment ?

CLÉ. Vous vous êtes résolu, dites-vous...?

HAR. D'épouser Mariane.

CLÉ. Qui ? vous ? vous ?

HAR. Oui, moi, moi, moi. Que veut dire cela ?

CLÉ. Il m'a pris tout à coup un éblouissement, et je me retire d'ici.

HAR. Cela ne sera rien. Allez vite boire dans la cuisine un grand verre d'eau claire.

SCÈNE VI.

HARPAGON, ÉLISE.

HAR. Voilà de mes damoiseaux fluets, qui n'ont non plus de vigueur que des poules. C'est là, ma fille, ce que j'ai résolu pour moi. Quant à ton frère, je lui destine une certaine veuve dont ce matin on m'est venu parler ; et, pour toi, je te donne au seigneur Anselme.

ÉL. Au seigneur Anselme ?

HAR. Oui. Un homme mûr, prudent et sage, qui n'a pas plus de cinquante ans, et dont on vante les grands biens.

ÉL., *faisant la révérence.* Je ne veux point me marier, mon père, s'il vous plaît.

HAR., *contrefaisant Élise.* Et moi, ma petite fille, ma mie, je veux que vous vous mariiez, s'il vous plaît.

ÉL., *faisant encore la révérence.* Je vous demande pardon, mon père.

HAR., *contrefaisant Élise.* Je vous demande pardon, ma fille.

ÉL. Je suis très-humble servante au seigneur Anselme; mais (*faisant encore la révérence*), avec votre permission, je ne l'épouserai point.

HAR. Je suis votre très humble valet; mais (*contrefaisant encore Élise*), avec votre permission, vous l'épouserez dès ce soir.

ÉL. Dès ce soir?

HAR. Dès ce soir.

ÉL., *faisant encore la révérence.* Cela ne sera pas, mon père.

HAR., *contrefaisant encore Élise.* Cela sera, ma fille.

ÉL. Non.

HAR. Si.

ÉL. Non, vous dis-je.

HAR. Si, vous dis-je.

ÉL. Je me tuerai plutôt que d'épouser un tel mari.

HAR. Tu ne te tueras point, et tu l'épouseras. Mais voyez quelle audace! A-t-on jamais vu une fille parler de la sorte à son père?

ÉL. Mais a-t-on jamais vu un père marier sa fille de la sorte?

Valère paraît et Élise veut bien l'accepter pour juge de la querelle.

SCÈNE VII.

VALÈRE, HARPAGON, ÉLISE.

HAR. Ici, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison de ma fille ou de moi.

VAL. C'est vous, monsieur, sans contredit.

HAR. Sais-tu bien de quoi nous parlons?

VAL. Non; mais vous ne sauriez avoir tort, et vous êtes toute raison.

HAR. Je veux ce soir lui donner pour époux un homme aussi riche que sage ; et la coquine me dit au nez qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela?

VAL. Ce que j'en dis?

HAR. Oui.

VAL. Eh! eh!

HAR. Quoi?

VAL. Je dis que dans le fond, je suis de votre sentiment; et vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison ; mais aussi n'a-t-elle pas tort tout à fait; et elle pourrait vous dire que c'est un peu précipiter les choses.

HAR. C'est une occasion qu'il faut prendre vite aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverais pas ; et il s'engage à la prendre sans dot.

VAL. Sans dot?

HAR. Oui.

VAL. Ah! je ne dis plus rien. Voyez-vous, voilà une raison tout à fait convaincante : il faut se rendre à cela.

La conversation continue ainsi, Valère avançant les arguments les plus probants contre un mariage disproportionné. Mais Harpagon se contente de répéter : "sans dot." Aussi Valère conclut :

Il est vrai, cela ferme la bouche à tout. Sans dot! Le moyen de résister à une raison comme celle-là!

SCÈNES VIII ET IX.

Élise reproche à Valère de céder ainsi à son père ; il lui explique que c'est une ruse. Quant au mariage projeté, s'il n'y a pas d'autre moyen de le rompre, lui et elle s'enfuiront ensemble.

Harpagon revient et entendant Valère sermonner Élise lui donne toute autorité sur elle. L'acte se termine ainsi :

Val., *adressant la parole à Élise, en s'en allant du côté par où elle sort.* Oui, l'argent est plus précieux que toutes les choses du monde ; et vous devez rendre grâce au ciel de l'honnête homme de père qu'il vous a donné. Il sait ce que c'est que de vivre. Lorsqu'on s'offre de prendre une fille sans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout est renfermé là-dedans ; et "sans dot" tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse et de probité.

Har., *seul.* Ah ! le brave garçon ! Voilà parlé comme un oracle ! Heureux qui peut avoir un domestique de la sorte !

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Cléante a chargé son valet de lui trouver quelqu'un qui lui prête 15,000 francs. La Flèche a trouvé un courtier, maître Simon qui le mettra en rapport avec un usurier encore inconnu. Celui-ci ne donnera que 12,000 francs comptant, remplaçant le reste par de vieux meubles et de vieilles curiosités, dont la liste est des plus amusantes à parcourir ; il y a en effet un lit, des tables, un lézard empaillé, etc. De plus le taux du prêt est tout à fait exorbitant. Cléante tout en maugréant est prêt à accepter. Le courtier va le mettre en présence du prêteur.

SCÈNE II.

HARPAGON, Maître SIMON ; CLÉANTE *et* LA FLÈCHE, *dans le fond du théâtre.*

Har. Mais croyez-vous, maître Simon, qu'il n'y ait rien à péricliter ? et savez-vous le nom, les biens et la famille de celui pour qui vous parlez ?

Simon. Non ; ce n'est que par aventure que l'on m'a adressé à lui. Tout ce que je saurais vous dire, c'est que

sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mère, et qu'il s'obligera, si vous le voulez, que son père mourra avant qu'il soit huit mois.

HAR. C'est quelque chose que cela. La charité, maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes, lorsque nous le pouvons.

SIMON. Cela s'entend.

LA FL., *bas, à Cléante, reconnaissant maître Simon.* Que veut dire ceci? Notre maître Simon qui parle à votre père!

CLÉ., *bas, à La Flèche.* Lui aurait on appris qui je suis? et serais-tu pour me trahir?

SIMON, *à Cléante et à La Flèche.* Ah! ah! vous êtes bien pressés? Qui vous a dit que c'était céans? (*A Harpagon.*) Ce n'est pas moi, monsieur, au moins, qui leur ai découvert votre nom et votre logis. Mais il n'y a pas grand mal à cela: ce sont des personnes discrètes, et vous pouvez ici vous expliquer ensemble.

HAR. Comment?

SIMON, *montrant Cléante.* Monsieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

HAR. Comment, pendard! c'est toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités!

CLÉ. Comment, mon père, c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions? (*Maître Simon s'enfuit et La Flèche va se cacher.*)

La scène III, remplie des reproches mutuels du père et du fils, se termine ainsi:

HAR. Ote-toi de mes yeux, coquin! ôte-toi de mes yeux.

CLÉ. Qui est plus criminel, à votre avis, ou celui qui

achète un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire ?

HAR. Retire-toi, te dis-je, et ne m'échauffe pas les oreilles. (*Seul.*) Je ne suis pas fâché de cette aventure, et ce m'est un avis de tenir l'œil plus que jamais sur toutes ses actions.

Dans les scènes IV et V, la Flèche se moque de Frosine qui vient demander une faveur à Harpagon.

Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il est question. Il est turc là-dessus, mais d'une turquerie à désespérer tout le monde ; et l'on pourrait crever, qu'il n'en branlerait pas. En un mot, il aime l'argent plus que réputation, qu'honneur et que vertu ; et la vue d'un demandeur lui donne des convulsions. C'est le frapper par son endroit mortel, c'est lui percer le cœur, c'est lui arracher les entrailles ; et si... Mais il revient, je me retire.

SCÈNE VI.

HARPAGON, FROSINE.

HAR., *bas.* Tout va comme il faut. (*Haut.*) Eh bien, qu'est-ce, Frosine ?

FROS. Ah ! mon Dieu ! que vous vous portez bien, et que vous avez là un vrai visage de santé !

HAR. Qui, moi ?

FROS. Jamais je ne vous vis un teint si frais et si gaillard.

HAR. Tout de bon ?

FROS. Comment ! vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes, et je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

HAR. Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

FROS. Eh bien, qu'est-ce que cela, soixante ans ! voilà bien de quoi ! C'est la fleur de l'âge, cela ; et vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

HAR. Il est vrai ; mais vingt années de moins pourtant ne me feraient point de mal, que je crois.

FROS. Vous moquez-vous ? Vous n'avez pas besoin de cela, et vous êtes d'une pâte à vivre jusques à cent ans.

HAR. Tu le crois ?

FROS. Il faudra vous assommer, vous dis-je ; et vous mettrez en terre vos enfants et les enfants de vos enfants.

HAR. Tant mieux ! Comment va notre affaire ?

FROS. Faut-il le demander ? et me voit-on me mêler de rien dont je ne vienne à bout ? J'ai, surtout pour les mariages, un talent merveilleux. J'ai dit à la mère le dessein que vous aviez conçu pour Mariane, à la voir passer dans la rue et prendre l'air à la fenêtre.

HAR. Qui a fait réponse ?

FROS. Elle a reçu la proposition avec joie.

HAR. Mais, Frosine, as-tu entretenu la mère touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille ? Lui as-tu dit qu'il fallait qu'elle s'aidât un peu, qu'elle se saignât pour une occasion comme celle-ci ? Car encore n'épouse-t-on point une fille sans qu'elle apporte quelque chose.

FROS. Comment c'est une fille qui vous apportera douze mille livres de rente ?

HAR. Douze mille livres de rente ?

FROS. Oui. Premièrement, elle est nourrie et élevée dans une grande épargne de bouche : c'est une fille accoutumée à vivre de salade, de lait, de fromage et de pommes, et à laquelle, par conséquent, il ne faudra ni

table bien servie, ni consommés exquis, ni les autres délicatesses qu'il faudrait pour une autre femme ; et cela monte bien tous les ans à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple, et n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux où donnent ses pareilles avec tant de chaleur ; et cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu : ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui ; et j'en sais une qui a perdu vingt mille francs cette année. Mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, quatre mille en habits et bijoux, cela fait neuf mille livres : et mille écus que nous mettons pour nourriture, ne voilà-t-il pas, par année, vos douze mille francs bien comptés.

Har. Oui, cela n'est pas mal ; mais ce compte-là n'est rien de réel.

Fros. Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité, de parure, et l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu ?

Har. C'est une raillerie que de vouloir me constituer sa dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point.

Fros. Mon Dieu ! vous toucherez assez ; et elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien dont vous serez le maître.

Har. Il faut voir cela. Mais, Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiète : la fille est jeune, et j'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût.

Frosine le rassure de son mieux sur ce point ; puis elle lui demande quelque argent, mais sans succès, naturellement.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, DAME CLAUDE, *tenant un balai* ; MAITRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HAR. Allons, venez çà tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt, et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude ; commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout ; et surtout prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles ; et, s'il s'en écarte quelqu'une, et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous et le rabattrai sur vos gages.

SCÈNE II.

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, MAITRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HAR. Vous, Brindavoine, et vous, La Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais qui viennent provoquer les gens et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

JACQUES, *à part*. Oui, le vin pur monte à la tête.

SCÈNE III.

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, MAITRE JACQUES.

HAR. Pour vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira, et prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât : cela sied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtresse, qui doit vous venir visiter et vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je dis ?

SCÈNE IV.

Harpagon recommande à son fils, à qui il a pardonné, de bien accueillir Mariane.

SCÈNE V.

HARPAGON, VALÈRE, MAITRE JACQUES.

HAR. Valère, aide-moi à ceci. Or çà ! maître Jacques, approchez-vous.

JACQUES. Est-ce à votre cocher, monsieur ou bien à votre cuisinier que vous voulez parler ? car je suis l'un et l'autre.

HAR. C'est à tous les deux.

JACQUES. Mais à qui des deux le premier ?

HAR. Au cuisinier.

JACQUES. Attendez-donc, s'il vous plaît. (*Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.*)

HAR. Quelle diantre de cérémonie est-ce là ?

JACQUES. Vous n'avez qu'à parler.

HAR. Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper,

JACQUES, *à part.* Grande merveille!

HAR. Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère?

JACQUES. Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HAR. Que diable? toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient rien autre chose à dire : de l'argent! de l'argent! de l'argent! Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche : de l'argent! Toujours parler d'argent! Voilà leur épée de chevet, de l'argent!

VAL. Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec bien de l'argent! c'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant. Mais pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

JACQUES. Bonne chère avec peu d'argent?

VAL. Oui.

JACQUES, *à Valère.* Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier : aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factotum.

HAR. Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

JACQUES. Voilà monsieur votre intendant qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HAR. Eh! je veux que tu me répondes.

JACQUES. Combien serez-vous de gens à table?

HAR. Nous serons huit ou dix ; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VAL. Cela s'entend.

JACQUES. Eh bien, il faudra quatre grands potages et cinq assiettes. Potages...entrées...

HAR. Que diable! voilà pour traiter une ville tout entière.

JACQUES. Rôt...

HAR., *mettant la main sur la bouche de maître Jacques.* Ah! traître! tu manges tout mon bien!

JACQUES. Entremets....

HAR., *mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques.* Encore!

VAL., *à maître Jacques.* Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde? et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les Préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HAR. Il a raison.

VAL. Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes; que, pour bien se montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne, et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HAR. Ah! que cela est bien dit! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie: *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi....* Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis?

VAL. Qu'*il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HAR., *à maître Jacques.* Oui. Entends-tu? (*A Valère.*) Souviens-toi de m'écrire ces mots. Je les veux faire graver, en lettres d'or, sur la cheminée de ma salle.

VAL. Je n'y manquerai pas: et pour votre souper,

vous n'avez qu'à me laisser faire, je réglerai tout cela comme il faut.

HAR. Fais donc.

JACQUES. Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

HAR., *à Valère.* Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord : quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot, bien garni de marrons.

VAL. Reposez-vous sur moi.

HAR. Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

JACQUES. Attendez. Ceci s'adresse au cocher. (*Maître Jacques remet sa casaque.*) Vous dites...?

HAR. Qu'il faut nettoyer mon carrosse et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire...

JACQUES. Vos chevaux, monsieur! Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point ; et ce serait fort mal parler ; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux.

HAR. Les voilà bien malades! ils ne font rien.

JACQUES Et pour ne faire rien, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le cœur de les voir exténués ; car enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même quand je les vois pâtir ; je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche ; et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HAR. Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la foire.

JACQUES. Non, monsieur, je n'ai point le courage de les mener, et je ferais conscience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse ; ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes?

VAL. Monsieur, j'obligerai le voisin Picard à se charger de les conduire.

JACQUES. Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

VAL. Maître Jacques fait bien le raisonnable.

JACQUES. Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire.

HAR. Paix!

JACQUES. Monsieur, je ne saurais souffrir les flatteurs ; et je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous ; car enfin, je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aie ; et, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HAR. Pourrais-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi ?

JACQUES. Oui, monsieur, si j'étais assuré que cela ne vous fâchât point.

HAR. Point du tout ; au contraire, c'est me faire plaisir ; et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

JACQUES. Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet, et que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir au cul et aux chausses, et de faire sans cesse des contes de votre lésine.

L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps et les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde. L'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour avoir mangé un reste de gigot de mouton ; celui-ci, que l'on vous surprit une nuit en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux, et que votre cocher, qui était celui d'avant moi, vous donna, dans l'obscurité, je ne sais combien de coups de bâton dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise? Vous êtes la fable et la risée de tout le monde.

HAR., *en battant maître Jacques.* Vous êtes un sot, un maraud, un coquin et un impudent.

JACQUES. Eh bien, ne l'avais-je pas deviné? Je vous avais bien dit que je vous fâcherais de vous dire la vérité.

HAR. Apprenez à parler.

SCÈNE VII.

Maître Jacques irrité de l'intervention de Valère, le menace. Celui-ci le bat à son tour, et maître Jacques jure de se venger.

SCÈNE VIII.

Mariane explique à Frosine qu'elle aime un jeune homme qui lui a rendu visite, et qu'il lui répugne d'épouser un vieillard. Frosine répond :

Vous moquez-vous? Vous ne l'épousez qu'à condition de vous laisser veuve bientôt ; et ce doit être là un des

articles du contrat. Il serait bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois! Le voici en propre personne.

Mar. Ah! Frosine, quelle figure!

SCÈNE IX.

HARPAGON, MARIANE, FROSINE.

Har., *à Mariane.* Ne vous offensez pas, ma belle, si je viens à vous avec des lunettes. Je sais que vos appas frappent assez les yeux, sont assez visibles d'eux-mêmes, et qu'il n'est pas besoin de lunettes pour les apercevoir; mais enfin c'est avec des lunettes qu'on observe les astres; et je maintiens et garantis que vous êtes un astre, mais un astre, le plus bel astre qui soit dans le pays des astres... Frosine, elle ne répond mot, et ne témoigne, ce me semble, aucune joie de me voir.

Fros., *à Harpagon.* C'est qu'elle est encore toute surprise; et puis les filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'âme.

Har., *à Frosine.* Tu as raison. (*A Mariane.*) Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous saluer. Vous voyez qu'elle est grande; mais mauvaise herbe croît toujours.

Mar., *bas, à Frosine.* O l'homme déplaisant!

Har., *à Frosine.* Que dit la belle?

Fros., Qu'elle vous trouve admirable.

Har., C'est trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne.

Mar., *à part.* Quel animal!

Har. Je vous suis trop obligé de ces sentiments.

Mar., *à part.* Je n'y puis plus tenir.

SCÈNE XI.

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE, BRINDAVOINE.

HAR. Voici mon fils aussi, qui vous vient faire la révérence.

MAR., *bas, à Frosine.* Ah! Frosine, quelle rencontre! C'est justement celui dont je t'ai parlé.

FROS., *à Mariane.* L'aventure est merveilleuse.

HAR. Je vois que vous vous étonnez de me voir de si grands enfants; mais je serai bientôt défait et de l'un et de l'autre.

CLÉ., *à Mariane.* Madame, à vous dire le vrai, c'est ici une aventure où, sans doute, je ne m'attendais pas; et mon père ne m'a pas peu surpris lorsqu'il m'a dit tantôt le dessein qu'il avait formé.

MAR. Je puis dire la même chose: c'est une rencontre imprévue qui m'a surprise autant que vous; et je n'étais point préparée à une pareille aventure.

Les deux jeunes gens expriment assez librement leurs sentiments malgré la présence d'Harpagon qui ne comprend pas clairement la situation. Il finit la scène en ordonnant d'atteler.

SCÈNE XII.

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE.

HAR., *à Mariane.* Je vous prie de m'excuser, ma belle, si je n'ai pas songé à vous donner un peu de collation avant que de partir.

CLÉ. J'y ai pourvu, mon père; et j'ai fait apporter ici quelques bassins d'oranges de la Chine, de citrons doux et de confitures, que j'ai envoyé quérir de votre part.

HAR., *bas, à Valère.* Valère ?

VAL., *à Harpagon.* Il a perdu le sens.

CLÉ. Avez-vous jamais vu, madame, un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon père a au doigt ?

MAR. Il est vrai qu'il brille beaucoup.

CLÉ., *ôtant du doigt de son père le diamant et le donnant à Mariane.* Il faut que vous le voyiez de près.

MAR. Il est fort beau, sans doute, et jette quantité de feux.

CLÉ., *se mettant au-devant de Mariane, qui veut rendre le diamant.* Non, madame, il est en de trop belles mains ; c'est un présent que mon père vous fait.

HAR. Moi ?

CLÉ. N'est-il pas vrai, mon père, que vous voulez que madame le garde pour l'amour de vous.

HAR., *bas, à son fils.* Comment !

CLÉ., *à Mariane.* Belle demande ! Il me fait signe de vous le faire accepter.

MAR. Je ne veux point...

CLÉ., *à Mariane.* Le voilà qui se scandalise de votre refus.

HAR., *bas, à son fils.* Ah ! traître !

CLÉ., *à Mariane.* Vous voyez qu'il se désespère.

HAR., *bas, à son fils, en le menaçant.* Bourreau que tu es !

CLÉ. Mon père, ce n'est pas ma faute : je fais ce que je puis pour l'obliger à le garder ; mais elle est obstinée.

HAR., *bas, à son fils, avec emportement.* Pendard !

CLÉ. Vous êtes cause, madame, que mon père me querelle.

FROS., *à Mariane.* Mon Dieu, que de façons ! Gardez la bague, puisque monsieur le veut.

MAR., *à Harpagon.* Pour ne vous point mettre en colère, je la garde maintenant ; et je prendrai un autre temps pour vous la rendre.

SCÈNE XIII.

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE, BRINDAVOINE.

BRIND. Monsieur, il y a là un homme qui veut vous parler.

HAR. Dis-lui que je suis empêché, et qu'il revienne une autre fois.

BRIND. Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

HAR., *à Mariane.* Je vous demande pardon ; je reviens tout à l'heure.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Cléante, Mariane, Élise et Frosine complotent pour trouver les moyens d'empêcher Harpagon d'épouser Mariane. Harpagon revient.

SCÈNE II.

HARPAGON, CLÉANTE, MARIANE, ÉLISE.

HAR., *à part, sans être aperçu.* Ouais ! mon fils baise la main de sa prétendue belle-mère, et sa prétendue belle-mère ne s'en défend pas fort. Y aurait-il quelque mystère là-dessous ?

ÉL. Voilà mon père.

HAR. Le carrosse est tout prêt ; vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLÉ. Puisque vous n'y allez pas, mon père, je m'en vais les conduire.

HAR. Non, demeurez. Elles iront bien toutes seules et j'ai besoin de vous.

SCÈNE III.

HARPAGON, CLÉANTE.

HAR. Oh ça, intérêt de belle-mère à part, que te semble, à toi, de cette personne ?

CLÉ. Ce qui me semble ?

HAR. Oui, de son air, de sa taille, de sa beauté, de son esprit ?

CLÉ. La, la.

HAR. Mais encore ?

CLÉ. A vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avais crue. Son air est de franche coquette ; sa taille est assez gauche ; sa beauté très médiocre, et son esprit des plus communs. Ne croyez pas que ce soit, mon père, pour vous en dégoûter ; car, belle-mère pour belle-mère, j'aime autant celle-là qu'une autre.

HAR. Tu lui disais tantôt, pourtant...

CLÉ. Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom ; mais c'était pour vous plaire.

HAR. Si bien donc que tu n'aurais pas d'inclination pour elle ?

CLÉ. Moi ? point du tout.

HAR. J'en suis fâché ; car cela rompt une pensée qui m'était venue dans l'esprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion sur mon âge ; et j'ai songé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une si jeune personne. Cette considération m'en faisait quitter le dessein ; et, comme je

l'ai fait demander, et que je suis pour elle engagé de parole, je te l'aurais donnée, sans l'aversion que tu témoignes.

CLÉ. A moi?

HAR. A toi.

CLÉ. En mariage?

HAR. En mariage.

Cléante se laisse prendre au piège tendu par son père; il avoue qu'il aime Mariane, et poursuit ainsi :

Mon dessein était tantôt de vous la demander pour femme; et rien ne m'a retenu que la déclaration de vos sentiments et la crainte de vous déplaire.

HAR. Lui avez-vous rendu visite?

CLÉ. Oui, mon père.

HAR. Vous a-t-on bien reçu?

CLÉ. Fort bien; mais sans savoir qui j'étais; et c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane.

HAR. Lui avez-vous déclaré votre passion et le dessein où vous étiez de l'épouser?

CLÉ. Sans doute; et même j'en avais fait à sa mère quelque peu d'ouverture.

HAR. Et la fille correspond-elle à votre amour?

CLÉ. Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon père, qu'elle a quelque bonté pour moi.

HAR., *bas, à part.* Je suis bien aise d'avoir appris un tel secret. (*Haut.*) Or sus, mon fils, savez-vous ce qu'il y a? C'est qu'il faut songer, s'il vous plaît, à vous défaire de votre amour, à cesser toutes vos poursuites auprès d'une personne que je prétends pour moi, et à vous marier sous peu avec celle qu'on vous destine.

CLÉ. Oui, mon père, c'est ainsi que vous me jouez ! Eh bien, puisque les choses en sont venues là, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la passion que j'ai pour Mariane; qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne pour vous disputer sa conquête.

HAR. Comment, pendard! tu as l'audace d'aller sur mes brisées !

CLÉ. C'est vous qui allez sur les miennes ; et je suis le premier en date.

HAR. Ne suis-je pas ton père, et ne me dois-tu pas respect ?

CLÉ. Ce ne sont point ici des choses où les enfants soient obligés de déférer aux pères ; et l'amour ne connaît personne.

HAR. Je te ferai bien me connaître avec de bons coups de bâton.

CLÉ. Toutes vos menaces ne feront rien.

HAR. Tu renonceras à Mariane.

CLÉ. Point du tout.

HAR. Donnez-moi un bâton tout à l'heure (*Il sort furieux.*)

SCÈNE VI.

CLÉANTE, LA FLÈCHE.

LA FLÈCHE, *sortant du jardin avec une cassette.*

Ah ! monsieur, que je vous trouve à propos! Suivez-moi vite.

CLÉ. Qu'y a-t-il ?

LA FLÈCHE. Suivez-moi, vous dis-je : nous sommes bien.

CLÉ. Comment ?

LA FLÈCHE. J'ai guigné ceci tout le jour.

CLÉ. Qu'est-ce que c'est ?

LA FLÈCHE. Le trésor de votre père, que j'ai attrapé.

CLÉ. Comment as-tu fait ?

LA FLÈCHE. Vous saurez tout. Sauvons-nous; je l'entends crier.

SCÈNE VII.

HAR., *criant au voleur dès le jardin.*

Au voleur! au voleur! à l'assassin! au meurtrier! Justice, juste ciel! Je suis perdu, je suis assassiné, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être ? Qu'est-il devenu ? Où est-il ? Où se cache-t-il ? Que ferai-je pour le trouver ? Où courir ? Où ne pas courir ? N'est-il point là ? N'est-il point ici ? Qui est-ce ? Arrête. (*A lui-même se prenant par le bras.*) Rends-moi mon argent, coquin!... Ah! c'est moi!... Mon esprit est troublé et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi! Et, puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie : tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde! Sans toi il m'est impossible de vivre. C'en est fait! je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Euh! que dites-vous ? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure ; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et faire donner la question à toute ma maison : à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Eh! de quoi est-ce

qu'on parle là? de celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut? Est-ce mon voleur qui y est? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde; et, si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE.

Le Commissaire. Laissez-moi faire, je sais mon métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols, et je voudrais avoir autant de sacs de mille francs que j'ai fait pendre de personnes.

Har. Tous les magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main; et si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la justice.

Le Comm. Vous dites qu'il y avait dans cette cassette...?

Har. Dix mille écus bien comptés,

Le Comm. Le vol est considérable.

Har. Il n'y a point de supplice assez grand pour l'énormité de ce crime; et, s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté!

Le Comm. Qui soupçonnez-vous de ce vol?

Har. Tout le monde; et je veux que vous arrêtiez prisonniers la ville et les faubourgs.

SCÈNE II.

HARPAGON, LE COMMISSAIRE, MAÎTRE JACQUES.

MAÎTRE JACQUES, *dans le fond du théâtre, en se retournant du côté par lequel il est entré.* Je m'en vais revenir ; qu'on me l'égorge tout à l'heure; qu'on me lui fasse griller les pieds; qu'on me le mette dans l'eau bouillante ; et qu'on me le pende au plancher.

HAR., *à maître Jacques.* Qui? celui qui m'a dérobé ?

JACQUES. Je parle d'un cochon de lait que votre intendant me vient d'envoyer, et je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

HAR. Il n'est pas question de cela, et voilà monsieur à qui il faut parler d'autre chose.

LE COM., *à maître Jacques.* Ne vous épouvantez point ; je suis homme à ne vous point scandaliser, et les choses iront dans la douceur.

JACQUES. Monsieur est de votre souper ?

LE COM. Il faut ici; mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

JACQUES. Ma foi, monsieur, je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

HAR. Traître ! il s'agit d'autre chose que de souper ; et je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

JACQUES. On vous a pris de l'argent ?

HAR. Oui, coquin ! et je m'en vais te faire pendre si tu ne le rends.

LE COM., *à Harpagon.* Mon Dieu ! ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme, et que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir. (*A maître Jacques.*) On lui a pris au-

jourd'hui son argent, et il n'est pas que vous ne sachiez quelque nouvelle de cette affaire.

Jacques, *bas, à part.* Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant : j'ai sur le cœur les coups de bâton de tantôt.

Har. Qu'as-tu à ruminer ?

Jacques. Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

Har. Lui qui me paraît si fidèle ?

Jacques. Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

Har. Et sur quoi le crois-tu ?

Jacques. Sur quoi ?

Har. Oui.

Jacques. Je le crois... sur ce que je le crois.

Le Com. Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

Har. L'as-tu vu rôder autour du lieu où j'avais mis mon argent ?

Jacques. Oui, vraiment. Où était-il votre argent ?

Har. Dans le jardin.

Jacques. Justement. Je l'ai vu rôder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent était ?

Har. Dans une cassette.

Jacques. Voilà l'affaire. Je l'ai vu avec une cassette.

Har. Et cette cassette, comment est-elle faite? Je verrai bien si c'est la mienne.

Jacques. Comment elle est faite ?

Har. Oui.

Jacques. Elle est faite... elle est faite comme une cassette.

LE COM. Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu, pour voir.

JACQUES. C'est une grande cassette.

HAR. Celle qu'on m'a volée est petite.

JACQUES. Eh ! oui, elle est petite si on veut le prendre par là ; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COM. Et de quelle couleur est-elle ?

JACQUES. De quelle couleur ?

LE COM. Oui.

JACQUES. Elle est de couleur... là, d'une certaine couleur... Ne sauriez vous m'aider à dire ?

HAR. Euh !

JACQUES. N'est-elle pas rouge ?

HAR. Non, grise.

JACQUES. Eh ! oui, gris-rouge. C'est ce que je voulais dire.

HAR. Il n'y a point de doute. C'est elle assurément. Écrivez, monsieur, écrivez sa déposition. Ciel ! à qui désormais se fier ? Il ne faut plus jurer de rien ; et je crois après cela, que je suis homme à me voler moi-même.

JACQUES, *à Harpagon*. Monsieur, voici votre intendant qui revient. Ne lui allez pas dire, au moins, que c'est moi qui ai découvert cela.

SCÈNE III.

HARPAGON, LE COMMISSAIRE, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES.

HAR. Approche ; viens confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

VAL., croyant qu'Harpagon parle de son engagement avec Élise,

essaye de se justifier. Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

HAR. Le mal n'est pas si grand que je le fais ! Quoi ! mon sang, mes entrailles, pendard !

VAL. Votre sang, monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains ; et il n'y a rien en tout ceci que je ne puisse bien réparer.

HAR. C'est bien mon intention, et que tu me restitues ce que tu m'as ravi.

VAL. Votre honneur, monsieur, sera pleinement satisfait.

HAR. Il n'est pas question d'honneur là-dedans. Mais dis-moi, qui t'a porté à cette action ?

VAL. Hélas ! me le demandez-vous ?

HAR. Oui, vraiment je te le demande.

VAL. Un dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire : l'Amour.

HAR. L'Amour ?

VAL. Oui.

HAR. Bel amour ! bel amour, ma foi ! l'amour de mes louis d'or !

VAL. Non, monsieur, ce ne sont pas vos richesses qui m'ont tenté, et je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me laissiez celui que j'ai.

HAR. Non ferai, de par tous les diables ! je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait !

VAL. Appelez-vous cela un vol ?

HAR. Si je l'appelle un vol ! un trésor comme celui-là !

VAL. C'est un trésor, il est vrai, et le plus précieux que vous ayez sans doute ; mais ce ne sera pas le perdre que

de me le laisser. Je vous le demande à genoux, ce trésor plein de charmes.

HAR. Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire, cela !

VAL. Nous nous sommes promis une foi mutuelle, et avons fait serment de ne nous point abandonner.

HAR. Le serment est admirable et la promesse plaisante!

VAL. Oui, nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

HAR. Je vous en empêcherai bien, je vous assure.

VAL. Rien que la mort ne nous peut séparer.

HAR. C'est être bien endiablé après mon argent.

VAL. Je vous ai déjà dit, monsieur, que ce n'était point l'intérêt qui m'avait poussé à faire ce que j'ai fait. Un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

HAR. Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien. Mais j'y donnerai bon ordre ; et la justice, pendard effronté, me va faire raison.

VAL. Vous en userez comme vous voudrez, et me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira ; mais je vous prie de croire au moins que, s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, et que votre fille, en tout ceci, n'est aucunement coupable.

HAR. Je le crois bien, vraiment ; il serait fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais je veux ravoir mon affaire, et que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

VAL. Moi ? je ne l'ai point enlevée, et elle est encore chez vous.

HAR., *à part.* O ma chère cassette ! (*Haut.*) Elle n'est point sortie de ma maison ?

VAL. Non, monsieur.

HAR. Hé ! dis-moi un peu : tu n'y as point touché ?

VAL. Moi, y toucher ! Ah ! vous lui faites tort aussi bien qu'à moi ; et c'est d'une ardeur toute pure et respectueuse que j'ai brûlé pour elle.

HAR., *à part.* Brûlé pour ma cassette !

VAL. J'aimerais mieux mourir que de lui avoir fait paraître aucune pensée offensante ; elle est trop sage et trop honnête pour cela.

HAR., *à part.* Ma cassette trop honnête !

VAL. Rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

HAR., *à part.* Les beaux yeux de ma cassette ! Il parle d'elle comme un amant d'une maîtresse.

VAL. Dame Claude, monsieur, sait la vérité de cette aventure ; et elle peut vous rendre témoignage...

HAR. Quoi ! ma servante complice de l'affaire ?

VAL. Oui, monsieur, elle a été témoin de notre engagement ; et c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flamme qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi et de recevoir la mienne.

HAR. Eh ! (*A part.*) Est-ce que la peur de la justice le fait extravaguer ? (*A Valère.*) Que nous brouilles-tu ici de ma fille ?

VAL. Je dis, monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à la faire consentir et c'est seulement depuis hier qu'elle a pu se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

HAR. O ciel ! autre disgrâce !

JACQUES, *au commissaire.* Ecrivez, monsieur, écrivez.

HAR. Rengrègement de mal ! surcroît de désespoir ! (*Au commissaire.*) Allons, monsieur, faites le dû de votre

charge, et dressez-lui-moi son procès comme larron et comme suborneur,

JACQUES. Comme larron et comme suborneur.

VAL. Ce sont des noms qui ne me sont point dus ; et quand on saura qui je suis...

SCÈNE IV.

HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, VALÈRE, FROSINE, MAÎTRE JACQUES, LE COMMISSAIRE.

HAR. Ah ! fille scélérate ! fille indigne d'un père comme moi ! c'est ainsi que tu pratiques les leçons que je t'ai données ! Tu te laisses prendre d'amour pour un voleur infâme, et tu lui engages ta foi sans mon consentement ! Mais vous serez trompés l'un et l'autre. (*A Élise.*) Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite ; (*à Valère*) et une bonne potence, pendard effronté, me fera raison de ton audace.

VAL. Ce ne sera point votre passion qui jugera l'affaire et l'on m'écoutera au moins avant que de me condamner.

HAR. Je me suis abusé de dire une potence, et tu seras roué tout vif.

ÉLISE, *aux genoux d'Harpagon.* Ah ! mon père ! prenez des sentiments un peu plus humains, je vous prie ; et n'allez point pousser les choses dans les dernières violences. Prenez la peine de mieux voir celui dont vous vous offensez. Il est tout autre que vos yeux ne le jugent ; et vous trouverez moins étrange que je me sois donnée à lui, lorsque vous saurez que sans lui vous ne m'auriez plus il y a longtemps. Oui, mon père, c'est lui qui me sauva de ce grand péril que vous savez que je courus dans l'eau, et à qui vous devez la vie de cette même fille dont...

HAR. Tout cela n'est rien ; et il valait mieux pour moi qu'il te laissât noyer que de faire ce qu'il a fait.

ÉLISE. Mon père, je vous conjure, par l'amour paternel, de me...

HAR. Non, non, je ne veux rien entendre ; et il faut que la justice fasse son devoir.

JACQUES, *à part.* Tu me payeras mes coups de bâton.

FROSINE, *à part.* Voici un étrange embarras.

Tout s'arrange cependant. Anselme apparaît et, après bien des explications, il se trouve que ce seigneur Anselme, riche exilé, est le père de Valère et de Mariane. Valère épousera donc Élise ; Cléante rendra la fameuse cassette à Harpagon et épousera Mariane.

Harpagon fait une dernière difficulté. Sa cassette recouvrée, il dit :

Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfants.

ANSELME. Eh bien, j'en ai pour eux ; que cela ne vous inquiète point.

HAR. Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages ?

ANS. Oui, je m'y oblige. Etes-vous satisfait ?

HAR. Oui, pourvu que pour les noces vous me fassiez faire un habit.

ANS. D'accord. Allons jouir de l'allégresse que cet heureux jour nous présente.

LE COMM. Holà ! messieurs, holà ! Tout doucement, s'il vous plaît. Qui me payera mes écritures ?

HAR., *montrant maître Jacques.* Pour votre payement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

JACQUES. Hélas ! comment faut-il donc faire ? On me donne des coups de bâton pour dire vrai, et on me veut pendre pour mentir.

ANS. Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

HAR. Vous payerez donc le commissaire ?

FIN DE L'AVARE.

NOTES.

Page. Ligne.

37.—17. "Tout-à-l'heure" signifie ici "immédiatement" et non "bientôt."

". "Qu'on ne réplique pas." C'est le subjonctif dans le sens impératif, littéralement *let one not reply*, i. e. *do not* (YOU) *reply*. Cet emploi de l'indéfini *on* pour *vous* est une façon méprisante de parler parfois usitée en s'adressant à un inférieur.

18. "Allons," *come*.

". "Détale," *pack off*. Etaler, *to display* (goods).

". "Maître juré filou," *sworn master thief*; "gibier de potence," *gallows bird*.

23. "Tu murmures." Tutoiement à l'égard des domestiques, moins employé de nos jours.

25. "C'est bien à toi" = *it is just like you* (*like your impudence*).

26. "Que je ne t'assomme," LEST *I knock you down*. NE employé après les verbes ou prépositions de crainte ne se traduit pas.

28. "Tu m'as fait..." Le sens est suspendu: *You have done... well, I want you to go out* (*that's all*).

38.— 1. "A observer," *busy observing*.

10. "Ne voilà pas de mes mouchards ?" *Is not that one of your spies ?*

11. "Prennent garde" = font attention.

15. "Vous avez de l'argent caché ?" Notez le sens interrogatif avec la forme affirmative, beaucoup plus fréquent en français qu'en anglais, surtout dans la conversation moderne.

22. "Bailler," encore employé il y a trente ans pour "donner."

39.— 2. "Qu'un homme": que, ici, = *how much* : *How well such a man would deserve...*

3. "Que j'aurais de joie." Que = *what* (*a joy*) *I would have*.

11. "La peste soit." Shakespeare dit: "*A plague of all* (*cowards*)."

30. "Barrette," espèce de bonnet encore porté par les prêtres catholiques. "Parler à la barrette" = frapper à la tête.

40.— 6. "Qui se sent morveux..." Expression vulgaire, même grossière (*Whose nose runs, let him blow it*). Traduisez: *Whom the cap fits, let him wear it*.

41.— 2. "Je me serai trahi." Notez ce sens fréquent du futur antérieur; *I* MUST *have betrayed myself*.

Page. Ligne.

41.—14. "Si fait." "*Si*" employé en place de "oui" après une phrase négative.

17. "C'est que" = le fait est que.

30. "Le temps est misérable," *times are hard.*

42.— 4. "En ont menti." "En," *about it.*

13. "Cousu de pistoles," *lined with money.* Une pistole valait environ dix francs. Comparez la fable de La Fontaine: *Le Savetier.*

43.—10. "Il m'a pris un éblouissement," forme impersonnelle fréquente La construction est: un éblouissement m'a pris...

13. "Un verre d'eau claire," *a glass of pure water.* C'est une plaisanterie qui n'est comprise que dans les pays où l'on boit habituellement du vin. Offrir un verre d'eau en Europe serait un trait d'avarice mesquine.

16. "Damoiseaux fluets," *effeminate fops.* Damoiseau signifiait primitivement un jeune noble *not yet knighted.*

26. "Ma mie," que nous employons pour "m'amie." Le moderne "mon amie" est un barbarisme inventé par les grammairiens.

44.— 9. "Dès ce soir," *this very evening.*

45.— 2. "Toute raison," *the embodiment of reason.*

4. "Au nez," *to my face.*

11. "Vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison," *you cannot help being right.*

". "Mais aussi n'a-t-elle..." Le sujet placé après le verbe avec AUSSI; mais le sens est affirmatif: *Yet she is not altogether wrong.*

15. "Aux cheveux," *by the forelock.*

16. "Sans dot." Il est extrêmement rare en France que la femme n'apporte pas une dot quelconque en mariage.

25. "Le moyen de résister." *How can one resist?* Harpagon ne remarque pas l'ironie de cette remarque.

46.— 7. "Sans dot tient lieu." Tout ce passage est d'une ironie admirable; mais la passion aveugle de l'avare lui fait tout prendre au sérieux.

47.— 4. "La charité," Voilà Harpagon qui se moque de lui-même sans le savoir.

7. "Cela s'entend," *that is easily understood, of course.*

11. "Serais-tu pour..." *Are you intent on...* Cette tournure ÊTRE POUR redevient en faveur maintenant.

20. "Livres" = francs. Plus loin, dans la scène VI, Molière emploie indifféremment "livres" et "francs."

48.— 2. "Dont il n'a que faire," *for which he has no use.*

3. "Ne m'échauffe pas," *do not put me into a passion.*

10. "Turc" signifie ici "très dur." "Turquerie," mot comique inventé par Molière, dans le même sens de *hardness, stinginess.*

12. "Qu'il n'en branlerait pas." Le QUE dans ces sortes de tournure ne se traduit pas.

26. "Tout de bon," *in earnest.*

27. "De votre vie," *in all your life.*

Page. Ligne.

49.— 7. "Vous moquez-vous?" "Se moquer" est souvent employé dans le sens de "plaisanter" (*to jest*).

15. "Venir à bout," *to succeed in something*, c.-à-d. mener à bonne fin, *to accomplish*.

23. "Se saignât." C'est que l'argent pour Harpagon est le sang, la vie même. Comparez le monologue à la fin de l'acte IV.

50.—15. Douze mille francs et mille écus font quinze mille francs: combien est-ce un écu?

19. "Sobriété," *abstemiousness*. Un homme sobre ne mange pas trop. Ce n'est pas ordinairement le sens anglais de *sober*.

51.— 9. "Les armes." Quelles armes dame Claude a-t-elle à la main?

14. "Et qu'il se casse" = et s'il se casse. En français on ne répète pas SI; le second est remplacé par QUE.

". "Je m'en prendrai à vous," *I shall lay the blame on you*.

25. "Et vous ressouvenez" pour "et ressouvenez-vous." Construction ordinaire au XVIIe siècle pour un second impératif. Le RE vient de ce que probablement Harpagon a souvent fait la même recommandation.

52.— 5. "Ce que l'on desservira," *what will be left*, littéralement *will be removed after eating*.

53.— 2. Bonne chère." *Will you give us a good spread?* dans le sens actif. Faire bonne chère, en général, signifie *to live well*.

7. "Leur épée de chevet," littéralement: *a sword at the head of the bed in case of a night attack;* ici, leur principal et seul argument.

31. "Cinq assiettes" = cinq services, *five courses*.

54.—11. "A force de mangeailles," *by dint of heavy eating*.

17. "Un coupe-gorge," *a man-killer*.

24. "Il faut vivre..." est un proverbe latin: *Ede ut vivas, ne vivas ut edas*, écrit ainsi sous forme d'inscription: E.V.V.N.V.V.E.

55.— 7. "Haricot bien gras," non pas *beans*, mais ici *stew*, comme *Irish stew*.

8. "Marrons," *chestnuts*. C'est le mot populaire; on dit aussi (une) châtaigne.

13. "Sur la litière," littéralement: *on the straw*, c.-à-d. *laid up*. Il y a une double entente intraduisible en anglais.

21. "Des idées, des fantômes, des façons," *mere shadows, ghosts, outlines*. Ceci rappelle Tite-Live décrivant les soldats d'Annibal: *Effigies, immo umbræ hominum*.

23. "Et pour ne faire rien" = quoiqu'ils ne fassent rien.

30. "Prochain," ici, dans le sens de l'Evangile: "Aimez votre prochain comme vous-même." L'idée est réellement drôle.

56.— 2. "Je ferais conscience." *I would scruple*.

10. "Fait bien le raisonnable," "fait bien le nécessaire." *Makes himself out to be very sensible, very necessary*, i. e. *pretends to be*.

16. "Gratter," *to tickle*, c.-à-d. chercher faveur.

19. "En dépit que j'en aie," *in spite of myself*.

30. "Brocard," *gibes*.

Page. Ligne.

56.—31. "Tenir au cul et aux chausses," expression appropriée dans la bouche d'un domestique grossier. *To get a good grip of you.*

57.— 2. "Quatre-Temps," *Ember-days:* trois jours où il faut jeûner au commencement de chacune des quatre saisons.

". "Vigiles," *Holy eves,* où aussi il faut jeûner.

6. "Leur sortie d'avec vous," *when they leave you.*

7. "Faire assigner," *to sue.*

58.— 7. "Lunettes," *eye glasses,* et aussi *telescope.* Il y a là un jeu de mots.

15. "Surprise." Mariane pouvait être bien surprise du langage de mauvais goût d'Harpagon, comme un peu plus loin elle est révoltée de sa rudesse, l. 25.

20. "Mauvaise herbe croît toujours." *Weeds grow apace.* Proverbe désagréable en français.

26. "Quel animal!" *What a brute!* Exclamation provoquée par la grossièreté d'Harpagon.

59.—26. "Collation = rafraîchissements.

27. "Avant que de partir." Aujourd'hui on omet ordinairement le QUE.

60.—17. "Belle demande." *As if I need ask!*

29. "Me querelle," *is angry against me.*

30. "Que de façons!" *Do not make so much fuss.*

31. "Monsieur," *the gentleman* (Harpagon).

61.— 9. "Empêché" ici signifie occupé.

62.— 2. "Conduire," *to drive.*

7. "Intérêt de belle-mère à part," *setting aside the question of step-mother.*

20. "Tantôt," *just now.*

21. "Quelques douceurs," *I spoke nicely to her.*

23. "Si bien donc que," *so then.*

28. "Trouver à redire = qu'on pourra trouver à blâmer.

63.—13. "Avez-vous." Jusqu'à présent Harpagon avait dit TU à son fils; il lui dit VOUS maintenant. Ce changement au cours de la conversation indique déplaisir et colère.

26. "Or, sus," *now look you.*

64.— 7. "Aller sur mes brisées," *to follow in my track,* i. e. *to poach in my preserves.*

27. "Nous sommes bien," *we are all right.*

65.— 7. "Au voleur! à l'assassin!" *thief, murder.*

10. "Qu'est-il devenu?" "Il" ici désigne le voleur, mot qui est dans l'idée mais qui n'a pas été prononcé.

13. "Se prenant par le bras." Ce monologue fameux renferme évidemment des exagérations peu vraisemblables pour un critique méticuleux. Mais ces exagérations même sont voulues, et elles sont du plus haut comique non seulement sur la scène, mais à la lecture.

20. "C'en est fait! Je n'en puis plus." *It is all over, I am undone.*

Page. Ligne.

65.—24. "Il faut que, qui que ce soit..." etc. *Whoever he be who has done the deed must have spied out the time with great care.*

29. "Que de gens assemblés!" Harpagon s'adresse ici directement aux spectateurs.

66.— 1. "Là," *over there.*

2. "Là-haut," dans les galeries les plus hautes du théâtre.

4. "Ils me regardent." "Ils" = les spectateurs.

6. "Un commissaire," espèce de sergent de police à cette époque.

7. "Gênes," contraction du vieux français gehenne, de Gehenna, la vallée près de Jérusalem. Gêne, primitivement *torture*, maintenant simplement *discomfort, contraint of any kind.*

67.— 5. "Qu'on me l'égorge... qu'on me le fasse griller..." *Come, cut his throat, have his feet broiled.* "Me" ne se traduit pas; il donne de la vivacité au dialogue. Ces pronoms ME, VOUS, sont ainsi souvent ajoutés en français sans signification spéciale.

9. "Un cochon de lait," *a sucking pig.*

16. Dans la douceur," *quietly.*

68.— 1. "Il n'est pas que," *it cannot be but*

9. "Qui a fait le coup?" *Who has done the deed.*

16. "Sur ce que je le crois." Me Jacques embarrassé donne la bonne raison: "parce que je le crois."

26. "Voilà l'affaire," *that is just the thing.*

69.— 6. "Par là," *that way.*

11. "Ne sauriez-vous," *could you not.*

19. "Ne plus jurer de rien." Phrase proverbiale signifiant ne compter sur rien, *rely on nothing.*

70.— 4. "Mon sang." Remarquez dans toute cette scène comme la double méprise de Valère et d'Harpagon se prolonge naturellement: le quiproquo est des plus plaisants.

7. "Réparer," *mend.*

8. "Restituer," mot propre pour "rendre une chose volée."

71.— 3. "Qu'est-ce à dire?" *What does that mean?*

6. "Plaisante." Notez que ce mot ne signifie pas *pleasant*, mais bien *funny.*

11. "Endiablé," *infatuated.*

16. "J'y donnerai bon ordre." *I will see to that.*

24. "Trempé," *had a hand.* "Ravoir" = re-avoir, *get back.*

72.—12. "Les beaux yeux de ma cassette!" L'expression est devenue proverbe.

22. "Que nous brouilles-tu?..." *What is that muddling up my daughter?* Le NOUS comme plus haut: Qu'on ME l'égorge.

73.— 1. "Charge," *function, office.* "Dressez-lui-moi son procès," *draw up his indictment.*

11. "Prendre d'amour," *to fall in love.*

14. "Quatre murailles" d'un couvent, sous entendu.

15. "Potence." Le vol à cette époque était puni de mort.

19. "Je me suis abusé" = je me suis trompé.

20. "Roué," *put on the rack.*

Page. Ligne.

74.—16. "Je n'ai point d'argent." Il dit cela juste quand on va lui rendre sa cassette!

18. "Que cela ne vous inquiète pas," *let not that disturb you.*

23. "Vous me fassiez faire," *you have a suit of clothes made for me.*

27. "Tout doucement"=pas si vite.

QUESTIONS.

MOLIÈRE ET SES ŒUVRES.—1. Racontez l'anecdote de Kemble.—2. De quel intérêt sont les ouvrages de Molière? et qu'y peint-il? — 3. Est-il uniquement comique? — 4. Quelles ressemblances dans la vie de Molière et de Shakespeare? — 5. Qu'est-ce qui fait la force du comique dans Molière? — 6. Quelle influence ont eue ses comédies? Citez des exemples? — 7. Comment est-il apprécié en Allemagne? — 8. Que dites-vous de sa langue? — 9. Circonstances de sa sépulture? — 10. A-t-il été de l'Académie française? — 11. Que savez-vous de ses œuvres? — 12. Donnez une idée du *Bourgeois Gentilhomme?* — 13. du *Misanthrope?* — 14. du *Tartuffe?* — 15. des *Précieuses Ridicules* et des *Femmes Savantes.*

L'AVARE.—1. Sujet général de l'*Avare* et personnages.—2. A quoi sont occupées les scènes I et II?—3. Quels sont les personnages de la sc. III?—4. Que commande Harpagon à La Flèche?—5. Que fait-il avant de le faire sortir?—6. Que dites-vous du caractère de la Flèche? — 7. Où Harpagon met-il son argent? — 8. Quelle communication fait-il à son fils dans la sc. V et comment celui-ci la reçoit-il?—9. De même avec sa fille dans la sc. VI.—10. De quelle manière Valère (sc. VII) décide-t-il la querelle entre le père et la fille. Quel est l'argument d'Harpagon?—11. Comment se termine l'acte (sc. VIII et IX)?—12. De quoi est-il question au commencement de l'acte II (sc. 1)?—13. Quel est le prêteur qui doit donner de l'argent à Cléante, et que s'ensuit-il (sc. II)?—14. Quel est le sujet de l'entretien entre Frosine et Harpagon (sc. VI)? —15. Quel éloge fait-elle de Mariane? — 16. Réussit-elle à obtenir de l'argent d'Harpagon? — 17. Quelles recommandations Harpagon fait-il à chacun de ses domestiques (acte III, sc. I, II et III)? — 18. Quelles sont les fonctions de Maître Jacques (sc. V)? — 19. Sur quel sujet roule d'abord la discussion entre le cuisinier et son maître? — 20. De quelle manière Valère intervient-il? — 21.

Quelle discussion s'élève au sujet des chevaux d'Harpagon? — 22. Quelle peinture le cocher fait-il du caractère d'Harpagon? — 23. Quelle est sa récompense?— 23. Quel est le sujet de la sc. VI? — 24. Qui Mariane aime-t-elle (sc. VIII)? — 24. De quelle manière ridicule Harpagon reçoit-il Mariane (sc. IX)? — 25. Sentiments de Mariane (sc. X)? — 26. Quelle surprise renferme la sc. XI? — 27. Quel cadeau forcé Harpagon fait-il à Mariane et comment (sc. XII)? — 28. Que complotent Cléante, Frosine, Mariane et Elise (acte I, sc. I)? — 29. Quel piège Harpagon tend-il à son fils? et que découvre-t-il (sc. III)? — 30. Quel coup fait La Flèche (sc. VI)? — 31. Quels sentiments Harpagon exprime-t-il successivement dans son monologue (sc. VII)? — 32. Quel personnage nouveau paraît au début de l'acte V? et pourquoi? — 33. Résumez l'interrogatoire de Maître Jacques (sc. II)? — 34. Dans la sc. III, qui n'est qu'un long quiproquo, de qui parle Valère, et à quoi pense Harpagon?—35. Quelles sont les intentions d'Harpagon malgré les prières d'Elise? — 36. Comment se débrouille définitivement la pièce? — 37. Citez un dernier trait de l'avarice d'Harpagon? — 38. Donnez une idée générale de la pièce? — 39. Donnez votre impression ou opinion de chacun des personnages? — 40. Quelle est la morale de cette comédie? (Voir les quelques lignes en tête de la pièce.)

CHAPITRE IV.

CORNEILLE (1606-1684). — SES ŒUVRES. POLYEUCTE.

Corneille est fort admiré chez les Français: c'est qu'il a exprimé en vers superbes et vibrants les sentiments qui font surtout appel à une imagination vive: le patriotisme, l'amour chevaleresque, l'honneur, le dévouement au devoir. Il les a idéalisés et les a mis en jeu dans des péripéties poignantes. Ajoutez à cela une fougue généreuse, un élan incomparable, bien propres à frapper l'esprit de ses compatriotes. Ces qualités sont peut-être moins appréciées de la nature plus calme et plus froide des Anglo-Saxons.

Corneille étudié, commenté sans cesse dans les classes, médité, représenté au théâtre, a exercé une influence considérable sur l'âme de la nation française. Il a contribué à lui donner ces hautes aspirations que les étrangers, plus calculateurs, tournent quelquefois en ridicule. Il est peu séant, en effet, de se modeler sur des héros.

Car Corneille n'a guère peint que des héros et des héroïnes; tous ses personnages sont plus grands que nature. Dans le *Cid*, par exemple, le principal personnage, le Cid lui-même, le vainqueur des vainqueurs, est incontestablement un héros; Chimène sa fiancée, est digne de lui. Les autres rôles sont tenus par des héros, l'image de la grandeur castillane. De même, dans *Horace* et *Cinna*, tragédies tirées de l'histoire de Rome, tous ceux qui paraissent sont plus au moins des types de la grandeur légendaire du caractère romain. Enfin dans *Polyeucte*, c'est l'héroïsme le plus vrai, le plus élevé, le plus pur, celui du martyr chrétien.

Corneille eut les débuts difficiles communs à beaucoup d'hommes de lettres. Ses premières productions, des comédies, lui donnèrent cependant quelque renommée quoiqu'elles fussent assez médiocres. Ce ne fut qu'en 1636 qu'il produisit le *Cid*, le premier chef-d'œuvre dramatique de la littérature française. Cette tragédie, où le poète déploya enfin tout son génie, eut un succès prodigieux et par là même lui suscita bien des critiques envieuses. Sur l'ordre du grand ministre Richelieu, l'Académie française, nouvellement instituée, fit de la pièce une critique de détail assez

molle. Mais en vain : le public s'obstina à dire : " Beau comme le Cid. "

En 1639 et en 1640 Corneille fit paraître trois autres chefs-d'œuvre, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, et, en 1642, une comédie intéressante, le *Menteur*. Là se bornent à peu près ses grands ouvrages. Plus tard il donna encore plusieurs tragédies, mais très inférieures en somme, quoique montrant des restes de génie et renfermant encore bien des beautés.

Corneille mourut pauvre, presque dans la misère, en 1684. Il avait été admis à l'Académie française en 1647.

Le *Cid* donne l'histoire de la première action d'éclat du héros castillan. D'abord, pour venger son père insulté, il tue en duel le père de Chimène, sa fiancée. Sera-t-il puni pour ce meurtre ? Non, il sauve à propos Séville en défaisant l'armée des Maures qui avait failli surprendre la ville. En raison de ce grand service le roi lui pardonne et l'on entrevoit pour plus tard le mariage du Cid et de Chimène.

La tragédie d'*Horace* roule principalement sur ce fameux combat au commencement de l'histoire romaine, entre les trois Horaces, champions de Rome, et les trois Curiaces, défenseurs d'Albe On sait comment le plus jeune des Horaces triompha. A son retour, irrité des imprécations que Camille sa sœur et la fiancée d'un des Curiaces, lance contre Rome, il la tue.

Dans *Cinna*, Corneille raconte le pardon qu'Auguste, Auguste César, accorde généreusement à des conspirateurs qui avaient comploté de l'assassiner.

Polyeucte, dont les principales parties sont données plus loin représente pour nous mieux que toute autre œuvre le génie de Corneille. Le style en est plus naturel et plus pur. On y trouve très peu de ces " méchants vers " qui n'empêchaient pas Mme de Sévigné d'admirer Corneille. L'intérêt est tout aussi tragique; mais il nous touche de plus près et nous le comprenons mieux : c'est le dévouement simple et sublime à la fois de deux de ces martyrs qui sont morts pour nous donner la foi chrétienne.

L'époque est l'une des dernières persécutions par lesquelles les empereurs romains essayèrent de noyer la religion chrétienne dans le sang de ses enfants.

POLYEUCTE.

LES PERSONNAGES SONT :

FÉLIX, sénateur romain, gouverneur d'Arménie,
POLYEUCTE, seigneur arménien, gendre de Félix,
SÉVÈRE, chevalier romain, favori de l'empereur Décie,
NÉARQUE, seigneur arménien, ami de Polyeucte,
PAULINE, fille de Félix et femme de Polyeucte,
STRATONICE, confidente de Pauline,
ALBIN, confident de Félix,

Le scène est à Mélitène, capitale d'Arménie, dans le palais de Félix.

Dans la première scène, Néarque insiste pour que Polyeucte, récemment converti au christianisme, aille se faire baptiser tout de suite. Polyeucte voudrait remettre au lendemain, à cause d'un songe de sa femme. Néarque réplique :

Ainsi du genre humain l'ennemi vous abuse :
Ce qu'il ne peut de force, il l'entreprend de ruse.
Et ce songe, rempli de noires visions,
N'est que le coup d'essai de ses illusions.
Il met tout en usage, et prière, et menace ;
Il attaque toujours, et jamais ne se lasse :
Il croit pouvoir enfin ce qu'encore il n'a pu,
Et que ce qu'on diffère est à demi rompu.
Rompez ses premiers coups, laissez pleurer Pauline.
Dieu ne veut point d'un cœur où le monde domine.

Polyeucte est presque persuadé lorsqu'il entend venir sa femme. Néarque crie :

Fuyez.

POLYEUCTE. Je ne puis.

NÉARQUE. Il le faut ;
Fuyez un ennemi qui sait votre défaut,
Qui le trouve aisément, qui blesse par la vue,
Et dont le coup mortel vous plaît quand il vous tue.

SCÈNE II.

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE.

Pol. Fuyons, puisqu'il le faut. Adieu, Pauline, adieu.
Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.

Paul. Quel sujet si pressant à sortir vous convie ?
Y va-t-il de l'honneur ? y va-t-il de la vie ?

Pol. Il y va de bien plus.

Paul. Quel est donc ce secret ?

Pol. Vous le saurez un jour : je vous quitte à regret.
Mais enfin il le faut.

Paul. Vous m'aimez ?

Pol. Je vous aime,
Le ciel m'en soit témoin, cent fois plus que moi-même ;
Mais...

Paul. Mais mon déplaisir ne vous peut émouvoir ;
Vous avez des secrets que je ne puis savoir !
Quelle preuve d'amour ! Au nom de l'hyménée,
Donnez à mes soupirs cette seule journée.

Pol. Un songe vous fait peur ?

Paul. Ses présages sont vains,
Je le sais ; mais enfin je vous aime, et je crains.

Pol. Ne craignez rien de mal pour une heure d'absence.
Adieu : vos pleurs sur moi prennent trop de puissance.

SCÈNE III.

PAULINE, STRATONICE.

Paul. Va, néglige mes pleurs, cours et te précipite
Au-devant de la mort que les dieux m'ont prédite.
Suis cet agent fatal de tes mauvais destins,
Qui peut-être te livre aux mains des assassins.

Tu vois, ma Stratonice, en quel siècle nous sommes :
Voilà notre pouvoir sur les esprits des hommes ;
Voilà ce qui nous reste, et l'ordinaire effet
De l'amour qu'on nous offre et des vœux qu'on nous fait.
Tant qu'ils ne sont qu'amants nous sommes souveraines,
Et jusqu'à la conquête ils nous traitent de reines;
Mais après l'hyménée ils sont rois à leur tour.

Pauline raconte comment elle aimait un chevalier romain du nom de Sévère. Le sénateur, son père, refusa de le lui laisser épouser parce qu'il était pauvre. Plus tard Sévère, dans une bataille en Perse, mourut, à ce que l'on dit, en sauvant la vie à l'empereur Décie. C'est alors que Pauline épousa Polyeucte. Elle raconte le songe qui vient de l'épouvanter :

Je l'ai vu cette nuit ce malheureux Sévère,
La vengeance à la main, l'œil ardent de colère.
Il n'était point couvert de ces tristes lambeaux
Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux.
Il semblait triomphant et tel que sur son char
Victorieux dans Rome entre notre César.
Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue :
"Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due,
Ingrate, m'a-t-il dit ; et, ce jour expiré,
Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré."
A ces mots j'ai frémi, mon âme s'est troublée.
Ensuite des chrétiens une impie assemblée,
Pour avancer l'effet de ce discours fatal,
A jeté Polyeucte aux pieds de son rival.
Soudain à son secours j'ai réclamé mon père.
Hélas! c'est de tout point ce qui me désespère:
J'ai vu mon père même un poignard à la main,
Entrer le bras levé pour lui percer le sein.

Là, ma douleur trop forte a brouillé ces images ;
Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages.
Je ne sais ni comment ni quand ils l'ont tué,
Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué.

Stratonice cherche en vain à la rassurer ; malgré tout elle craint des chrétiens les complots et les charmes,

Et que sur mon époux leur troupeau ramassé
Ne venge tant de sang que mon père a versé.

STRAT. Leur secte est insensée, impie et sacrilège,
Et dans son sacrifice use de sortilége :
Mais sa fureur ne va qu'à briser nos autels ;
Elle n'en veux qu'aux dieux, et non pas aux mortels.
On ne peut les charger d'aucun assassinat.

Dans la scène IV, Félix annonce à Pauline que Sévère n'est pas mort, qu'il est le favori de l'empereur Décie, et qu'il vient...

Ah ! sans doute, ma fille, il vient pour t'épouser :
L'ordre d'un sacrifice est pour lui peu de chose,
C'est un prétexte faux dont l'amour est la cause.
Que ne permettra-t-il à son ressentiment ?
Il nous perdra, ma fille.

PAUL. Il est trop généreux.

FÉLIX. Tu veux en vain flatter un père malheureux :
Il nous perdra, ma fille. Ah ! regret qui me tue
De n'avoir pas aimé la vertu toute nue !
Ah ! Pauline, en effet, tu m'as trop obéi :
Ton courage était bon, ton devoir l'a trahi.
Que ta rébellion m'eût été favorable !
Qu'elle m'eût garanti d'un état déplorable !
Si quelque espoir me reste, il n'est plus aujourd'hui
Qu'en l'absolu pouvoir qu'il te donnait sur lui ;
Ménage en ma faveur l'amour qui le possède,
Et d'où provient mon mal fais sortir le remède.

PAUL. Moi! moi! que je revoie un si puissant vainqueur
Et m'expose à des yeux qui me percent le cœur!
Mon père, je suis femme et je sais ma faiblesse :
Je ne le verrai point.

FÉLIX. Rassure un peu ton âme.

PAUL. Il est toujours aimable, et je suis toujours femme ;
Je ne le verrai point.

FÉLIX. Il faut le voir, ma fille,
Ou tu trahis ton père et toute ta famille.

PAUL. C'est à moi d'obéir, puisque vous commandez :
Mais voyez les périls où vous me hasardez.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Félix ne se trompe pas : Sévère annonce à son confident Fabian qu'il ne vient à Mélitène que pour voir Pauline.

Je viens sacrifier, mais c'est à ses beautés
Que je viens immoler toutes mes volontés.

FAB. Vous la verrez, seigneur.

SÉV. Ah! quel comble de joie!
Cette chère beauté consent que je la voie!
Mais ai-je sur son âme encor quelque pouvoir?
Quelque reste d'amour s'y fait-il encor voir?

FAB. Vous la verrez, c'est tout ce que je puis vous dire.

SÉV. D'où vient que tu frémis, et que ton cœur soupire?
Ne m'aime-t-elle plus? éclaircis-moi ce point.

FAB. M'en croirez-vous, seigneur? Ne la revoyez point :
Portez en lieu plus haut l'honneur de vos caresses :
Vous trouverez à Rome assez d'autres maîtresses.

Sév. Qu'à des pensers si bas mon âme se ravale !
Que je tienne Pauline à mon sort inégale !
Elle en a mieux usé, je la dois imiter.

Fab. Non, non, encore un coup ne la revoyez point.

Sév. Ah ! c'en est trop ; enfin éclaircis-moi ce point :
As-tu vu des froideurs quand tu l'en as priée ?

Fab. Je tremble à vous le dire ; elle est...

Sév. Quoi ?

Fab. Mariée.

Sév. Pauline est mariée !

Fab. Oui, depuis quinze jours ;
Polyeucte, un seigneur des premiers d'Arménie,
Goûte de son hymen la douceur infinie.

Sévère quoique étourdi de ce coup soudain persiste à vouloir la voir. Fabian craint qu'il ne puisse contrôler ses sentiments. Sévère répond :

Juge autrement de moi, mon respect dure encore :
Elle n'est point parjure, elle n'est point légère ;
Son devoir m'a trahi, mon malheur, et son père.
Mais son devoir fut juste, et son père eut raison :
J'impute à mon malheur toute la trahison ;
Un peu moins de fortune, et plus tôt arrivée,
Eût gagné l'un par l'autre, et me l'eût conservée :
Trop heureux, mais trop tard, je n'ai pu l'acquérir ;
Laisse-la moi donc voir, soupirer et mourir.

Fab. Oui, je vais l'assurer qu'en ce malheur extrême
Vous êtes assez fort pour vous vaincre vous-même.

Sév. Fabian, je la vois.

Fab. Seigneur, souvenez-vous...

Sév. Hélas ! elle aime un autre, un autre est son époux :



SCÈNE II.

SÉVÈRE, PAULINE, STRATONICE, FABIAN.

PAUL. Oui, je l'aime Sévère, et n'en fais point d'excuse :
Que tout autre que moi vous flatte et vous abuse :
Pauline a l'âme noble, et parle à cœur ouvert.
Le bruit de votre mort n'est point ce qui vous perd.

Elle explique les circonstances qui ont amené son mariage avec Polyeucte ; elle répète qu'elle aime son mari et que Sévère ne doit plus chercher à la revoir. Sévère le lui promet et part en disant :

Puisse le juste ciel content de ma ruine,
Combler d'heur et de jours Polyeucte et Pauline !

PAUL. Puisse trouver Sévère, après tant de malheur,
Une félicité digne de sa valeur !

SCÈNE III.

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POL. C'est trop verser de pleurs ; il est temps qu'ils tarissent :
Que votre douleur cesse et vos craintes finissent :
Malgré les faux avis par vos dieux envoyés,
Je suis vivant, madame, et vous me revoyez.

PAUL. Le jour est encor long, et, ce qui plus m'effraye,
La moitié de l'avis se trouve déjà vraie ;
J'ai cru Sévère mort, et je le vois ici.

POL. Je le sais ; mais enfin je prends peu de souci.
Je suis dans Mélitène, et, quel que soit Sévère,
Votre père y commande, et l'on m'y considère,

Et je ne pense pas qu'on puisse avec raison
D'un cœur tel que le sien craindre une trahison.
On m'avait assuré qu'il vous faisait visite,
Et je venais lui rendre un honneur qu'il mérite.

PAUL. Il vient de me quitter assez triste et confus ;
Mais j'ai gagné sur lui qu'il ne me verra plus.

En ce moment Cléon arrive et les interrompt en disant :

Seigneur, Félix vous mande au temple :
La victime est choisie, et le peuple à genoux,
Et pour sacrifier on n'attend plus que vous.

POL. Va, nous allons te suivre. Y venez-vous, madame ?

Pauline refuse, pour ne point voir Sévère.

SCÈNE IV.

POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉAR. Où pensez-vous aller ?
POL. Au temple où l'on m'appelle.
NÉAR. Quoi ! vous mêler aux vœux d'une troupe infidèle !
Oubliez-vous déjà que vous êtes chrétien ?
POL. Vous par qui je le suis, vous en souvient-il bien ?
NÉAR. J'abhore les faux dieux.
POL. Et moi, je les déteste.
NÉAR. Je tiens leur culte impie.
POL. Et je le tiens funeste.
NÉAR. Fuyons donc leurs autels.
POL. Je les veux renverser,
Et mourir dans leur temple ou les y terrasser.
Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes.

Je rends grâces au Dieu que tu m'as fait connaître
De cette occasion qu'il a sitôt fait naître,
Où déjà sa bonté, prête à me couronner,
Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.

NÉAR. Ce zèle est trop ardent, souffrez qu'il se modère.

POL. On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révère.

NÉAR. Vous trouverez la mort.

POL. Je la cherche pour lui.

NÉAR. Et si ce cœur s'ébranle ?

POL. Il sera mon appui.

NÉAR. Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POL. Plus elle est volontaire, et plus elle mérite.

NÉAR. Il suffit, sans chercher, d'attendre et de souffrir.

POL. On souffre avec regret quand on n'ose souffrir.

NÉAR. Mais dans ce temple enfin la mort est assurée.

POL. Mais déjà dans le ciel la palme est préparée.

NÉAR. Par une sainte vie il faut la mériter.

POL. Mes crimes en vivant me la pourraient ôter.
Pourquoi mettre au hasard ce que la mort assure ?

NÉAR. Ménagez votre vie ; à Dieu même elle importe ;
Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

POL. L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

NÉAR. Vous voulez donc mourir ?

POL. Vous aimez donc à vivre ?

NÉAR. Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre.
Sous l'horreur des tourments je crains de succomber.

POL. Qui marche assurément n'a point peur de tomber :
Dieu fait part, au besoin, de sa force infinie.
J'attends tout de sa grâce, et rien de ma faiblesse.
Mais, loin de me presser, il faut que je vous presse !
D'où vient cette froideur ?

NÉAR. Dieu même a craint la mort

POL. Il s'est offert pourtant ; suivons ce saint effort.
Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles.
Il faut (je me souviens encor de vos paroles)
Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens, et rang ;
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Hélas ! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite ?
S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux
Qu'à grand'peine chrétien j'en montre plus que vous ?

NÉAR. Vous sortez du baptême, et ce qui vous anime,
C'est sa grâce qu'en vous n'affaiblit aucun crime.
Mais cette même grâce, en moi diminuée,
Et par mille péchés sans cesse exténuée,
Agit aux grands effets avec tant de langueur, —
Que tout semble impossible à son peu de vigueur. —
Cette indigne mollesse et ces lâches défenses
Sont des punitions qu'attirent mes offenses.....
Mon Dieu, dont on ne doit jamais se défier,
Me donne votre exemple à me fortifier.
Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes.
Puissé-je vous donner l'exemple de souffrir,
Comme vous me donnez celui de vous offrir !

POL. A cet heureux transport que le ciel vous envoie,
Je reconnais Néarque, et j'en pleure de joie.
Ne perdons plus de temps ; le sacrifice est prêt.
Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt.
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule.
Allons en éclairer l'aveuglement fatal :
Allons briser ces dieux de pierre et de métal.
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste ;
Faisons triompher Dieu : qu'il dispose du reste.

ACTE TROISIÈME

Dans la scène I, Pauline tout agitée de la rencontre probable de Sévère et de Polyeucte se demande quel en sera le résultat.

Dans la scène II, Stratonice vient lui rendre compte de ce qui s'est passé au temple.

PAUL. Comment s'est terminé ce pompeux sacrifice ?
Ces rivaux généreux au temple se sont vus ?
STRA. Ah ! Pauline !
PAUL. Mes vœux ont-ils été déçus ?
J'en vois sur ton visage une mauvaise marque.
Se sont-ils querellés ?
STRA. Polyeucte, Néarque,
Les chrétiens...
PAUL. Parle donc : les chrétiens...
STRA. Je ne puis.
PAUL. Tu prépares mon âme à d'étranges ennuis.
STRA. Vous n'en sauriez avoir une plus juste cause.
PAUL. L'ont-ils assassiné ?
STRA. Ce serait peu de chose.
Tout votre songe est vrai, Polyeucte n'est plus...
PAUL. Il est mort !
STRA. Non, il vit ; mais, ô pleurs superflus !
Ce courage si grand, cette âme si divine,
N'est plus digne du jour, ni digne de Pauline.
Ce n'est plus cet époux si charmant à vos yeux ;
C'est l'ennemi commun de l'Etat et des dieux,
Un méchant, un infâme, un rebelle, un perfide,
Un traître, un scélérat, un lâche, un parricide,
Une peste exécrable à tous les gens de bien,
Un sacrilège impie, en un mot, un chrétien !

PAUL. Ce mot aurait suffi sans ce torrent d'injures.

STRA. Ces titres aux chrétiens, sont-ce des impostures ?

PAUL. Il est ce que tu dis s'il embrasse leur foi.
Mais il est mon époux et tu parles à moi.
Je l'aimerais encor quand il m'aurait trahie ;
Et, si de tant d'amour tu peux être ébahie,
Apprends que mon devoir ne dépend point du sien :
Quelque chrétien qu'il soit, je n'en ai point d'horreur.
Je chéris sa personne et je hais son erreur.
Mais quel ressentiment en témoigne mon père ?

STRA. Une secrète rage, un excès de colère,
Malgré qui toutefois un reste d'amitié
Montre pour Polyeucte encor quelque pitié.
Il ne veut point sur lui faire agir sa justice,
Que du traître Néarque il n'ait vu le supplice.

PAUL. Quoi ! Néarque en est donc ?

STRA. Néarque l'a séduit ;
De leur vieille amitié c'est là l'indigne fruit.
Ce perfide, tantôt, en dépit de lui-même,
L'arrachant de vos bras, le traînait au baptême.
Voilà ce grand secret et si mystérieux
Que n'en pouvait tirer votre amour curieux.

PAUL. Avant qu'abandonner mon âme à mes douleurs,
Il me faut essayer la force de mes pleurs.
En qualité de femme ou de fille, j'espère
Qu'ils vaincront un époux ou fléchiront un père...
Apprends-moi cependant ce qu'ils ont fait au temple.

STRA. C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple.
Je ne puis y penser sans frémir à l'instant.
Le prêtre avait à peine obtenu du silence
Et devers l'orient assuré son aspect,
Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect.

A chaque occasion de la cérémonie,
A l'envi l'un et l'autre étalait sa manie.
Tout le peuple en murmure, et Félix s'en offense ;
Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence
"Quoi! lui dit Polyeucte en élevant sa voix,
Adorez-vous des dieux ou de pierre ou de bois?"
Ici, dispensez-moi du récit des blasphèmes
Qu'ils ont vomis tous deux contre Jupiter même :
L'adultère et l'inceste en étaient les plus doux.
"Oyez, dit-il ensuite, oyez, peuple, oyez tous :
Le Dieu de Polyeucte et celui de Néarque
De la terre et du ciel est l'absolu monarque,
Seul être indépendant, seul maître du destin,
Seul principe éternel et souveraine fin.
C'est ce Dieu des chrétiens qu'il faut qu'on remercie
Des victoires qu'il donne à l'empereur Décie;
Lui seul tient en sa main le succès des combats.
Il le peut élever, il le peut mettre à bas;
Sa bonté, son pouvoir, sa justice est immense.
C'est lui seul qui punit, lui seul qui récompense.
Vous adorez en vain des monstres impuissants."
Se jetant à ces mots sur le vin et l'encens,
Après en avoir mis les saints vases par terre,
Sans crainte de Félix, sans crainte du tonnerre,
D'une fureur pareille ils courent à l'autel.
Cieux! a-t-on vu jamais, a-t-on rien vu de tel!
Du plus puissant des dieux nous voyons la statue
Par une main impie à leurs pieds abattue:
Les mystères troublés, le temple profané,
La fuite et les clameurs d'un peuple mutiné
Qui craint d'être accablé sous le courroux céleste.
Félix... Mais le voici qui vous dira le reste.

SCÈNE III.

Félix irrité au plus haut point ordonne la mort de Néarque. Polyeucte sera mené au supplice de son ami; il en sera sans doute intimidé. S'il ne se repent, il mourra aussi. Pauline plaide en vain pour son mari, qui a été conduit en prison:

Vouloir son repentir, c'est ordonner qu'il meure.
FÉLIX. Sa grâce est en sa main, c'est à lui d'y rêver.
PAUL. Faites-la tout entière.
FÉLIX. Il la peut achever.
PAUL. Ne l'abandonnez pas aux fureurs de sa secte.
FÉLIX. Je l'abandonne aux lois qu'il faut que je respecte.
PAUL. Est-ce ainsi que d'un gendre un beau-père est l'appui?
FÉLIX. Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui.
PAUL. Mais il est aveuglé.
FÉLIX. Mais il se plaît à l'être.
Qui chérit son erreur ne la veut pas connaître.
PAUL. Mon père, au nom des dieux...
FÉLIX. Ne les réclamez pas
Ces dieux dont l'intérêt demande son trépas.
PAUL. Au nom de l'empereur dont vous tenez la place....
FÉLIX. J'ai son pouvoir en main; mais, s'il me l'a commis,
C'est pour le déployer contre ses ennemis.
PAUL. Polyeucte l'est-il?
FÉLIX. Tous chrétiens sont rebelles.
PAUL. N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles;
En épousant Pauline il s'est fait votre sang.
FÉLIX. Je regarde sa faute, et ne vois plus son rang.
Quand le crime d'Etat se mêle au sacrilège,
Le sang ni l'amitié n'ont plus de privilège.

PAUL. O de mon songe affreux trop véritable effet!
Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre fille?

FÉLIX. Les dieux et l'empereur sont plus que ma famille.

Félix clôt l'entretien en disant que Pauline devra, dans une dernière entrevue, tâcher de ramener Polyeucte.

Dans la scène IV, Félix dévoile à son confident

Un penser indigne, bas et lâche

que lui suggère son ambition de politicien: si Polyeucte mourait, Pauline pourrait épouser Sévère, et ce mariage affermirait le pouvoir du gouverneur de l'Arménie.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

On annonce à Polyeucte, dans sa prison, que Pauline vient le voir. Il s'écrie:

O présence, ô combat que surtout j'appréhende!
Félix, dans la prison j'ai triomphé de toi,
J'ai ri de ta menace, et t'ai vu sans effroi:
Tu prends pour t'en venger de plus puissantes armes.
Je craignais beaucoup moins tes bourreaux que ses larmes.
Seigneur, qui vois ici les périls que je cours,
En ce pressant besoin redouble ton secours;
Et toi qui, tout sortant encor de la victoire,
Regardes mes travaux du séjour de la gloire,
Cher Néarque, pour vaincre un si fort ennemi,
Prête du haut du ciel la main à ton ami.

Il envoie un messager à Sévère pour le prier de venir. Resté seul un moment, il donne cours ainsi à ses pensées :

Source délicieuse, en misères féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés ?
Heureux attachements de la terre et du monde,
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés ?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre,
Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre ;
Et, comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Tigre altéré de sang, Décie impitoyable,
Ce Dieu t'a trop longtemps abandonné les siens :
De ton heureux destin vois la suite effroyable ;
Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens.
Encore un peu plus outre, et ton heure est venue ;
Rien ne saurait t'en garantir ;
Et la foudre qui va partir,
Toute prête à crever la nue,
Ne peut plus être retenue
Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immole à ta colère ;
Qu'un rival plus puissant éblouisse ses yeux ;
Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-père,
Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux :
Je consens, ou plutôt j'aspire à ma ruine.
Monde, pour moi tu n'as plus rien :
Je porte en un cœur tout chrétien
Une flamme toute divine ;
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obstacle à mon bien.

SCÈNE III.

POLYEUCTE, PAULINE, GARDES.

POL. Madame, quel dessein vous fait me demander?
Est-ce pour me combattre ou pour me seconder?
Apportez-vous ici la haine ou l'amitié,
Comme mon ennemie ou ma chère moitié?

PAUL. Vous n'avez point ici d'ennemis que vous-même ;
Seul vous vous haïssez, lorsque chacun vous aime ;
Seul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé :
Ne veuillez pas vous perdre et vous êtes sauvé.
Daignez considérer le sang dont vous sortez,
Vos grandes actions, vos rares qualités ;
Chéri de tout le peuple, estimé chez le prince,
Gendre du gouverneur de toute la province,
Je ne vous compte à rien le nom de mon époux ;
C'est un bonheur pour moi qui n'est pas grand pour vous.

POL. Je considère plus ; je sais mes avantages,
Et l'espoir que sur eux forment les grands courages.
Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers,
Que troublent les soucis, que suivent les dangers,
La mort nous les ravit, la fortune s'en joue ;
Aujourd'hui dans le trône, et demain dans la boue ;
Et leur plus haut éclat fait tant de mécontents,
Que peu de vos Césars en ont joui longtemps.
J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle :
Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle,
Un bonheur assuré, sans mesure et sans fin,
Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin.
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie
Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie ;
Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit,
Et ne peut m'assurer de celui qui le suit?

PAUL. Voilà de vos chrétiens les ridicules songes ;
Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges :
Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux !
Mais, pour en disposer, ce sang est-il à vous ?
Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage :
Le jour qui vous la donne en même temps l'engage :
Vous la devez au prince, au public, à l'Etat.

POL. Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne ;
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne :
Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort ?

PAUL. Quel Dieu !

POL. Tout beau, Pauline; il entend vos paroles,
Et ce n'est pas un dieu comme vos dieux frivoles,
Insensibles et sourds, impuissants, mutilés,
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous les voulez :
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre :
Et la terre et le ciel n'en connaissent point d'autre.

PAUL. Adorez-le dans l'âme et n'en témoignez rien.

POL. Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien !

PAUL. Ne feignez qu'un moment, laissez partir Sévère,
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POL. Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir :
Il m'ôte des périls que j'aurais pu courir,
Et sans me laisser lieu de tourner en arrière,
Sa faveur me couronne entrant dans la carrière.
Du premier coup de vent il me conduit au port,
Et, sortant du baptême, il m'envoie à la mort.
Si vous pouviez comprendre et le peu qu'est la vie,
Et de quelles douceurs cette mort est suivie !...

PAUL. Cruel! (car il est temps que ma douleur éclate,)
Est-ce là ce beau feu? sont-ce là tes serments?
Témoignes-tu pour moi les moindres sentiments?
Je ne te parlais point de l'état déplorable
Où ta mort va laisser ta femme inconsolable;
Je croyais que l'amour t'en parlerait assez,
Mais cette amour si ferme et si bien méritée
Que tu m'avais promise, et que je t'ai portée,
Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,
Te peut-elle arracher une larme, un soupir?
Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie:
Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie;
Et ton cœur, insensible à ces tristes appas,
Se figure un bonheur où je ne serai pas!

POL. Hélas!

PAUL. Que cet hélas a de peine à sortir!
Encor s'il commençait un heureux repentir,
Que, tout forcé qu'il est, j'y trouverais de charmes!
Mais courage, il s'émeut, je vois couler des larmes.

POL. J'en verse, et plût à Dieu qu'à force d'en verser
Ce cœur trop endurci se pût enfin percer!
Le déplorable état où je vous abandonne
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne;
Et si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs,
J'y pleurerais pour vous l'excès de vos malheurs.
Mais si, dans ce séjour de gloire et de lumière,
Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma prière,
Sur votre aveuglement il répandra le jour.
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne:
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne;
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connaître et ne vous pas aimer,

Pour vivre des enfers esclave infortunée
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAUL. Que dis-tu, malheureux? qu'oses-tu souhaiter?

POL. Ce que de tout mon sang je voudrais acheter.

PAUL. Que plutôt...

POL. C'est en vain qu'on se met en défense :
Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense.
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu ;
Il viendra, mais le temps ne m'en est pas connu.

PAUL. Quittez cette chimère et m'aimez.

POL. Je vous aime
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

PAUL. Au nom de cet amour ne m'abandonnez pas.

POL. Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.

PAUL. C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?

POL. C'est peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire.

PAUL. Imaginations!

POL. Célestes vérités!

PAUL. Étrange aveuglement.

POL. Éternelles clartés.

PAUL. Tu préfères la mort à l'amour de Pauline!

POL. Vous préférez le monde à la bonté divine!

PAUL. Va, cruel, va mourir ; tu ne m'aimas jamais.

POL. Vivez heureuse au monde et me laissez en paix.

PAUL. Oui, je t'y vais laisser ; ne t'en mets plus en peine ;
Je vais...

Elle est interrompue par l'arrivée de Sévère que Polyeucte avait envoyé chercher. Polyeucte s'exprime ainsi :

Possesseur d'un trésor dont je n'étais pas digne,
Souffrez, avant ma mort, que je vous le résigne

Et laisse la vertu la plus rare à nos yeux
Qu'une femme jamais pût recevoir des cieux
Aux mains du plus vaillant et du plus honnête homme
Qu'ait adoré la terre et qu'ait vu naître Rome.
Vous êtes digne d'elle ; elle est digne de vous ;
Ne la refusez pas de la main d'un époux :
S'il vous a désunis, sa mort vous va rejoindre.
Qu'un feu jadis si beau n'en devienne pas moindre :
Rendez-lui votre cœur et recevez sa foi.
Vivez heureux ensemble, et mourez comme moi.
C'est le bien qu'à tous deux Polyeucte désire.
Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.
Allons, gardes, c'est fait.

Polyeucte parti, Pauline naturellement refuse d'être ainsi transférée à un autre sans être consultée. Elle demande seulement à Sévère qu'il emploie son crédit pour obtenir la grâce de Polyeucte et part sans vouloir plus rien entendre.

Sévère se décide à entreprendre de sauver Polyeucte. A cette occasion il explique son opinion des chrétiens :

La secte des chrétiens n'est pas ce que l'on pense.
On les hait ; la raison, je ne la connais point,
Et je ne vois Décie injuste qu'en ce point.
Par curiosité j'ai voulu les connaître.
On les tient pour sorciers dont l'enfer est le maître,
Et sur cette croyance on punit du trépas
Des mystères secrets que nous n'entendons pas.
Mais Cérès Éleusine, et la Bonne Déesse,
Ont leurs secrets comme eux à Rome et dans la Grèce.
Encore impunément nous souffrons en tous lieux,
Leur Dieu seul excepté, toute sorte de dieux.
Tous les monstres d'Égypte ont leur temple dans Rome.

Nos aïeux à leur gré faisaient un dieu d'un homme,
Et leur sang parmi nous conservant leurs erreurs,
Nous remplissons le ciel de tous nos empereurs.
Mais, à parler sans fard de tant d'apothéoses,
L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.
Les chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de tout,
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout.
Mais si j'ose entre nous dire ce qu'il me semble,
Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble ;
Et me dût leur colère écraser à tes yeux,
Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux.
Enfin chez les chrétiens les mœurs sont innocentes,
Les vices détestés, les vertus florissantes.
Ils font des vœux pour nous qui les persécutons,
Et depuis tant de temps que nous les tourmentons,
Les a-t-on vus mutins ? les a-t-on vus rebelles ?
Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles ?
Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux;
Et, lions au combat, ils meurent en agneaux.
J'ai trop de pitié d'eux pour ne pas les défendre.
Allons trouver Félix ; commençons par son gendre.

ACTE CINQUIÈME.

Dans la scène I, Félix ne voit qu'un piège dans l'intervention de Sévère. Il tâchera à son tour de persuader Polyeucte d'apostasier. Si celui-ci refuse, Félix le livrera au bourreau.

SCÈNE II.

FÉLIX, POLYEUCTE, ALBIN.

FÉLIX. As-tu donc pour la vie une haine si forte,
Malheureux Polyeucte? et la loi des chrétiens
T'ordonne-t-elle ainsi d'abandonner les tiens?

POL. Je ne hais point la vie et j'en aime l'usage,
Mais sans attachement qui sente l'esclavage,
Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens ;
La raison me l'ordonne, et la loi des chrétiens ;
Et je vous montre à tous par là comme il faut vivre,
Si vous avez le cœur assez bon pour me suivre.

FÉLIX. Te suivre dans l'abîme où tu te veux jeter ?

POL. Mais plutôt dans la gloire où je m'en vais monter.

FÉLIX. Donne-moi pour le moins le temps de la connaître ;
Pour me faire chrétien, sers-moi de guide à l'être ;
Et ne dédaigne pas de m'instruire en ta foi,
Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moi.

En dépit de tous les arguments de Félix Polyeucte refuse de dissimuler sa foi, même pour un jour. L'entrevue se termine par cette déclaration de Félix :

Je flattais ta manie, afin de t'arracher
Du honteux précipice où tu vas trébucher.
Je voulais gagner temps pour ménager ta vie
Après l'éloignement d'un flatteur de Décie.
Mais j'ai trop fait d'injure à nos dieux tout-puissants :
Choisis de leur donner ton sang ou de l'encens.

POL. Mon choix n'est pas douteux !

SCÈNE III.

Pauline revient en ce moment et un nouvel assaut est donné à la foi du nouveau chrétien. Polyeucte résiste toujours aux prières de sa femme :

Je vous l'ai déjà dit, et vous le dis encore,
Vivez avec Sévère, ou mourez avec moi.
Je ne méprise point vos pleurs ni votre foi ;
Mais, de quoi que pour vous notre amour m'entretienne,

Je ne vous connais plus si vous n'êtes chrétienne.

Félix intervient encore. Polyeucte s'écrie :

Que tout cet artifice est de mauvaise grâce !
Après avoir deux fois essayé la menace,
Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort,
Après avoir tenté l'amour et son effort,
Vous vous joignez ensemble ! Ah ! ruses de l'enfer !
Faut-il tant de fois vaincre avant de triompher !

. . . .

Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre et les enfers ;
Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie,
Et qui, par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.
Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre :
Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux,
Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux [cieux :
La prostitution, l'adultère, l'inceste,
Le vol, l'assassinat, et tout ce qu'on déteste,
C'est exemple qu'à suivre offrent vos immortels.
J'ai profané leur temple et brisé leurs autels ;
Je le ferais encor si j'avais à le faire,
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère,
Même aux yeux du sénat, aux yeux de l'empereur.

FÉLIX. Enfin ma honte cède à ma juste fureur :
Adore-les ou meurs !

POL. Je suis chrétien.

FÉLIX. Impie !
Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POL. Je suis chrétien.

FÉLIX. Tu l'es? O cœur trop obstiné!
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAUL. Où le conduisez-vous?

FÉLIX. A la mort.

POL. A la gloire!

Polyeucte est emmené et subit le dernier supplice. Pauline alors reparaît devant son père, et dit:

Père barbare, achève, achève ton ouvrage;
Mon époux en mourant m'a laissé ses lumières;
Son sang, dont tes bourreaux viennent de me couvrir,
M'a dessillé les yeux et me les vient d'ouvrir.
Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée:
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée;
Je suis chrétienne, enfin, n'est-ce point assez dit?
Conserve en me perdant ton rang et ton crédit;
Redoute l'empereur, appréhende Sévère.
Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire;
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas.

Elle est interrompue par l'arrivée de Sévère qui, plein de courroux, reproche à Félix son crime inutile et le menace d'une vengeance terrible. Mais Félix à son tour se trouve converti:

Arrêtez-vous, seigneur, et d'une âme apaisée
Souffrez que je vous livre une vengeance aisée.
Ne me reprochez plus que, par mes cruautés,
Je tâche à conserver mes tristes dignités:
Je dépose à vos pieds l'éclat de leur faux lustre:
Je m'y trouve forcé par un secret appas;
Je cède à des transports que je connais pas;
Et, par un mouvement que je ne puis entendre,
De ma fureur je passe au zèle de mon gendre.

C'est lui, n'en doutez point, dont le sang innocent
Pour son persécuteur prie un dieu tout-puissant ·
Son amour épandu sur toute la famille
Tire après lui le père aussi bien que la fille.
J'en ai fait un martyr : sa mort me fait chrétien.

. . . .

Donne la main, Pauline. Apportez des liens ;
Immolez à vos dieux ces deux nouveaux chrétiens,
Je le suis, elle l'est, suivez votre colère.

Là-dessus Sévère, qui a déjà fait connaître la bonne opinion qu'il a des chrétiens, revient sur ses menaces et l'assure qu'il fera tous ses efforts pour faire cesser la persécution.

FIN DE POLYEUCTE.

NOTES.

Page Ligne

84.— 1. "L'ennemi du genre humain," c'est-à-dire Satan. Il faut, en lisant cette pièce, faire bien attention aux inversions si fréquentes dans la poésie française.

2. "De force" = par la contrainte.

4. "Le coup d'essai = une première tentative.

7. "Pouvoir enfin," c'est-à-dire, pouvoir (faire) enfin.

9. "Rompez" = résistez à.

10. "Ne veut pas de..." = ne veut pas (accepter).

15. "Il le faut," *you must.* En règle générale, traduisez FAUT par *must*, en donnant le sujet suggéré par le sens de la phrase.

16. "Défaut" (de la cuirasse), *weak point.*

85.— 4. "Y va-t-il de l'honneur ?" *Is your honor at stake?*

25. "Va..." Notez ce tutoiement, avec sa nuance d'intimité, de sentiment d'union familière. VOUS est plus réservé. L'emploi varié de TU et de VOUS dans cette pièce marque les diverses émotions et les passions changeantes qui animent les interlocuteurs.

86.—10. Ce vers est devenu proverbe.

22. "Victorieux" qualifie ici César: "Notre César victorieux."

23. "Que m'a donné sa vue." Ne pas oublier que la construction est: que sa vue m'a donné.— Dans quel cas cette tournure se présente-t-elle ?

Page Ligne

86.—25. Ce jour expiré," ablatif absolu à la façon latine, *this day being ended, after this day.*

87.— 7. "Ramassé" = rassemblé. La construction est: ne venge sur mon époux.

12. "Elle n'en veut qu'aux dieux." *It* (sa fureur) *is directed against the Gods only.* En vouloir à, *to bear ill will against.*

26. "Flatter," *beguile.*

27. "Ton courage" = ton cœur.

28. "Que ta rébellion..." *How beneficial thy disobedience would have been!*

29. "Qu'elle m'eût garanti." *How it would have protected me!*

30, 31. "Il n'est plus qu'en..." *It is to be found only in...*

88.— 1. "Que je revoie," *that I should see again.*

18. "Volontés" est un peu pour la rime; le sens serait: me mettre à sa disposition, devenir son esclave.

21. "Beauté" correspond assez bien à *fair lady.*

89.— 1. "Qu'à des pensers si bas...," *that I should lower myself to such mean thoughts.* Pensers (m.) est l'orthographe employée en vers pour pensées (f.).

3. "Elle en a mieux usé" = sa conduite a été plus noble.

4. "Encore un coup," *once more.*

7. "A vous le dire" = en vous le disant.

19. "Mon malheur" (m'a trahi).

23. "L'un par l'autre," c'est-à-dire qu'il eût gagné Félix par Pauline.

30. De nos jours il faudrait dire: Elle *en* aime un autre.

90.— 4. "Vous abuse" n'a pas le sens anglais *to abuse;* il signifie *deceives you.*

10. "Content" = se contentant, *satisfied.*

11. "Heur" = bonheur, peu employé maintenant excepté en poésie, et dans la phrase: Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.

12. "Puisse trouver Sévère" = puisse Sévère trouver...

91.— 6. "J'ai gagné," *I have prevailed.*

15. Voilà un de ces dialogues animés, serrés, pleins de vigueur, auxquels Corneille se plaisait. La riposte suit l'attaque avec la rapidité de l'éclair.

92.— 9. "S'ébranle," *falters.*

10. "Il sera"; il, c'est-à-dire Dieu.

11. "Que l'on s'y précipite." Y est pour: à la mort. *God does not command us to rush to death.*

12. "Plus elle mérite" = plus elle (la mort) a de mérite. Plus... plus..., *the more... the more...*

16. "La palme," le symbole de la victoire.

20. "Ménagez votre vie," *be sparing of your life.*

27. "Assurément" = d'un pas ferme.

93.— 7. "Cette amour parfaite." Amour est maintenant masculin.

14. "Agit aux grands effets." Le sens est obscur. L'interprétation la plus acceptée est *urges to great deeds.*

18. Néarque, jusque-là faible et craintif, change subitement d'idée

Page Ligne

et de langage. Il répète les paroles mêmes de Polyeucte (p. 91. l. 27).

93.—30. "En éclairer." En = de ce peuple crédule.

94.—15. "D'étranges ennuis." Ces deux mots avaient alors une signification bien plus forte (*great troubles*) que de nos jours.

16. "Vous ne sauriez" = vous ne pourriez. C'est l'emploi ordinaire du conditionnel de SAVOIR.

18. "Peu de chose," *of no great importance.*

23. "Du jour" = de vivre.

28. "Une peste" = *pestilence.*

95.— 1. "Injures," *abuse.*

4. "Tu parles à moi." La forme ordinaire est: tu me parles. Cette construction un peu insolite est pour accentuer le mot MOI; c'est à moi que tu parles, à moi, sa femme.

5. "Quand il m'aurait trahie" = si même.

6. "Ebahie," *astonished.* Le mot ne s'emploie plus que dans la conversation familière.

8. "Quelque chrétien qu'il soit." Le sens est curieux: *However much of a christian he is...* — "En" = de lui. EN ne s'applique pas souvent aux personnes.

12. "Malgré qui." QUI ne s'applique plus aux choses. On dirait aujourd'hui: Malgré laquelle...

23. "Avant qu'abandonner." Maintenant on dirait mieux: Avant D'abandonner, ou bien: Avant QUE D'abandonner.

96.— 2. "A l'envi l'un de l'autre," *they vied.* — "Manie," ici: folie furieuse.

10. "Oyez," impératif de OUIR (entendre), peu employé maintenant.

97.— 8. "Achever" = accomplir.

12. "Pour soi" = pour lui. A présent SOI ne s'emploie ordinairement que dans un sens indéfini (avec ON). — "Autant... comme" = autant... que.

20. "Commis" = confié.

22. "Polyeucte l'est-il?" = est-il ennemi (de l'empereur)?

23. "Tous chrétiens," licence poétique pour: tous les chrétiens...

25. "Votre sang" = votre famille.

98.—19. "Ses larmes," les larmes de Pauline.

23. "Tout sortant" = récemment sorti.

99.— 3. Ces stances lyriques, sous forme de monologue, expriment bien le combat terrible qui se livre dans l'âme de Polyeucte. Elles ont certainement un effet dramatique. — "En misères féconde" rappelle le fameux vers de Lucrèce:

Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid quod in ipsis floribus angat.

5. "Heureux attachements," *alluring ties.*

6. "Que ne me quittez-vous?" *Why do you not leave me?*

12. "Et comme elle a l'éclat du verre..." L'idée première vient de Publius Syrius: *Fortuna vitrea est; tum quum splendet frangitur.*

Page Ligne

99.—18. "Un peu plus outre," *in a little while.* OUTRE n'est plus usité dans ce sens. Il ne s'emploie guère que comme préposition, ou dans la locution: passer outre.

25. "Que... Félix," *let Felix...*

29. "Garantir" = protéger.

100.—10. "Ne veuillez pas vous perdre." Cette expression, comme beaucoup d'autres, du reste, de Corneille, ne saurait se traduire par une seule phrase anglaise. C'est le propre de notre poète de concentrer une pensée profonde en peu de mots. On pourrait dire: *Were you not bent on destroying yourself, you would be safe.*

21. Quel est l'ordre régulier dans ce vers?

33. Cette même idée est exprimée dans la fable de La Fontaine, LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES GENS:

Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?

(Voir p. 139 de ce Manuel.)

101.—14. "Tout beau," *gently.* Ce mot est maintenant d'usage familier (*not so fast*).

17. "Comme vous les voulez," *as you please to have them.*

102.— 1. La douleur de Pauline "éclate" en effet en accents passionnés. C'est pour cela qu'elle en revient au TU et TOI.

2. "Feu" = ardeur ou flamme de l'amour.

13. "A ces tristes appas," *my saddened charms.*

14. "Se figure," *pictures to itself.*

16. "Que cet hélas a de peine à sortir!" *How reluctantly that alas came out!*

18. "Que, tout forcé qu'il est, j'y trouverais de charmes!" *How pleased with it I should be, though you utter it unwillingly.*

20. "A force d'en verser," *by shedding them long enough.*

21. "Ce cœur se pût percer." *Your heart might be moved.*

25. "Au ciel," *in Heaven.*

103.— 3. "Malheureux." Le sens est assez curieux pour une oreille purement française; ce n'est pas du tout *unfortunate* ou *wretched*. En conversation, ce mot a une idée presque de porte-malheur, *bringing ill luck.*

7. "Lorsque moins on y pense." Nous mettrions: le moins.

10. "M'aimez." La forme moderne est: aimez-moi.

26. "Ne t'en mets plus en peine." *Let this not worry you.* C'est encore là un de ces dialogues qui frappent vivement, même à la lecture, par la vigueur et la promptitude des reparties et la hauteur des sentiments.

31. Il nous semble maintenant, dans notre siècle si positif, que c'est une idée étrange, plutôt digne de don Quichotte que d'un homme de sens, que de vouloir céder ainsi sa femme à un autre. Elle était cependant acceptable au temps de Corneille.

Page Ligne

104.—12. "Désire," mot impropre, pour la rime. Quand le désir est pour un autre, l'expression exacte est: souhaiter.

28. Cérès Éleusine, déesse grecque dont les fêtes se célébraient avec mystère à Éleusis, près d'Athènes. — La Bonne Déesse, à Rome, était Cybèle, déesse de la terre, adorée par les matrones romaines et les vestales.

105.— 5. Un empereur mourant disait: *Sentio me fieri deum.*

11. "Me dût leur colère." L'ordre est: dût leur colère m'écraser... *Were even their anger to crush me...*

22. "Allons trouver," *I will go now and see.*

106.—18. "Gagner temps," licence poétique pour: gagner du temps.

29. Vers obscur; il signifie: *Whatever our love may suggest to me for you.*

107.—18. "Maître," *teacher.*

108.— 5. "A la gloire!" Les dernières paroles de Polyeucte, cette affirmation deux fois répétée: "Je suis chrétien," sont vraiment sublimes.

23. "D'une âme apaisée," *in a calmer mood.*

30. "Entendre" signifie comprendre.

109.— 8. "Je le suis" = je suis chrétien.

QUESTIONS.

CORNEILLE ET SES ŒUVRES. — 1. Pour quelles raisons les Français goûtent-ils surtout Corneille? — 2. Quelle influence a-t-il exercée sur ses compatriotes? — 3. Qu'est-ce qui caractérise principalement les personnages de Corneille? Donnez des exemples. — 4. Qu'est-ce que le *Cid?* et quel accueil reçut-il? — 5. Quels sont les autres chefs-d'œuvre de Corneille? —6. Donnez une idée de chacun. — 7. Que savez-vous des dernières années de Corneille?

POLYEUCTE. — 1. Quelles sont les principales qualités de ce drame? — 2. Principaux personnages? — 3. Que demande Néarque à son ami (sc. I)? — 4. Polyeucte part-il, malgré les instances de Pauline? et lui dit-il son secret (sc. II)? — 5. Quel récit fait Pauline? Donnez-en un résumé (sc. IV)? — 6. Quels regrets exprime Félix en apprenant le retour de Sévère (sc. IV)? et que veut-il que fasse sa fille? — 7. Quel est le sujet de la conversation entre Sévère et Fabian (Acte II, sc. I)? — 8. Résultat de l'entrevue de Sévère et de Pauline (sc. II). — 9. Résumez les idées principales du dialogue entre Polyeucte et Néarque (sc. IV). — 10. Quel récit fait Stratonice

à Pauline (Acte III, sc. II)? — 11. Quels ordres donne Félix? et comment accueille-t-il l'intercession de Pauline (sc. IV)? — 12. Quelles idées exprime Polyeucte dans son monologue (Acte IV, sc. I et II)? — 13. Quels arguments Polyeucte et Pauline développent-ils dans leur entrevue? et quelle prière Polyeucte intercale-t-il? avec quel résultat (sc. III)? — 14. Quelle étrange proposition fait Polyeucte à Sévère? — 15. Que demande Pauline à Sévère? et quelle est l'opinion de Sévère par rapport aux chrétiens? — 16. Que propose Félix à Polyeucte? et avec quel succès (Acte V, sc. I et II)? — 17. Quel nouvel assaut Polyeucte a-t-il à soutenir? et comment se termine-t-il (sc. III)? — 18. Comment se termine la pièce? — 19. Quelle est votre impression de chacun des personnages? — 20. Donnez un résumé de la pièce.

CHAPITRE V.

MADAME DE SÉVIGNÉ (1626–1696). — SES LETTRES.

Qui n'a entendu parler de Madame de Sévigné? Il n'est certainement personne qui ignore qu'elle a écrit des lettres, de très belles lettres. Ce qu'on sait moins, c'est qu'elle est le type de la mère française, aimante, tendrement dévouée, jusqu'à la mort même, à sa fille; tout à la fois instruite et spirituelle, enjouée et sympathique, d'un cœur généreux et d'une réputation sans tâche.

Ce sont précisément ses lettres, publiées après sa mort, qui nous révèlent ainsi sa vie et son caractère, en même temps qu'elles ont donné au monde des modèles charmants de presque tous les genres de style.

Marie de Rabutin-Chantal — c'était son nom de famille — était Parisienne de naissance. Elle eut une éducation très soignée, apprit le latin et — non pas le grec — mais l'italien. Mariée à dix-huit ans, elle devint veuve à vingt-cinq ans. Bien que fort recherchée dans la société la plus aristocratique, à cause de son esprit délicat et des charmes de sa conversation, elle se consacra presque exclusivement à l'éducation de ses enfants, un fils et une fille. En 1671 sa fille bien-aimée, son "idole," la comtesse de Grignan, dut accompagner dans le midi de la France son mari nommé gouverneur de la Provence. La séparation fut cruelle pour Madame de Sévigné. Elle s'en dédommagea par une correspondance suivie avec la comtesse.

Ses lettres, d'une grâce inimitable et d'un naturel parfait, vivent encore du sentiment passionné qui les a dictées. Rien de plus charmant et de plus piquant à la fois que ce style plein d'abandon et de saveur gauloise; rien de plus intéressant que ses histoires de la cour, de ses amis, de la société à cette époque. Sous ce rapport encore, les lettres de Madame de Sévigné ont une grande valeur historique.

Madame de Sévigné mourut de la petite vérole.

On a publié dans un volume d'environ 200 pages, avec notes, pour les écoles, un choix fort bien fait des lettres les plus intéressantes de Madame de Sévigné (1).

(1) Ce volume est en vente chez l'éditeur du *Manuel de Littérature*.

Madame de Sévigné à Madame de Grignan, sa fille, qui venait de partir pour la Provence.

Paris, 6 avril 1671.

Ma douleur serait bien médiocre si je pouvais vous la dépeindre : je ne l'entreprendrai pas aussi. J'ai beau chercher ma chère fille, je ne la trouve plus, et tous les pas qu'elle fait l'éloignent de moi. Je m'en allai donc à Sainte-Marie, toujours pleurant et toujours mourant : il me semblait qu'on m'arrachait le cœur et l'âme ; et en effet, quelle rude séparation ! Je demandai la liberté d'être seule : on me mena dans la chambre de Madame du Housset, on me fit du feu ; j'y passai jusqu'à cinq heures sans cesser de sangloter ; toutes mes pensées me faisaient mourir. J'allai ensuite chez Madame de La Fayette, qui redoubla mes douleurs par l'intérêt qu'elle y prit ; elle était seule, et malade et triste de la mort d'une sœur religieuse : elle était comme je la pouvais désirer. Je revins enfin à huit heures de chez Madame de La Fayette : mais, en entrant ici, bon Dieu ! comprenez-vous bien ce que je sentis en montant ce degré ! Cette chambre où j'entrais toujours, hélas ! j'en trouvai les portes ouvertes ; mais je vis tout démeublé, tout dérangé. Comprenez-vous bien tout ce que je souffris ? Les réveils de la nuit ont été noirs, et le matin je n'étais point avancée d'un pas pour le repos de mon esprit.

Je reçois vos lettres comme vous avez reçu ma bague ; je fonds en larmes en les lisant ; il semble que mon cœur veuille se fendre par la moitié ; on croirait que vous m'écrivez des injures, ou que vous êtes malade, ou qu'il vous est arrivé quelque accident, et c'est tout le contraire : vous m'aimez, ma chère enfant, et vous me le dites d'une manière que je ne puis soutenir sans des pleurs en abondance. Vous continuez votre voyage sans aucune aventure fâcheuse ; et lorsque j'apprends tout cela, qui est

justement tout ce qui peut m'être le plus agréable, voilà l'état où je suis. Vous vous amusez donc à penser à moi, vous en parlez, et vous aimez mieux m'écrire vos sentiments que vous n'aimez à me les dire : de quelque façon qu'ils me viennent, ils sont reçus avec une sensibilité qui n'est comprise que de ceux qui savent aimer comme je fais. Vous me faites sentir pour vous tout ce qui est possible de sentir de tendresse ; mais, si vous songez à moi, soyez assurée aussi que je pense continuellement à vous : rien ne me donne de distraction ; je vois ce carrosse qui avance toujours, et qui n'approchera jamais de moi : je suis toujours dans les grands chemins, il me semble que j'ai quelquefois peur que ce carrosse ne verse ; les pluies qu'il fait depuis trois jours me mettent au désespoir ; le Rhône me fait une peur étrange. J'ai une carte devant mes yeux ; je sais tous les lieux où vous couchez : vous êtes ce soir à Nevers ; vous serez dimanche à Lyon où vous recevrez cette lettre. Les vôtres sont la seule consolation que je souhaite : pour d'autres, je n'en cherche pas.

Madame de Sévigné à sa fille : elle la remercie de ses lettres et de la sincérité de son affection.

Paris, 11 février 1671.

Je n'en ai reçu que trois de ces aimables lettres qui me pénètrent le cœur ; il y en a une qui ne revient point : si ce n'est que je n'aime point à perdre ce qui me vient de vous, je croirais n'avoir rien perdu. Je trouve qu'on ne peut rien souhaiter qui ne soit dans celles que j'ai reçues. Elles sont, premièrement, très bien écrites ; et, de plus, si tendres et si naturelles, qu'il est impossible de ne pas les croire ; la défiance même en serait convaincue ; elles ont ce caractère de vérité qui se maintient toujours, qui se fait

voir avec autorité, pendant que la fausseté et la menterie demeurent accablées sous les paroles sans pouvoir persuader : plus les sentiments s'efforcent de paraître, plus ils sont enveloppés. Les vôtres sont vrais et le paraissent, vos paroles ne servent, tout au plus, qu'à vous expliquer : et, dans cette noble simplicité, elles ont une force à quoi l'on ne peut résister. Voilà, ma fille, comme vos lettres m'ont paru : jugez quel effet elles me font, et quelle sorte de larmes je répands, en me trouvant persuadée de la vérité que je souhaite le plus. Si mes paroles ont la même puissance que les vôtres, je n'ai plus rien à désirer. Pour moi, il me semble maintenant qu'on m'a dépouillée de tout ce qui me rendait aimable ; je n'ose plus voir le monde, et, quoi qu'on ait fait pour m'y remettre, j'ai passé tous ces jours-ci comme un loup-garou, ne pouvant faire autrement : peu de gens sont dignes de comprendre ce que je sens ; j'ai cherché ceux qui sont de ce petit nombre, et j'ai évité les autres.

Sur un danger que Madame de Grignan avait couru.

Paris, 4 mars 1671.

Ah ! ma fille, quelle lettre ! quelle peinture de l'état où vous avez été ! et que je vous aurais mal tenu ma parole, si je vous avais promis de n'être point effrayée d'un si grand péril ! Je sais bien qu'il est passé ; mais il est impossible de se représenter votre vie si proche de sa fin, sans frémir d'horreur. Et M. de Grignan vous laisse embarquer pendant un orage ; et, quand vous êtes téméraire, il trouve plaisant de l'être encore plus que vous ! au lieu de vous faire attendre que l'orage soit passé, il veut bien vous exposer ! Ah ! mon Dieu ! qu'il eût été bien mieux d'être timide, et de vous dire que si vous n'aviez point de peur, il en avait, lui, et ne souffrirait point que vous tra-

versassiez le Rhône par un temps comme celui qu'il faisait! Que j'ai de peine à comprendre sa tendresse en cette occasion! Ce Rhône qui fait peur à tout le monde, ce pont d'Avignon où l'on aurait tort de passer en prenant de loin toutes ses mesures: un tourbillon de vent vous jette violemment sous une arche; et quel miracle que vous n'ayez pas été brisés et noyés dans un moment! Je ne soutiens pas cette pensée, j'en frissonne, et je m'en suis réveillée avec des sursauts dont je ne suis pas la maîtresse. Trouvez-vous toujours que le Rhône ne soit que de l'eau? De bonne foi, n'avez-vous point été effrayée d'une mort si proche et si inévitable? Une autre fois ne serez-vous point un peu moins hasardeuse? Une aventure comme celle-là ne vous fera-t-elle point voir les dangers aussi terribles qu'ils le sont? Je crois du moins que vous avez rendu grâces à Dieu de vous avoir sauvée. Pour moi, je suis persuadée que les messes que j'ai fait dire tous les jours pour vous ont fait ce miracle; et je suis plus obligée à Dieu de vous avoir conservée daus cette occasion que de m'avoir fait naître.

Un incendie.

Paris, 20 février 1671.

Vous saurez, ma chère fille, qu'avant-hier au soir, après être revenue de chez M. de Coulanges, je songeai à me coucher. Cela n'est pas extraordinaire, mais ce qui l'est beaucoup, c'est qu'à trois heures après minuit j'entendis crier: Au voleur! au feu! et ces cris si près de moi, si redoublés, que je ne doutais point que ce ne fût ici; je crus même entendre qu'on parlait de ma pauvre petite-fille; je ne doutais point qu'elle ne fût brûlée: je me levai dans cette crainte, sans lumière, avec un tremblement qui m'empêchait presque de me soutenir. Je courus à son

appartement qui est le vôtre, je trouvai tout dans une grande tranquillité ; mais je vis la maison de Guitaut tout en feu : les flammes passaient par-dessus la maison de Madame de Vauvineux ; on voyait dans nos cours, et surtout chez M. de Guitaut, une clarté qui faisait horreur : c'étaient des cris, c'était une confusion, c'était un bruit épouvantable des poutres et des solives qui tombaient. Je fis ouvrir ma porte, j'envoyai mes gens au secours : M. de Guitaut m'envoya une cassette de ce qu'il a de plus précieux : je la mis dans mon cabinet, et puis je voulus aller dans la rue pour crier comme les autres ; j'y trouvai M. et Madame de Guitaut, l'ambassadeur de Venise, tous ses gens, la petite de Vauvineux qu'on portait tout endormie chez l'ambassadeur, plusieurs meubles et vaisselles d'argent qu'on sauvait chez lui. Madame de Vauvineux faisait démeubler : pour moi, j'étais comme dans une île, mais j'avais grande pitié de mes pauvres voisins. Madame Guêton et son frère donnaient de très bons conseils ; nous étions dans la consternation : le feu était si allumé qu'on n'osait en approcher, et l'on n'espérait la fin de cet embrasement qu'avec la fin de la maison de ce pauvre Guitaut. Il faisait pitié : il voulait aller sauver sa mère qui brûlait au troisième étage ; sa femme s'attachait à lui et le retenait avec violence : il me pria de tenir sa femme, et je le fis ; il trouva que sa mère avait passé au travers de la flamme et qu'elle était sauvée. Il voulut aller retirer quelques papiers ; il ne put approcher du lieu où ils étaient : enfin il revint à nous dans cette rue où j'avais fait asseoir sa femme. Des capucins, pleins de charité et d'adresse, travaillèrent si bien qu'ils coupèrent le feu. On jeta de l'eau sur le reste de l'embrasement, et enfin

Le combat finit faute de combattants,

c'est-à-dire après que le premier et le second étage eurent

été entièrement consumés. On appela bonheur ce qui restait de la maison, quoiqu'il y ait pour Guitaut pour plus de dix mille écus de perte.

Madame de Sévigné regrette ses vieux bois et déplore les folles dépenses de son fils.

Paris, 27 mai 1680.

Je fus hier au Buron, j'en revins le soir ; je pensai pleurer en voyant la dégradation de cette terre : il y avait les plus vieux bois du monde : mon fils, dans son dernier voyage, y a fait donner les derniers coups de cognée. Il a encore voulu vendre un petit bosquet qui faisait une assez grande beauté : tout cela est pitoyable : il en a rapporté quatre cents pistoles, dont il n'eut pas un sou un mois après. Il est impossible de comprendre ce qu'il fait, ni ce que son voyage de Bretagne lui a coûté, quoiqu'il eût renvoyé ses laquais et son cocher à Paris. Il trouve l'invention de dépenser sans paraître, de perdre sans jouer, et de payer sans s'acquitter ; toujours une soif et un besoin d'argent, en paix comme en guerre : c'est un abîme de je ne sais pas quoi, car il n'a aucune fantaisie ; mais sa main est un creuset où l'argent se fond. Ma fille, il faut que vous essuyiez tout ceci. Toutes ces dryades affligées que je vis hier, tous ces vieux sylvains qui ne savent plus où se retirer, tous ces anciens corbeaux établis depuis deux cents ans dans l'horreur de ces bois, ces chouettes qui, dans cette obscurité, annonçaient, par leurs funestes cris, les malheurs de tous les hommes, tout cela me fit hier des plaintes qui me touchèrent sensiblement le cœur ; et que sait-on même si plusieurs de ces vieux chênes n'ont point parlé, comme celui où était Clorinde ? Ce lieu était un *luogo d'incanto*, s'il en fut jamais : j'en revins donc toute triste ; le souper

que me donna le premier président et sa femme ne fut point capable de me réjouir. Je suis ravie de m'en aller dans mes bois ; j'espère au moins en retrouver aux Rochers, qui ne sont point abattus. Voilà toutes les inutilités que je puis vous mander aujourd'hui.

Un souhait de premier jour de l'an.

AU COMTE DE BUSSY.

Paris, 2 janvier 1681.

Bon jour et bon an, mon cher cousin. Je prends mon temps de vous demander pardon, en vous souhaitant mille bonnes choses cette année, suivie de plusieurs autres. Il me semble qu'en vous adoucissant ainsi l'esprit, je vous disposerai à me pardonner d'avoir été si longtemps sans vous écrire. Je partis de Bretagne le 31 d'octobre, qui était bien plus tôt que je ne le pensais, pour venir à Paris. Un mois après, j'eus le plaisir d'y recevoir ma fille. Je l'ai trouvée mieux que quand elle est partie ; et cet air de Provence qui devait la dévorer ne l'a point dévorée : elle est toujours aimable. J'ai toujours pensé à vous, et j'ai dit mille fois : Mon Dieu ! je voudrais bien écrire à mon cousin de Bussy ; et jamais je n'ai pu le faire. Pour moi, je crois qu'il y a de petits démons qui empêchent de faire ce qu'on veut, rien que pour se moquer de nous et pour nous faire sentir notre faiblesse. Ils ont un contentement, et je l'ai senti dans toute son étendue. Nous avons ici une comète qui est bien étendue aussi ; c'est la plus belle queue qu'il est possible de voir. Tous les plus grands personnages sont alarmés, et croient fermement que le ciel, bien occupé de leur perte, en donne des avertissements par cette comète. On dit que le cardinal Mazarin étant désespéré des médecins, ses courtisans crurent qu'il fallait

honorer son agonie d'un prodige, et lui dire qu'il paraissait une grande comète qui leur faisait peur. Il eut la force de se moquer d'eux, et leur dit plaisamment que la comète lui faisait trop d'honneur. En vérité, on devrait en dire autant que lui; et l'orgueil humain se fait trop d'honneur de croire qu'il y ait de grandes affaires dans les astres quand on doit mourir. Tout mon silence ne m'a pas fait oublier les charmes de vos traductions. Adieu, mon cher cousin. Mandez-moi de vos nouvelles.

Un mariage extraordinaire.

Paris, lundi 15 décembre 1670.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie: enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste; une chose que l'on ne peut pas croire à Paris (comment la pourrait-on croire à Lyon?); une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à la dire; devinez-la: je vous le donne en trois. Jetez-vous votre langue aux chiens? Eh bien! il faut donc vous la dire: M. de Lauzun épouse dimanche au Louvre, devinez qui? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit: "Voilà

qui est bien difficile à deviner : c'est madame de la Vallière. — Point du tout, Madame. — C'est donc mademoiselle de Retz? — Point du tout, vous êtes bien provinciale.—Vraiment nous sommes bien bêtes, dites-vous, c'est mademoiselle Colbert.—Encore moins.—C'est assurément mademoiselle de Créquy.—Vous n'y êtes pas." Il faut donc à la fin vous le dire: il épouse, dimanche, au Louvre, avec la permission du Roi, mademoiselle, mademoiselle de.....mademoiselle.....devinez le nom: il épouse Mademoiselle, ma foi! par ma foi! ma foi jurée! MADEMOISELLE, la grande Mademoiselle; Mademoiselle, fille de feu MONSIEUR; Mademoiselle, petite-fille de HENRI IV; mademoiselle d'Eu, mademoiselle de Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans; Mademoiselle, cousine germaine du Roi; Mademoiselle, destinée au trône; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de MONSIEUR. Voilà un bon sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer; si enfin vous nous dites des injures: nous trouverons que vous avez raison; nous en avons fait autant que vous.

Le petit chien de madame de Sévigné.

Des Rochers, 13 novembre 1675.

Vous êtes étonnée que j'aie un petit chien: voici l'aventure. J'appelais, par contenance, une chienne d'une dame qui demeure au bout de ce parc. Madame de Tarente me dit: "Quoi! vous savez appeler un chien? je veux vous en envoyer un, le plus joli du monde." Je la remerciai, et lui dis la résolution que j'avais prise de ne me plus engager dans cette sottise. Cela se passe, on n'y pense

plus. Deux jours après, je vois entrer un valet de chambre avec une petite maison de chien, toute pleine de rubans, et sortir de cette jolie maison un petit chien tout parfumé, d'une beauté extraordinaire, des oreilles, des soies, une haleine douce, blondin comme un blondin ; jamais je ne fus plus étonnée ni plus embarrassée ; je voulus le renvoyer, on ne voulut jamais le reporter; la femme de chambre qui l'avait élevé en a pensé mourir de douleur. Il couche dans sa maison ; il ne mange que du pain ; je ne m'y attache point, mais il commence à m'aimer : je crains de succomber. Voilà l'histoire que je vous prie de ne point mander à *Marphise*, car je crains ses reproches : au reste, une propreté extraordinaire ; il s'appelle *Fidèle* : je vous conterai quelque jour ses aventures.

Les Forgerons.

Cosnes, 1er octobre 1677.

Hier au soir, à Cosnes, nous allâmes dans un véritable enfer ; ce sont des forges de Vulcain ; nous y trouvâmes huit ou dix cyclopes forgeant, non pas les armes d'Énée, mais des ancres pour les vaisseaux; jamais vous n'avez vu redoubler des coups si justes, ni d'une si admirable cadence. Nous étions au milieu de quatre fourneaux : de temps en temps ces démons venaient autour de nous, tout fondus de sueur, avec des visages pâles, des yeux farouches, des moustaches brutes, des cheveux longs et noirs; cette vue pouvait effrayer des gens moins polis que nous. Pour moi, je ne comprenais pas qu'il fût possible de résister à nulle des volontés de ces messieurs-là dans leur enfer. Enfin nous en sortîmes avec une pluie de pièces de quatre sous, dont nous eûmes soin de les rafraîchir pour faciliter notre sortie.

Voilà, ma très-chère, notre plus grande aventure : car de vous dire que tout est plein de vendanges et de vendangeurs, cette nouvelle ne vous étonnerait pas au mois de septembre.

Une Anecdote.

Paris, 1er décembre 1664.

Il faut que je vous conte une petite historiette qui est très vraie et qui vous divertira. Le roi se mêle depuis peu de faire des vers... Il fit l'autre jour un petit madrigal que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au maréchal de Gramont : " Monsieur le maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent: parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. Le maréchal, après avoir lu, dit au roi: " Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses ; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu." Le roi se mit à rire, et lui dit: "N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat ? — Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. — Oh bien ! dit le roi, je suis ravi que vous m'ayez parlé si bonnement : c'est moi qui l'ai fait.—Ah ! sire, quelle trahison ! que Votre Majesté me le rende ; je l'ai lu brusquement. — Non, monsieur le maréchal; les premiers sentiments sont toujours les plus naturels." Le roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connaître jamais la vérité.

NOTES.

Page Ligne

116.— 5. "Aussi." La phrase plus moderne, avec une négation, est NON PLUS. "J'ai beau chercher," *in vain do I look for.* AVOIR BEAU se traduit ordinairement par *in vain.*

7. Sainte-Marie, couvent de Paris.=C'est encore une coutume en France, quoique plus rare à notre époque, que, dans une grande douleur, une dame cherche une retraite pour quelque temps dans un couvent. — "Je m'en allai." Mme de Sévigné emploie souvent le passé ou prétérit défini pour raconter une chose passée, et tout aussi souvent le passé indéfini ou parfait. L'usage moderne donne une préférence presque absolue au passé indéfini.

14. Madame de Lafayette, une des femmes les plus célèbres du XVIIe siècle. Elle a écrit plusieurs ouvrages, entre autres le roman intitulé *La Princesse de Clèves*, qui se lit encore.

16. "Sœur religieuse," *a sister of hers who was a nun.*

20. "Degré," *steps* (*of the house*).

23. "Noirs." L'expression spécialement française pour: très sombres.

117.— 4. On dit que Mme de Grignan avait des manières très froides.

10. Le voyage de Paris à Lyon se faisait alors en voiture et il fallait au moins cinq ou six jours pour le compléter.

18. "Pour d'autres (consolations)."

24. Une des lettres de Mme de Grignan avait été égarée.

118.— 1. "Menterie." Le mot est devenu familier et populaire. On dit plus souvent maintenant le mensonge. Menterie vaux mieux.

6. "A quoi." L'usage maintenant demande: à laquelle.

15. "Loup garou," homme qui est insociable et vit isolé, *churl*; primitivement *were wolf.* Mme de Sévigné veut dire qu'elle n'a voulu voir personne.

27. "Plaisant"=comique, drôle, et non *pleasant.* Notez ce sens du mot français.

32. "Traversassiez." Mme de Sévigné savait bien la grammaire! De nos jours on évite ces imparfaits du subjonctif de la 1re conjugaison.

119.— 8. "Soutiens," *I cannot bear.*

17. Mme de Sévigné était catholique sincère. C'est l'usage, parmi les catholiques, de faire dire des messes (*to have masses said*) pour obtenir de Dieu une faveur particulière, ou en actions de grâces.

24. M. de Coulanges était parent de Mme de Sévigné.

27. "Au voleur! au feu!" *Thief! fire!*

29. "Petite-fille" (avec un trait d'union), *grand-daughter.*

Page Ligne

120.— 8. "Mes gens"=mes domestiques.

22. "Il faisait pitié," *he was an object of pity.*

29. Il n'y avait point alors de secours organisés contre l'incendie: le corps des pompiers (*firemen*) ne fut créé qu'en 1699. Jusqu'à cette époque les capucins à Paris remplissaient volontairement cet office.

32. Vers de Corneille souvent cité.

121.— 7. Le Buron est le nom d'une terre appartenant à Mme de Sévigné, située près de Nantes. Notez l'emploi familier de "je fus" pour "je suis allée."

10. La cognée est une espèce de hache faite exprès pour couper les arbres.

13. Une pistole valait 10 francs.

17. "Sans paraître," *without any show.*

22. "Essuyiez"=supportiez. "Les dryades," nymphes des bois dans l'ancienne mythologie. De même les sylvains, dieux des forêts.

26. Sœpe sinistra cava prœdixit ab ilice cornix. Virg. Egl. 1, 14.

30. "Clorinde," allusion à un épisode du poème du Tasse, la *Jerusalem Délivrée*, chant XIII.—"*Luogo d'incanto*" (italien), lieu enchanté.

122.— 4. Les Rochers, autre terre en Bretagne appartenant aussi à Mme de Sévigné.

20. "Mon Dieu, Bon Dieu." Ces expressions usitées familièrement n'ont pas d'autre sens que l'exclamation ordinaire en anglais: *Dear, dear*, ou *my dear.*

23. Mme de Sévigné était exempte de la superstition encore bien forte alors que les comètes présageaient des malheurs.

123.— 3. "Plaisamment"=en plaisantant.

8. Le comte de Bussy-Rabutin avait traduit des pièces des poètes latins, Catulle et Martial, et appartenait à l'Académie française.

10. Pour bien comprendre cette lettre fameuse, qui est souvent citée pour sa verve et son originalité, il faut savoir que du temps de Louis XIV, le roi était en réalité regardé comme un dieu, souvent plus honoré que Dieu lui-même. La famille royale était donc du sang des dieux; et l'idée d'une alliance même d'un noble avec la famille royale était considérée presque comme un sacrilège. C'est cette impression que rend fort bien Mme de Sévigné.

12. "Mander"=annoncer.

25. "Avoir la berlue," *not to see aright.*

27. "Je vous le donne en trois," *I give you three guesses.*—"Jeter sa langue aux chiens," expression familière pour *to give up* (*guessing*).

29. M. de Lauzun, simple gentilhomme de fortune.

124.— 1. Madame de la Vallière, Mademoiselle de Retz, etc., des dames bien connues à la cour de Louis XIV.

Page Ligne

4. "Bien bêtes." *quite stupid.* Ne traduisez jamais par *beast* l'adjectif "bête."

6. "Vous n'y êtes pas," *you havn't it.*

10. MADEMOISELLE, en lettres majuscules, sans autre titre, marquant la proche parente du roi. De même MONSIEUR, le frère puiné du roi. Les noms ajoutés plus loin sont les titres de famille que l'on n'exprimait que lorsque l'on voulait être plus précis.

15. "Cousine germaine." *first cousin.*

16. "Seul parti," *the only fit match.*

18. "Hors de vous-même," *beside yourself.*

26. "Par contenance," *to give myself a countenance.*

125.— 4. "Des soies," *long silky hair.*

5. "Blondin," *fair-haired thing* (*tow head* en parlant d'un enfant).

12. "Marphise," autre petite chienne que Mme de Sévigné avait laissée à Paris.

17. Cosnes, ville du département de la Nièvre.

19. Voir Virg. Geor. IV, v. 174 et 175.

Illi inter sese magna vi bracchia tollunt
In numerum, versant que tenaci forcipe ferrum.

29. Notez le ton de léger badinage qui relève la description.

126.— 8. "Se mêle," *has taken into his head, is trying his hand.*

13. "Impertinent," *pretentious and poor.*

19. "Fat," *conceited.* "Il n'y a pas moyen," *there is no possibility.*

21. "Bonnement"=franchement.

QUESTIONS.

1. Quel type nous représente Mme de Sévigné? — 2. Comment la connaissons-nous?—3. Que savez-vous de sa vie?—4. Quelles sont les qualités de ses lettres? — 5. Quelle valeur historique ont-elles? —6. Par quelles expressions dépeint-elle sa douleur après le départ de sa fille?—7. Où va-t-elle?—8. Ses impressions en rentrant chez elle? — 9. De quoi parle-t-elle dans le reste de la lettre?—10. Quel danger Mme de Grignan a-t-elle couru ? — 11. Qu'en dit sa mère ? — 12. Quelle conclusion Mme de Sévigné en tire-t-elle?—13. Racontez l'incendie que décrit Mme de Sévigné : où le feu a pris ; quels personnages sont nommés ; ce qu'ils ont fait chacun ; comment il s'est terminé?—14. Qu'a fait le fils de Mme de Sévigné ?—15. Quel est son défaut, et que fait-il de son argent? — 16. Quel chagrin éprouve sa mère? Et comment l'exprime-t-elle?—17. Quels souhaits fait Mme de Sévigné à son cousin ?—18. De quoi s'excuse-t-elle? et

comment?—19. Que dit-elle des comètes?—20. Rappelez quelques-uns des superlatifs que Mme de Sévigné emploie dans sa fameuse énumération?—21. Rappelez quelques-unes des expressions dont elle se sert pour marquer l'incrédulité? — 22. De quelle manière tient-elle la curiosité en suspens? — 23. A quoi sert l'énumération de titres qui suit l'énonciation de ce seul nom MADEMOISELLE?—24. Que veut-elle dire par les dernières lignes : "si vous criez," etc.?—25. Racontez ce que Mme de Sévigné dit de son petit chien ? — 26. Quelle description donne-t-elle des forgerons ? — 27. Rapportez l'anecdote du madrigal de Louis XIV.

CHAPITRE VI.

LA FONTAINE (1621-1695).—Ses Fables.

De nos auteurs classiques, le plus difficile à comprendre d'abord et à goûter ensuite, pour les étrangers, est probablement La Fontaine. Cela tient à la saveur toute gauloise de son génie, à sa bonhomie un peu malicieuse et aussi au naturel parfait de son style. D'autre part, assez de gens sont portés à se montrer dédaigneux à son égard, parce qu'il a écrit des fables. Ils supposent que ces fables sont quelque chose comme les petites histoires de l'esclave grec d'il y a 2,500 ans.

Et pourtant La Fontaine est, après Molière, le plus français de nos auteurs. Il en est aussi le plus vivant, le plus connu, celui que l'on apprend par cœur à l'école, qui forme la langue plus que tout autre, et qu'on relit sans cesse avec un plaisir toujours nouveau. La raison en est que sous le déguisement des animaux qu'il met en scène, c'est l'homme même que La Fontaine peint, l'homme de tous les temps et de tous les pays, avec ses passions, ses petites et ses grandes folies, ses travers, voire même ses bonnes qualités. Chacun de nous peut le reconnaître dans les portraits qu'il a tracés, dans les personnages de cette

ample comédie à cent actes divers;

comédie en vérité, et quelquefois aussi tragédie: chaque fable est un petit drame où l'action se développe et se dénoue en quelques lignes.

Comment, dira-t-on, une courte fable peut-elle avoir tant de mérite? Au même titre que les Odes d'Horace qui, dans leur brièveté exquise, ravissent encore tous les esprits délicats et cultivés.

La Fontaine, né à Château-Thierry, eut une jeunesse assez dissipée, ou pour mieux dire fort insouciante des biens de ce monde. C'était dans son caractère. Au lieu de faire valoir les propriétés de son père, il s'occupa de littérature et de poésie sans cependant en faire son métier. Il arriva ainsi jusqu'à l'âge de 40 ans

mangeant son fonds et son revenu

ensemble, ignoré de tout le monde et de lui-même. Sur le conseil de quelques amis il vint enfin à Paris. Là son mérite fut bientôt

reconnu et il entra, selon la coutume de l'époque, comme poète attitré dans la maison d'un grand protecteur des arts et des lettres, le Surintendant des finances, Fouquet. Ce haut fonctionnaire étant tombé en disgrâce, le poète fut recueilli successivement dans deux autres maisons où il vécut dans une heureuse indolence jusqu'à sa mort à un âge avancé. Il était de l'Académie française depuis 1683.

La Fontaine, sous son apparence négligée et insouciante, ne manquait pas d'esprit; mais il ne brillait guère que quand il se trouvait en compagnie qui lui plût, avec Boileau et Racine, par exemple, qui le recherchaient beaucoup.

Son œuvre principale, la seule qui doive nous occuper ici, sont ses Fables. Elles forment un recueil assez considérable, divisé en douze livres, selon l'époque à laquelle elles parurent.(1)

LE LABOUREUR ET SES ENFANTS.

Travaillez, prenez de la peine;
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa fin prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins:
"Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents:
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit; mais un peu de courage
Vous le fera trouver; vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût:
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse."
Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché. Mais le père fut sage

(1) Une édition renfermant un choix des plus belles fables, avec notes explicatives, vient d'être publiée par l'éditeur de ce MANUEL.

De leur montrer avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

LE LIÈVRE ET LA TORTUE.

Rien ne sert de courir: il faut partir à point.
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.

"Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but.—Sitôt! Etes-vous sage?
Repartit l'animal léger:
Ma commère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore—
Sage ou non, je parie encore."
Ainsi fut fait; et de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.
Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes
Et leur fait arpenter les landes.
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.
Elle part, elle s'évertue,
Elle se hâte avec lenteur.
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose

Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait. Mais les élans qu'il fit
Furent vains: la tortue arriva la première.
"Eh bien! lui cria-t-elle, avais-je pas raison?
De quoi vous sert votre vitesse?
Moi l'emporter! Et que serait-ce
Si vous portiez une maison?"

LE HÉRON.

Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où
Le héron, au long bec emmanché d'un long cou:
Il côtoyait une rivière,
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours:
Ma commère la carpe y faisait mille tours
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit:
Tous approchaient du bord, l'oiseau n'avait qu'à prendre.
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit;
Il vivait de régime et mangeait à ses heures.
Après quelques moments, l'appétit vint: l'oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas; il s'attendait à mieux,
Et montrait un goût dédaigneux
Comme le rat du bon Horace:
"Moi, des tanches? dit-il: moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère! Hé! pour qui me prend-on?"
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
"Du goujon! c'est bien là le dîner d'un héron!
J'ouvrirais pour si peu le bec! aux dieux ne plaise!"

Il l'ouvrit pour bien moins: tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit: il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles:
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner:
Gardez-vous de rien dédaigner.

LE GLAND ET LA CITROUILLE.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve.

Un villageois, considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue:
"A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela?
Il a bien mal placé cette citrouille-là?
Eh! parbleu, je l'aurais pendue
A l'un des chênes que voilà;
C'eût été justement l'affaire:
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé;
Tout en eût été mieux: car pourquoi, par exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit?
Dieu s'est mépris: plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo."
Cette réflexion embarrassant notre homme:
"On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit."

Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un gland tombe: le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille, et portant la main sur son visage,
Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage:
"Oh ! oh ! dit-il, je saigne ! Et que serait-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde ?
Dieu ne l'a pas voulu: sans doute il eut raison;
J'en vois bien à présent la cause."

LE COCHE ET LA MOUCHE.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moines, vieillards, tout était descendu:
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement;
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine;
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée: il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire:

Il prenait bien son temps ! Une femme chantait;
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut.
"Respirons maintenant ! dit la mouche aussitôt:
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine."

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires:
Ils font partout les nécessaires,
Et partout importuns, devraient être chassés.

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait; en employait l'argent;
Achetait un cent d'œufs; faisait triple couvée:
La chose allait à bien par son soin diligent.
"Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable:
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.

Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau?"
Perrette là-dessus saute aussi, transportée:
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait;
On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait des châteaux en Espagne?
Picrochole, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux.
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes;
Tout le bien du monde est à nous.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi;
Je m'écarte, je vais détrôner le sophi;
On m'élit roi, mon peuple m'aime;
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant:
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis Gros-Jean comme devant.

LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES.

Un octogénaire plantait.
"Passe encore de bâtir; mais planter à cet âge!"
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage;
"Assurément il radotait.
Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?

Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées;
Quittez le long espoir et les vastes pensées;
Tout cela ne convient qu'à nous."
"Il ne convient pas à vous-mêmes,"
Repartit le vieillard. "Tout établissement
Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage;
Eh bien, défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui;
J'en puis jouir demain et quelques jours encore;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux."
Le vieillard eut raison: l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant en Amérique;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter;
Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

LE SAVETIER ET LE FINANCIER.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir;
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr; il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor:
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit: "Or ça, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an?—"Par an! ma foi, monsieur,"
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, "ce n'est point ma manière
De compter de la sorte; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre: il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année;
Chaque jour amène son pain."—
"Eh bien! que gagnez-vous, dites-moi, par journée?"
"Tantôt plus, tantôt moins; le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer; on nous ruine en fêtes;
L'une fait tort à l'autre; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône."
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit: "Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus; gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin."—

Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
  Avait, depuis plus de cent ans,
  Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui: dans sa cave il enserre
  L'argent et sa joie à la fois.
  Plus de chant: il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
  Le sommeil quitta son logis:
  Il eut pour hôtes les soucis,
  Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet; et la nuit
  Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus:
"Rendez-moi," lui dit-il, "mes chansons et mon somme,
  Et reprenez vos cent écus."

LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

    Le chêne un jour dit au roseau:
"Vous avez bien sujet d'accuser la nature;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau.
    Le moindre vent, qui d'aventure
    Fait rider la face de l'eau,
    Vous oblige à baisser la tête;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
    Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor, si vous naissiez à l'abri du feuillage
    Dont je couvre le voisinage,
    Vous n'auriez pas tant à souffrir;
    Je vous défendrais de l'orage:

Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.''
"Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci:
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables;
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici,
Contre leurs coups épouvantables,
Résisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin. "Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants,
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon, le roseau plie,
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

LE LION ET LE MOUCHERON.

"Va-t-en, chétif insecte, excrément de la terre!"
C'est en ces mots que le lion
Parlait un jour au moucheron.
L'autre lui déclara la guerre,
"Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur ni me soucie?
Un bœuf est plus puissant que toi;
Je le mène à ma fantaisie."
A peine il achevait ces mots,
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord il se met au large;
Puis prend son temps, fond sur le cou

Du lion, qu'il rend presque fou.
Le quadrupède écume, et son œil étincelle;
Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ;
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle;
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat: le voilà sur les dents.
L'insecte du combat se retire avec gloire:
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée;
Il y rencontre aussi sa fin.
Quelle chose par là nous peut être enseignée?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

NOTES.

Page Ligne

132.— 3. "Le fonds qui manque le moins" = le bien (ou la ressource) le moins sujet à manquer, *the least likely to fail*.

4. "Labourer," *plowman, husbandman*. Attention à ces mots: LABOUR, *plowing*; LABOURER, *to plow*. Le mot anglais *labor* est quelquefois en français LABEUR. Voyez cette expression dans la fable p. 138, dernière ligne.

Page Ligne

132.— 6. "Gardez-vous," *take care* NOT. C'est le sens de SE GARDER.
7. Quel est l'ordre régulier ?
10. "Vous en viendrez à bout" = vous y réussirez. Venir à bout, littéralement: *to come to a (successful) end.*
11. "L'oût"=la moisson. Oût, prononciation ordinaire de août.
12. "Ne passe." PAS est omis à cause de la négation précédente NULLE, *no.*
14. "Le père mort"=le père (étant) mort.—"Vous retournent." Ne traduisez pas vous; ce pronom est employé dans le sens que les grammairiens appellent *éthique*, pour accentuer simplement le verbe. Comparez Shakespeare: *Knock* ME *at the door.*
17. "D'argent, point de caché," tour elliptique, donnant de la vivacité à la phrase.

133.— 4 "A point," *in good time, at the proper time.*
7. "Etes-vous sage?" *Are you in your senses?*
9. "Ma commère." Dans les contes de Uncle Remus, "compère" Renard est *Brer Fox*, et "commère" *Sis.*
10. "Ellébore," plante médicinale que les anciens croyaient propre à guérir la folie.
14. "Savoir quoi"=savoir ce qu'étaient les enjeux (*stakes*).
17. "J'entends," *I mean.*
18. "Aux calendes," *bids them a long farewell.* Renvoyer aux calendes grecques, c'est-à-dire à un temps qui n'existe pas.
19. "Arpenter les landes" = courir dans des terres hérissées de difficultés.
22. "D'où vient le vent," *whence the wind blows.* Expression proverbiale pour dire beaucoup de loisir.
23. "Train de sénateur." Lent et grave comme celui d'un sénateur.
25. "Se hâte avec lenteur." Le proverbe latin: *Festina lente.*

134.— 2. "La carrière," *the laid out run.*
7. "Moi, l'emporter?" *Fancy my winning!*
8. "Une maison." La tortue est couverte de son écaille comme d'une maison.
9. Ces vers donnent une description frappante du héron. — "Emmanché," *having as a handle.*
12. "Onde," poétique pour eau.
19. "De régime et mangeait à ses heures," *he ate according to rule and at fixed hours.*
23. "Le mets," *the meal, fare.*
25. "Le rat du bon Horace," (Satire II, vi. 86).

Cupiens varia fastidia cœna
Vincere tangentis male singula dente superbo.

27. "Si pauvre chère!" *So poor a meal.*
28. "La tanche (étant) rebutée."
30. "Aux dieux ne plaise!" *The gods forbid!*

135.— 5. "Difficiles," *hard to please.*
6. "Accommodants," *easy to please.*

Page Ligne

135.—10. La morale de la fable est dans les premiers mots.

11. "L'aller parcourant," tour bien français, *without going a-wandering over it.*

12. "Treuve," forme archaïque pour TROUVE.

15. "L'auteur de tout cela." Il y a là une nuance de dédain pour le Créateur de toutes choses.

17. "Parbleu," *forsooth.*

19. "C'eût," autre forme du conditionnel D'AVOIR: *it would have been.* De même plus loin "Tout en eût."

20. "Tel fruit, tel arbre," *like fruit like trees.* De même: tel maître tel valet.

21. "C'est dommage ,Garo..." Il s'adresse la parole à lui-même. Son nom est Garo.

22. "Celui que prêche ton curé." C'est à-dire Dieu. "Curé," *parish priest.*

27. "Il semble à Garo." Un paysan ignorant parle comme un enfant. *It seems to me.*

28. "Un quiproquo," *the mistake (of taking one thing for another).*

30. "Tant d'esprit." *so much wisdom.*

136.— 1. "Son somme." Un somme. *a nap*; une somme, *a sum.*

7. "S'il fût tombé," forme impersonnelle: *if there had fallen.*

8. "Et que"=et si. Si ne se répète pas, on le remplace par QUE suivi du subjonctif.

13 à 16. Notez l'excellence de la description qui fait tableau.

14. "Coche," un peu ancien pour: la diligence, *stage-coach.*

15. "Femmes...." L'article supprimé dans l'énumération pour rendre la phrase plus rapide.

16. "Rendu," *exhausted.*

22. "Le char chemine," *the vehicle makes some way.*

25. "Fait l'empressée," *plays the busybody.*

26. "Sergent de bataille," *field-marshall.*

30. "Se tirer d'affaire," *to get through the work.*

31. "Bréviaire," *prayer-book (of the catholic priests).*

137.— 1. "Il prenait bien son temps," *he chose well his time, indeed!*

3. "Dame mouche." Mouche est féminin en français. D'où, cette qualification comique, DAME.

8. "Ça," *come now.*—"De ma peine," *for my trouble.*

11. "Font les nécessaires," *make themselves quite officious.*

14. "Perrette." Nom familier donné d'une manière générale (autrefois) aux filles de ferme.

16. "Prétendait," *expected.*

19. "Souliers plats," *low shoes.*

20. "Troussée," *tucked up.*

24. "La chose allait à bien," *everything prospered.*

25. "Il m'est." Notez le progrès de sa pensée. Ce n'est plus le futur; la chose est déjà faite dans son imagination. De même, un peu plus loin, elle passe du présent au passé: elle a déjà acheté le cochon: "il était, quand je l'eus."

Page Ligne

137.—31. "Bel et bon," *hard cash.*

138.— 2. "Vu le prix," *considering the price.*

6. "Dame," dans le sens primitif: maîtresse, *domina* en latin.

6. "Marri," *regretful and sorrowful.*

12. "Ne bat la campagne," *does not roam far and wide.*

13. "Châteaux en Espagne," *castles in the air.*

15. "Picrochole," un des personnages imaginés par Rabelais (voir p. 13), grand faiseur de projets.—"Pyrrhus," roi d'Epire, qui rêvait la conquête du monde, quand il se heurta aux Romains.

16. "Songe en veillant," *indulges in day dreams.*

20. "Le Sophi," autrefois le nom du souverain de Perse.

24. "Gros-Jean," *simple John.*

27. "Passe encor," *we could understood.* Littéralement: *let it pass that he should build.*

29. "Jouvenceau," diminutif pour: très jeune homme, avec une nuance de dédain.

139.— 1. "Vieillir," c'est-à-dire vivre aussi longtemps.

3. "Fait," *meant, intended.*

5. "Quittez le long espoir et les vastes pensées." Vers très expressif. *Give up henceforth the looking far ahead in the future; give up forming projects of importance.*

9. "Parques blêmes," *wan Fates.* Les trois sœurs qui, selon l'antique légende, filent les jours de chaque homme.

13. "Est-il"=y a-t-il.

15. "Arrière-neveux," *grand-children.* Virgile dit: Carpent tua poma nepotes.

16. "Défendez-vous," *do you forbid.*

20. "Compter l'aurore," *see the sun rise.* Aurore, *dawn.*

25. "Dans les emplois de Mars"=à l'armée.—Mars, dieu de la guerre.

25. "La république," *commonwealth.*

140.— 4. "Ouïr," vieux pour: entendre.—"Des passages," *grace notes.*

5. "Les sept sages," de la Grèce.

6. "Cousu d'or," *lined with gold,* c.-à-d. très riche.

13. "Le dormir, le manger, le boire," exemples intéressants et bien placés de l'emploi d'infinitifs comme noms.

15. "Hôtel," *mansion,* belle résidence de ville.

16. "Or ça, Sire Gregoire," *well now, Master G.*

20. "Je n'entasse guère un jour," *I do not accumulate (heap up) the earnings of a day.*

25. "Le mal," *the worst.*

27. "Dans l'an s'entremêlent des jours," *days come in throughout the year.*

29. "L'une fait tort à l'autre," *they crowd one another.*

30. "De quelque nouveau saint charge son prône," *brings a new saint in his announcements from the pulpit.*

141.— 6. "Plus de chant," *no more singing.*

7. "Ce qui cause nos peines," c.-à-d. l'argent.

Page Ligne

140.—14. "S'en courut," simplement: courut. Cette forme n'est plus usitée que dans: s'en aller, s'en venir, s'en retourner.

17. Le Chêne et le Roseau est remarquable pour la force et la beauté de l'expression poétique.

21. Fait rider," *ruffles, ripples.*

23. Cependant que mon front au Caucase pareil," *while my head towering up as high as Caucasian mountains.*

27. Encor si vous naissiez," *if at least you grew.*

142.— 2. "Les humides bords," les bords des pièces d'eau où le vent souffle sans obstacle.

4. "L'arbuste," expression inexacte pour: le roseau.

5. "Part," *springs from.*

12. "Le plus terrible...." description signifiant un vent violent du nord.

16. "Fait si bien," *works to such an effect.*

17, 18. Ces vers expriment la hauteur de l'arbre et l'étendue de ses racines. Comparez Virgile, Georg. II,

Quœ quantum vertice ad auras
Æthereas, tantum radice in Tartara tendit.

20. "Va-t-en." tutoiement employé ici par mépris.— "Excrément," *vile refuse.*

26. "Puissant," ici : gros, *big.*

30. "Le trompette," *trumpeteer.* La trompette est l'instrument.

31. "Se met au large," *flies back a little.*

32. "Prend son temps," *seizes the right time.*—"Fond," *rushes.*

143.— 9. "A son faîte montée," *rises to the highest pitch.*

11. "Qu'il n'est...." *The animal uses both claws and teeth to tear itself, to draw blood from every part of its body.*

15. "Bat l'air qui n'en peut mais," *lashes the empty air.* N'en pouvoir mais, ordinairement: *not to be responsible.*

16. "Sur les dents," *prostrated (through fatigue).*

QUESTIONS.

1. Quel est l'auteur classique le plus difficile à goûter? — Pourquoi?—2. Expliquez l'influence de La Fontaine sur la langue de nos jours?—3. Que peint La Fontaine dans ses fables? — 4. Donnez les détails de sa vie?—5. Racontez la fable *Le Laboureur et ses Enfants.* —6. Quelle en est la morale?—7. Résumez *Le Lièvre et la Tortue.*— 8. De quelle manière le poète montre-t-il qu'il ne faut pas faire le difficile (*Le Héron*)?—9. Quelle leçon nous donne la fable *Le Gland et la Citrouille*? et de quelle manière?—10. Que remarquez-vous surtout dans *Le Coche et la Mouche*? Quel défaut y est satirisé? et comment? — 11. Quelle peinture nous présente *La Laitière et le Pot au*

lait? Quelle gradation? Quelle catastrophe?—12. Quels personnages dans *Le Vieillard et les trois Jeunes Hommes*? Que font-ils chacun? Que disent-ils? Quel est le dénouement?—13. Quel est le caractère de chacun des personnages dans *Le Savetier et le Financier*? Comment se développe-t-il? Avec quel résultat? — 14. Mettez en prose simple *Le Chêne et le Roseau*.—15. Quel drame fait le sujet du *Lion et du Moucheron*? Donnez-en les diverses péripéties? le double dénouement? la morale?

CHAPITRE VII.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE (1629).

DE LA ROCHEFOUCAULD (1613-1681).

Vers 1620, quelques lettrés prirent l'habitude de se réunir une fois par semaine chez M. Conrard, conseiller du roi, pour s'entretenir de sujets littéraires. Ces réunions, toutes privées d'abord, eurent cependant quelque retentissement, si bien que le cardinal Richelieu fut informé de ce qui s'y passait. Le puissant ministre tenait à être considéré comme le protecteur des lettres. Sans autre forme de procès il s'empara de l'association, en fit sa chose et lui donna la sanction d'une organisation officielle sous le nom d'Académie française. L'Académie devait être composée de 40 membres choisis parmi les auteurs les plus renommés ; à la mort d'un académicien, elle-même élirait le remplaçant au scrutin.

Le but avoué de la nouvelle compagnie était de "purifier la langue, de la garantir des abus à venir, de lui donner des règles certaines, de composer un dictionnaire, une grammaire, une rhétorique, une poétique."

L'Académie française ainsi fondée sous les auspices du grand cardinal a crû depuis lors en renommée et en autorité, est devenue illustre et, malgré des fortunes diverses, est maintenant l'Académie par excellence. Ses membres sont aussi appelés les Immortels.

Des travaux qu'on attendait d'elle, elle n'en fit que très peu. Au début il est vrai, elle a donné sous un titre collectif des critiques spéciales sur certains ouvrages, notamment sur le *Cid* de Corneille et l'*Athalie* de Racine. Mais elle s'arrêta bientôt dans cette voie. Depuis lors, elle a cessé de publier rien d'officiel, sauf le dictionnaire. Mais ce dictionnaire fait loi. Il y a eu plusieurs éditions successives, lesquelles indiquent, avec un peu de retard peut-être, les progrès de la langue. La première est de 1694, et la dernière de 1878.

Il est hors de doute que l'Académie a exercé une influence notable sur la langue, sur les mœurs et les productions même de l'esprit en France. Son œuvre de critique a cessé d'être personnelle et directe;

mais elle ne s'en est pas moins poursuivie en réalité par des moyens peut-être plus puissants parce qu'ils n'étaient pas aussi en évidence. En premier lieu, tout nouveau membre doit prononcer l'éloge de son prédécesseur; mais ce n'est pas un éloge absolu ou banal. C'est là que se glisse la critique, une critique fort bien sentie, quoiqu'elle se produise sous des formes courtoises et raffinées. De même le récipiendaire est, lui aussi, le sujet d'un discours, et son œuvre est jugée avec ménagement sans doute, mais encore assez impartialement sous le couvert d'une louange discrète.

De plus l'élection même au scrutin des académiciens vivants est une épreuve et un jugement, discutés par le public et par là même ayant une portée sur laquelle on ne se trompe guère.

L'Académie a été l'objet de nombreuses critiques, quelques-unes plus que justifiées. Il est certain par exemple que, sous la royauté, elle a plus d'une fois cédé à des considérations mesquines: elle n'a pas toujours montré l'indépendance qu'on aurait pu attendre d'un corps lettré, et bien des grands seigneurs ignorants sont venus s'asseoir sur les fauteuils académiques à l'exclusion d'auteurs méritants. Quelques noms illustres aussi "manquent à sa gloire," pour ne citer que Molière, avant tout, puis La Rochefoucauld, et, plus tard Lesage, Diderot, Beaumarchais, Balzac, Théophile Gautier.

A part ces quelques exceptions, on ne peut nier que l'Académie, depuis son organisation définitive, n'ait accueilli les noms les plus glorieux de la littérature française. Il a été de mise, il est vrai, pendant quelque temps de la railler, et le public a retenu l'épigramme de Piron:

> Ci-gît Piron qui ne fut rien,
> Pas même académicien.

Mais cette mode est bien passée; et de nos jours c'est un honneur très recherché que de pouvoir être compté au nombre des immortels. Les derniers choix du reste ont montré un esprit fort libéral: la presse est dignement représentée parmi les quarante par des journalistes de grand talent, assurément, mais qui n'ont pas écrit un seul livre.

Un célèbre critique anglais, Matthew Arnold, donne peut-être la note la plus juste sur ce que l'on doit penser de l'Académie. "C'est, dit-il, une haute cour de lettres, un point de ralliement pour l'opinion éclairée puisqu'on lui donne l'autorité maîtresse dans tout ce qui concerne le bon goût. A elle est due en grand partie cette per-

fection allant au fond des choses, cette ouverture et cette largeur d'esprit, cette absence de vulgarité qui sont les traits distinctifs de la littérature française."

Citons encore une haute autorité plus récente, M. Renan.

"C'est grâce à l'Académie qu'on peut tout lire sans appareil scolastique avec la langue des gens du monde.... Ah, ne dites pas qu'ils n'ont rien fait, ces obscurs beaux esprits dont la vie se passe à instruire le procès des mots, à peser les syllabes. Ils ont fait un chef-d'œuvre — la langue française ! "

LA ROCHEFOUCAULD, connu dans sa jeunesse sous le nom de prince de Marsillac, naquit à Paris en 1613. Doué de beaucoup d'esprit naturel, de courage et d'ambition, il se mêla aux intrigues et aux combats de la Fronde, pendant la minorité de Louis XIV ; mais il sut se réconcilier à propos avec la cour, et devint l'objet de plusieurs faveurs du prince. Après une vieillesse tranquille et heureuse, il mourut en 1681. La vie brillante de ce grand seigneur ne l'eût pas sauvé de l'oubli ; mais il avait le goût de l'observation, et le petit volume des *Maximes* que lui inspira l'étude des hommes a suffi pour l'immortaliser. Ce n'est pas que la justesse de ses observations soit inattaquable ; il calomnie souvent la nature humaine. Mais la perfection du style, qui fait vivre les ouvrages, recommande au plus haut point le livre de La Rochefoucauld. On y trouve cette vigueur extrême de pensée, cette beauté simple d'expression qui font les maîtres. On peut certainement l'offrir comme un modèle du style concis.

QUELQUES MAXIMES CHOISIES.

L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.

Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.

Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise.

Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement.

Nous promettons selon nos espérances, et nous tenons selon nos craintes.

On n'est jamais si heureux ni si malheureux qu'on s'imagine.

La bonne grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit.

Le silence est le parti le plus sûr de celui qui se défie de soi-même.

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement.

On ne donne rien si libéralement que ses conseils.

Les défauts de l'esprit augmentent en vieillissant, comme ceux du visage.

Il est aussi facile de se tromper soi-même sans s'en apercevoir, qu'il est difficile de tromper les autres sans qu'ils s'en aperçoivent.

Le vrai moyen d'être trompé, c'est de se croire plus fin que les autres.

On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler.

Un homme d'esprit serait souvent bien embarrassé sans la compagnie des sots.

Peu de gens sont assez sages pour préférer le blâme qui leur est utile à la louange qui les trahit.

La flatterie est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité.

Il est plus facile de paraître digne des emplois qu'on n'a pas que de ceux que l'on exerce.

Nous oublions aisément nos fautes lorsqu'elles ne sont sues que de nous.

Le désir de paraître habile empêche souvent de le devenir.

La plupart ne jugent des hommes que par la vogue qu'ils ont ou par leur fortune.

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

Le trop grand empressement qu'on a de s'acquitter d'une obligation est une espèce d'ingratitude.

Il y a peu de choses impossibles d'elles-mêmes, et l'application pour les faire réussir nous manque plus que les moyens.

Il n'y a pas moins d'éloquence dans le ton de la voix, dans les yeux et dans l'air de la personne que dans le choix des paroles.

La véritable éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut, et à ne dire que ce qu'il faut.

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent, et nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

Quelque bien qu'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.

Nous n'avouons de petits défauts que pour persuader que nous n'en avons pas de grands.

L'accent du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur, comme dans le langage.

Rien n'empêche tant d'être naturel que l'envie de le paraître.

Nous avons plus de paresse dans l'esprit que dans le corps.

De la conversation : comment il faut y prendre part.

Ce qui fait que peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il a dessein de dire qu'à ce que les autres disent, et que l'on n'écoute guère quand on a envie de bien parler.

Néanmoins il est nécessaire d'écouter ceux qui parlent. Il faut leur donner le temps de se faire entendre et souffrir même qu'ils disent des choses inutiles. Bien loin de les contredire et de les interrompre, on doit au contraire en-

trer dans leur esprit et dans leur goût, montrer qu'on les entend, louer ce qu'ils disent autant qu'il mérite d'être loué, et faire voir que c'est plutôt par choix qu'on les loue que par complaisance.

Pour plaire aux autres, il faut parler de ce qu'ils aiment et de ce qui les touche, éviter les disputes sur les choses indifférentes, leur faire rarement des questions et ne leur laisser jamais croire qu'on prétend avoir plus de raison qu'eux.

On doit dire les choses d'un air plus ou moins sérieux et sur des sujets plus ou moins relevés, selon l'honneur et la capacité des personnes que l'on entretient, et leur céder aisément l'avantage de décider, sans les obliger de répondre, quand ils n'ont pas envie de parler.

Après avoir satisfait de cette sorte aux devoirs de la politesse, on peut dire ses sentiments en montrant qu'on cherche à les appuyer de l'avis de ceux qui écoutent, sans marquer de présomption ni d'opiniâtreté.

Evitons surtout de parler souvent de nous-mêmes, et de nous donner pour exemple. Rien n'est plus désagréable qu'un homme qui se cite lui-même à tout propos.

Il ne faut jamais rien dire avec un air d'autorité, ni montrer aucune supériorité d'esprit. Fuyons les expressions trop recherchées, les termes durs ou forcés, et ne nous servons point de paroles plus grandes que les choses.

Il n'est pas défendu de conserver ses opinions, si elles sont raisonnables. Mais il faut se rendre à la raison aussitôt qu'elle paraît, de quelque part qu'elle vienne : elle seule doit régner sur nos sentiments; mais suivons-la sans heurter les sentiments des autres et sans faire paraître du mépris de ce qu'ils ont dit.

On déplaît sûrement quand on parle trop longtemps et trop souvent d'une même chose, et que l'on cherche à

détourner la conversation sur des sujets dont on se croit plus instruit que les autres.

De l'air et des manières : ils doivent être naturels.

Ce qui fait que la plupart des petits enfants plaisent, c'est qu'ils sont encore renfermés dans cet air et dans ces manières que la nature leur a donnés, et qu'ils n'en connaissent point d'autres. Ils les changent et les corrompent quand ils sortent de l'enfance ; ils croient qu'il faut imiter ce qu'ils voient, et ils ne le peuvent parfaitement imiter : il y a toujours quelque chose de faux et d'incertain dans cette imitation. Ils n'ont rien de fixe dans leurs manières et dans leurs sentiments : au lieu d'être en effet ce qu'ils veulent paraître, ils cherchent à paraître ce qu'ils ne sont pas.

Chacun veut être un autre, et n'être plus ce qu'il est : ils cherchent une contenance hors d'eux-mêmes et un autre esprit que le leur ; ils prennent des tons et des manières au hasard, sans considérer que ce qui convient à quelques-uns ne convient pas à tout le monde. On imite souvent, même sans s'en apercevoir, et on néglige ses propres biens pour des biens étrangers, qui d'ordinaire ne nous conviennent pas.

Je ne prétends pas, par ce que je dis, nous renfermer tellement en nous-mêmes, que nous n'ayons pas la liberté de suivre des exemples et de joindre à nous des qualités utiles ou nécessaires que la nature ne nous a pas données. La bonne grâce et la politesse conviennent à tout le monde ; mais les qualités acquises doivent avoir un certain rapport et une certaine union avec nos propres qualités, qui les étende et les augmente imperceptiblement.

NOTES.

Le style de La Rochefoucauld est d'une clarté si limpide, que les fragments reproduits ici n'offrent aucune difficulté. A noter seulement:

Page Ligne
151.— 7. "Le soleil ni la mort." Aujourd'hui on dirait: Ni le soleil ni la mort.
152.—17. "Fin," et, un peu plus loin "habile," ont un peu le sens de *smart*; mais l'expression française est plus élégante.
33. "La plupart" (des hommes).
155.—20. "Ses propres biens," *one's good points*.
30. "Qui les étende," au subjonctif; *so that they may be enlarged*.

QUESTIONS.

ACADÉMIE FRANÇAISE.—1. Quelle fut l'origine de l'Académie? et quelle part eut le cardinal de Richelieu à son organisation? — 2. De combien de membres se compose-t-elle? et comment se recrute-t-elle?—3. Quel but se proposait-elle dans ses travaux?—4. Qu'a-t-elle produit comme corps? — 5. Quelle influence a-t-elle exercée et exerce-t-elle encore? et de quelle manière? — 6. Quelles critiques ont pu lui être adressées?—7. Quel jugement a porté sur elle Matthew Arnold?

LA ROCHEFOUCAULD.—1. Donnez quelques détails sur la vie de cet auteur. — 2. Quel ouvrage a-t-il écrit? — 3. Quels sont les mérites des *Maximes*?—4. Citez quelque maxime qui vous a frappé soit pour la profondeur de la pensée, soit pour l'éclat ou le pittoresque de l'expression.—5. Quels défauts doit-on éviter dans la conversation? et quelles qualités rechercher?—6. Pourquoi l'air et les manières ne sont-ils pas souvent naturels? et comment le peuvent-ils devenir?

CHAPITRE VIII.

RACINE (1639-1699).—Ses Œuvres.—Athalie.

Racine a conservé en France au moins autant de fidèles que Corneille. Il plait même davantage parce qu'il est avant tout élégant, harmonieux, tendre, passionné, pathétique; sa poésie a un charme particulier, et son style est parfait, d'une perfection désespérante. Ce n'est pas qu'il manque d'énergie; mais sa vigueur se voile sous des formes adoucies, tandis que son rival, Corneille, est souvent rugueux et abrupte.

Racine fit de très fortes études à Port Royal (voyez p. 26, note 1), où s'étaient retirés quelques membres de sa famille. Il lisait le grec à livre ouvert. Son maître le surprit un jour absorbé dans la lecture d'un roman écrit en cette langue. Lire un roman! chose défendue par-dessus tout! Le livre fut confisqué et brûlé! L'étudiant récalcitrant se procura un autre exemplaire qui eut le même sort. Peu après Racine vint présenter lui-même un troisième exemplaire: "Vous pouvez aussi brûler celui-ci," dit-il, "je le sais par cœur."

Il avait un goût inné pour la poésie, et à peine ses études achevées à Paris, il se fit connaître par une ode à l'occasion du mariage du roi. L'ode lui valut une gratification de cent louis. Néamoins on l'envoya étudier la théologie en province. Mais la littérature l'emporta malgré tout; il revint à Paris et, après deux tragédies assez médiocres, il produisit *Andromaque* (1667) qui commence la belle série de ses œuvres.

Les personnages de cette pièce sont de l'antiquité grecque, comme le sont ceux de *Phèdre* et d'*Iphigénie*. Des autres chefs-d'œuvre qui suivirent et dont le sujet est puisé dans l'histoire, *Mithridate, Bérénice, Britannicus, Bajazet*, les trois premiers sont romains. *Britannicus* où le poète met en scène Néron et sa mère Agrippine, est une œuvre vigoureuse d'un bout à l'autre. La pièce que l'on joue le plus de nos jours est *Phèdre*, dont quelques-unes des scènes sont remplies d'une vraie tempête de passion.

Racine, dégoûté des attaques incessantes des critiques, cessa (1677) de produire. En 1689 seulement, sur les instances de Madame de Maintenon, il écrivit la délicieuse idylle *Esther*. C'est

la mise sous forme dramatique du livre du même nom dans la Bible. *Esther* devait être représentée par les élèves de la maison d'éducation royale de Saint-Cyr. L'année suivante, Racine composa *Athalie*, dont les principales parties sont données plus loin.

Outre ces tragédies Racine a écrit une courte comédie en vers, *Les Plaideurs*, dirigée contre les abus des formalités de la justice. C'est une satire des plus amusantes, étincelante d'esprit, qu'on lira avec fruit. Il a enfin composé des *Cantiques Spirituels* d'une harmonie sublime.

Le défaut qu'on reproche aux pièces de Racine c'est qu'elles ne sont pas assez fidèles à la couleur locale : ses personnages parlent et agissent comme les seigneurs de la cour de Louis XIV. Ce reproche toutefois ne s'applique pas à *Athalie*.

Cette tragédie est en effet tout à fait en dehors des drames ordinaires. Elle emprunte à la Bible, d'où elle est tirée, une majesté terrible, une grandeur surhumaine qui ne se retrouve nulle part ailleurs : les personnages sont bien ce qu'ils représentent. Ajoutez à cela que, dans son style inimitable, l'auteur s'approprie sans effort les plus belles inspirations des livres saints tout en y mêlant les gracieux et riants souvenirs des anciens classiques. On comprendra dès lors que nous voyions dans *Athalie* le plus original des chefs-d'œuvre.

Les passages les plus remarquables sont : (*a*) le songe d'Athalie (le pivot de la pièce) Acte II, sc. V ; (*b*) la prophétie de Joad, Acte III, sc. VII ; (*c*) le dialogue entre Joas et Athalie, Acte II, sc. VII ; (*d*) les chœurs, modèles admirables de la plus haute poésie lyrique.

ATHALIE.

LES PERSONNAGES PRINCIPAUX

sont : JOAS, roi de Juda, fils d'Ochozias,
ATHALIE, veuve de Joram, aïeule de Joas,
JOAD, autrement JOÏDA, grand-prêtre,
JOSABET, tante de Joas, femme du grand-prêtre,
ZACHARIE, fils de Joad et de Josabet,
ABNER, l'un des principaux officiers des rois de Juda,
et MATHAN, prêtre apostat, sacrificateur de Baal.

Il faut y joindre une troupe de jeunes filles de la tribu de Lévi, qui composent le chœur.

La scène est dans le temple de Jérusalem, dans un vestibule de l'appartement du grand-prêtre.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

JOAD, ABNER.

ABNER. Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel:
Je viens, selon l'usage antique et solennel,
Célébrer avec vous la fameuse journée
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.
Que les temps sont changés ! Sitôt que de ce jour
La trompette sacrée annonçait le retour,
Du temple, orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondait les portiques:
Et tous, devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits
Au Dieu de l'univers consacraient ces prémices.
Les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices,
L'audace d'une femme, arrêtant ce concours,
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre:
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal,
Ou même, s'empressant aux autels de Baal,
Se fait initier à ses honteux mystères,
Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs pères.

Il exprime la crainte qu'Athalie ne détruise le temple et ne mette le grand-prêtre à mort. Joad répond :

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Cependant je rends grâce au zèle officieux
Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.

Il ajoute qu'Abner devrait ne pas se contenter d'une vaine plainte, mais agir. Il répond comme il suit à une objection d'Abner :

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles ?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat ? quoi! toujours les plus grandes merveilles
Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles ?
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours,
Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces,
Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces;
L'impie Achab détruit, et de son sang trempé
Le champ que par le meurtre il avait usurpé ;
Près de ce champ fatal Jézabel immolée:
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée ;
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
Et de son corps hideux les membres déchirés;
Des prophètes menteurs la troupe confondue,
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue;
Elie aux éléments parlant en souverain,
Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,
Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée:
Les morts se ranimant à la voie d'Elysée ?

Abner réplique qu'il n'a plus d'espoir, puisque la race de David est éteinte. Joad lui ordonne d'espérer et de revenir au temple un peu plus tard.

SCÈNE II.

Joad annonce à Josabet que le jour est venu de proclamer Joas roi des Juifs. Josabet rappelle en frémissant comment elle l'a déjà sauvé :

Hélas! l'état horrible où le ciel me l'offrit
Revient à tout moment effrayer mon esprit;
De princes égorgés la chambre était remplie,
Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animait ses barbares soldats,
Et poursuivait le cours de ses assassinats.
Joas, laissé pour mort, frappa soudain ma vue:
Je me figure encor sa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'était jetée en vain,
Et faible le tenait renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant. En baignant son visage,
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage:
Et, soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocents je me sentis presser.
Grand Dieu, que mon amour ne lui soit point funeste!

Elle se met à pleurer en pensant au danger qu'il va encore courir; Joad la rassure:

JOAD. Tout ce qui reste encor de fidèles Hébreux
Lui viendront aujourd'hui renouveler leurs vœux.
Autant que de David la race est respectée,
Autant de Jézabel la fille est détestée.
Joas les touchera par sa noble pudeur.

. . . .

Grand Dieu! si tu prévois qu'indigne de sa race
Il doive de David abandonner la trace,
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché!
Mais si ce même enfant, à tes ordres docile,
Doit être à tes desseins un instrument utile,
Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis;
Livre à mes faibles mains ses puissants ennemis:
Confonds dans ses conseils une reine cruelle!
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle

Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur!

Il s'éloigne en commandant au chœur de chanter.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

Tout l'univers est plein de sa magnificence;
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais:
Son empire a des temps précédé la naissance:
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX *seule.*

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposera silence;
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance,
Tout l'univers est plein de sa magnificence:
Chantons, publions ses bienfaits.
Il donne aux fleurs leur aimable peinture:
Il fait naître et mûrir les fruits:
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits:
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

LE CHŒUR.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE VOIX.

O mont de Sinaï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand, sur ton sommet enflammé,

Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrents de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre:
Venait-il renverser l'ordre des éléments?
Sur ses antiques fondements
Venait-il ébranler la terre?
D'un joug cruel il sauva nos aïeux,

. . . .

Les nourrit au désert d'un pain délicieux;
Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux;
D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux.
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même;
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime

LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNES I ET II.

Les chants sont interrompus par l'arrivée de Zacharie qui apporte une grave nouvelle:

Déjà, selon la loi, le grand-prêtre mon père,
Après avoir au Dieu qui nourrit les humains
De la moisson nouvelle offert les premiers pains,
Lui présentait encore entre ses mains sanglantes
Des victimes de paix les entrailles fumantes:
Debout à ses côtés, le jeune Eliacin,
Comme moi, le servait en long habit de lin;

Et cependant du sang de la chair immolée
Les prêtres arrosaient l'autel et l'assemblée:
Un bruit confus s'élève, et du peuple surpris
Détourne tout à coup les yeux et les esprits.
Une femme... peut-on la nommer sans blasphème?
Une femme... C'était Athalie elle-même.

JOSA. Ciel!

ZACH. Dans un des parvis aux hommes réservé,
Cette femme superbe entre le front levé,
Et se préparait même à passer les limites
De l'enceinte sacrée ouverte aux seuls lévites:
Le peuple s'épouvante, et fuit de toutes parts.
Mon père... ah! quel courroux animait ses regards!
Moïse à Pharaon parut moins formidable:
"Reine, sors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable
"D'où te bannit ton sexe et ton impiété.
"Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté?"
La reine alors, sur lui jetant un œil farouche,
Pour blasphémer sans doute ouvrait déjà la bouche:
J'ignore si de Dieu l'ange se dévoilant
Est venu lui montrer un glaive étincelant;
Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée,
Et toute son audace a paru terrassée;
Ses yeux, comme effrayés, n'osaient se détourner:
Surtout Eliacin paraissait l'étonner,

JOSA. Quoi donc! Eliacin a paru devant elle?

ZACH. Nous regardions tous deux cette reine cruelle,
Et d'une égale horreur nos cœurs étaient frappés:
Mais les prêtres bientôt nous ont enveloppés:
On nous a fait sortir. J'ignore tout le reste.

SCÈNES IV ET V.

Athalie, arrêtée dans le vestibule du Temple, s'explique avec Abner et Mathan:

Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé:
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
Le ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclatants succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie ;
Par moi, Jérusalem goûte un calme profond;
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
Ni l'altier Philistin par d'éternels ravages,
Comme au temps de vos rois, désoler ses rivages ;
Le Syrien me traite et de reine et de sœur.
Je jouissais en paix du fruit de ma sagesse ;
Mais un trouble importun vient depuis quelques jours
De mes prospérités interrompre le cours.
Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe ?)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.
Je l'évite partout; partout il me poursuit.
C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit;
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort, pompeusement parée;
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage :
"Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi ;
"Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
"Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
"Ma fille." En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser;
Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser ;

Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.

AB. Grand Dieu!

ATH. Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tels qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus:
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage:
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois en dormant revu la même idée,
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allai prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels.
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels!
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée;
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus [doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre. Le peuple fuit: le sacrifice cesse:
Le grand-prêtre vers moi s'élance avec fureur.
Pendant qu'il me parlait, ô surprise! ô terreur!

J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu ; son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin :
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand-prêtre.
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.
Que présage, Mathan, ce prodige incroyable ?

MATH. Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable..

ATH. Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu ?
Quel est-il ? de quel sang et de quelle tribu ?

AB. Deux enfants à l'autel prêtaient leur ministère :
L'un est fils de Joad, Josabet est sa mère;
L'autre m'est inconnu.

MATH. Pourquoi délibérer ?
De tous les deux, madame, il se faut assurer.

Abner fait quelques objections ; Mathan réplique:

On le craint; tout est examiné.
A d'illustres parents s'il doit son origine,
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine :
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé ?
Est-ce aux rois à garder cette lente justice ?
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant :
Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.

Athalie ordonne à Abner d'aller chercher les deux enfants qu'elle a vus. Joas arrive accompagné de Josabet:

SCÈNE VII.

ATH. O ciel ! plus j'examine et plus je le regarde...
C'est lui ! d'horreur encor tous mes sens sont saisis.

(*Montrant Joas.*)

Épouse de Joad, est-ce là votre fils ?

JOSA. Qui ? lui, madame ?

ATH. Lui.

JOSA. Je ne suis point sa mère.

(*Montrant Zacharie.*)

Voilà mon fils.

ATH., *à Joas.* Et vous quel est donc votre père ?
Jeune enfant, répondez.

JOSA. Le ciel jusqu'aujourd'hui...

ATHALIE, *à Josabet.*

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui ?
C'est à lui de parler.

JOSA. Dans un âge si tendre
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre ?

ATH. Cet âge est innocent: son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABET, *à part.*

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche ?

ATH. Comment vous nommez-vous ?

JOAS. J'ai nom Éliacin.

ATH. Votre père ?

JOAS. Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATH. Vous êtes sans parents ?

JOAS. Ils m'ont abandonné.

ATH. Comment ? et depuis quand ?

JOAS. Depuis que je suis né.
ATH. Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre ?
JOAS. Ce temple est mon pays: je n'en connais point d'autre.
ATH. Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?
JOAS. Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.
ATH. Qui vous mit dans ce temple ?
JOAS. Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.
ATH. Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?
JOAS. Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque; et d'un soin paternel,
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.
ATH. Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse !
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder... Je serais sensible à la pitié !
AB. Madame, voilà donc cet ennemi terrible ?
De vos songes menteurs l'imposture est visible,
A moins que la pitié, qui semble vous troubler
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler.

ATHALIE, *à Joas et à Josabet.*

Vous sortez ?
JOSA. Vous avez entendu sa fortune:
Sa présence à la fin pourrait être importune.

ATHALIE, *à Joas.*

Non: revenez. Quel est tous les jours votre emploi ?
JOAS. J'adore le Seigneur; on m'explique sa loi;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire;
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATH. Que vous dit cette loi ?

JOAS. Que Dieu veut être aimé;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé:
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide ;
Qu'il résiste au superbe et punit l'homicide.

ATH. J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il ?

JOAS. Il loue, il bénit Dieu.

ATH. Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?

JOAS. Tout profane exercice est banni de son temple.

ATH. Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS. Quelquefois à l'autel
Je présente au grand-prêtre ou l'encens ou le sel ;
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies ;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATH. Hé quoi ! vous n'avez pas de passe-temps plus doux?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS. Moi ! des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire ?

ATH. Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS. Vous ne le priez point.

ATH. Vous le pourrez prier.

JOAS. Je verrais cependant en invoquer un autre.

ATH. J'ai mon Dieu que je sers; vous servirez le vôtre
Ce sont deux puissants dieux.

JOAS. Il faut craindre le mien;
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

ATH. Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS. Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

ATH. Ces méchants, qui sont-ils ?

JOSA. Hé, madame ! excusez
Un enfant...

ATH., *à Josabet.* J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Eliacin, vous avez su me plaire.
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier;
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier;
Je veux vous faire part de toutes mes richesses.
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses :
A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS. Comme votre fils !

ATH. Oui... Vous vous taisez ?

JOAS. Quel père
Je quitterais ! et pour....

ATH. Hé bien ?

JOAS. Pour quelle mère !

ATHALIE, *à Josabet.*

Sa mémoire est fidèle: et dans tout ce qu'il dit,
De vous et de Joad je reconnais l'esprit.
Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse
Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur :
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

JOSA. Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire ?
Tout l'univers les sait: vous-même en faites gloire.

ATH. Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,
A vengé mes parents sur ma postérité.

JOSA. Tout vous a réussi. Que Dieu voie et nous juge.

ATH. Ce Dieu, depuis longtemps votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses prédictions ?

Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,
Cet enfant de David, votre espoir, votre attente...
Mais nous vous reverrons. Adieu. Je sors contente.
J'ai voulu voir: j'ai vu.

SCÈNE IX.

LE CHŒUR.

Quel astre à nos yeux vient de luire ?
Que sera quelque jour cet enfant merveilleux ?
Il brave le faste orgueilleux,
Et ne se laisse point séduire
A tous ses attraits périlleux.

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Pendant que du dieu d'Athalie
Chacun court encenser l'autel,
Un enfant courageux publie
Que Dieu lui seul est éternel.
Et parle comme un autre Élie
Devant cette autre Jézabel.

UNE AUTRE.

Qui nous révélera ta naissance secrète,
Cher enfant ? Es-tu fils de quelque saint prophète ?
Ainsi l'on vit l'aimable Samuel,
Croître à l'ombre du tabernacle.
Il devint des Hébreux l'espérance et l'oracle.
Puisses-tu, comme lui, consoler Israël !

UNE AUTRE *chante.*

O bienheureux mille fois
L'enfant que le Seigneur aime,
Qui de bonne heure entend sa voix,
Et que ce dieu daigne instruire lui-même.

Tel en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît, à l'abri de l'aquilon,
Un jeune lis, l'amour de la nature.
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

LE CHŒUR.

O palais de David, et sa chère cité,
Mont fameux, que Dieu même a longtemps habité,
Comment as-tu du ciel attiré la colère ?
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas! au trône de tes rois.

UNE VOIX *seule*.

Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever ?
Jusque dans ton saint temple ils viennent te braver:
Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.
Rions, chantons, dit cette troupe impie;
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs,
Promenons nos désirs.
Sur l'avenir, insensé qui se fie.
De nos ans passagers le nombre est incertain;
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie ;
Qui sait si nous serons demain ?

TOUT LE CHŒUR.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu! qu'ils frémissent de crainte,
Ces malheureux, qui de ta cité sainte
Ne verront point l'éternelle splendeur.

UNE VOIX *seule.*

De tous ces vains plaisirs où leur âme se plonge,
Que leur restera-t-il ? Ce qui reste d'un songe
Dont on a reconnu l'erreur.
A leur réveil (ô réveil plein d'horreur !)
Pendant que le pauvre à ta table
Goûtera de ta paix la douceur ineffable.
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,
Que tu présenteras au jour de ta fureur
A toute la race coupable.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNES I ET II.

Mathan délégué par Athalie vient au temple pour parler à Josabet. En l'attendent il s'explique avec son confident (Sc. III) :

Ami, depuis deux jours je ne la connais plus.
Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,
Qui d'abord accablait ses ennemis surpris,
Et d'un instant perdu connaissait tout le prix:
La peur d'un vain remords trouble cette grande âme:
Elle flotte, elle hésite; en un mot elle est femme.
J'ai trouvé son courroux chancelant, incertain;
"Du sort de cet enfant je me suis fait instruire,
"Ai-je dit; on commence à vanter ses aïeux:
"Joad de temps en temps le montre aux factieux,
"Le fait attendre aux Juifs comme un autre Moïse,
"Et d'oracles menteurs s'appuie et s'autorise."
Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front.
Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt.
"Est-ce à moi de languir dans cette incertitude ?
"Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquiétude,

"Vous-même à Josabet prononcez cet arrêt:
"Les feux vont s'allumer, et le fer est tout prêt;
"Rien ne peut de leur temple empêcher le ravage,
"Si je n'ai de leur foi cet enfant pour otage."

Dans la scène IV, Mathan par d'hypocrites protestations, tâche d'obtenir de Josabet qu'elle lui dise ce qu'est Joas. Il est interrompu par l'entrée soudaine de Joad qui s'écrie:

Où suis-je? de Baal ne vois-je pas le prêtre?
Quoi! fille de David, vous parlez à ce traître?
Vous souffrez qu'il vous parle? et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent?
Que veut-il? De quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu?

Mat. On reconnaît Joad à cette violence.
Toutefois il devrait montrer plus de prudence,
Respecter une reine, et ne pas outrager
Celui que de son ordre elle a daigné charger.

Joad. Hé bien, que nous fait-elle annoncer de sinistre?
Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel ministre?

Mat. J'ai fait à Josabet savoir sa volonté.

Joad. Sors donc de devant moi, monstre d'impiété.
De toutes tes horreurs, va, comble la mesure.
Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure,
Abiron et Dathan, Doëg, Achitophel:
Les chiens à qui son bras a livré Jézabel,
Attendant que sur toi sa fureur se déploie,
Déjà sont à ta porte et demandent leur proie.

Mathan, *troublé.*

Avant la fin du jour.... on verra qui de nous...,
Doit... Mais sortons, Nabal.

Josabet alors (Sc. VI) voyant s'approcher l'orage voudrait fuir avec Joas. Joad la rassure: il annonce qu'il va faire couronner publiquement Joas, fait venir les lévites (Sc. VII) et fait fermer le temple. Puis saisi d'une inspiration divine, il prophétise ainsi :

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des prêtres, des enfants, ô sagesse éternelle !
Mais, si tu les soutiens, qui les peut ébranler ?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler:
Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes serments jurés au plus saint de leur rois,
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi ?
C'est lui-même: il m'échauffe, il parle; mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords.
Et de ses mouvements secondez les transports.

LE CHŒUR *chante au son de toute la symphonie des instruments.*

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est, au printemps, la fraîcheur du matin.

JOAD. Cieux, écoutez ma voix. Terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob ! que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs, disparaissez, le Seigneur se réveille.

. . . .

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?....
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé ?...

Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureux homicide :
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé ;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.....
  Où menez-vous ces enfants et ces femmes ?
Le Seigneur a détruit la reine des cités :
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi. Cèdres, jetez des flammes.
  Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour a ravi tous tes charmes ?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
    Pour pleurer ton malheur ?

AZA. O saint temple !

JOSA. O David !

(*La symphonie recommence, et Joad un moment après l'interrompt.*)

JOAD. Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle ?
    Peuples de la terre, chantez.
Jérusalem renaît plus brillante et plus belle :
    D'où lui viennent de tous côtés,
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés ?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière !
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés.
Les rois des nations devant toi prosternés,
    De tes pieds baisent la poussière ;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
    Sentira son âme embrasée !
    Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son sauveur !

JOSA. Hélas! d'où nous viendra cette insigne faveur,
Si les rois de qui doit descendre ce Sauveur....
JOAD. Préparez, Josabet, le riche diadème
Que sur son front sacré David porta lui-même.
(*Aux lévites :*)
Et vous, pour vous armer, suivez-moi dans ces lieux
Où se garde caché, loin des profanes yeux,
Ce formidable amas de lances et d'épées
Qui du sang philistin jadis furent trempées
Et que David vainqueur, d'ans et d'honneurs chargé,
Fit consacrer au Dieu qui l'avait protégé.

SCÈNE VIII.

LE CHŒUR.

Que de craintes, mes sœurs, que de troubles mortels!
Dieu tout-puissant, sont-ce là les prémices,
Les parfums et les sacrifices,
Qu'on devait en ce jour offrir sur tes autels?

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Quel spectacle à nos yeux timides!
Qui l'eût cru qu'on dût voir jamais
Les glaives meurtriers, les lances homicides
Briller dans la maison de paix?

UNE AUTRE.

D'où vient que, pour son Dieu pleine d'indifférence,
Jérusalem se tait en ce pressant danger?
D'où vient, mes sœurs, que pour nous protéger,
Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence?

LE CHŒUR.

Dans ce péril, dans ce désordre extrême,
Pour qui prépare-t-on ce sacré diadème?

UNE VOIX.

Le Seigneur a daigné parler ;
Mais ce qu'à son prophète il vient de révéler,
Qui pourra nous le faire entendre?
S'arme-t-il pour nous défendre?
S'arme-t-il pour nous accabler?

LE CHŒUR.

Cessons de nous troubler : notre Dieu, quelque jour,
Dévoilera ce grand mystère.
Révérons sa colère ;
Espérons en son amour!

ACTE QUATRIÈME.

Dans les scènes I et II Joad révèle peu à peu à Joas qu'il est le roi et le prépare au rôle qu'il doit jouer. Il le présente (Sc. III) aux chefs des lévites auxquels il fait prêter serment :

Jurez donc avant tout sur cet auguste livre,
A ce roi que le ciel vous redonne aujourd'hui,
De vivre, de combattre et de mourir pour lui.

UN LÉVITE, *la main sur le livre saint.*

Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos frères,
De rétablir Joas au trône de ses pères :
De ne poser le fer entre nos mains remis
Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.
Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengeresse
Qu'avec lui ses enfants, de ton partage exclus,
Soient au rang de ces morts que tu ne connais plus.

JOAD. Et vous, à cette loi, votre règle éternelle,
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidèle ?

JOAS. Pourrais-je à cette loi ne me pas conformer ?

JOAD. O mon fils ! de ce nom j'ose encor vous nommer:
Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes:
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois ;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même :
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, aux travail, le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné:
Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.
Ainsi de piège en piège, et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Hélas ! ils ont des rois égaré le plus sage.
Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,
Que Dieu fera toujours le premier de vos soins,
Que, sévère aux méchants, et des bons le refuge,
Entre le pauvre et vous vous prendrez Dieu pour juge!
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

JOAS, *la main sur le livre saint.*

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne :
Mon Dieu, punissez-moi si je vous abandonne !

On vient annoncer (Sc. V) qu'Athalie a fait investir le temple par ses troupes mercenaires. Joad donne ses derniers ordres pour la défense.

SCÈNE VI.

LE CHŒUR *chante.*

Partez, enfants d'Aaron, partez:
Jamais plus illustre querelle
De vos aïeux n'arma le zèle.
Partez, enfants d'Aaron, partez:
C'est votre roi, c'est Dieu pour qui vous combattez.

UNE VOIX *seule.*

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?
Dans l'horreur qui nous environne,
N'entends-tu que la voix de nos iniquités ?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?
C'est à toi que, dans cette guerre,
Les flèches des méchants prétendent s'adresser.
Faisons, disent-ils, cesser
Les fêtes de Dieu sur la terre :
De son joug importun délivrons les mortels,
Massacrons tous ses saints ; renversons ses autels ;
Que de son nom, que de sa gloire
Il ne reste plus de mémoire ;
Que ni lui ni son Christ ne règnent plus sur nous.

LE CHŒUR.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu ! dans ton juste courroux ?
N'es-tu plus le Dieu jaloux ?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?

UNE DES FILLES DU CHŒUR, *sans chanter.*

Chères sœurs, n'entendez-vous pas
Des cruels Tyriens la trompette qui sonne ?
Courons, fuyons, retirons-nous
A l'ombre salutaire
Du redoutable sanctuaire.

ACTE CINQUIÈME.

A peine Joas a-t-il été couronné dans le temple (Sc. I) qu'Abner vient envoyé par Athalie pour demander encore une fois qu'on lui livre Joas (Sc. II) et le trésor de David. Joad usant de stratagème commande qu'on fasse entrer Athalie accompagnée seulement de ses principaux officiers Juifs (Sc. III).

JOAD. Grand Dieu ! voici ton heure, on t'amène ta proie !
Ismaël, écoutez.

(*Il lui parle bas.*)

Ne perdez point de temps;
Suivez de point en point ces ordres importants :
Surtout qu'à son entrée et que sur son passage
Tout d'un calme profond lui présente l'image.
Vous, enfants, préparez un trône pour Joas;
Qu'il s'avance suivi de nos sacrés soldats.

(*A un lévite.*)

Vous, dès que cette reine, ivre d'un fol orgueil,
De la porte du temple aura passé le seuil,
Qu'elle ne pourra plus retourner en arrière,
Prenez soin qu'à l'instant la trompette guerrière
Dans le camp ennemi jette un subit effroi :
Appelez tout le peuple au secours de son roi,
Et faites retentir jusques à son oreille
De Joas conservé l'étonnante merveille.
Il vient.

SCÈNE IV.

JOAS, JOAD, JOSABET ET UNE TROUPE DE PRÊTRES ET DE LÉVITES, LE CHŒUR.

JOAD. Lévites saints, prêtres de notre Dieu,
Partout sans vous montrer environnez ce lieu:

(*Ils se cachent tous.*)

Roi, je crois qu'à vos vœux cet espoir est permis,
Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.
Celle dont la fureur poursuivit votre enfance
Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance:
Mais ne la craignez point; songez qu'autour de vous
L'ange exterminateur est debout avec nous.
Montez sur votre trône, et... Mais la porte s'ouvre:
Permettez un moment que ce voile vous couvre.

(*Il tire un rideau*).

SCÈNE V.

ATHALIE, JOAS, JOAD, JOSABET, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

(*Joas est caché derrière le rideau.*)

ATH., *à Joad.* Te voilà, séducteur,
En l'appui de ton Dieu tu t'étais reposé:
De ton espoir frivole es-tu désabusé ?
Il laisse en mon pouvoir et son temple et ta vie.
Je devrais sur l'autel où ta main sacrifie
Te... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.
Cet enfant, ce trésor, qu'il faut qu'on me remette,
Où sont-ils ?

JOAD. Sur-le-champ, tu seras satisfaite.
Je te les vais montrer l'un et l'autre à la fois.

(*Le rideau se tire. On voit Joas sur son trône; sa nourrice est à genoux à sa droite, Azarias, l'épée à la main, est debout à sa gauche, et près de lui Zacharie et Salomith sont à genoux sur les degrés du trône; plusieurs lévites, l'épée à la main, sont rangés sur les côtés.*)

Paraissez, cher enfant, digne sang de nos rois !
Connais-tu l'héritier du plus saint des monarques?
Reine, de ton poignard connais du moins ces marques.

Voilà ton roi, ton fils, le fils d'Ochozias.
Peuples, et vous, Abner, reconnaissez Joas.
Des trésors de David voilà ce qui me reste.

ATH. Ta fourbe à cet enfant, traître, sera funeste,
D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi!

JOAD. Soldats du Dieu vivant, défendez votre roi!

(*Ici, le fond du théâtre s'ouvre. On voit le dedans du temple, et les lévites armés entrent de tous côtés sur la scène.*)

ATH. Où suis-je? O trahison, ô reine infortunée!
D'armes et d'ennemis je suis environnée!

JOAD. Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper.
Et Dieu de toutes parts a su t'envelopper.
Ce Dieu que tu bravais en nos mains t'a livrée:
Rends-lui compte du sang dont tu t'es enivrée.

ATH. Quoi! la peur a glacé mes indignes soldats!
Lâche Abner, dans quel piège as-tu conduit mes pas?

AB. Reine; Dieu m'est témoin....

ATH. Laisse-là ton Dieu, traître,
Et venge-moi.

ABNER, *se jetant aux pieds de Joas.*

Sur qui? Sur Joas! sur mon maître!

ATH. Lui Joas? lui ton roi? Songez, méchants, songez
Que mes armes encor vous tiennent assiégés.
J'entends à haute voix tout mon camp qui m'appelle,
On vient à mon secours. Tremblez, troupe rebelle...

SCÈNE VI.

Celui qui vient est un messager pour Joad, un lévite qui lui dit:

Seigneur, le temple est libre et n'a plus d'ennemis,
L'étranger est en fuite, et le Juif est soumis.

Comme le vent dans l'air dissipe la fumée,
La voix du Tout-Puissant a chassé cette armée.
Nos lévites, du haut de nos sacrés parvis,
D'Ochozias au peuple ont annoncé le fils,
Ont conté son enfance au glaive dérobée,
Et la fille d'Achab dans le piège tombée.
Partout en même temps la trompette a sonné:
Et ses sons et leurs cris dans son camp étonné,
Ont répandu le trouble et la terreur subite
Dont Gédéon frappa le fier Madianite.
Les Tyriens, jetant armes et boucliers,
Ont, par divers chemins, disparu les premiers:
Quelques Juifs éperdus ont aussi pris la fuite;
Mais de Dieu sur Joas admirant la conduite,
Le reste à haute voix s'est pour lui déclaré.
Baal est en horreur dans la sainte cité;
De son temple profane on a brisé les portes:
Mathan est égorgé.

ATH. Dieu des Juifs, tu l'emportes !
Oui, c'est Joas: je cherche en vain à me tromper;
Je reconnais l'endroit où je le fis frapper ;
Je vois d'Ochozias et le port et le geste;
Tout me retrace enfin un sang que je déteste.
David, David triomphe: Achab seul est détruit.
Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit !
C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée,
M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée:
Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors
Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.

. . . .

Qu'il règne donc, ce fils, ton soin et ton ouvrage !
Et que, pour signaler son empire nouveau,
On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau !

Elle prophétise à son tour que Joas sera un jour infidèle, puis elle sort; les lévites la suivent et la mettent à mort.

[FIN D'ATHALIE.]

NOTES.

Il est à regretter que le manque d'espace empêche de donner ici les passages parallèles de la Bible anglaise. On les trouvera dans l'édition complète d'*Athalie* publiée par les éditeurs de ce MANUEL.

Page Ligne

159.—10. L'ordre des mots en prose serait: Le peuple saint en foule inondait les portiques du temple orné... De même, vers 14: portant dans leurs mains les nouveaux fruits de leurs champs.—Racine affectionne ces inversions poétiques; on les rencontre à chaque pas dans ses vers. Il serait bon (pour les étrangers) de rétablir dans la plupart des cas l'ordre naturel afin d'arriver à une conception claire de la pensée.

11. Virgile dit (Georg. 11, 461-462):

Ingentem foribus domus alta superbis
Mane salutantum totis vomit ædibus undam.

17. "Concours"=empressement des fidèles.

22. "Baal"; prononcez en deux syllabes: Ba-al.

27-30. Tout ce qu'il peut y avoir de sublime est rassemblé dans ces quatre vers: grandeur de la pensée, noblesse du sentiment, harmonie de l'expression.

160.— 5. Les vers suivants, 5 à 26, donnent un rapide résumé de quelques-uns des faits les plus saillants de l'histoire des Juifs.

13. "Les célèbres disgrâces," *the well known downfall.*

22. Le sens est: la flamme descendue du ciel.

24. "D'airain," *as brass.*

161.—10. "Et faible," *and weak* (*as she was*). — "Renversé," *clasped.*

12. "L'usage du sentiment," *consciousness.*

29. "Fais que," *do so that, order things so that.*

162.— 1. C'est l'adage latin bien connu:

Quos Deus vult perdere, prius dementat.

7. "Qu'on l'adore, ce Dieu." *let us adore him our God.*

19. "Avec mesure," *in due proportion.*

28. "Sinaï," en trois syllabes, Si-na-ï, ou simplement Sina, comme plus haut p. 159, l. 7.

163.—1-12. Allusions à des faits bien connus de l'histoire des Juifs sous la conduite de Moïse.

2. "Fit luire." Littéralement *caused to shine, showed.*

Page Ligne

163.—10. "Au désert," *in the desert.* Au pour DANS LE, très fréquent en français. Nous disons: au jardin, au salon, etc.

29. "De lin." Notez que LIN signifie proprement *flax*.

164.—14. "Pharaon," prononcez en trois syllabes: Pha-ra-on.

15. "Bannit." Verbe au singulier quoiqu'il y ait deux sujets; c'est une licence poétique.

20. Souvenir de Virgile (En. 3, 48):

Obstupui, steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit.

25. "Étonner," avec toute la force étymologique, bien rendue en anglais: *to stun*, étonné (*thunderstruck.*)

165.—20. Ce songe est un chef-d'œuvre de description dramatique.—Il faut remarquer qu'Athalie, parlant d'une action passée et récente emploie le parfait ou passé indéfini (s'est montrée, a paru, etc). C'est l'usage ordinaire en conversation.

165.—24. "Éclat emprunté..." Périphrase poétique pour dire que Jézabel s'était fardée. On connaît l'expression familière: *a painted Jezebel.*

166.—13. "Tout entier," *up to the hilt.*

17. "Vapeur." Tout malaise mal défini s'appelait de ce nom au dix-septième siècle. C'était la maladie à la mode des femmes.

19. "Idée"=vision.

167.—10. "Ce rapport" entre le songe et la ressemblance qui a frappé Athalie dans Joas.

17. "Il se faut assurer," *you must secure both of them.*

19. "Tout est examiné," *there is no need of further inquiry.*

20. Ce serait un bon exercice de logique d'essayer de réfuter le dilemne fallacieux de Mathan.

21. "Son sort," *his condition*, et "le sort," *Fate.*

23. "Vil," *of low extraction*, parce qu'il vient du "vulgaire obscur."

24. "Est-ce aux rois à..." *Is it for kings to...* Comp. p. 168, l. 13.

25. "Supplice," *death by the executioner.*

26. "N'allons point," *we must not.*

30. La scène VII est d'une beauté unique et mérite une étude attentive et détaillée sous tous les rapports.

168.—13. C'est à lui de," *it is for him to.*

16. "Ingénuité"=candeur.

169.— 4. "Où le sort vous a fait rencontrer," *where you happened to be found.*

5. "Parmi des loups cruels," non pas de vrais loups (*wolves*): ceci est pris au figuré.

11. "Aux petits des oiseaux," *to the young brood of the birds.*

13. "D'un soin paternel," *with a father's care.* DE, complément d'un adjectif ou d'un verbe, se traduit souvent par *with.*

18. "Succéder..." sous entendu: des sentiments affectueux. — "Je serais sensible à la pitié." (*Could it be possible that I might feel pity.*

25. "Sa fortune," ce qui lui est arrivé dans sa vie.

Page Ligne

170.— 6. "J'entends," *I understand.*

171.— 4. "Vous avez su me plaire," *you have contrived to please me.*
14. "Quel père," c'est-à-dire Joad.
25. "Dérober"=cacher.

172.— 9. "Le faste"=la pompe.
10. "Séduire à," *to be enticed by.*

173.— 1. "Tel en un secret vallon." Catulle dit:
Ut flos in septis secretus nascitur hortis, etc.
7. "L'abord"=l'approche.
15. "Au trône," poétique pour: sur le trône.
21. "Ils traitent d'insensé," *they deem foolish.*
24. "Promenons nos désirs," *let us rove at our desires' dictates.*
27. "Hâtons-nous de jouir de la vie." Comparez Horace
Carpe diem, minimum credula postero.

175—. 4. "Si je n'ai de leur foi cet enfant pour ôtage," *if the child is not delivered into my hands as hostage for their submission.*
14. "De quel front," *with what (brazen) face.*
28. "Se déploie"=se déchaîne, *gets loose.*

176.—10. "Ils ne s'assurent point," *they trust not in.*
23. "Que du Seigneur la voix," *let the voice of the Lord.*

177.— 3. "S'est dépouillé," *has laid aside.*
5. Allusion à la captivité de Babylone.
8. "Ne veut plus qu'on vienne," *will not have anyone come any more.*
26. Allusion à la vocation ou appel des Gentils.
29. A l'envi marchent à ta lumière," *vie (in eagerness) to walk in that light.*

179.—22. "Poser," *lay down..*
26. "Partage," *inheritance*; la part au royaume de Dieu.

180.— 9-15. C'étaient les doctrines reçues à l'époque de Racine et encore en vogue chez les monarchies au commencement de ce siècle.
19. "Le plus sage," Salomon.
21. "Fera toujours le premier de vos soins," *will ever be foremost in your thoughts and actions.*

181.—23. "Les traits," *shafts, arrows.*
29. "Les Tyriens," les troupes mercenaires d'Athalie.

182.—11. "De point en point," *strictly.*
12. "Qu'à son entrée...tout," *let everything when she enters.*
17. "Ivre," au figuré, *intoxicated.*

183.—14. "Séducteur," *deceiver.*
19. "Te..." Cette suspension rappelle la menace de Neptune dans Virgile: *Quos ego..*
30. Paraissez, cher enfant." Joad dit vous au roi par respect, et à Athalie, TU: "Reine, connais-tu" par sentiment de son autorité de juge.

184.— 4. "Fourbe," employé au XVIIe siècle pour: fourberie.
13. "A su," se peut fort bien traduire par *did* emphatique.

Page Ligne

184.—15. "S'enivrer de sang," est une expression biblique.

185.— 5. "Dérobée au glaive," *saved from the sword.*

19. "Tu l'emportes," *thou art victorious.*

22. "Le port," *bearing.* Virgile:

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

QUESTIONS.

1. Quand a vécu Racine? — 2. Quelles sont les qualités particulières de cet auteur? — 3. Donnez quelques détails sur ses études. — 4. Ses débuts en poésie. — 5. Quel fut son premier chef-d'œuvre? — 6. Quelles autres pièces a-t-il écrites? et où en a-t-il puisé le sujet? — 7. Pourquoi cessa-t-il d'écrire pendant longtemps? — 8. Qu'est-ce qu'*Esther?* — 9. Quelles autres œuvres a encore composées Racine? — 10. Quel défaut peut-on reprocher à Racine? — 11. Quelles sont les qualités spéciales de la tragédie *Athalie?* — 12. Comment peut-on la caractériser? — 13. Indiquez-en les principaux personnages? la scène? — 14. Comment s'ouvre l'acte Ier et quel avertissement Abner donne-t-il à Joad?— Celui-ci s'effraye-t-il? — 15. Qu'annonce-t-il à Josabet? Et que raconte celle-ci (Sc. II)? — 16. Quels sentiments exprime successivement le chœur? — 17. Que vient raconter Zacharie (Acte II, Sc. II)? — 18. Que raconte à son tour Athalie (sc. IV et V). — 19. Donnez les phases successives du dialogue entre Athalie et Joas (Sc. VII)? — 20. Quelles impressions retenez-vous de ce dialogue? — 21. Quels commentaires fait le chœur? — 22. A quelles intrigues se livre Mathan (Acte III, Sc. I et II)? — 23. Comment se termine l'entrevue entre Josabet et Mathan (Sc. IV)? — 24. Quels préparatifs fait Joad (Sc. VII)? — 25. Que prophétise-t-il? — 26. Quelles questions se fait le chœur? Et quelle conclusion? — 27. De quoi Joad instruit-il Joas (Acte IV, Sc. I et II)? — 28. Quelle cérémonie est décrite dans la scène III? 29. Que fait Athalie (Sc. V)? — 30. Quelle exhortation et quelles prières fait entendre le chœur? — 32. Que fait demander Athalie? et de quel stratagème use Joad (Acte V, Sc. I, II et III)?—33. Quels sont les derniers préparatifs (Sc. IV)? — 34. Quel coup de théâtre et quelles péripéties présente la scène V? — 35. Que vient annoncer un messager? et que dit Athalie? — 36. Comment se termine la pièce?—37. Quels en sont les morceaux les plus remarquables? — 38. Donnez un résumé de tout l'ouvrage.

CHAPITRE IX.

BOSSUET (1627-1704).—SES ŒUVRES.

Il est à regretter que l'on ne puisse donner ici que quelques fragments des écrits de Bossuet. Ce puissant génie, cet orateur et écrivain incomparable, est en effet le plus brillant peut-être de cette phalange extraordinaire de grands hommes qui firent le "grand siècle." Son œuvre est immense et mériterait une étude étendue.

Jacques Bénigne Bossuet, né à Dijon en Bourgogne, consacra sa vie à l'église et de tout temps fut un prêtre modèle. Il donna ses premières années d'homme à des œuvres de mission en province. Son succès fut tel qu'à l'âge de trente-deux ans il fut appelé à Paris pour prêcher dans les églises de la capitale et devant la cour. Ses prédications et ses travaux évangéliques le firent bientôt élever à l'épiscopat. Peu après, le roi Louis XIV, alors au comble de la gloire, fit au nouvel évêque l'honneur de le nommer précepteur de son fils unique. Par un travail prodigieux Bossuet put mener de front ses divers devoirs; il écrivit plusieurs ouvrages pour l'éducation du Dauphin, tandis qu'il continuait à prêcher, à diriger les affaires de son diocèse et à défendre les intérêts de la religion dans tout le royaume.

Grâce non moins à son génie qu'à sa haute position, il devint en quelque sorte "l'âme du siècle de Louis XIV; il règne à côté du grand roi..... Il semble que l'époque tout entière soit pénétrée par sa pensée."

Bossuet n'était donc pas auteur par choix ou pour faire de la littérature; il ne songeait même pas à publier ses livres. Un grand nombre ne parurent en effet qu'après sa mort.

Bossuet possédait la Bible mieux que personne peut-être ne l'a jamais fait; le livre saint inspirait sa théologie, si bien qu'il a mérité de son vivant le titre de Père de l'Église. Dans la chaire, il était l'incarnation même de l'éloquence. Ses sermons produisaient un effet extraordinaire. Quant à ses *Oraisons funèbres*, discours plus soignés qu'il a prononcés à la mort de plusieurs des plus grands personnages de son temps, ils font encore de nos jours

l'admiration de tous ceux qui s'occupent de la tribune sacrée. Ce genre d'éloquence n'est pas inconnu en Amérique.

De ses nombreux ouvrages il suffit de noter ici :

1° *Le Discours sur l'Histoire Universelle.* Comme l'indique le titre, ce n'est pas une histoire proprement dite ; c'est une philosophie de l'histoire écrite au point de vue chrétien : c'est Dieu dans les annales du monde. Jamais résumé ne fut plus lumineux et plus entraînant, transcrit dans un langage rapide, étincelant, sublime.

2° Ses *Oraisons funèbres*, dont les principales sont celles du prince de Condé, d'Henriette de France, reine d'Angleterre, et de sa fille, la duchesse d'Orléans. Ce dernier discours est pathétique au plus haut point, comme on pourra en juger par l'extrait donné plus loin.

3° *La Connaissance de Dieu et de soi-même*, traité au point de vue religieux aussi, des principes de la philosophie d'après la méthode et l'esprit de Descartes.

Bossuet était de l'Académie française (1671).

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Le patriotisme et l'éducation chez les Grecs.

Les Grecs, naturellement pleins d'esprit et de courage, avaient été cultivés de bonne heure par des rois et des colonies venues d'Égypte, qui s'étant établies dans les premiers temps en divers endroits du pays, avaient répandu partout cette excellente police des Égyptiens. C'est de là qu'ils avaient appris les exercices du corps, la lutte, la course à cheval et sur des chariots, et les autres exercices, qu'ils portèrent à leur perfection par les glorieuses couronnes des jeux olympiques.

Mais ce que les Égyptiens leur avaient appris de meilleur était à se rendre dociles, et à se laisser former par les lois pour le bien public. Ce n'étaient pas des particuliers qui ne songent qu'à leurs affaires, et ne sentent les maux de l'état qu'autant qu'ils en souffrent eux-mêmes ou que le repos de leur famille en est troublé : les

Grecs étaient instruits à se regarder et à regarder leur famille comme parties d'un plus grand corps, qui était le corps de l'état. Les pères élevaient leurs enfants dans cet esprit, et les enfants apprenaient dès le berceau à regarder la patrie comme une mère commune à qui ils appartenaient plus encore qu'à leurs parents. Le mot de civilité ne signifiait pas seulement parmi les Grecs la douceur et la déférence mutuelle qui rend les hommes sociables : l'homme civil n'était autre chose qu'un bon citoyen qui se regarde toujours comme membre de l'état, qui se laisse conduire par les lois, et conspire avec elles au bien public, sans rien entreprendre sur personne. Les anciens rois que la Grèce avait eus en divers pays, un Minos, un Cécrops, un Thésée, un Codrus, un Témène, un Cresphonte, un Eurystène, un Patrocle, et les autres semblables, avaient répandu cet esprit dans toute la nation. Ils furent tous populaires, non point en flattant le peuple, mais en procurant son bien, et en faisant régner la loi.

Que dirai-je de la sévérité des jugements ? Quel plus grave tribunal y eut-il jamais que celui de l'aréopage, si révéré dans toute la Grèce, qu'on disait que les dieux mêmes y avaient comparu ? Il a été célèbre dès les premiers temps, et Cécrops apparemment l'avait fondé sur le modèle des tribunaux de l'Égypte. Aucune compagnie n'a conservé si longtemps la réputation de son ancienne sévérité, et l'éloquence trompeuse en a toujours été bannie.

Les Grecs, ainsi policés peu à peu, se crurent capables de se gouverner eux-mêmes, et la plupart des villes se formèrent en républiques. Mais de sages législateurs qui s'élevèrent en chaque pays, un Thalès, un Pythagore, un Pittacus, un Lycurgue, un Solon, un Philolas, et tant d'autres que l'histoire marque, empêchèrent que la liberté ne dégénérât en licence. Des lois simplement écrites et en

petit nombre tenaient les peuples dans le devoir, et les faisaient concourir au bien commun du pays.

L'idée de liberté qu'une telle conduite inspirait était admirable ; car la liberté que se figuraient les Grecs était une liberté soumise à la loi, c'est-à-dire à la raison même reconnue par tout le peuple. Ils ne voulaient pas que les hommes eussent du pouvoir parmi eux. Les magistrats, redoutés durant le temps de leur ministère, redevenaient des particuliers qui ne gardaient d'autorité qu'autant que leur en donnait leur expérience. La loi était regardée comme la maîtresse: c'était elle qui établissait les magistrats, qui réglait leur pouvoir, et qui enfin châtiait leur mauvaise administration.

Enfin la Grèce était charmée de son gouvernement, et les citoyens s'affectionnaient d'autant plus à leur pays qu'ils le conduisaient en commun et que chaque particulier pouvait parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la philosophie pour conserver l'état de la Grèce n'est pas croyable. Plus ces peuples étaient libres, plus il était nécessaire d'y établir, par de bonnes raisons, les règles des mœurs et celle de la société. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Architas, Platon, Xénophon, Aristote, et une infinité d'autres, remplirent la Grèce de ces beaux préceptes. Il y eut des extravagants qui prirent le nom de philosophes : mais ceux qui étaient suivis étaient ceux qui enseignaient à sacrifier l'intérêt particulier et même la vie à l'intérêt général et au salut de l'état ; et c'était la maxime la plus commune des philosophes, qu'il fallait ou se retirer des affaires publiques on n'y regarder que le bien public.

Pourquoi parler des philosophes ? les poètes mêmes, qui étaient dans les mains de tout le peuple, les instruisaient plus encore qu'ils ne les divertissaient. Le plus renommé des conquérants regardait Homère comme un maître qui

lui apprenait à bien régner. Ce grand poète n'apprenait pas moins à bien obéir, et à être bon citoyen. Lui et tant d'autres poètes, dont les ouvrages ne sont pas moins graves qu'ils sont agréables, ne célèbrent que les arts utiles à la vie humaine, ne respirent que le bien public, la patrie, la société, et cette admirable civilité que nous avons expliquée.

Derniers exploits d'Alexandre : sa mort ; suites de cet évènement.

Alexandre fit son entrée dans Babylone avec un éclat qui surpassait tout ce que l'univers avait jamais vu; et, après avoir vengé la Grèce, après avoir subjugué avec une promptitude incroyable toutes les terres de la domination persane, pour assurer de tous côtés son nouvel empire, ou plutôt pour contenter son ambition et rendre son nom plus fameux que celui de Bachus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célèbre vainqueur, Mais celui que les déserts, les fleuves et les montagnes n'étaient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés qui lui demandaient du repos. Réduit à se contenter des superbes monuments qu'il laissa sur le bord de l'Araspe, il ramena son armée par une autre route que celle qu'il avait tenue, et dompta tous les pays qu'il trouva sur son passage.

Il revint à Babylone craint et respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un dieu. Mais cet empire formidable qu'il avait conquis ne dura pas plus longtemps que sa vie, qui fut fort courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus, et avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir solidement ses affaires, laissant un frère imbécile et des enfants

en bas âge, incapables de soutenir un si grand poids. Mais ce qu'il y avait de plus funeste pour sa maison et pour son empire est qu'il laissa des capitaines à qui il avait appris à ne respirer que l'ambition et la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteraient quand il ne serait plus au monde ; pour les retenir, et de peur d'en être dédit, il n'osa nommer ni son successeur ni le tuteur de ses enfants. Il prédit seulement que ses amis célébreraient ses funérailles avec des batailles sanglantes ; et il expira dans la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devait suivre sa mort.

En effet, vous connaissez le partage de son empire et la ruine affreuse de sa maison. Son ancien royaume, la Macédoine, tenu par ces ancêtres depuis tant de siècles, fut envahi de tous côtés comme une succession vacante ; et, après avoir été longtemps la proie du plus fort, il passa enfin à une autre famille. Ainsi ce grand conquérant, le plus renommé et le plus illustre qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race. S'il fut demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'aurait pas tenté ses capitaines, et il eût pu laisser à ses enfants le royaume de ses pères. Mais parce qu'il avait été trop puissant, il fut la cause de la perte de tous les siens ; et voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes !

Rome livrée aux barbares en punition de son attachement à l'idolâtrie.

Rome, qui avait vieilli dans le culte des idoles, avait une peine extrême à s'en défaire, même sous les empereurs chrétiens, et le sénat se faisait un honneur de défendre les dieux de Romulus, auxquels il attribuait toutes les victoires de l'ancienne république. Les empereurs étaient fatigués des députations de ce grand corps, qui deman-

daient le rétablissement de ses idoles, et qui croyait que corriger Rome de ses vieilles superstitions était faire injure au nom romain. Ainsi cette compagnie, composée de ce que l'empire avait de plus grand, et une immense multitude de peuple où se trouvaient presque tous les plus puissants de Rome, ne pouvaient être retirées de leurs erreurs, ni par la prédication de l'Evangile, ni par un si visible accomplissement des anciennes prophéties, ni par la conversion de presque tout le reste de l'empire, ni enfin par celle des princes, dont tous les décrets autorisaient le christianisme. Au contraire, ils continuaient à charger d'opprobres l'Eglise de Jésus-Christ, qu'ils accusaient encore, à l'exemple de leurs pères, de tous les malheurs de l'empire, toujours prêts à renouveler les anciennes persécutions, s'ils n'eussent été réprimés par les empereurs. Les choses étaient encore en cet état au quatrième siècle de l'Eglise et cent ans après Constantin, quand Dieu enfin se ressouvint de tant de sanglants décrets du sénat contre les fidèles, et tout ensemble des cris furieux dont tout le peuple romain, avide du sang chrétien, avait si souvent fait retentir l'amphithéâtre. Il livra donc aux barbares cette ville "enivrée du sang des martyrs," comme parle saint Jean. Dieu renouvela sur elle les terribles châtiments qu'il avait exercés sur Babylone : Rome même est appelée de ce nom. Cette nouvelle Babylone, imitatrice de l'ancienne, comme elle enflée de ses victoires, triomphante dans ses délices et dans ses richesses, souillée de ses idolâtries et persécutrice du peuple de Dieu, tombe aussi comme elle d'une grande chute, et saint Jean chante sa ruine. La gloire de ses conquêtes, qu'elle attribuait à ses dieux, lui est ôtée ; elle est en proie aux barbares, prise trois ou quatre fois, pillée, saccagée, détruite. Le glaive des barbares ne pardonne qu'aux chrétiens. Une autre Rome toute chrétienne sort des cendres de la première ; et c'est seulement après

l'inondation des barbares que s'achève entièrement la victoire de Jésus-Christ sur les dieux romains, qu'on voit non-seulement détruits, mais encore oubliés.

ORAISON FUNÈBRE DE LA DUCHESSE D'ORLÉANS.



J'étais donc encore destiné à rendre ce devoir funèbre à très haute et très puissante princesse Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans. Elle, que j'avais vue si attentive pendant que je rendais le même devoir à la reine sa mère, devait être sitôt après le sujet d'un discours semblable ; et ma triste voix était réservée à ce déplorable ministère ! O vanité ! ô néant ! ô mortels ignorants de leurs destinées ! L'eût-elle cru il y a dix mois ? Et vous, Messieurs, eussiez-vous pensé, pendant qu'elle versait tant de larmes en ce lieu, qu'elle dût sitôt vous y rassembler pour la pleurer elle-même ? Princesse, le digne objet de l'admiration de deux grands royaumes, n'était-ce pas assez que l'Angleterre pleurât votre absence, sans être encore réduite à pleurer votre mort ? et la France qui vous revit avec tant de joie, environnée d'un nouvel éclat, n'avait-elle plus d'autres pompes et d'autres triomphes pour vous, au retour de ce voyage fameux, d'où vous aviez remporté tant de gloire et de si belles espérances ? Vanité des vanités, et tout est vanité. C'est la seule parole qui me reste : c'est la seule réflexion que me permet, dans un accident si étrange, une si juste et si sensible douleur.

Jamais les vanités de la terre n'ont été si clairement découvertes ni si hautement confondues. Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement ; tout est vain en nous, excepté le sincère aveu que nous faisons

devant Dieu de nos vanités et le jugement arrêté qui nous fait mépriser ce que nous sommes.

Considérez, Messieurs, ces grandes puissances que nous regardons de si bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause ; et il les épargne si peu qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si Madame a été choisie pour nous donner une telle instruction. Il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant, mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse! ô nuit effroyable où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se meurt, Madame est morte!... Dans la plupart des hommes, les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup: Madame, cependant, a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissait ; avec quelle grâce vous le savez ; le soir nous la vîmes séchée ; et ces fortes expressions, par lesquelles l'Ecriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines, devaient être pour cette princesse et si précises et si littérales.

A la vérité, Messieurs, rien n'a jamais égalé la fermeté de son âme, ni ce courage paisible qui, sans faire effort pour s'élever, s'est trouvé, par sa naturelle situation, au-dessus des accidents les plus redoutables. Oui, Madame fut douce envers la mort comme elle l'était envers tout le monde. Son grand cœur ni ne s'aigrit, ni ne s'emporta contre elle. Elle ne la brave non plus avec fierté, contente de l'envisager sans émotion, et de la recevoir sans trouble. Triste consolation, puisque, malgré ce

grand courage, nous l'avons perdue. C'est la grande vanité des choses humaines. Après que, par le dernier effort de notre courage, nous avons pour ainsi dire surmonté la mort, elle éteint en nous jusqu'à ce courage par lequel nous semblions la défier. La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie! La voilà telle que la mort nous l'a faite! Encore ce reste tel quel va-t-il disparaître, cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job, avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places. Mais ici notre imagination nous abuse encore. La mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que des tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature ; notre corps prend un autre nom, même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps ; il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue : tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ces malheureux restes.

FRAGMENTS DE SERMONS.

Image de la vie humaine.

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On vous en avertit dès le premier pas ; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas : Marche! Marche!

Un poids invincible, une force irrésistible nous entraîne ; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent sur la route. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux! Non, non ; il faut marcher, il faut courir : telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter : Marche! Marche! Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé : fracas incroyable! inévitable ruine! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, et quelques fruits qu'on perd en les goûtant : enchantement! illusion! Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux : déjà tout commence à s'effacer, les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires : tout se ternit, tout s'efface. L'ombre de la mort se présente ; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord. Encore un pas : déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent. Il faut marcher ; on voudrait retourner en arrière ; plus de moyen : tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

Merveilleuses inventions de l'homme; quelle en est la source.

Je ne suis pas de ceux qui font grand état des connaissances humaines ; et je confesse néanmoins que je ne puis contempler sans admiration ces merveilleuses découvertes qu'a faites la science pour pénétrer la nature, ni tant de belles inventions que l'art a trouvées pour l'accommoder à notre usage. L'homme a presque changé la face du monde : il a su dompter par l'esprit les animaux qui le surmontaient par la force ; il a su discipliner leur humeur

brutale, et contraindre leur liberté indocile. Il a même fléchi par adresse les créatures inanimées : la terre n'a-t-elle pas été forcée, par son industrie, à lui donner des aliments plus convenables ; les plantes, à corriger en sa faveur leur aigreur sauvage ; les venins mêmes, à se tourner en remèdes pour l'amour de lui ? Il serait superflu de vous raconter comme il sait ménager les éléments, après tant de sortes de miracles qu'il fait faire tous les jours aux plus intraitables, je veux dire au feu et à l'eau, ces deux grands ennemis, qui s'accordent néanmoins à nous servir dans des opérations si utiles et si nécessaires. Quoi de plus ? il est monté jusqu'aux cieux : pour marcher plus sûrement, il a appris aux astres à le guider dans ses voyages : pour mesurer plus également sa vie, il a obligé le soleil à rendre compte, pour ainsi dire, de tous ses pas. C'est que Dieu ayant formé l'homme pour être le chef de l'univers, il lui a laissé un certain instinct de chercher ce qui lui manque, dans toute l'étendue de la nature. Comment aurait pu prendre un tel ascendant une créature si faible, et si exposée, selon le corps, aux insultes de toutes les autres, si elle n'avait en son esprit une force supérieure à toute la nature visible, un souffle immortel de l'esprit de Dieu, un rayon de sa face, un trait de sa ressemblance ? Non, non, il ne se peut autrement.

DE LA CONNAISSANCE DE DIEU ET DE SOI-MEME.

En quoi les hommes diffèrent des animaux.

L'homme, animal superbe, qui veut s'attribuer à lui-même tout ce qu'il connaît d'excellent, et qui ne veut rien céder à son semblable, fait des efforts pour trouver que les bêtes le valent bien, ou qu'il y a peu de différence entre lui et elles. Une si étrange dépravation, qui nous

fait voir d'un côté combien notre orgueil nous enfle, et de l'autre combien notre sensualité nous ravilit, ne peut être corrigée que par une sérieuse considération des avantages de notre nature. Voici donc ce qu'elle a de grand, et dont nous ne voyons dans les animaux aucune apparence.

La nature humaine connaît Dieu : et voilà déjà, par ce seul mot, les animaux au-dessous d'elle jusqu'à l'infini. Car qui serait assez insensé pour dire qu'ils aient seulement le moindre soupçon de cette excellente nature qui a fait toutes les autres?

La nature humaine, en connaissant Dieu, a l'idée du bien et du vrai, d'une sagesse infinie, d'une puissance absolue, d'une droiture infaillible, en un mot, de la perfection.

La nature humaine connaît l'éternité et des vérités éternelles, et elle ne cesse de les chercher au milieu de tout ce qui change : elle aperçoit l'ordre du monde, la beauté incomparable des astres, la régularité de leurs mouvements, les grands effets du cours du soleil, qui ramène les saisons et donne à la terre tant de différentes parures, Notre raison se promène par tous les ouvrages de Dieu, où voyant, et dans le détail et dans le tout, une sagesse d'un côté si éclatante, et de l'autre si profonde et si cachée, elle est ravie et se perd dans cette contemplation.

Alors apparaît à elle la belle et véritable idée d'une vie hors de cette vie, d'une vie qui se passe toute dans la contemplation de la vérité : elle voit qu'elle doit réduire toutes ses pensées à une seule, qui est celle de servir fidèlement ce Dieu dont elle est l'image.

Mais en même temps elle voit qu'elle doit aimer, pour l'amour de lui, tout ce qu'elle trouve honoré de cette divine ressemblance, c'est-à-dire tous les hommes.

NOTES.

Page Ligne

191.— 7. "Police" ici a le sens de civilisation civique avancée, selon l'étymologie du mot. — "Policés" plus bas est l'adjectif.

13. "Était à se rendre." La forme actuelle est: était DE se rendre, DE se laisser...

192.—11. "Conspire" dans le sens primitif. On dirait maintenant: concourt.

13. Minos, roi de Crète; Cécrops, fondateur d'Athènes, au seizième siècle avant l'ère chrétienne; Thésée, Codrus, etc. Ce sont à peu près les seuls anciens rois de Grèce dont l'histoire ait conservé le nom.

20. "Aréopage," très ancien et fameux tribunal d'Athènes.

193.— 5. Belle définition de ce que la loi est, ou devrait être.

8. Cela rappelle bien ce qui se passe en Amérique.

34. "Regarder" = avoir en vue.

34. Alexandre-le-Grand.

194.—22. "Araspe," rivière de Perse près de Persépolis, aujourd'hui Bendemir.

195.— 6. "Dédit" a le sens de: désobéi.

196.—22. Saint Jean, auteur de l'Apocalypse (*Revelation*).

197.— 4. Fille de Henriette de France, reine d'Angleterre. Elle mourut dans la fleur de la jeunesse et l'éclat de la grandeur, à l'âge de vingt-six ans. Sa mort presque soudaine fit croire qu'elle avait été empoisonnée.

16. Cette apostrophe directe a quelque chose de saisissant.

17. Allusion à un voyage qu'elle avait fait en Angleterre en vue d'établir une entente avec la France.

198.— 3. Grandes puissances, c'est-à-dire les grands personnages, rois, princes et seigneurs.

8. Madame avec M majuscule, le titre officiel de la duchesse d'Orléans.

13. "Enchantés," *infatuated*.

16. "Étonnante," comme dans *Athalie*, p. 164, l. 23, c'est-à-dire qui frappe comme le tonnerre.

17. On rapporte qu'à ces paroles pathétiques, l'auditoire éclata en sanglots.

199.— 7. "Tel quel," *such as it is*.

18. Tout ce passage est d'une vigueur d'expression incomparable.

27. Cette "image" est d'une vérité tragique.

200.—26. "Font grand état"=ont grande estime.

29. "Qu'a faites." Quel est le sujet?

201.—18. "Comment aurait pu." Le sujet est "une créature." Tournure insolite: de nos jours, on dirait: comment une créature... aurait-elle pu prendre...?

22. "Un souffle," *a breath*.

QUESTIONS.

1. Quel est en réalité le plus brillant génie du siècle de Louis XIV? — 2. Donnez quelques détails sur sa vie. — 3. Quels postes occupa-t-il? — 4. Fut-il homme de lettres proprement dit? — 5. Quel titre lui a-t-on donné? — 6. Que dit-on de son éloquence? — 7. Quels ouvrages sont cités ici? Donnez une idée sommaire de chacun. — 8. Qu'est-ce que les Grecs avaient appris des Égyptiens? — 9. Quel était l'esprit de l'éducation en Grèce? — 10. Que pouvez-vous dire des jugements? des législateurs grecs? — 11. Quelle était l'idée de la liberté chez les Grecs? — 12. Quelle influence eurent les philosophes? les poètes? — 13. Que fit Alexandre dans ses dernières années à Babylone et aux Indes? — 14. A quel âge mourut-il? et dans quelles circonstances? — 15. Que s'ensuivit-il? — 16. Que savez-vous de la persistance de l'idée d'idolâtrie à Rome? — 17. Comment Dieu la punit-il? — 18. Quel contraste présente Bossuet d'abord dans l'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans? et quelle apostrophe? — 19. Quelle leçon tire-t-il de la mort de la duchesse? — 20. Citez l'exclamation pathétique qui rappelle cet évènement. — 21. Quelle description frappante Bossuet donne-t-il de ce qui suit la mort? — 22. Résumez l'idée principale de "l'image de la vie humaine."—23. Quelles sont ces merveilleuses inventions de l'homme? et quelle en est la source? — 24. Quelles preuves vraiment frappantes Bossuet donne-t-il de la supériorité de l'homme sur les animaux?

CHAPITRE X.

FÉNELON (1651-1715). — SES ŒUVRES.

Le seul nom de Fénelon rappelle ce que la vertu chrétienne a de plus touchant, ce que le style français a de plus accompli. Issu d'une noble famille, il fut entraîné de bonne heure par une vocation décidée vers l'état ecclésiastique. Comme Bossuet, il se dévoua aux missions en province, et comme lui, il dut à ses travaux et à son mérite d'être appelé à un poste des plus élevés; il fut choisi pour être le précepteur du petit-fils de Louis XIV, l'héritier présomptif du trône. C'est au cours de ce travail d'éducation qu'il écrivit, pour son élève, la plupart de ses ouvrages: *Les Dialogues des Morts*, expression dramatique des réflexions inspirées à l'enfant par l'étude de l'histoire; *le Traité sur l'Existence de Dieu*, *les Fables*, où d'excellentes leçons se déguisent sous de gracieuses fictions, et enfin le *Télémaque*.

Nommé archevêque de Cambrai en 1694, Fénelon se montra le modèle des évêques, d'une charité aimable et d'une piété profonde, se sacrifiant constamment pour ses ouailles.

Fénelon a fait une profonde impression sur ses contemporains, non moins par ses qualités personnelles que par son génie. "Veut-on dessiner, a dit un grand seigneur italien, la grandeur idéale? qu'on essaye d'imaginer quelque chose qui surpasse Fénelon: on n'y réussira pas." Un autre renchérit encore: "Quel admirable génie! dit-il, quelle bonté de cœur, quelle sincérité se remarque dans ses écrits! quel éclat de paroles et d'images!"

Outre ces travaux spéciaux, Fénelon a laissé d'autres œuvres remarquables, notamment un *Traité de l'Education des Filles*, dans lequel il devance de près de deux siècles sur ce sujet les idées libérales de nos jours, et la *Lettre sur les occupations de l'Académie française*.

Fénelon avait été élu à l'Académie en 1693.

De son ouvrage principal, le *Télémaque*, qu'il faut lire tout entier, on peut dire que c'est la digne suite de l'*Odyssée* d'Homère. C'est une véritable épopée en prose poétique, dont le héros est le jeune

fils d'Ulysse, Télémaque, allant à la recherche de son père sous la conduite de Minerve, et passant par de nombreuses aventures, fort intéressantes et très instructives. Le style est plein de charme. C'est une lecture des plus attachantes et des plus instructives.

AVENTURES DE TÉLÉMAQUE.

(Commencement du Chap. Ier.)

Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse. Dans sa douleur, elle se trouvait malheureuse d'être immortelle. Sa grotte ne résonnait plus de son chant : les nymphes qui la servaient n'osaient lui parler. Elle se promenait souvent seule sur les gazons fleuris dont un printemps éternel bordait son île ; mais ces beaux lieux, loin de modérer sa douleur, ne faisaient que lui rappeler le triste souvenir d'Ulysse, qu'elle y avait vu tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeurait immobile sur le rivage de la mer, qu'elle arrosait de ses larmes ; et elle était sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau d'Ulysse, fendant les ondes, avait disparu à ses yeux.

Tout à coup, elle aperçut les débris d'un navire qui venait de faire naufrage, des bancs de rameurs mis en pièces, des rames écartées çà et là sur le sable, un gouvernail, un mât, des cordages flottants sur la côte : puis elle découvre de loin deux hommes, dont l'un paraissait âgé, l'autre, quoique jeune, ressemblait à Ulysse. Il avait sa douceur et sa fierté, avec sa taille et sa démarche majestueuse. La déesse comprit que c'était Télémaque, fils de ce héros. Mais, quoique les dieux surpassent de loin en connaissance tous les hommes, elle ne put découvrir quel était cet homme vénérable dont Télémaque était accompagné : c'est que les dieux supérieurs cachent aux inférieurs tout ce qui leur plaît ; et Minerve, qui accompagnait

Télémaque sous la figure de Mentor, ne voulait pas être connue de Calypso.

Cependant Calypso se réjouissait d'un naufrage qui mettait dans son île le fils d'Ulysse, si semblable à son père. Elle s'avance vers lui ; et, sans faire semblant de savoir qui il est :

"D'où vous vient, lui dit-elle, cette témérité d'aborder en mon île? Sachez, jeune étranger, qu'on ne vient pas impunément dans mon empire."

Elle tâchait de couvrir sous ces paroles menaçantes la joie de son cœur, qui éclatait malgré elle sur son visage. Télémaque lui répondit :

"O vous, qui que vous soyez, mortelle ou déesse, quoique à vous voir on ne puisse vous prendre que pour une divinité, seriez-vous insensible au malheur d'un fils qui, cherchant son père à la merci des vents et des flots, a vu briser son navire contre vos rochers?

"Quel est donc votre père que vous cherchez?" reprit la déesse. "Il se nomme Ulysse, dit Télémaque; c'est un des rois qui ont, après un siège de dix ans, renversé la fameuse Troie. Son nom fut célèbre dans toute la Grèce et dans toute l'Asie, par sa valeur dans les combats, et plus encore par sa sagesse dans les conseils. Maintenant, errant dans toute l'étendue des mers, il parcourt tous les écueils les plus terribles. Sa patrie semble fuir devant lui. Pénélope, sa femme, et moi, nous avons perdu l'espérance de le revoir. Je cours, avec les mêmes dangers que lui, pour apprendre où il est. Mais, que dis-je! peut-être qu'il est maintenant enseveli dans les profonds abîmes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs; et si vous savez, ô déesse, ce que les destinées ont fait pour sauver ou pour perdre Ulysse, daignez en instruire son fils Télémaque."

Calypso, étonnée et attendrie de voir dans une si vive jeunesse tant de sagesse et d'éloquence, ne pouvait rassa-

sier ses yeux en le regardant; et elle demeurait en silence. Enfin elle lui dit :

"Télémaque, nous vous apprendrons ce qui est arrivé à votre père. Mais l'histoire en est longue: il est temps de vous délasser de tous vos travaux. Venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils: venez; vous serez ma consolation dans ma solitude; et je ferai vótre bonheur, pourvu que vous sachiez en jouir."

Télémaque suivait la déesse accompagnée d'une foule de jeunes nymphes, au-dessus desquelles elle s'élevait de toute la tête, comme un grand chêne dans une forêt élève ses branches épaisses au-dessus de tous les arbres qui l'environnent. Il admirait l'éclat de sa beauté, la riche pourpre de sa robe longue et flottante, ses cheveux noués par derrière négligemment, mais avec grâce, le feu qui sortait de ses yeux, et la douceur qui tempérait cette vivacité. Mentor, les yeux baissés, gardant un silence modeste, suivait Télémaque.

On arriva à la porte de la grotte de Calypso, où Télémaque fut surpris de voir, avec une apparence de simplicité rustique, des objets propres à charmer les yeux. Il est vrai qu'on n'y voyait ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statues, mais cette grotte était taillée dans le roc, en voûte pleine de rocailles et de coquilles; elle était tapissée d'une jeune vigne qui étendait ses branches souples également de tous côtés. Les doux zéphyrs conservaient en ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur; des fontaines, coulant avec un doux murmure sur des prés semés d'amarantes et de violettes, formaient en divers lieux des bains aussi purs et aussi clairs que le cristal; mille fleurs naissantes émaillaient les tapis verts dont la grotte était environnée. Là on trouvait un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, et dont la fleur, qui se renouvelle dans toutes

les saisons, répand le plus doux de tous les parfums; ce bois semblait couronner ces belles prairies, et formait une nuit que les rayons du soleil ne pouvaient percer; là on n'entendait jamais que le chant des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau qui, se précipitant du haut d'un rocher, tombait à gros bouillons pleins d'écume, et s'enfuyait au travers de la prairie.

La grotte de la déesse était sur le penchant d'une colline; de là on découvrait la mer, quelquefois claire et unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle se brisait en gémissant et élevant ses vagues comme des montagnes; d'un autre côté, on voyait une rivière où se formaient des îles bordées de tilleuls fleuris et de hauts peupliers qui portaient leurs têtes superbes jusque dans les nues. Les divers canaux qui formaient ces îles semblaient jouer dans la campagne: les uns roulaient leurs eaux claires avec rapidité, d'autres avaient une eau paisible et dormante; d'autres, par de longs détours, revenaient sur leurs pas, comme pour remonter vers leur source, et semblaient ne pouvoir quitter ces bords enchantés. On apercevait de loin des collines et des montagnes qui se perdaient dans les nues, et dont la figure bizarre formait un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étaient couvertes de pampre vert qui pendait en festons: le raisin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvait se cacher sous les feuilles, et la vigne était accablée sous son fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier, et tous les autres arbres, couvraient la campagne et en faisaient un grand jardin.

Calypso, ayant montré à Télémaque toutes ces beautés naturelles, lui dit:

"Reposez-vous; vos habits sont mouillés, il est temps que vous en changiez : ensuite nous nous reverrons; et je vous raconterai des histoires dont votre cœur sera touché."

En même temps, elle le fit entrer avec Mentor dans le lieu le plus secret et le plus reculé d'une grotte voisine de celle où la déesse demeurait. Les nymphes avaient eu soin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cèdre, dont la bonne odeur se répandait de tous côtés; et elles y avaient laissé des habits pour les nouveaux hôtes.

TRAITÉ DE L'EXISTENCE DE DIEU.

Dieu révélé par la Nature. — La Terre.

Qui est-ce qui a suspendu ce globe de la terre, qui est immobile? qui est-ce qui en a posé les fondements? Rien n'est, ce semble, plus vil qu'elle; les plus malheureux la foulent aux pieds. Mais c'est pourtant pour la posséder qu'on donne tous les plus grands trésors. Si elle était plus dure, l'homme ne pourrait en ouvrir le sein pour la cultiver; si elle était moins dure, elle ne pourrait le porter; il enfoncerait partout, comme il enfonce dans le sable ou dans un bourbier. C'est du sein inépuisable de la terre que sort tout ce qu'il y a de plus précieux. Cette masse informe, vile et grossière, prend toutes les formes les plus diverses, et elle seule devient tour à tour tous les biens que nous lui demandons: cette boue si sale se transforme en mille beaux objets qui charment les yeux; en une seule année, elle devient branches, boutons, feuilles, fleurs, fruits et semences, pour renouveler ses libéralités en faveur des hommes. Rien ne l'épuise: plus on déchire ses entrailles, plus elle est libérale. Après tant de siècles, pendant lesquels tout est sorti d'elle, elle n'est point encore usée: elle ne ressent aucune vieillesse; ses entrailles sont encore pleines des mêmes trésors. Mille générations ont passé dans son sein: tout vieillit, excepté elle seule; elle se rajeunit chaque année au printemps. Elle ne manque

jamais aux hommes : mais les hommes insensés se manquent à eux-mêmes, en négligeant de la cultiver; c'est par leur paresse et par leurs désordres qu'ils laissent croître les ronces et les épines en la place des vendanges et des moissons: ils se disputent un bien qu'ils laissent perdre. Les conquérants laissent en friche la terre pour la possession de laquelle ils ont fait périr tant de milliers d'hommes et ont passé leur vie dans une si terrible agitation. Les hommes ont devant eux des terres immenses qui sont vides et incultes; et ils renversent le genre humain pour un coin de cette terre si négligée.

La terre, si elle était bien cultivée, nourrirait cent fois plus d'hommes qu'elle n'en nourrit. L'inégalité même des terroirs, qui paraît d'abord un défaut, se tourne en ornement et en utilité. Les montagnes se sont élevées, et les vallons sont descendus en la place que le Seigneur leur a marquée. Ces diverses terres, suivant les divers aspects du soleil, ont leurs avantages. Dans ces profondes vallées, on voit croître l'herbe fraîche pour nourrir les troupeaux; auprès d'elles s'ouvrent de vastes campagnes, revêtues de riches moissons. Ici des côteaux s'élèvent comme en amphithéâtre, et sont couronnés de vignobles et d'arbres fruitiers; là de hautes montagnes vont porter leur front glacé jusque dans les nues, et les torrents qui en tombent sont les sources des rivières. Les roches, qui montrent leur cime escarpée, soutiennent la terre des montagnes, comme les os du corps humain en soutiennent les chairs. Cette variété fait le charme des paysages, et en même temps elle satisfait aux divers besoins des peuples.

L'Eau.

Regardons maintenant ce qu'on appelle l'eau : c'est un corps liquide, clair et transparent. D'un côté, il coule, il échappe, il s'enfuit ; de l'autre, il prend toutes les formes

des corps qui l'environnent, n'en ayant aucune par lui-même. Si l'eau était un peu raréfiée, elle deviendrait une espèce d'air ; toute la face de la terre serait sèche et stérile ; il n'y aurait que des animaux volatiles ; nulle espèce d'animal ne pourrait nager, nul poisson ne pourrait vivre ; il n'y aurait aucun commerce par la navigation. Quelle main industrieuse a su épaissir l'eau en subtilisant l'air, et distinguer si bien ces deux espèces de corps fluides?

Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle ne pourrait plus soutenir ces prodigieux édifices flottants qu'on nomme vaisseaux : les corps les moins pesants s'enfonceraient d'abord dans l'eau. Qui est-ce qui a pris le soin de choisir une si juste configuration de parties et un degré si précis de mouvement, pour rendre l'eau si fluide, si insinuante, si propre à échapper, si incapable de toute consistance, et néanmoins si forte pour porter et si impétueuse pour entraîner les plus pesantes masses? Elle est docile ; l'homme la mène, comme un cavalier mène son cheval, sur la pointe des rochers ; il la distribue comme il lui plaît ; il l'élève sur les montagnes escarpées, et se sert de son poids même pour lui faire faire des chutes qui la font remonter autant qu'elle est descendue. Mais l'homme, qui mène les eaux avec tant d'empire, est à son tour mené par elle. L'eau est une des plus grandes forces mouvantes que l'homme sache employer, pour suppléer à ce qui lui manque, dans les arts les plus nécessaires, par la petitesse et par la faiblesse de son corps.

Mais ces eaux, qui, nonobstant leur fluidité, sont des masses si pesantes, ne laissent pas de s'élever au-dessus de nos têtes, et d'y demeurer longtemps suspendues. Voyez-vous ces nuages qui volent comme sur les ailes des vents? S'ils tombaient tout à coup par de grosses colonnes d'eau, rapides comme des torrents, ils submergeraient et

détruiraient tout dans l'endroit de leur chute, et le reste des terres demeurerait aride. Quelle main les tient dans ces réservoirs suspendus, et ne leur permet de tomber que goutte à goutte, comme si on les distillait par un arrosoir? D'où vient qu'en certains pays chauds, où il ne pleut presque jamais, les rosées de la nuit sont si abondantes qu'elles suppléent au défaut de la pluie ; et qu'en d'autres pays, tels que les bords du Nil et du Gange, l'inondation régulière des fleuves, en certaines saisons, pourvoit à point nommé au besoin des peuples, pour arroser les terres? Peut-on s'imaginer des mesures mieux prises pour rendre tous les pays fertiles ?

Ainsi l'eau désaltère non seulement les hommes, mais encore les campagnes arides ; et celui qui nous a donné ce corps fluide l'a distribué avec soin sur la terre, comme les canaux d'un jardin. Les eaux tombent des hautes montagnes, où leurs réservoirs sont placés ; elles s'assemblent en gros ruisseaux dans les vallées : les rivières serpentent dans les vastes campagnes, pour les mieux arroser ; elles vont enfin se précipiter dans la mer, pour en faire le centre du commerce de toutes les nations. Cet Océan, qui semble mis au milieu des terres pour en faire une éternelle séparation, est au contraire le rendez-vous de tous les peuples, qui ne pourraient aller par terre d'un bout du monde à l'autre qu'avec des fatigues, des longueurs et des dangers incroyables. C'est par ce chemin sans traces, au travers des abîmes, que l'ancien monde donne la main au nouveau, et que le nouveau prête à l'ancien tant de commodités et de richesses.

Les eaux, distribuées avec tant d'art, font une circulation dans la terre, comme le sang circule dans le corps humain. Mais, outre cette circulation perpétuelle de l'eau, il y a encore le flux et le reflux de la mer. Ne cherchons point les causes de cet effet si mystérieux ; ce qui

est certain, c'est que la mer vous porte et vous reporte précisément aux mêmes lieux, à certaines heures. Qui est-ce qui la fait se retirer, et puis revenir sur ses pas, avec tant de régularité? Un peu plus, un peu moins de mouvement dans cette masse fluide déconcerterait toute la nature : un peu plus de mouvement dans les eaux qui remontent inonderait des royaumes entiers. Qui est-ce qui a su prendre des mesures si justes dans des corps immenses? Qui est-ce qui a su éviter le trop et le trop peu? Quel doigt a marqué à la mer la borne immobile qu'elle doit respecter dans la suite de tous les siècles, en lui disant : "Là vous viendrez briser l'orgueil de vos vagues?" Mais ces eaux si coulantes deviennent tout à coup, pendant l'hiver, dures comme des rochers ; les sommets des hautes montagnes ont même en tout temps des glaces et des neiges, qui sont les sources des rivières, et qui, abreuvant les pâturages, les rendent plus fertiles. Ici les eaux sont douces, pour désaltérer l'homme ; là elles ont un sel, qui assaisonne et rend incorruptibles nos aliments.

DIALOGUES DES MORTS.

Charles-Quint et un jeune Moine de Saint-Just.

CH. Allons, mon frère, il est temps de se lever ; vous dormez trop pour un jeune novice qui doit être fervent.

LE M. Quand voulez-vous que je dorme, sinon pendant que je suis jeune? Le sommeil n'est point incompatible avec la ferveur.

CH. Quand on aime l'office, on est bientôt éveillé.

LE M. Oui, quand on est à l'âge de votre Majesté ; mais au mien, on dort tout debout.

CH. Eh bien! mon frère, c'est aux gens de mon âge à éveiller la jeunesse trop endormie.

LE M. Est-ce que vous n'avez plus rien de meilleur à

faire ? Après avoir si longtemps troublé le repos du monde entier, ne sauriez-vous me laisser le mien ?

Ch. Je trouve qu'en se levant ici de bon matin, on est encore bien en repos dans cette profonde solitude.

Le M. Je vous entends, sacrée Majesté : quand vous vous êtes levé ici de bon matin, vous y trouvez la journée bien longue : vous êtes accoutumé à un plus grand mouvement ; avouez-le sans façon. Vous vous ennuyez de n'avoir ici qu'à prier Dieu, qu'à monter vos horloges, et qu'à éveiller de pauvres novices qui ne sont pas coupables de votre ennui.

Ch. J'ai ici douze domestiques que je me suis réservés.

Le M. C'est une triste conversation pour un homme qui était en commerce avec toutes les nations connues.

Ch. J'ai un petit cheval pour me promener dans ce beau vallon orné d'orangers, de myrtes, de grenadiers, de lauriers et de mille fleurs, au pied de ces belles montagnes de l'Estramadure couvertes de troupeaux innombrables.

Le M. Tout cela est beau; mais tout cela ne parle point. Vous voudriez un peu de bruit et de fracas.

Ch. J'ai cent mille écus de pension.

Le M. Assez mal payés. Le roi votre fils n'en a guère de soin.

Ch. Il est vrai qu'on oublie bientôt les gens qui se sont dépouillés et dégradés.

Le M. Ne comptiez-vous pas là-dessus quand vous avez quitté votre couronne ?

Ch. Je voyais bien que cela devait être ainsi.

Le M. Si vous avez compté là-dessus, pourquoi vous étonnez-vous de le voir arriver ? Tenez-vous-en à votre premier projet : renoncez à tout ; oubliez tout ; ne désirez plus rien ; reposez-vous, et laissez reposer les autres.

Ch. Mais je vois que mon fils, après la bataille de Saint-Quentin, n'a pas su profiter de la victoire ; il devait être

déjà à Paris. Le comte d'Egmont lui a gagné une autre bataille à Gravelines ; et il laisse tout perdre. Voilà Calais repris par le duc de Guise sur les Anglais ; voilà ce même duc qui a pris Thionville pour couvrir Metz. Mon fils gouverne mal : il ne suit aucun de mes conseils ; il ne me paye point ma pension ; il méprise ma conduite, et les plus fidèles serviteurs dont je me suis servi. Tout cela me chagrine et m'inquiète.

Le M. Quoi! n'étiez-vous venu chercher le repos dans cette retraite qu'à condition que le roi votre fils ferait des conquêtes, croirait tous vos conseils, et achèverait d'exécuter tous vos projets?

Ch. Non ; mais je croyais qu'il ferait mieux.

Le M. Puisque vous avez tout quitté pour être en repos, demeurez-y, quoi qu'il arrive ; laissez faire le roi votre fils comme il voudra. Ne faites point dépendre votre tranquillité des guerres qui agitent le monde ; vous n'en êtes sorti que pour n'en plus entendre parler. Mais, dites la vérité, vous ne connaissiez guère la solitude quand vous l'avez cherchée ; c'est par inquiétude que vous avez désiré le repos.

Ch. Hélas! mon pauvre enfant, tu ne dis que trop vrai ; et Dieu veuille que tu ne te sois point mécompté comme moi en quittant le monde dans ce noviciat!

NOTES.

Page Ligne

206.— 3. Fénelon reprend, en effet, dans un sens, la suite de l'Odyssée. Le séjour d'Ulysse dans l'île de Calypso est raconté au long par Homère.—Ulysse, le héros de l'Odyssée, est l'un des principaux chefs des Grecs qui ont fait le siège de Troie.

5. Résonner, *to re-echo:* ne pas confondre avec raisonner, *to reason.*

8. Cette île était Ogygie, aujourd'hui Gozo, à 5 milles de Malte.

27. Minerve, déesse de la sagesse, l'*Athéné* des Grecs.

Page Ligne

207.— 1. Mentor était un des plus fidèles amis d'Ulysse.
25. Virgile dit: *Italiam sequimur fugientem.*

208.— 5. "Travaux" = fatigues.
33. Description pour dire: des orangers.—Beaucoup des détails de ce tableau sont tirés du poème d'Homère.

209.— 2. "Prairies." Notez que le mot en français signifie *meadows.*
15. "Superbes." Dans le sens latin = orgueilleuses.
23. "A souhait," *just what one would wish.*

210.—11. "Plus vil," *of less value.*
18. "Que sort." Quel est le sujet de ce verbe?
27. "Usée," *worn out:* non pas *used.*
28. "Ses entrailles sont encore pleines," *inside it is yet full.*

211.— 1. "Se manquent à eux-mêmes," *fail to do what is due to themselves.*
7. "Mille," *thousand:* milliers, *thousands.*
14. "Terroirs" = variétés de terrains.

212.—30. "Ne laissent pas de s'élever," *yet rise:* "ne pas laisser de," *and yet.* Cf. note l. 28, p. 25.

213.—28. Le nouveau (monde).

214.—21. En 1556, Charles-Quint, roi d'Espagne et empereur, malade et fatigué du gouvernement, abdiqua toutes ses couronnes et se retira au monastère de Saint-Just, en Espagne. Mais comme la vie et le pouvoir n'étaient qu'un pour lui, il s'en repentit. Le chagrin abrégea sa vie.
24. "Novice," *on probation.*
28. "L'office," *religious service.*
33. "Vous n'avez plus rien de meilleur," *you have nothing better left.* Maintenant, on dit: rien de mieux.

215.— 5. "Sacrée Majesté." L'emploi du mot sacré devant un nom est devenu désagréable. Il faudrait dire de nos jours: Majesté sacrée.
8. "Sans façon = franchement.
9. "Monter vos horloges." Charles-Quint avait plusieurs horloges qu'il s'amusait à faire marcher.
22. "Votre fils," Philippe II d'Espagne, sous qui fut tentée l'expédition de l'Armada.
33. "La bataille de Saint Quentin," remportée par les Espagnols sur les Français. Saint-Quentin n'est pas bien loin de Paris.

216.—22. "Que tu ne te sois point mécompté," peu employé maintenant. On dirait: que tu ne te sois point mépris.

QUESTIONS.

1. Que rappelle le nom de Fénelon?—2. Donnez les détails de sa vie. —3. Quels ouvrages a-t-il écrits? et pour qui principalement?—4. Quelle impression a-t-il faite sur ses contemporains? et par quelles

qualités?—5. Que pouvez-vous dire du *Télémaque*?—6. Quel est le sujet de la douleur de Calypso?—7. Qu'aperçoit-elle?—8. Qui voit-elle?—9. Que dit Calypso? et que répond Télémaque?—10. Que propose la déesse?—11. Description de la grotte de Calypso et de ce que l'on voit de la colline.—12. Comment traite-t-elle les nouveaux venus?—13. Qu'est la terre en soi? et que devient-elle par le travail de l'homme?—14. Que dit l'auteur de la guerre?—15. Quels avantages découlent de la variété des terrains?—16. Quelles qualités spécifiques possède l'eau?—17. Quels avantages spéciaux en découlent?—18. Quel parti sait en tirer l'homme?—19. Quelle mesure Dieu a-t-il imposée aux mouvements des eaux?—20. Quels sont les personnages du dialogue?—21. Sur quel sujet commence la discussion?—22. Qu'est-ce que l'ex-empereur a pour s'occuper?—23. Quelles préoccupations a-t-il?—24, Quels sages conseils lui donne le novice?

CHAPITRE XI.

BOILEAU-DESPRÉAUX (1635-1711). SES ŒUVRES.

LA BRUYÈRE (1639-1696), LES CARACTÈRES.

L'œuvre de Boileau ressemble singulièrement à celle du fameux poète anglais Pope, qui vint trente ans après lui. Boileau, en effet, a écrit des *Satires*, des *Epîtres*, un *Art poétique* et un poème héroï-comique, le *Lutrin*. Comme Pope, le satirique français a quelque peu perdu en considération devant les idées de liberté qui dominent la littérature moderne. Cependant, il est moins artificiel que le poète anglais.

Longtemps Boileau a régné en souverain, comme le maître absolu de la critique: il avait continué avec une autorité plus grande encore l'œuvre épurative de Malherbe (Voir p. 17). Il fut en réalité le précepteur de son siècle, et il instruisit non seulement les écrivains, mais aussi, et peut-être surtout, le public dont il forma le goût.

Boileau étudia d'abord le droit, et fut reçu avocat, sans jamais plaider. Il étudia la théologie avec tout aussi peu de succès. Son génie l'entraînait à la poésie, et il se fit l'imitateur d'Horace. Dans ses premières productions, les *Satires*, il attaqua avec beaucoup d'esprit et de succès les mauvais poètes et le mauvais goût. La plupart de ses *Epîtres*, où se rencontrent encore quelques traits mordants, montrent une grande perfection de style. On lit moins maintenant son *Art poétique*, exposition fort claire de la doctrine littéraire de son temps.

Sa grande qualité est de s'être attaché à faire prévaloir en littérature les idées de sens commun. C'est par là, aussi bien que par la forme excellente de ses vers, qu'il mérite encore d'être lu. Son rare jugement, son exquise culture d'esprit l'élevèrent au rang des écrivains de génie.

Boileau fut élu à l'Académie française en même temps que La Fontaine, en 1684

SATIRE III.

Le Festin ridicule.

. . . . . . Dans une chambre haute,
En dépit des volets, le soleil irrité
Formait un poêle ardent au milieu de l'été.
Le couvert était mis dans ce lieu de plaisance,
Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connaissance,
Deux nobles campagnards grands lecteurs de romans,
Qui m'ont dit tout Cyrus dans leurs longs compliments.
J'enrageais. Cependant on apporte un potage.
Un coq y paraissait en pompeux équipage,
Qui, changeant sur ce plat et d'état et de nom,
Par tous les conviés s'est appelé chapon...
On s'assied : mais d'abord notre troupe serrée
Tenait à peine autour d'une table carrée,
Où chacun, malgré soi, l'un sur l'autre porté,
Faisait un tour à gauche et mangeait de côté.
Jugez en cet état si je pouvais me plaire,
Moi qui ne compte rien, ni le vin ni la chère,
Si l'on n'est plus au large assis en un festin
Qu'aux sermons de Cassagne ou de l'abbé Cotin...
J'approuvais tout pourtant de la mine et du geste,
Pensant qu'au moins le vin dût réparer le reste.
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande : et d'abord
Un laquais effronté m'apporte un rouge bord
D'un Auvernat fumeux, qui, mêlé de Lignage,
Se vendait chez Crenet pour vin de l'Ermitage,
Et qui, rouge et vermeil, mais fade et doucereux,
N'avait rien qu'un goût plat et qu'un déboire affreux.
A peine ai-je senti cette liqueur traîtresse.
Que de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adresse.
Toutefois avec l'eau que j'y mets à foison
J'espérais adoucir la force du poison.

Mais, qui l'aurait pensé ? pour comble de disgrâce,
Par le chaud qu'il faisait nous n'avions point de glace.
Point de glace, bon Dieu ! dans le fort de l'été!
Au mois de juin! Pour moi, j'étais si transporté,
Que, donnant de fureur tout le festin au diable,
Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table ;
Et dût-on m'appeler et fantasque et bourru,
J'allais sortir enfin quand le rôt a paru.
Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques
S'élevaient trois lapins, animaux domestiques,
Qui, dès leur tendre enfance élevés dans Paris,
Sentaient encor le chou dont ils furent nourris...
Tous mes sots, à l'instant changeant de contenance,
Ont loué du festin la superbe ordonnance;
Tandis que mon faquin, qui se voyait priser,
Avec un ris moqueur les priait d'excuser.
Surtout certain hâbleur, à la gueule affamée,
Qui vint à ce festin conduit par la fumée,
Et qui s'est dit profès dans l'ordre des coteaux,
A fait en bien mangeant l'éloge des morceaux.
Je riais de le voir avec sa mine étique,
Son rabat jadis blanc et sa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiers
Et nos pigeons cauchois en superbes ramiers,
Et pour flatter notre hôte, observant son visage,
Composer sur ses yeux son geste et son langage ;
Quand notre hôte charmé, m'avisant sur ce point:
" Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point?
Je vous trouve aujourd'hui l'âme tout inquiète,
Et les morceaux entiers restent sur votre assiette.
Aimez-vous la muscade ? on en a mis partout.
Ah ! monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux goût!
Quand on parle de sauce, il faut qu'on y raffine :
Pour moi, j'aime surtout que le poivre y domine,

Ma foi, tout est passable, il le faut confesser,
Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser... "
. . . . Un jambon d'assez maigre apparence
Arrive sous le nom de jambon de Mayence.
Un valet le portait, marchant à pas comptés,
Comme un recteur suivi des quatre facultés.
Deux marmitons crasseux, revêtus de serviettes,
Lui servaient de massiers, et portaient deux assiettes
L'une de champignons avec des ris de veau,
Et l'autre de pois verts qui se noyaient dans l'eau.
Un spectacle si beau surprenant l'assemblée
Chez tous les conviés la joie est redoublée ;
Et la troupe, à l'instant cessant de fredonner,
D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.
Le vin au plus muet fournissant des paroles,
Chacun a débité ses maximes frivoles,
Réglé les intérêts de chaque potentat,
Corrigé la police et réformé l'État,
Puis, de là s'embarquant dans la nouvelle guerre,
A vaincu l'Allemagne ou battu l'Angleterre.
Enfin, laissant en paix tous ces peuples divers,
De propos en propos on a parlé de vers.
Là, tous mes sots, enflés d'une nouvelle audace,
Ont jugé des auteurs en maîtres du Parnasse...

Un éloge outré d'un mauvais ouvrage de Quinault amène une querelle.

" Il est vrai que Quinault est un esprit profond,
A repris certain fat qu'à sa mine discrète
Et son maintien jaloux j'ai reconnu poète :
Mais il en est pourtant qui le pourraient valoir.—
Ma foi ce n'est pas vous qui nous le ferez voir, "
A dit mon campagnard avec une voix claire,
Et déjà tout bouillant de vin et de colère.
" Peut-être, a dit l'auteur pâlissant de courroux :

Mais vous, pour en parler, vous y connaissez-vous?—
Mieux que vous mille fois, dit le noble en furie.—
Vous? mon Dieu! mêlez-vous de boire, je vous prie,"
A l'auteur sur-le-champ aigrement reparti
"Je suis donc un sot, moi? vous en avez menti,"
Reprend le campagnard ; et, sans plus de langage,
Lui jette pour défi son assiette au visage.
L'autre esquive le coup, et l'assiette volant
S'en va frapper le mur et revient en roulant.
A cet affront l'auteur, se levant de la table,
Lance à mon campagnard un regard effroyable ;
Et, chacun vainement se ruant entre deux,
Nos braves s'accrochant se prennent aux cheveux.
  Enfin, pour arrêter cette lutte barbare,
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les sépare ;
Et leur première ardeur passant en un moment,
On a parlé de paix et d'accommodement.
Mais, tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,
J'ai gagné doucement la porte sans rien dire.

ÉPITRE VI.

Les plaisirs des Champs.

Du lieu qui me retient veux-tu voir le tableau?
C'est un petit village, ou plutôt un hameau,
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines,
La Seine, au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,
Qui, partageant son cours en diverses manières,
D'une rivière seule y forment vingt rivières.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés

Et de noyers souvent du passant insultés.
Le village au-dessus forme un amphithéâtre :
L'habitant ne connaît ni la chaux ni le plâtre ;
Et dans le roc, qui cède et se coupe aisément,
Chacun sait de sa main creuser son logement.
La maison du Seigneur, seule un peu plus ornée,
Se présente au dehors de murs environnée.
Le soleil en naissant la regarde d'abord
Et le mont la défend des outrages du nord.
C'est là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici, dans un vallon bornant tous mes désirs,
J'achète à peu de frais de solides plaisirs.
Tantôt, un livre en main, errant dans les prairies,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries :
Tantôt, cherchant la fin d'un vers que je construis
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avait fui.
Quelquefois, aux appâts d'un hameçon perfide,
J'amorce en badinant le poisson trop avide ;
Ou d'un plomb qui suit l'œil, et part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitants de l'air.
Une table au retour, propre et non magnifique,
Nous présente un repas agréable et rustique.
Là, sans s'assujettir aux dogmes du Broussain,
Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain :
La maison le fournit, la fermière l'ordonne,
Et mieux que Bergerat l'appétit l'assaisonne.
O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux !
Que, pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et connu de vous seuls oublier tout le monde !

ART POÉTIQUE (FRAGMENTS.)

Les principaux âges de la vie.

Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs :
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.
Un jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices,
Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,
Rétif à la censure, et fou dans les plaisirs.
L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage ;
Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage ;
Contre les coups du sort songe à se maintenir,
Et loin dans le présent regarde l'avenir.
La vieillesse chagrine incessamment amasse ;
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse ;
Marche en tous ses dessins d'un pas lent et glacé ;
Toujours plaint le présent et vante le passé.

La Poésie a cultivé les mœurs des hommes.

Avant que la raison, s'expliquant par la voix,
Eût instruit les humains, eût enseigné des lois,
Tous les hommes suivaient la grossière nature,
Dispersés dans les bois couraient à la pâture :
La force tenait lieu de droit et d'équité ;
Le meurtre s'exerçait avec impunité.
Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse,
Rassembla les humains dans les forêts épars,
Enferma les cités de murs et de remparts,
De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
Et sous l'appui des lois mit la faible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De là sont nés ces bruits, reçus dans l'univers,

Qu'aux accents dont Orphée emplit les monts de Thrace
Les tigres amollis dépouillaient leur audace ;
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvaient,
Et sur les murs thébains en ordre s'élevaient.
L'harmonie en naissant produisit ces miracles.
Depuis, le ciel en vers fit parler les oracles :
Du sein d'un prêtre ému d'une divine horreur,
Apollon par des vers exhala sa fureur.
Bientôt, ressuscitant les héros des vieux âges,
Homère aux grands exploits anima les courages.
Hésiode à son tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons ;
En mille écrits fameux la sagesse tracée
Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée.

Devoirs des écrivains.

Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux auteurs,
Qui de l'honneur, en vers, infâmes déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.
En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur ;
Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.
Fuyez surtout, fuyez ces basses jalousies,
Des vulgaires esprits malignes frénésies.
Un sublime écrivain n'en peut être infecté ;
C'est un vice qui suit la médiocrité.
Du mérite éclatant cette sombre rivale
Contre lui chez les grands incessamment cabale,
Et, sur les pieds en vain tâchant de se hausser,
Pour s'égaler à lui cherche à le rabaisser.
Ne descendons jamais dans ces lâches intrigues :

N'allons point à l'honneur par de honteuses brigues.
Que les vers ne soient pas votre éternel emploi.
Cultivez vos amis, soyez homme de foi :
C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre,
Il faut savoir encore et converser et vivre.
Travaillez pour la gloire, et qu'un sordide gain
Ne soit jamais l'objet d'un illustre écrivain.

NOTES.

Page Ligne

220.— 9. "Tout Cyrus," long roman de Mlle de Scudéry, rempli de fadeurs et de mauvais goût.

10. "Potage." Ce mot ne s'applique pas seulement à la soupe, mais à tout ce qui a bouilli dans le *pot.*

19. "Ne compte rien," c'est-à-dire pour rien.

21. "Cassagne, Cotin," deux prédicateurs en vogue à cette époque.

25. "Un rouge bord," un verre tout rempli de vin rouge.

26. "Auvernat, lignage," vins très peu estimés. Le vin de l'Ermitage est d'un grand prix.

27. "Crenet," marchand de vins assez connu à cette époque.

29. "Déboire," mauvais goût qui reste après qu'on a bu ; quelque chose de mauvais. Se dit au figuré d'un désappointement mortifiant.

31. "Adresse," *deceit.*

221.— 5. "Donnant de fureur le festin au diable," *cursing heartily the feast.*

7. "Et dût-on m'appeler," *at the risk of being deemed.*

10. Les lapins domestiques ou de clapier étaient moins estimés que les lapins sauvages ou de garenne. (Voir p. 221, l. 23.)

15. "Mon faquin" = mon (hôte) impertinent, impudent.

17. "Gueule," terme de mépris qui ne s'applique ordinairement qu'aux animaux carnivores: la gueule d'un chien, par exemple.

18. "La fumée" pour le fumet, *scent.*

19. "Profès dans l'ordre des coteaux," c'est-à-dire connaisseur en vins.

20. Vers devenu citation familière.

22. "Rabat," = col rabattu (*band*), encore porté par les prêtres catholiques.

24. "Cauchois," pigeons domestiques; "ramiers," pigeons sauvages. En Amérique, on dirait *squabs.*

222.— 2. "Mignot," nom d'un restaurant célèbre à cette époque.

Page Ligne

222.— 4. Les jambons de Mayence sont encore fort renommés.

8. "Lui servaient de massiers" (porteurs de masses), = l'escortaient.

15. Vers devenu proverbe.

24. "Parnasse," c'est-à-dire de la poésie. Le Parnasse était un mont de l'ancienne Grèce consacré à Apollon et aux Muses.

27. "Quinault," poète, auteur de nombreux opéras.

223.— 1. "Vous y connaissez-vous?". S'y connaître, *to know well about something, to be judge of.....*

3. "Mêlez-vous de boire," *attend solely to your drink.*

31. "Non plantés," qui ont poussé naturellement.

224.— 1. "Du passant insultés," c'est-à-dire que les passants, les enfants surtout, lui jettent des pierres pour faire tomber les noix. Imitation du poète latin, Ovide.

3. "Ni la chaux," c'est-à-dire ne construit pas de maisons de pierres et de mortier.

6. "La maison du Seigneur" = L'église

8. Horace dit :

Ut veniens dextrum latus adspiciat sol.

10. "Lamoignon," magistrat célèbre à qui Boileau adressait cette épître.

20. "Ou d'un plomb," périphrase pour dire qu'il chasse avec un fusil

24. "Broussain," médecin fameux alors.

27. "Bergerat," autre restaurant fameux.

28. Horace (Sat. II.) : *O rus, quando ego te aspiciam !*

29-30. "Que... ne puis-je..." *o that I could...*

225.—19. "Par la voix" = par des mots articulés.

226.—1-3. "Orphée," "Amphion," musiciens que les légendes de l'ancienne Grèce nous représentent comme civilisant les hommes par leur art.

4. "Thébains" de la ville de Thèbes.

8. "Fureur," ici, inspiration prophétique.

11. "Hésiode," poète grec, a chanté les travaux de la campagne.

227.— 3. "Homme de foi"=*honnête* et fidèle.

QUESTIONS.

1. A quel fameux poète anglais Boileau ressemble-t-il? et comment?—2. Quelles furent l'œuvre et l'influence de Boileau?—3. Quelles furent ses premières occupations?—4. Ses premières œuvres?—5. Quelles sont ses qualités principales?—6. Donnez en résumé le *Festin ridicule.*—7. Que décrit-il dans l'épître adressée à Lamoignon? et quelles sont ses occupations? ses goûts?—8. Qu'est-ce qui caractérise chaque âge?—9. Rapportez ce qu'ont fait la musique et la poésie pour adoucir les mœurs des hommes primitifs?—10.—Quels sont les principaux devoirs (moraux) des écrivains?

LA BRUYÈRE.

Les grands écrivains de la France, à commencer par Montaigne, ont, sous les formes les plus variées, comme un trait de famille, une tendance commune : ils s'occupent tous de la connaissance de l'homme ; ils étudient son développement moral, la vérité par rapport à la nature humaine.

La Bruyère, le dernier grand écrivain en date du dix-septième siècle, a fait de ce sujet son étude spéciale dans son fameux livre des *Caractères*, où il a consigné les observations de toute une vie. " Sans système arrêté, sans prétention à la profondeur, il a écrit un ouvrage charmant qu'on ne se lasse pas de relire : il a créé tout un monde comique qui s'agite dans un pêle mêle fort amusant. Point de transitions, point de plan régulier. Ses personnages sont une foule affairée qui court, qui se remue toute chamarrée de prétentions, d'originalités, de ridicules ; vous croiriez être dans la grande galerie de Versailles et voir défiler devant vous, ducs, marquis, financiers, bourgeois gentilshommes. pédants, prélats de cour. Tantôt vous entendez un piquant dialogue, qui a tout le sel d'une petite comédie, avec un mot plein de sens pour dénoûment ; tantôt, entre deux travers habilement saisis, l'auteur glisse une réflexion morale dont la vérité fait le principal mérite : ici c'est une maxime concise, à la manière de La Rochefoucauld, mais sans ses préjugés misanthropiques : là une image familière ennoblie à force d'esprit et de nouveauté ; plus loin une construction maligne qui arme d'un trait inattendu la fin de la phrase la plus inoffensive."

Aucun incident ne marque la vie de La Bruyère qui fut attaché jusqu'à sa mort à la maison d'un prince de Condé. Il fut reçu à l'Académie française en 1693.

FRAGMENTS DES CARACTÈRES.

Le Bavard.

Arrias a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi ; c'est un homme universel, et il se donne pour tel ; il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose : on parle, à la table d'un grand, d'une cour du Nord ; il prend la parole, et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent ; il s'oriente dans cette région lointaine comme

s'il en était originaire; il discourt des mœurs de cette cour, des gens du pays, de ses lois et de ses coutumes; il récite des historiettes qui y sont arrivées, il les trouve plaisantes, et il en rit le premier jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies: Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur. Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original; je l'ai appris de Sethon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance. Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit: C'est Sethon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive de son ambassade.

L'homme de mauvais ton.

J'entends Théodecte de l'antichambre; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche; le voilà entré: il rit, il crie, il éclate; on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre: il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit que par le ton dont il parle; il ne s'apaise et il ne revient de ce grand fracas que pour bredouiller des vanités et des sottises; il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu intention de le lui donner; il n'est pas encore assis, qu'il a, à son insu, désobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table et dans la première place: il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois; il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui. Si l'on joue, il gagne au jeu; il veut railler celui qui perd, et il

l'offense. Je cède enfin et je disparais, incapable de souffrir plus longtemps Théodecte et ceux qui le souffrent.

Le Distrait.

Ménalque descend de son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme : il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit ; et, venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié, il voit que son épée est mise du côté droit, et que ses bas sont rabattus sur ses talons. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup rudement frapper à l'estomac ou au visage ; il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux et se réveillant, il se trouve ou devant un limon de charrette, ou derrière un long ais de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vu une fois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarrasser dans ses jambes, et tomber avec lui, chacun de son côté, à la renverse. Il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête à la rencontre d'un prince et sur son passage, se reconnaître à peine, et n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place. Il cherche, il brouille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre : "On lui perd tout, on lui égare tout." Il demande ses gants qu'il a dans ses mains, semblable à cette femme qui prenait le temps de demander son masque, lorsqu'elle l'avait sur son visage. Il entre à l'appartement, et passe sous un lustre où sa perruque s'accroche et demeure suspendue : tous les courtisans regardent et rient ; Ménalque regarde aussi et rit plus haut que les autres, il cherche des yeux, dans toute l'assemblée, où est celui qui montre ses oreilles, et à qui il manque une perruque.

S'il va par la ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, et il demande où il est à des

passants, qui lui disent précisément le nom de sa rue ; il entre aussitôt dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé. Il descend du Palais ; et, trouvant au bas du grand degré un carrosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans : le cocher touche, et croit remener son maître dans sa maison. Ménalque se jette hors de la portière, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet ; tout lui est familier, rien ne lui est nouveau : il s'assied, il se repose, il est chez soi. Le maître arrive : celui-ci se lève pour le recevoir ; il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, et croit faire les honneurs de sa chambre ; il parle, il rêve, il reprend la parole : le maître de la maison s'ennuie, et demeure étonné ; Ménalque ne l'est pas moins, et ne dit pas ce qu'il en pense : il a affaire à un fâcheux, à un homme oisif, qui se retirera à la fin, il l'espère ; et il prend patience ; la nuit arrive qu'il est à peine détrompé. Une autre fois il rend visite à une femme ; et se persuadant bientôt que c'est lui qui la reçoit, il s'établit dans son fauteuil, et ne songe nullement à l'abandonner : il trouve ensuite que cette dame fait ses visites longues ; il attend à tous les moments qu'elle se lève et le laisse en liberté ; mais comme cela tire en longueur, qu'il a faim, et que la nuit est déjà avancée, il la prie à souper : elle rit, et si haut, qu'elle le réveille.

De l'étude des langues : son utilité.

L'on ne peut guère charger l'enfance de la connaissance de trop de langues, et il me semble que l'on devrait mettre toute son application à l'en instruire : elles sont utiles à toutes les conditions des hommes, et elles leur ouvrent également l'entrée ou à une profonde ou à une facile et agréable érudition. Si l'on remet cette étude si pénible à

un âge un peu plus avancé et qu'on appelle la jeunesse, ou l'on n'a pas la force de l'embrasser par choix, ou l'on n'a pas celle d'y persévérer; et, si l'on y persévère, c'est consumer à la recherche des langues le même temps qui est consacré à l'usage que l'on en doit faire. Un si grand fonds ne se peut bien faire que lorsque tout s'imprime dans l'âme naturellement et profondément; que la mémoire est neuve, prompte et fidèle. Je suis persuadé que le petit nombre d'habiles, ou le grand nombre de gens superficiels, vient de l'oubli de cette pratique.

NOTES.

Page Ligne

229.— 3. Arrias est un nom fictif.
6. "Un grand" (personnage).
8. ' Il s'oriente,"=il décrit avec détails circonstanciés.

230.— 4. "Plaisantes"=comiques, risibles.
17. "Mauvais ton," *ill mannered.*
24. "Vanités," des choses inutiles.
26. "A son fait," *is told some unpalatable truth.*
28. "Désobligé," *annoyed, hurt.* "A-t-on servi"=aussitôt qu'on a servi (le dîner).

231.—10. "Les places," ici, *thoroughfares.*
15. "Heurter du front," *run straight against.*
19. "Se reconnaître à peine," *hardly know where he is.*
20. "Se coller à un mur," *to stand flat against the wall.* C'était l'étiquette alors de s'écarter et de se faire aussi petit que possible pour laisser le passage libre aux princes.
26. "Un lustre," *chandelier.*
30. "Montre ses oreilles." La longue perruque portée à cette époque cachait les oreilles.

232.— 3. "Palais" de justice, *Court house.*
4. "Grand degré," grand escalier, *main stair.*
5. "Touche" ses chevaux avec le fouet.
7. "Portière." C'est le nom des portes des voitures.
12. "Il rêve," *he muses.*
15. "Fâcheux,"=homme importun.
23. "Tire en longueur," *becomes wearisomely long.*

QUESTIONS.

1. Quel trait commun ont les écrivains du dix-septième siècle?—Quel est le sujet du livre, *Les Caractères?*—3. Quels personnages représente-t-il?—4. L'auteur a-t-il un plan suivi?— 5. La vie de La Bruyère est-elle marquée par quelque incident?—6. Citez quelques traits du portrait du *Bavard*, et surtout la fin.—7. Que fait l'homme de mauvais ton en société? à table? au jeu?—8. Citez avec détail quelques-unes des distractions de Ménalque: avant de sortir, dehors, en visite; les méprises qu'il fait en croyant rentrer chez lui.—9. Quand faut-il apprendre les langues?—10. Quelle est l'utilité de cette étude?

Le cadre restreint d'un manuel ne permet pas d'introduire ici d'autres grands écrivains dont les noms cependant sont souvent cités. Il suffira de mentionner brièvement leurs noms et leurs œuvres:

MASSILLON, d'abord (1663-1742), évêque de Clermont, orateur puissant aussi, harmonieux, élégant. On lit encore avec plaisir et profit son *Petit Carême.*

BOURDALOUE (1632-1704), le modèle, après Bossuet, des sermonnaires chrétiens; il faisait les délices de Mme de Sévigné. (1)

Mme DE MAINTENON (1635-1719), que Louis XIV avait épousée dans sa vieillesse. Elle a laissé des lettres d'un style excellent, simple et cependant plein d'éloquence.

DE SAINT-EVREMOND (1613-1703), critique délicat, écrivain d'un goût raffiné.

(1) Un choix de discours de ces deux prédicateurs a été édité en un petit volume pour l'usage des écoles.

DEUXIÈME PARTIE.

XVIIIe & XIXe SIÈCLES.

CHAPITRE I.

VOLTAIRE (1694-1778). Ses Œuvres.

Avec le dix-huitième siècle commence une littérature toute nouvelle : un flux d'idées différentes, modernes, se répand dans le monde social, submerge les formes régulières du grand siècle : plus guère de poésie ; la prose rejette la majesté et la grâce régulière du passé. Elle devient légère, brillante, acérée, une arme enfin et une puissance. C'est la révolution française qui commence dans la pensée.

Les esprits aussi sont moins hauts ; et sauf un nom peut-être, aucun des auteurs que présente ce siècle ne mérite d'être classé absolument au premier rang : ils sont fameux à divers titres ; quelques-uns sont de grands écrivains ; il n'y a pas de génie proprement dit.

Il est difficile de porter sur Voltaire et sur son œuvre un jugement qui paraisse impartial à tous : le bien et le mal sont si intimement mêlés dans ses écrits qu'on a bien de la peine à faire la part de l'un et de l'autre. Un critique allemand donne peut être la note la plus acceptable sur ce sujet. Il le compare d'abord à Luther, puis il ajoute : " Voltaire, l'un des génies les plus universels qui aient jamais été, a exercé en bien des cas une influence néfaste. Dans un grand nombre de ses écrits il a propagé le mépris des formes diverses de la religion ; il a attaqué l'Eglise établie avec habileté, avec persévérance, avec fureur ; il a été trop souvent cynique et licencieux. Mais il y a un autre côté à considérer : c'est à lui que le monde est redevable de l'esprit de tolérance ; il en a été

toute sa vie le fougueux champion, l'apôtre infatigable. En toute occasion il a défendu les droits de la justice et de l'humanité contre l'injustice et l'oppression ; il a réveillé la conscience des peuples et les a conduits à l'affranchissement de toute tyrannie."

" Comme poète, il a brillé dans la tragédie ; mais il est bien inférieur à Corneille et Racine. Il est incomparable dans la poésie légère. Comme prosateur, il n'a point de rivaux pour la clarté, la vivacité, l'élégance et le naturel du style. Sa qualité dominante est le bon sens."

La vie de Voltaire — son nom propre était François-Marie Arouet — est des plus accidentées. Né à Paris il fit son éducation classique et littéraire chez les Jésuites, ce qui ne l'empêcha pas d'afficher même dès lors des opinions irréligieuses. Au lieu d'étudier ensuite la procédure, selon le désir de son père, il se mit à composer des vers badins et satiriques qui lui firent tout d'abord une grande réputation. Soupçonné, quoique à tort, d'être l'auteur d'une diatribe contre le gouvernement, il est mis à la Bastille. Au sortir de prison, il écrit la tragédie d'*Œdipe* qui eut beaucoup de succès. Il est une seconde fois enfermé à la Bastille pour avoir offensé un grand seigneur, puis est envoyé en exil en Angleterre où il étudie la langue et la littérature anglaise, et aussi la philosophie sensualiste qui y régnait alors. En ce pays et à son retour en France il compose d'autres tragédies, notamment *Zaïre*, inspirée par l'*Othello* de Shakespeare, et nombre d'autres ouvrages historiques et philosophiques. Il est admis à l'Académie française en 1745.

Fatigué des querelles que lui avaient attirées beaucoup de ses écrits et aussi sa vanité, Voltaire accepte d'être " chambellan " du roi de Prusse, Frédéric-le-Grand, qui était fort épris de la littérature française ; il se rend à Berlin. Mais au bout de trois ans, il rompt avec son royal ami et, après d'autres vicissitudes, il se retire à Ferney non loin de Genève. Dans cette retraite il produit pendant 20 ans une quantité prodigieuse d'écrits, histoires, satires, épîtres, romans, épigrammes en prose et en vers, et entretient une correspondance incessante avec les hommes les plus marquants de l'époque. Quoique éloigné du monde, il exerce sur ses contemporains une véritable royauté qui s'étend à presque tous les pays d'Europe.

A l'âge de 80 ans il revient visiter Paris. Il y est reçu avec un enthousiasme indescriptible ; on lui fait ovation sur ovation ; mais la fatigue de ces triomphes même, l'émotion lui sont fatales ; il

meurt, et son corps est enterré secrètement : l'église catholique lui avait naturellement refusé la sépulture.

Voltaire est probablement l'auteur le plus volumineux qui existe ; il a traité, ainsi qu'il vient d'être dit, tous les genres, souvent avec génie, toujours avec un talent supérieur. Cependant il n'y a pas beaucoup pour nous à lire maintenant : la *Vie de Charles XII* toute entière : c'est une histoire peu étendue, qui ne le cède en rien aux meilleurs écrits de l'antiquité ; dans le *Siècle de Louis XIV*, les chapitres consacrés à la littérature et aux beaux-arts ; la tragédie de *Zaïre*. Ses *Contes* ou *Romans*, modèles du genre, mais malheureusement gâtés par des traits d'un cynisme déplaisant, seraient d'une lecture attachante pour des esprits mûrs. Son immense correspondance qui, à vrai dire, est sa meilleure œuvre, serait la plus intéressante ; mais elle est inabordable à cause de son volume même. Les extraits cités ici suffiront à donner une idée de son esprit et de sa manière.

Il a été fait en un volume, pour l'usage des classes de littérature, un choix de morceaux caractéristiques de cet auteur.

LETTRE ADRESSÉE A UN SAVANT ITALIEN.

Au château de Ferney, en Bourgogne, 24 janvier 1761.

Je suis très sensible, monsieur, à l'honneur que vous me faites de m'envoyer votre livre de l'exellence de la langue italienne. Permettez-moi cependant quelques réflexions en faveur de la langue française, que vous paraissez dépriser un peu trop.

Je crois, monsieur, qu'il n'y a aucune langue parfaite. Il en est des langues comme de bien d'autres choses, dans lesquelles les savants ont reçu la loi des ignorants. C'est le peuple ignorant qui a formé les langages ; les ouvriers ont nommé tous leurs instruments. Les peuplades, à peine rassemblées, ont donné des noms à tous leurs besoins ; et, après un très grand nombre de siècles, les hommes de génie se sont servis, comme ils ont pu, des termes établis au hasard par le peuple.

Il me paraît qu'il n'y a dans le monde que deux langues véritablement harmonieuses, la grecque et la latine. Ce sont en effet les seules dont les vers aient une vraie mesure, un rythme certain, un vrai mélange de dactyles et de spondées, une valeur réelle dans les syllabes.

Vous avez, comme vous le dites, monsieur, des syllabes longues et brèves dans votre belle langue italienne ; nous en avons aussi : mais ni vous, ni nous, ni aucun peuple nous n'avons de véritables dactyles et de véritables spondées. Nos vers sont caractérisés par le nombre, et non par la valeur des syllabes. *La bella lingua toscana è la figlia primogenita del latino.* Mais jouissez de votre droit d'aînesse, et laissez à vos cadettes partager quelque chose de la succession.

J'ai toujours respecté les Italiens comme nos maîtres ; mais vous avouerez que vous avez fait de fort bons disciples. Presque toutes les langues de l'Europe ont des beautés et des défauts qui se compensent. Vous n'avez point les mélodieuses et nobles terminaisons des mots espagnols, qu'un heureux concours de voyelles et de consonnes rend si sonores : *Los rios, los hombres, las historias, las costumbres.* Il vous manque aussi les diphtongues, qui, dans notre langue font un effet si harmonieux : Les *rois*, les *empereurs*, les *exploits*, les *histoires*. Vous me reprochez nos *e* muets comme un son triste et sourd qui expire dans notre bouche ; mais c'est précisément dans ces *e* muets que consiste la grande harmonie de notre prose et de nos vers. *Empire*, *couronne*, *diadème*, *flamme*, *tendresse*, *victoire* ; toutes ces désinences heureuses laissent dans l'oreille un son qui subsiste encore après le mot prononcé, comme un clavecin qui résonne quand les doigts ne frappent plus les touches.

Avouez, monsieur, que la prodigieuse variété de toutes ces désinences peut avoir quelque avantage sur les cinq

terminaisons de tous les mots de votre langue. Encore, de ces cinq terminaisons faut-il retrancher la dernière, car vous n'avez que sept ou huit mots qui se terminent en *u*; reste donc quatre sons *a*, *e*, *i*, *o*, qui finissent tous les mots italiens.

Pensez-vous, de bonne foi, que l'oreille d'un étranger soit bien flattée, quand il lit, pour la première fois,

....................e'l capitano
Che'l gran sepolcro libero di Cristo;

et

Molto egli opro col senno, è con la mano?

Croyez-vous que tous ces *o* soient bien agréables à une oreille qui n'y est pas accoutumée? Comparez à cette triste uniformité, si fatigante pour un étranger; comparez à cette sécheresse ces deux vers simples de Corneille :

Le destin se déclare, et nous venons d'entendre
Ce qu'il a résolu du beau-père et du gendre.

Vous voyez que chaque mot se termine différemment; prononcez à présent ces deux vers d'Homère :

Ex ou dè ta prôta diastètèn érisanté
Atreidès té, anax andrôn, kai dios Achilleus

Qu'on prononce ces vers devant une jeune personne, soit anglaise ou allemande, qui aura l'oreille un peu délicate : elle donnera la préférence au grec, elle souffrira le français, elle sera un peu choquée de la répétition continuelle des désinences italiennes. C'est une expérience que j'ai faite plusieurs fois.

Vos poètes, qui ont servi à former votre langue, ont si bien senti ce vice radical de la terminaison des mots italiens, qu'ils ont retranché les lettres *e* et *o*, qui finissaient tous les mots à l'infinitif, au passé, et au nominatif; ils disent *amar* pour *amare*, *nocqueron* pour *nocquerono*, *la stagion*, pour *la stagione*, *buon* pour *buono*, *malevol* pour

malevole. Vous avez voulu éviter la cacophonie ; et c'est pour cela que vous finissez très souvent vos vers par la lettre canine *r ;* ce que les Grecs ne firent jamais.

J'avoue que la langue latine dut longtemps paraître rude et barbare aux Grecs, par la fréquence de ses *ur*, de ses *um*, qu'on prononçait *our*, et *oum*, et par la multitude de ses noms propres terminés tous en *us* ou plutôt en *ous*. Nous avons brisé plus que vous cette uniformité. Si Rome était pleine autrefois de sénateurs et de chevaliers en *us*, on n'y voit à présent que des cardinaux et des abbés en *i*.

Vous vantez, monsieur, et avec raison, l'extrême abondance de votre langue ; mais permettez-nous de n'être pas dans la disette. Il n'est, à la vérité, aucun idiome au monde qui peigne toutes les nuances des choses. Mais, monsieur, ne croyez pas que nous soyons réduits à l'extrême indigence que vous nous reprochez en tout. Vous faites un catalogue en deux colonnes de votre superflu et de notre pauvreté ; vous mettez d'un côté *orgoglio*, *alterigia*, *superbia*, et de l'autre *orgueil* tout seul. Cependant, monsieur, nous avons *orgueil*, *superbe*, *hauteur*, *fierté*, *morgue*, *élévation*, *dédain*, *arrogance*, *insolence*, *gloire*, *gloriole*, *présomption*, *outrecuidance*. Tous ces mots expriment des nuances différentes, de même que chez vous *orgoglio*, *alterigia*, *superbia*, ne sont pas toujours synonymes. Vous nous reprochez, dans votre alphabet de nos misères, de n'avoir qu'un mot pour signifier *vaillant*.

Je sais, monsieur, que votre nation est très vaillante quand elle veut, et quand on le veut ; l'Allemagne et la France ont eu le bonheur d'avoir à leur service de très braves et de très grands officiers italiens.

L'italico valor non è ancor morto.

Mais, si vous avez *valente*, *prode*, *animoso*, nous avons *vaillant*, *valeureux*, *preux*, *courageux*, *intrépide*, *hardi*, *animé*,

audacieux, *brave*, etc. Ce courage, cette bravoure, ont plusieurs caractères différents, qui ont chacun leurs termes propres. Nous dirions bien que nos généraux sont vaillants, courageux, braves, etc.; mais nous distinguerions le courage vif et audacieux du général qui emporta, l'épée à la main, tous les ouvrages de Port-Mahon taillés dans le roc vif; la fermeté constante, réfléchie et adroite avec laquelle un de nos chefs sauva une garnison entière d'une ruine certaine, et fit une marche de trente lieues, à la vue d'une armée ennemie de trente mille combattants.

Nous exprimerions encore différemment l'intrépidité tranquille de ce commandant qui, ayant aperçu deux régiments qui faisaient ferme contre une armée victorieuse, quoiqu'ils fussent entamés par la cavalerie et foudroyés par le canon, marcha seul à ces régiments, loua leur valeur, leur courage, leur fermeté, leur intrépidité, leur vaillance, leur patience, leur audace, leur animosité, leur bravoure, leur héroïsme, etc. Voyez, monsieur, que de termes pour un!

Croyez donc, je vous prie, monsieur, que nous avons, dans notre langue, l'esprit de faire sentir ce que les défenseurs de notre patrie ont le mérite de faire.

Vous nous insultez, monsieur, sur le mot de *ragoûts;* vous vous imaginez que nous n'avons que ce terme pour exprimer nos *mets*, nos *plats*, nos *entrées* de table, et nos *menus*. Plût à Dieu que vous eussiez raison, je m'en porterais mieux! mais malheureusement nous avons un dictionnaire entier de cuisine.

Vous vous vantez de deux expressions pour signifier *gourmand;* mais daignez plaindre, monsieur, nos gourmands, nos goulus, nos friands, nos mangeurs, nos gloutons.

Vous ne connaissez que le mot de *savant;* ajoutez-y, s'il vous plaît, *docte*, *érudit*, *instruit*, *éclairé*, *habile*, *lettré;* vous

trouverez parmi nous le nom et la chose. Croyez qu'il en est ainsi de tous les reproches que vous nous faites.

Vous possédez, monsieur, des avantages bien plus réels, celui des inversions, celui de faire plus facilement cent bons vers en italien, que nous n'en pouvons faire dix en français. La raison de cette facilité, c'est que vous vous permettez ces *hiatus*, ces bâillements de syllabes que nous proscrivons ; c'est que tous vos mots, finissant en *a*, *e*, *i*, *o*, vous fournissent au moins vingt fois plus de rimes que nous n'en avons, et que, par-dessus cela, vous pouvez encore vous passer de rimes. Vous êtes moins asservis que nous à l'hémistiche et à la césure ; vous dansez en liberté, et nous dansons avec nos chaînes.

Mais, croyez-moi, monsieur : ne reprochez à notre langue ni la rudesse, ni le défaut de prosodie, ni l'obscurité, ni la sécheresse. Vos traductions de quelques ouvrages français prouveraient le contraire. Voyez avec combien de force, de clarté, d'énergie et de grâce s'expriment nos auteurs même modernes.

Je finis par une seule réflexion. Si le peuple a formé les langues, les grands hommes les perfectionnent par les bons livres, et la première de toutes les langues est celle qui a le plus d'excellents ouvrages.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec beaucoup d'estime pour vous et pour la langue italienne, etc.

FRAGMENT DE L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

Charles XII, roi de Suède, vaincu par les Russes, dont il avait envahi le pays, se réfugie à Bender, en Turquie ; il veut y rester malgré les ordres du Sultan.

Il se retrancha d'abord avec trois cent Suédois seulement, près de sa maison ; mais les janissaires d'un côté et les Tartares de l'autre forcèrent en un instant ce petit

camp ; à peine vingt Suédois tirèrent l'épée ; les autres furent enveloppés et faits prisonniers sans résistance. Le roi était alors à cheval entre sa maison et son camp, avec les généraux Hord, Dahldorf et Sparre ; voyant que tous les soldats s'étaient laissés prendre en sa présence, il dit de sang-froid à ces trois officiers : "Allons défendre la maison ; nous combattrons, ajouta-t-il, en souriant, *pro aris et focis.*"

Aussitôt il galopa avec eux vers cette maison, où il avait mis environ quarante domestiques en sentinelle, et qu'on avait fortifiée du mieux qu'on avait pu.

Cette maison cependant avait été occupée par les ennemis, qui y avaient tout pillé.

Les Turcs, chargés de butin, épouvantés de la subite apparition de ce roi qu'ils étaient accoutumés à respecter, jettent leurs armes, sautent par la fenêtre, ou se retirent jusque dans les caves : le roi profitant de leur désordre, et les siens animés par le succès, poursuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou blessent ceux qui ne fuient point, et, en un quart d'heure, nettoient la maison d'ennemis.

Le roi aperçut, dans la chaleur du combat, deux janissaires qui se cachaient sous son lit : il en tua un d'un coup d'épée ; l'autre lui demanda pardon en criant *amman.* "Je te donne la vie, dit le roi au Turc, à condition que tu iras faire au pacha un fidèle récit de ce que tu as vu." Le Turc promit aisément ce qu'on voulut, et on lui permit de sauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois, étant enfin maîtres de la maison, refermèrent et barricadèrent encore les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes : une chambre basse, pleine de mousquets et de poudre, avait échappé à la recherche tumultueuse des janissaires ; on s'en servit à propos ; les Suédois tiraient à travers les fenêtres, presque à bout por-

tant, sur cette multitude de Turcs, dont ils tuèrent deux cents en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maison ; mais les pierres étant fort molles, il ne faisait que des trous, et ne renversait rien.

Le kan des Tartares et le pacha, qui voulaient prendre le roi en vie, honteux de perdre du monde et d'occuper une armée entière contre soixante personnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maison, pour obliger le roi de se rendre. Ils firent lancer sur le toit, contre les portes et contre les fenêtres, des flèches entortillées de mèches allumées : la maison fut en flammes en un moment. Le toit tout embrasé était prêt à fondre sur les Suédois. Le roi donna tranquillement ses ordres pour éteindre le feu. Trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, et aidé de deux Suédois, il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent. Il se trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie ; mais la précipitation, inséparable d'un tel embarras, empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage : l'appartement du roi était consumé ; la grande salle, où les Suédois se tenaient, était remplie d'une fumée affreuse, mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des appartements voisins ; la moitié du toit était abîmée dans la maison même, l'autre tombait en dehors en éclatant dans les flammes.

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maison embrasée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante que les Suédois n'en sortaient point ; mais leur étonnement fut encore plus grand lorsqu'ils virent ouvrir les portes, et le roi et les siens fondre sur eux en désespérés. Charles et ses principaux officiers étaient armés d'épées et de pistolets : chacun tira deux coups à la fois à l'instant que la porte s'ouvrit ; et dans le même clin d'œil, jetant leurs pistolets et s'armant de leurs épées, ils firent reculer

les Turcs de plus de cinquante pas. Mais le moment d'après cette petite troupe fut entourée : le roi, qui était en bottes, selon sa coutume, s'embarrassa dans ses éperons, et tomba : vingt et un janissaires se jettent aussitôt sur lui ; il jette en l'air son épée, pour s'épargner la douleur de la rendre : les Turcs l'emmènent au quartier du pacha, les uns le tenant sous les jambes, les autres sous les bras, comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le roi se vit saisi, la violence de son tempérament, et la fureur où un combat si long et si terrible avait dû le mettre, firent place tout à coup à la douceur et à la tranquillité. Il ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colère.

Il regardait les janissaires en souriant, et ceux-ci le portaient en criant *Allah !* avec une indignation mêlée de respect.

FRAGMENT DE ZAÏRE.

Lusignan, roi de Jérusalem, après vingt ans de captivité en Turquie, est remis en liberté, on lui rend sa fille ; mais il apprend en même temps qu'elle est musulmane. Il s'écrie :

Mon Dieu ! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire :
J'ai vu tomber ton temple et périr ta mémoire ;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfants :
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie !
Je suis bien malheureux . . . . c'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines !

tent sur cette multitude de Turcs, dont ils
vente en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maison ; mais le
fort molles, il ne faisait que des trous, et
rien.

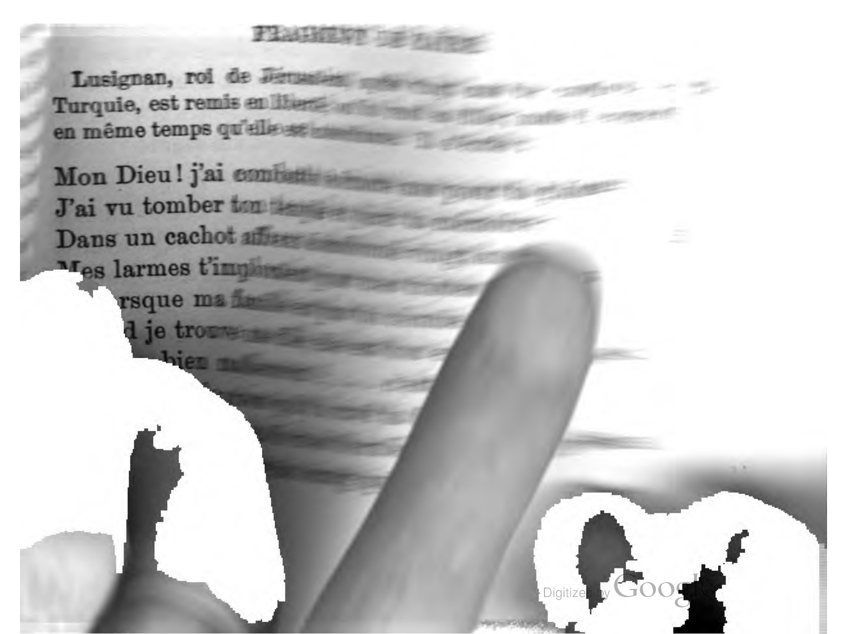
Le kan des Tartares et le pacha, qui voul
le roi en vie, honteux de perdre du monde
une armée entière contre soixante personn
propos de mettre le feu à la maison, pour obl
se rendre. Ils firent lancer sur le toit, contre
contre les fenêtres, des flèches entortillées
allumées : la maison fut en flammes en un m
toit tout embrasé était prêt à fondre sur les S
roi donna tranquillement ses ordres pour étei
Trouvant un petit baril plein de liqueur, il pre
lui-même, et aidé de deux Suédois, il le jette
où le feu était le plus violent. Il se trouva q
était rempli d'eau-de-vie ; mais la précipitatio
rable d'un tel embarras, empêcha d'y penser. L
ment redoubla avec plus de rage : l'appartem
était consumé ; la grande salle, où les Suédois se
était remplie d'une fumée affreuse, mêlée de tour
feu qui entraient par les portes des appartement
la moitié du toit était abîmée dans la maison mêm
tombait en dehors en éclatant dans les flammes.

Les Turcs, qui cependant entouraient cette
embrasée, voyaient avec une admiration mêlée d'ép
que les Suédois n'en sortaient
ment fut encore plus gr
portes, et le roi et les s ... s leur
Charles et ses princip ... t ouv
pistolets : chacun ... en dése
que la porte s'ou ... armés d'ép
leurs pistolets e ... à la fois à l'
même clin d'o
leurs épées, ils

...ures de plus le cinquante pas. Mais le moment ...ès cette petite troupe fut entourée... le roi, qui était ...ttes, selon sa coutume, embarrassé dans ses ... nba : vingt et un ... il jette en l'air ... rendue ; les Turcs ... uns le ... comme un ... [illegible] ler.

...n moment ... [illegible] ...pérament ... [illegible] ...rible avait ... [illegible] ...ceur et à la ... [illegible] ...mpatience, pas un ... [illegible]

Il regardait les ... [illegible] ...ortaient en criant ... [illegible] ...espect.



Lusignan, roi de

Turquie, est remis en

en même temps qu'elle

Mon Dieu ! j'ai

J'ai vu tomber

Dans un cachot

Mes larmes t'im

C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi ;
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi ;
C'est le sang des martyrs. . . . O fille encor trop chère !
Connais-tu ton destin ? sais-tu quelle est ta mère ?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée !
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants, tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes ;
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres :
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais ·
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu ;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir ;
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir :
Je vois la vérité dans ton cœur descendue ;
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue ;
Et je reprends ma gloire et ma félicité
En dérobant mon sang à l'infidélité.

Sa fille en effet se fait chrétienne.

FRAGMENT SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Oui, Platon, tu dis vrai : notre âme est immortelle ;
C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
Eh ! d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant?
Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes ;
Du monde et de mes sens je vais briser les chaînes,
Et m'ouvrir loin du corps, dans la fange arrêté,
Les portes de la vie et de l'éternité.
L'éternité ! quel mot consolant et terrible !
O lumière ! ô nuage ! ô profondeur horrible !
Que dis-je? où suis-je? où vais-je? et d'où suis-je tiré?
Dans quels climats nouveaux, dans quel monde ignoré
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être?
Où sera cet esprit qui ne peut se connaître?
Que me préparez-vous, abîmes ténébreux?
Allons, s'il est un Dieu, Platon doit être heureux.
Il en est un, sans doute, et je suis son ouvrage ;
Lui-même au cœur du juste il empreint son image.
Il doit venger sa cause, et punir les pervers.
Mais comment? dans quel temps? et dans quel univers?
Ici la vertu pleure, et l'audace l'opprime ;
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime ;
La fortune y domine, et tout y suit son char.
Ce globe infortuné fut formé pour César,
Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste,
Je te verrai sans ombre, ô vérité céleste !
Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil ;
Cette vie est un songe, et la mort un réveil.

NOTES.

Page Ligne

237.— 7. "Dépriser"=*depreciate.*

9. "Il en est des langues comme de bien d'autres choses." *It goes with the languages as with many other things.*

238.— 4. "Dactyle," deux syllabes brèves et une longue (- ◡◡); spondée, deux longues (- -).

11. La belle langue toscane est la fille aînée du latin.

29. "Désinences"=terminaisons.

31. "Clavecin," le piano primitif.

239.— 8. ... le guerrier qui délivra le grand tombeau du Christ. Il fit beaucoup par son esprit et par son bras. Ces lignes sont tirées de la *Jérusalem délivrée,* du poète italien, le Tasse.

20. Vers empruntés à Homère, *Iliade,* livre I. v. 6: Depuis le jour où pour la première fois une querelle divisa Atride le roi des guerriers, et le divin Achille.

32. Ils nuisirent — la saison — méchant.

240.—31. La valeur italienne n'est pas encore morte.

241.— 5. Le maréchal de Richelieu prit Port-Mahon, dans les îles Baléares, en 1756.

7. Allusion à la retraite d'une armée française qui en 1742 était allée jusqu'à Prague en Bohème.

12. A la bataille de Rosbach, gagnée par Frédéric de Prusse en 1757.

23. "Ragoûts" *made-up dishes.*

242.— 7. Un hiatus est la rencontre de deux voyelles (excepté *e* muet) dont l'une finit un mot et l'autre commence un autre mot. Exemple : J'ai aperçu.

12. L'hémistiche est un repos léger, ou pause qui marquait autrefois le milieu du vers.

32. "Les janissaires" à cette époque, la garde particulière du sultan.

243.— 7. Pour nos autels et nos foyers.

244.—13. On dirait maintenant : près de.

17. "Il se trouva" *it happened.*

246.—12. Allusion à la prise de Jérusalem par les Sarrasins. La scène se passe dans la ville même de Jérusalem.

247.— 3. Voltaire était déiste, c'est-à-dire que quoique opposé à la religion, il croyait en Dieu.

22. "Ici"=sur cette terre.

25. "César," c'est-à-dire les rois et les empereurs.

QUESTIONS.

1. Quels changements se produisirent dans la littérature au commencement du dix-huitième siècle?—2. Que peut-on dire en général des auteurs de ce siècle?—3. Pourquoi est il difficile de parler impartialement de Voltaire?—4. Quel jugement a porté sur lui un

critique allemand *a*) sous le rapport moral, et *b*) comme écrivain?—5. Résumez les principaux évènements de la vie de Voltaire?—6. Lesquelles de ses œuvres sont nommées? et que dit-on de chacune? —7. Quelle est l'occasion, et quel est le sujet de la lettre citée?—8. Quelle a été l'origine des langues?—9. Que dit Voltaire de la quantité des syllabes en grec, en latin, en italien?— 10. Et des désinences en français, en espagnol?—11. Quelle comparaison fait-il avec l'italien?—12. Le français est-il moins abondant que l'italien? Donnez des exemples?—13. Quelles facilités l'italien offre-t-il pour les vers que le français n'a pas?—14. Quels sont les principaux personnages de l'épisode de Bender?—15. Où le roi se réfugie-t-il? et comment se défend-il?—16. Quel moyen les assiégeants prennent-ils pour forcer la maison, et avec quels résultats?—17. Que font les Suédois et comment le roi est-il pris?—18. Qui est Lusignan? et dans quelles circonstances est-il remis en liberté?—19. Résumez en quelques mots les arguments qu'il emploie auprès de sa fille?—20. Quels arguments pour accepter l'immortalité de l'âme?—21. Quels sentiments divers inspire à l'auteur l'idée d'une vie future?

CHAPITRE II.

MONTESQUIEU (Secondat, Baron de) (1689-1755).

Lettres Persanes, Esprit des Lois.

LESAGE (1677-1747). Gil Blas.

Noble et riche de naissance, il avait un goût naturel pour l'étude, et fit sa spécialité de la jurisprudence. C'est cependant, par un ouvrage léger et frivole, en apparence, qu'il débuta dans la littérature, les *Lettres persanes*. Il est vrai que le fond en est sérieux ; de prétendus Persans, voyageant en France, expriment librement leurs opinions sur les mœurs et les manières des Français. Plus tard, après de longues études éclairées par des voyages prolongés dans divers pays de l'Europe, il écrivit ses *Considérations sur la grandeur des Romains et leur décadence*, sorte de philosophie de l'histoire ancienne, et enfin l'*Esprit des Lois*. Ce dernier ouvrage a fait époque par la profondeur des pensées et l'originalité des vues. Le style de Montesquieu est surtout précis, vif et coloré.

Montesquieu, déjà président au Parlement de Bordeaux en 1716, fut élu à l'Académie française en 1726, à l'âge de 37 ans.

EXTRAITS DES LETTRES PERSANES.

I.

Nous sommes à Paris depuis un mois, et nous avons toujours été dans un mouvement continuel. Il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, et qu'on se soit pourvu des choses nécessaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris est aussi grand qu'Ispahan : les maisons y sont si hautes qu'on jurerait qu'elles ne sont habitées que par

des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée, et que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirais pas peut-être, depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vu marcher personne. Il n'y a point de gens au monde qui tirent mieux parti de leur machine que les Français ; ils courent, ils volent. Les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux les feraient tomber en syncope. Pour moi, qui ne suis pas fait à ce train, et qui vais souvent à pied sans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un chrétien ; car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête, mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois régulièrement et périodiquement. Un homme qui vient après moi et qui me passe me fait faire un demi-tour, et un autre qui me croise de l'autre côté me remet soudain où le premier m'avait pris ; et je n'ai pas fait cent pas, que je suis plus brisé que si j'avais fait dix lieues.

Ne crois pas que je puisse, quant à présent, te parler à fond des mœurs et des coutumes européennes ; je n'en ai moi-même qu'une légère idée, et je n'ai eu à peine que le temps de m'étonner.

Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or comme le roi d'Espagne, son voisin ; mais il a plus de richesse que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisables que les mines. On lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre ; et, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvaient payées, ses places munies, et ses flottes équipées.

D'ailleurs, ce roi est un grand magicien : il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets ; il les fait penser

comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor, et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, et ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, et ils en sont aussitôt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux, en les touchant ; tant est grande la force et la puissance qu'il a sur les esprits.

II.

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait ; si j'étais aux spectacles, je trouvais d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens, qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : "Il faut avouer qu'il a l'air bien persan." Chose admirable ! je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et, quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville, où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose

d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre, en un instant, l'attention et l'estime publique ; car j'entrai tout-à-coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie, sans qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche ; mais, si quelqu'un, par hasard, apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : Ah ! ah ! Monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraordinaire ! comment peut-on être Persan ?

III.

Je trouve les caprices de la mode, chez les Français, étonnants. Ils ont oublié comment ils étaient habillés cet été ; ils ignorent encore plus comment ils le seront cet hiver : mais, surtout, on ne saurait croire combien il en coûte à un mari, pour mettre sa femme à la mode.

Que me servirait de te faire une description exacte de leurs habillements et de leurs parures ? Une mode nouvelle viendrait détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers ; et, avant que tu eusses reçu ma lettre, tout serait changé. Une femme qui quitte Paris, pour aller passer six mois à la campagne, en revient aussi antique que si elle s'y était oubliée trente ans. Le fils méconnaît le portrait de sa mère ; tant l'habit avec lequel elle est peinte, lui paraît étranger : il s'imagine que c'est quelque Américaine qui y est représentée, ou que le peintre a voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

Quelquefois les coiffures montent insensiblement, et une révolution les fait descendre tout-à-coup. Il a été un temps que leur hauteur immense mettait le visage d'une femme au milieu d'elle-même : dans un autre, c'étaient les

pieds qui occupaient cette place ; les talons faisaient un piédestal qui les tenait en l'air. Qui pourrait le croire ? Les architectes ont été souvent obligés de hausser, de baisser et d'élargir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeaient d'eux ce changement ; et les règles de leur art ont été asservies à ces caprices. On voit quelquefois, sur un visage, une quantité prodigieuse de mouches, et elles disparaissent toutes le lendemain.

ESPRIT DES LOIS.

DES LOIS DES PEUPLES FRANCS ET GERMAINS.

Les Francs étant sortis de leur pays, ils firent rédiger par les sages de leur nation les lois saliques. La tribu des Francs ripuaires s'étant jointe, sous Clovis, à celle des Francs saliens, elle conserva ses usages ; et Théodoric, roi d'Austrasie, les fit mettre par écrit. Il recueillit de même les usages des Bavarois et des Allemands qui dépendaient de son royaume ; car, la Germanie étant affaiblie par la sortie de tant de peuples, les Francs, après avoir conquis devant eux, avait fait un pas en arrière et porté leur domination dans les forêts de leurs pères. Les Frisons ayant été soumis par Charles-Martel et Pépin, leur loi n'est pas antérieure à ces princes. Charlemagne, qui le premier dompta les Saxons, leur donna la loi que nous avons.

Il y a, dans les lois saliques et ripuaires, dans celles des Allemands et des Bavarois, une simplicité admirable : on y trouve une rudesse originale et un esprit qui n'avait point été affaibli par un autre esprit. Elles changèrent peu, parce que ces peuples, si l'on en excepte les Francs, restèrent dans la Germanie.

Les Francs mêmes y fondèrent une grande partie de leur empire : ainsi leurs lois furent toutes germaines.

Les rois de la première race ôtèrent bien aux lois saliques et ripuaires ce qui ne pouvait absolument s'accorder avec le christianisme ; mais ils en laissèrent tout le fond. Les lois des Bourguignons, et surtout celles des Visigoths, admirent les peines corporelles. Les lois saliques et ripuaires ne les reçurent pas.

Les Bourguignons et les Visigoths, dont les provinces étaient très exposées, cherchèrent à se concilier les anciens habitants et à leur donner des lois civiles les plus impartiales; mais les rois francs, sûrs de leur puissance, n'eurent pas ces égards.

Les Saxons, qui vivaient sous l'empire des Francs, eurent une humeur indomptable et s'obstinèrent à se révolter. On trouve dans leurs lois des duretés du vainqueur, qu'on ne voit point dans les autres codes des lois des barbares. On y voit l'esprit des lois des Germains dans les peines pécuniaires, et celui du vainqueur dans les peines afflictives.

C'est un caractère particulier de ces lois des barbares, qu'elles ne furent point attachées à un certain territoire : le Franc était jugé par la loi des Francs, l'Allemand par la loi des Allemands, le Bourguignon par la loi des Bourguignons, le Romain par la loi romaine.

Je trouve l'origine de cela dans les mœurs des peuples germains. Ces nations étaient partagées par des marais, des lacs et des forêts : on voit même dans César qu'elles aimaient à se séparer. La frayeur qu'elles eurent des Romains fit qu'elles se réunirent : chaque homme dans ces nations mêlées, dut être jugé par les usages et les coutumes de sa propre nation. Tous ces peuples, dans leur particulier, étaient libres et indépendants ; et, quand ils furent mêlés, l'indépendance resta encore : la patrie était commune, et la république particulière ; le territoire était le même, et les nations diverses.

La loi salique ne fut pas impartiale : elle établit entre les Francs et les Romains les distinctions les plus affligeantes. Quand on avait tué un Franc, un barbare ou un homme qui vivait sous la loi salique, on payait à ses parents une composition de deux cents sous ; on n'en payait qu'une de cent lorsqu'on avait tué un Romain possesseur, et seulement une de quarante-cinq quand on avait tué un Romain tributaire. La composition pour le meurtre d'un Franc, vassal du roi, était de six cents sous, et celle du meurtre d'un Romain, convive du roi, n'était que de trois cents. Elle mettait donc une cruelle différence entre le seigneur franc et le seigneur romain, entre le Franc et le Romain qui étaient d'une condition médiocre.

NOTES.

Page Ligne

250.— 8. "Ispahan," l'ancienne capitale de la Perse.
9. "Jurerait" *would vow.*

251.— 4. "Il s'y fait un bel embarras," forme impersonnelle très expressive, qui ne se traduit pas bien en anglais *we see there a fine confusion.*
8. "Leur machine" expression prise dans un sens en partie ironique pour: leur corps.
10. "Tomber en syncope" *to faint.* "Qui ne suis point fait à ce train," *being unaccustomed to such ways of going.*
12. "J'enrage comme un chrétien." Trait satirique décoché à l'humeur vive des Français, en comparaison du calme ordinaire des Orientaux.
13. "Encore passe que" *I would admit that.* Passe, subjonctif de passer, littéralement *let it pass.*
16. "Me fait faire un demi-tour" *make me turn half round.*
22. "Je n'ai eu à peine que le temps," littéralement *I had only barely the time.*
28. "On lui a vu" *he has been seen.*

252.— 1. Un écu de ce temps était compté 3 francs.
2. "Et qu'il en ait besoin" *and if he has need.* SI ne se répète pas; le second *if* est remplacé par QUE et le verbe au subjonctif.
7. Allusion au pouvoir que la légende prêtait aux rois d'Angleterre et de France de guérir les écrouelles en touchant le malade. D'où le nom *King's Evil.*

Page Ligne

252.—14. "Aux Tuileries," c'est-à-dire au jardin des Tuileries. Les Tuileries étaient le palais des souverains de France jusqu'en 1870. Il a été alors en partie brûlé.

17. "Aux spectacles"=au théâtre. Spectacle (au sing.) est employé de nos jours le plus souvent au lieu de théâtre, pour signifier la pièce représentée.

18. "Lorgnettes dressées" *opera glasses levelled.* On dit aussi des jumelles pour: lorgnettes.

31. "A l'européenne" *European fashion.* Tournure souvent employée: à la française, à l'américaine, etc.

253.— 7. "Mis en occasion." La phrase plus moderne est: donné l'occasion.

9. "Persan" avec P majuscule, *a Persian.* Notez cette nuance: persan avec *p*, est adjectif: il a l'air persan. De même, *a French book* un livre français, et *a Frenchman,* un Français.

16. "Ils ignorent encore plus" *they still less know.*

25. "Méconnaît" *fails to recognize.*

28. "Quelque Américaine" a NATIVE *American,* or *Indian Squaw.* C'était le sens à cette époque. Maintenant en France on donne au mot Américain le même sens qu'aux États-Unis.

254.— 7. "Mouches" (*blak*) *patches.*

12. "Les Francs" (Franks) confédération de peuples Germains qui s'établirent dans la Gaule vers le Ve siècle, et donnèrent leur nom à ce pays. Les Francs ripuaires (*ripa,* rive) venaient des bords du Rhin et de la Meuse; les Francs saliens appartenaient à l'intérieur des terres.

14. "Clovis" (481-511) réputé le premier roi de France, et le fondateur de la première race ou dynastie appelée Mérovingienne, (du nom de Mérovée, grand-père de Clovis).

22. "Charles-Martel" sous le nom de maire du palais, gouvernait l'empire des Francs. Ce fut lui qui sauva la chrétienté en défaisant les Sarrasins envahisseurs à la bataille de Poitiers (732).—Pépin-le-Bref, son fils fut le premier roi (en 752) de la seconde race ou dynastie, dite carlovingienne.

23. "Charlemagne" (742-814) fils de Pépin-le-Bref, roi de France et empereur d'Occident.

255.— 4. "Les Bourguignons" occupèrent l'Est de la France actuelle, les Visigoths (Goths de l'Ouest) s'établirent dans le sud de la Gaule et en Espagne.

17. Les peines pécuniaires sont expliquées à la page suivante. Tout crime contre la société était puni par une amende proportionnée, rien de plus.

256.— 5. "Sou" d'or.

5. "Composition" ici compensation.

QUESTIONS.

1. Quelles distinctions Montesquieu obtint-il?— 2. Quels goûts avait-il?—3. Quel fut son premier ouvrage et quelle en est l'idée? —4. Comment se prépara-t-il pour ses autres écrits?—5. Quelle est la portée et le mérite de chacun?—6. Quelle est la première impression de Paris sur le prétendu Persan?— 7. Que dit-il de ce qu'il voit dans la rue et que lui arrive-t-il?—8. Que pense-t-il du roi de France et de son pouvoir? de sa manière de se procurer de l'argent?—9. Comment décrit-t-il la curiosité des Parisiens?—10. Que lui arrive-t-il en conséquence? et ensuite, quand il a changé d'habit?—11. Que dit-il des modes d'alors?—12. Que savez-vous des Francs et de leurs lois?—13. Quels rois de ce peuple sont nommés et qu'ont-ils faits? —14. Qu'est-il dit des mœurs des nations germaines?— 15. Donnez des exemples des peines pécuniaires appliquées en ces temps.

LESAGE.

Lesage, né en Bretagne, vers la fin du dix-septième siècle, avait déjà écrit beaucoup de pièces de théâtres et de romans quand il composa deux bonnes comédies : *Turcaret*, et *Crispin*, et enfin le modèle des romans, *Gil Blas*.

L'histoire du héros commence avec son éducation et le conduit jusqu'à la maturité de l'âge, à travers une foule d'incidents tantôt comiques tantôt pathétiques. "Il n'existe aucun livre au monde, dit Walter Scott, qui contienne tant de vues profondes sur le caractère de l'homme; chaque page, chaque ligne donne une peinture si exacte des faiblesses humaines que nous nous imaginerions volontiers entendre une intelligence supérieure lisant dans nos cœurs, pénétrant nos secrets motifs et trouvant un malin plaisir à déchirer le voile que nous nous efforçons d'étendre sur nos actions."

Ce qui caractérise la manière de Lesage est une espèce de bonhomie ironique qui fait du livre la lecture la plus attachante. "On trouverait du reste difficilement une censure plus vive du vice, une narration plus rapide, un style plus franc, plus vrai, plus naturel, et aussi plus de bons sens et d'esprit tout ensemble."

LES AVENTURES DE GIL BLAS.

De la naissance de Gil Blas, et de son éducation.

Blas de Santillane, mon père, après avoir longtemps porté les armes pour le service de la monarchie espagnole, se retira dans la ville où il avait pris naissance. Il y épousa une petite bourgeoise qui n'était plus dans sa première jeunesse, et je vins au monde onze mois après leur mariage. Ils allèrent ensuite demeurer à Oviédo, où ma mère se fit femme de chambre et mon père écuyer. Comme ils n'avaient pour tout bien que leurs gages, j'aurais couru risque d'être assez mal élevé, si je n'eusse pas eu dans la ville un oncle chanoine. Il se nommait Gil Pérez. Il était frère aîné de ma mère, et mon parrain. Représentez-vous un petit homme haut de trois pieds et demi, avec une tête enfoncée entre les épaules : voilà mon oncle. Au reste, c'était un ecclésiastique qui ne songeait qu'à faire bonne chère ; et sa prébende, qui n'était pas mauvaise, lui en fournissait les moyens.

Il me prit chez lui dès mon enfance, et se chargea de mon éducation. Il m'acheta un alphabet, et entreprit de m'apprendre lui-même à lire ; ce qui ne lui fut pas moins utile qu'à moi ; car, en me faisant connaître mes lettres, il se remit à la lecture, qu'il avait toujours fort négligée ; et, à force de s'y appliquer, il parvint à lire couramment son bréviaire, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant. Il aurait encore bien voulu m'enseigner la langue latine, mais, hélas ! le pauvre Gil Pérez ! il n'en avait de sa vie su les premiers principes.

Il fut donc obligé de me mettre sous la férule d'un maître ; il m'envoya chez le docteur Godinez, qui passait pour le plus habile précepteur d'Oviédo. Je profitai si bien des instructions qu'on me donna, qu'au bout de cinq à six années j'entendais un peu les auteurs grecs, et assez bien

les poètes latins. Je m'appliquai aussi à la logique, qui m'apprit à raisonner beaucoup. J'aimais tant la dispute, que j'arrêtais les passants, connus ou inconnus, pour leur proposer des arguments.

Je m'acquis par-là dans la ville la réputation de savant. Mon oncle en fut ravi, parce qu'il fit réflexion que je cesserais bientôt de lui être à charge. "Ho çà, Gil Blas," me dit-il un jour, "le temps de ton enfance est passé. Tu as déjà dix-sept ans, et te voilà devenu habile garçon. Il faut songer à te pousser. Je suis d'avis de t'envoyer à l'université de Salamanque; avec l'esprit que je te vois, tu ne manqueras pas de trouver un bon poste. Je te donnerai quelques ducats pour faire ton voyage, avec ma mule qui vaut bien dix à douze pistoles; tu la vendras à Salamanque, et tu en emploieras l'argent à t'entretenir jusqu'à ce que tu sois placé."

Il ne pouvait rien me proposer qui me fût plus agréable. Cependant j'eus assez de force sur moi pour cacher ma joie; et lorsqu'il fallut partir, ne paraissant sensible qu'à la douleur de quitter un oncle à qui j'avais tant d'obligation, j'attendris le bonhomme, qui me donna plus d'argent qu'il ne m'en aurait donné s'il eût pu lire au fond de mon âme. Avant mon départ, j'allai embrasser mon père et ma mère, qui ne m'épargnèrent pas les remontrances. Ils m'exhortèrent à prier Dieu pour mon oncle, à vivre en honnête homme, à ne me point engager dans de mauvaises affaires, et sur toute chose à ne pas prendre le bien d'autrui. Après qu'ils m'eurent longtemps harangué, ils me firent présent de leur bénédiction. Aussitôt je montai sur ma mule, et sortis de la ville.

Arrivée de Gil Blas à Pennaflor, et avec quel homme il soupa.

J'arrivai heureusement à Pennaflor. Je m'arrêtai à la porte d'une hôtellerie d'assez bonne apparence. Je n'eus

pas plutôt mis pied à terre, que l'hôte vint me recevoir fort civilement. Il détacha lui-même ma valise, la chargea sur ses épaules, et me conduisit à une chambre, pendant qu'un de ses valets menait ma mule à l'écurie. Dès que je fus dans l'hôtellerie, je demandai à souper. On m'accommoda des œufs. Pendant qu'on me les apprêtait, je liai conversation avec l'hôtesse, que je n'avais point encore vue. Lorsque l'omelette fut en état de m'être servie, je m'assis tout seul à une table. Je n'avais pas encore mangé le premier morceau, que l'hôte entra, suivi d'un homme qui portait une longue rapière, et qui pouvait avoir trente ans. Ce cavalier s'approcha de moi d'un air empressé : "Seigneur écolier," me dit-il, "je viens d'apprendre que vous êtes le seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviédo, et le flambeau de la philosophie. Est-il bien possible que vous soyez ce savantissime, ce bel esprit, dont la réputation est si grande dans ce pays-ci? Vous ne savez pas," continua-t-il, en s'adressant à l'hôte et à l'hôtesse, "vous ne savez pas ce que vous possédez. Vous avez un trésor dans votre maison. Vous voyez dans ce jeune gentilhomme la huitième merveille du monde." Puis se tournant de mon côté, et me jetant les bras au cou : "Excusez mes transports," ajouta-t-il, "je ne suis point maître de la joie que votre présence me cause."

Je ne pus lui répondre sur-le-champ, parce qu'il me tenait si serré que je n'avais pas la respiration libre, et ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embrassade, que je lui dis : "Seigneur cavalier, je ne croyais pas mon nom connu à Pennaflor." "Comment connu !" reprit-il sur le même ton : "nous tenons registre de tous les grands personnages qui sont à vingt lieues à la ronde. Vous passez pour un prodige, et je ne doute pas que l'Espagne ne se trouve un jour aussi vaine de vous avoir produit, que la Grèce d'avoir vu naître ses sages." Mon admirateur

me parut un fort honnête homme, et je l'invitai à souper avec moi. "Ah! très volontiers," s'écria-t-il, "je sais trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait rencontrer l'illustre Gil Blas de Santillane, pour ne pas jouir de ma bonne fortune le plus longtemps que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit," poursuivit-il; "je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement, et je mangerai quelques morceaux par complaisance."

En parlant ainsi, mon panégyriste s'assit vis-à-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il se jeta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité, qu'il semblait n'avoir mangé de trois jours. A l'air complaisant dont il s'y prenait, je vis bien qu'elle serait bientôt expédiée. J'en ordonnai une seconde, qui fut faite si promptement, qu'on la servit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevait de manger la première. Il y allait pourtant d'une vitesse toujours égale, et trouvait moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges sur louanges, ce qui me rendait fort content de ma petite personne. Il buvait aussi fort souvent; tantôt c'était à ma santé, et tantôt à celle de mon père et de ma mère, dont il ne pouvait assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même temps il versait du vin dans mon verre, et m'excitait à lui faire raison. Je ne répondais point mal aux santés qu'il me portait; ce qui, avec ses flatteries, me mit insensiblement de si belle humeur, que, voyant notre seconde omelette à moitié mangée, je demandai à l'hôte s'il n'avait point de poisson à nous donner. Le seigneur Corcuélo, qui, selon toutes les apparences, s'entendait avec le parasite, me répondit: "J'ai une truite excellente, mais elle coûtera cher à ceux qui la mangeront; c'est un morceau trop friand pour vous." "Qu'appelez-vous trop friand?" dit alors mon flatteur, d'un ton de voix élevé: "vous n'y pensez pas, mon ami. Apprenez que vous n'avez rien de

trop bon pour le seigneur Gil Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un prince."

Je fus bien aise qu'il eût relevé les dernières paroles de l'hôte, et il ne fit en cela que me prévenir. Je m'en sentis offensé, et je dis fièrement à Corcuélo : "Apportez-nous votre truite, et ne vous embarrassez pas du reste." L'hôte, qui ne demandait pas mieux, se mit à l'apprêter, et ne tarda guère à nous la servir. A la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie dans les yeux du parasite, qui fit paraître une nouvelle complaisance, c'est-à-dire qu'il donna sur le poisson comme il avait fait sur les œufs. Il fut pourtant obligé de se rendre, de peur d'accident, car il en avait jusqu'à la gorge. Enfin, après avoir bien bu et bien mangé, il voulut finir la comédie. "Seigneur Gil Blas," me dit-il, en se levant de table, "je suis trop content de la bonne chère que vous m'avez faite, pour vous quitter sans vous donner un avis important, dont vous me paraissez avoir besoin. Soyez désormais en garde contre les louanges. Défiez-vous des gens que vous ne connaîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres, qui voudront comme moi se divertir de votre crédulité, et peut-être pousser les choses encore plus loin. N'en soyez point la dupe, et ne vous croyez point, sur leur parole, la huitième merveille du monde." En achevant ces mots, il me rit au nez, et s'en alla.

Gil Blas s'engage au service du docteur Sangrado, à Valladolid.

De Pennaflor j'allai à Valladolid où je rencontrai le docteur Sangrado que j'avais vu chez mon oncle Gil Pérez, et je pris la liberté de le saluer. Il me remit dans le moment. "Eh ! te voilà, mon enfant," me dit-il, "je pensais à toi tout à l'heure. J'ai besoin d'un bon garçon pour me servir, et je songeais que tu serais bien mon fait, si tu

savais lire et écrire." "Monsieur," lui répondis-je, "sur ce pied-là je suis donc votre affaire, car je sais l'un et l'autre." "Cela étant," reprit-il, "tu es l'homme qu'il me faut. Viens chez moi, je te traiterai avec distinction. Je ne te donnerai point de gages, mais rien ne te manquera. J'aurai soin de t'entretenir proprement, et je t'enseignerai le grand art de guérir toutes les maladies. En un mot, tu seras plutôt mon élève que mon valet."

J'acceptai la proposition du docteur, dans l'espérance que je pourrais, sous un si savant maître, me rendre illustre dans la médecine. Il me mena chez lui sur-le-champ, pour m'installer dans l'emploi qu'il me destinait; et cet emploi consistait à écrire le nom et la demeure des malades qui l'envoyaient chercher pendant qu'il était en ville. J'avais souvent la plume à la main, parce qu'il n'y avait point en ce temps-là de médecin à Valladolid plus accrédité que le docteur Sangrado. Il s'était mis en réputation dans le public par un verbiage spécieux soutenu d'un air imposant, et par quelques cures heureuses, qui lui avaient fait plus d'honneur qu'il n'en méritait.

Il ne manquait pas de pratique, ni par conséquent de bien. Il n'en faisait pas toutefois meilleure chère. On vivait chez lui très frugalement. Nous ne mangions d'ordinaire que des pois, des fèves, des pommes cuites, ou du fromage. Il disait que ces aliments étaient les plus convenables à l'estomac. Il nous défendait, à la servante et à moi, de manger beaucoup, mais en récompense il nous permettait de boire de l'eau à discrétion. Bien loin de nous prescrire des bornes là-dessus, il nous disait quelquefois: "Buvez, mes enfants. Buvez de l'eau abondamment. C'est un dissolvant universel. L'eau fond tous les sels. Le cours du sang est-il ralenti, elle le précipite; est-il trop rapide, elle en arrête l'impétuosité." Notre docteur était de si bonne foi sur cela, qu'il ne buvait

jamais lui-même que de l'eau, quoiqu'il fût dans un âge avancé.

Il avait beau vanter l'eau, et m'enseigner le secret d'en composer des breuvages exquis, j'en buvais avec tant de modération, que, s'en étant aperçu, il me dit : "Eh! vraiment, Gil Blas, je ne m'étonne point si tu ne jouis pas d une parfaite santé. Tu ne bois pas assez, mon ami. Ne crains pas que l'abondance de l'eau affaiblisse ou refroidisse ton estomac. Loin de toi cette terreur panique, que tu te fais peut-être de la boisson fréquente."

Malgré ces beaux raisonnements, je commençai à sentir de grands maux d'estomac, que j'eus la témérité d'attribuer au dissolvant universel, et à la mauvaise nourriture que je prenais. Cela me fit prendre la résolution de sortir de chez le docteur Sangrado. Mais il me chargea d'un nouvel emploi, ce qui me fit changer de sentiment. "Écoute," me dit-il un jour, "je ne suis point de ces maîtres durs et ingrats, qui laissent vieillir leurs domestiques dans la servitude, avant que de les récompenser. Je suis content de toi; je t'aime, et sans attendre que tu m'aies servi plus longtemps, j'ai pris la résolution de faire ta fortune dès aujourd'hui. Je veux tout à l'heure te découvrir le fin de l'art salutaire que je professe depuis tant d'années. Les autres médecins en font consister la connaissance dans mille sciences pénibles, et moi, je prétends t'abréger un chemin si long, et t'épargner la peine d'étudier la pharmacie, la botanique, et l'anatomie. Sache, mon ami, qu'il ne faut que saigner, et faire boire de l'eau chaude. Voilà le secret de guérir toutes les maladies du monde. Je n'ai plus rien à t'apprendre. Tu sais la médecine à fond, et, profitant du fruit de ma longue expérience, tu deviens tout d'un coup aussi habile que moi." Je remerciai le docteur de m'avoir si promptement rendu capable de lui servir de substitut; et, pour reconnaître les bontés qu'il avait pour

moi, je l'assurai que je suivrais toute ma vie ses opinions, quand même elles seraient contraires à celles d'Hippocrate.

Je mis un habit de mon maître, pour me donner l'air d'un médecin ; après quoi je me disposai à exercer la médecine aux dépens de qui il appartiendrait. Je débutai par un alguazil, qui avait une pleurésie. J'ordonnai qu'on le saignât sans miséricorde, et qu'on ne lui plaignît point l'eau. J'entrai ensuite chez un pâtissier à qui la goutte faisait pousser de grands cris. Je ne ménageai pas plus son sang que celui de l'alguazil, et j'ordonnai qu'on lui fît boire de l'eau de moment en moment. Je reçus douze réaux pour mes ordonnances ; ce qui me fit prendre tant de goût à la profession, que je ne demandai plus que plaie et bosse.

NOTES.

Page Ligne

259.— 6. "Une petite bourgeoise," *a girl of the (lower) middle-class.*

9. "Écuyer" littéralement *squire, attendant to a knight or nobleman.*

17. "Une prébende" comme en Angleterre, *a church living.*

25. "Son bréviaire," livre de prières spécial aux prêtres catholiques ; ils doivent en réciter une partie chaque jour.

29. "La férule" instrument pour frapper et punir les écoliers négligents. Horace le mentionne déjà. Traduire ici par *rod, tuition.*

260.— 4. C'était une habitude commune des étudiants jusqu'au XVIIIe siècle.

10. "Te pousser" *make your way.*

11. L'Université de Salamanque est encore la plus renommée d'Espagne.

15. "T'entretenir" *to support yourself.*

19. "Ne paraissant sensible que" *having seemingly no other feeling than.* Sensible *sensitive.* Le mot anglais *sensible* est SENSÉ en français.

33. "Hôtellerie" *inn.*

261.— 1. "Je n'eus pas mis pied à terre que" *scarcely had I alighted.*

6. "Lier conversation" *enter into conversation.*

11. "Seigneur écolier," le "seigneur" a presque le sens de *lord.*

Page Ligne

261.—15. "Le flambeau" *the light.*

16. "Savantissime," superlatif un peu ironique à la façon latine, *most learned.*—"Bel esprit" *wit.*

20. "Gentilhomme" *nobleman*, non pas *gentleman.*

34. "Ses sages" allusion aux sept sages de la Grèce. Comparez la fable de La Fontaine, *le Savetier et le Financier*, p. 140.

262.— 3. "Savoir gré" *to be grateful.*

12. "Dont il s'y prenait" *with which he went at it.*

17. "Un coup de dent" *a bite.*

24. "Lui faire raison" *to pledge him.*

25. "Porter la santé de quelqu'un"=boire à sa santé.

28. Le poisson frais était une grande friandise à l'intérieur de l'Espagne.

263.— 3. "Relevé" les paroles.

4. "Il ne fit en cela que me prévenir" *he only thereby anticipated my action.*

11. "Il donna sur le poisson" *he went at the fish.*

12. "Se rendre" *to give up.*

13. "Jusqu'à la gorge" *he was absolutely gorged.*

24. "Rit au nez" *laughed to my face.*

30. "Me remit" *recognized.*

33. "Mon fait" c'est-à-dire, juste celui dont j'ai besoin.

264.—18. "Un verbiage spécieux" *specious empty talk.*

21. "Pratique" *clients.*—"Bien" *property.*

24. "Fèves" espèce grossière de *beans.*

28. "A discrétion" *without restraint.*

31. "Fond" (de fondre) *melts.*

33. "Arrête" *checks.*

265.— 3. "Il avait beau vanter" *in vain did he praise.* Traduire AVOIR BEAU par *in vain*, ou *whatever.*

10. "Que tu te fais." *that you conceive.*

22. "Découvrir" *disclose.* Le fin=le secret. On pourrait dire, *put the whole of it in a nut-shell.*

28. On voit que le système de faire boire de l'eau chaude n'est pas si nouveau.

266.— 2. Hippocrate, médecin grec, le plus célèbre de l'antiquité (450 ans avant J.-C.)

4. "Un habit" *a gown.* Les médecins, comme les avocats, avaient alors un costume spécial.

7. "Alguazil" agent de police espagnol.

8. "Plaignît" (de plaindre), *should spare.*

12. "Un réal," ancienne monnaie espagnole, valait environ 5 sous.

14. "Demander plaie et bosse" est une expression idiomatique correspondant à *to be ready for the fray.*

QUESTIONS.

1. Quelle carrière suivit Lesage?—2. Quelles comédies a-t-il composées?—3. Qu'est-ce que *Gil Blas?*— 4. Quel jugement en porte Walter Scott?—5. Quelles sont les qualités spéciales de cet auteur? —6. Racontez la naissance et l'éducation de Gil Blas?—7. Pourquoi et comment part-il pour l'Université?—8. Qui rencontre-t-il à Pennaflor? et que dit l'inconnu?—9. Racontez le souper et ses divers incidents? —10. Quelle leçon donne son invité à Gil Blas?—11. Quelle place Gil Blas accepte-t-il à Valladolid? et qu'a-t-il à faire?— 12. Quelle était la doctrine du docteur Sangrado?—13. Pourquoi Gil Blas veut-il le quitter?—14. Quel nouvel emploi lui donne Sangrado? et quelles instructions?— 15. Décrivez la manière dont Gil Blas commence l'exercice de la médecine.

CHAPITRE III.

J.-J. ROUSSEAU (1712–1778). Le Contrat Social, l'Émile.

Autant et plus peut-être que l'aristocrate Voltaire, disent les historiens, Jean-Jacques Rousseau a contribué à accélérer l'avènement de la Révolution française. Ce génie passionné, paradoxal, tourmenté, issu du peuple, s'adressa au peuple avec une éloquence enflammée, et les masses s'enthousiasmèrent pour les doctrines nouvelles qu'il prêchait.

Sa vie, à vrai dire, fut celle d'un aventurier : fils d'un horloger de Genève, il fut tour à tour greffier, apprenti graveur, séminariste, laquais, maître de musique, précepteur, secrétaire d'ambassadeur, commis, puis finalement homme de lettres. Il voyage, vient à Paris, vit dans la retraite de l'Ermitage aux environs de la capitale ; poursuivi pour l'extrême hardiesse de ses écrits, il s'enfuit en Suisse, en est chassé, se réfugie en Angleterre et revient enfin mourir à Paris.

Rousseau se révéla comme écrivain de premier ordre dans un concours proposé par une académie de province. Dans son mémoire il soutenait que la civilisation, fruit des arts et des sciences, est un mal. Il publia ensuite un roman, la *Nouvelle Héloïse*, qui n'est guère plus lu, mais qui eut une vogue prodigieuse à cette époque, puis un traité de politique, le *Contrat Social*, qui fut en quelque sorte l'évangile de la Révolution : il y proclame sans détour le principe de la souveraineté du peuple. Peu après parut son œuvre principale, l'*Emile*. C'est un long traité sur l'éducation dans lequel l'auteur développe avec un grand talent beaucoup d'idées alors nouvelles, principalement celle qui veut que l'éducation soit guidée par le bon sens et la nature. On a extrait de ce livre un certain nombre de pages qui font encore de nos jours autorité chez les maîtres de la jeunesse. Ceux qui se mêlent d'éducation, et les parents en général, ne sauraient mieux faire que de les lire. Son dernier ouvrage, les *Confessions* ou l'histoire de sa vie, est trop plein de cyniques révélations pour qu'on le lise avec plaisir.

Ses idées, souvent paradoxales, sont revêtues d'un style harmonieux, quelque peu poétique et d'un naturel parfait. Ce qui en fait le charme, particulier et très rare, c'est qu'on y sent l'âme et la personnalité très humaine de l'écrivain. Il faut ajouter que Rousseau avait un sentiment profond des beautés de la nature, sentiment qu'il a su exprimer admirablement dans tous ses ouvrages.

LE CONTRAT SOCIAL.

Les idées émises dans le *Contrat Social*, nous paraissent toutes naturelles maintenant; mais, à l'époque où Rousseau écrivait (1762), elles étaient d'une audace inouïe; de fait, à la publication de ce livre, le Parlement de Paris fit décréter l'auteur de prise de corps. A Genève même, où il se réfugia, il fut poursuivi, et l'ouvrage y fut brûlé par la main du bourreau.

De la liberté.

L'homme est né libre, et partout il est dans les fers. Tel se croit le maître des autres qui ne laisse pas d'être plus esclave qu'eux. Comment ce changement s'est-il fait? Si je ne considérais que la force, et l'effet qui en dérive, je dirais: Tant qu'un peuple est contraint d'obéir et qu'il obéit, il fait bien; sitôt qu'il peut secouer le joug et qu'il le secoue, il fait encore mieux; car, en recouvrant sa liberté par le même droit qui la lui a ravie, ou il est fondé à la reprendre, ou l'on ne l'était pas à la lui ôter. Mais l'ordre social est un droit sacré qui sert de base à tous les autres. Cependant ce droit ne vient point de la nature; il est donc fondé sur des conventions. Il s'agit de savoir quelles sont ces conventions.

Des premières sociétés.

La plus ancienne de toutes les sociétés et la seule naturelle est celle de la famille. Encore les enfants ne restent-ils liés au père qu'aussi longtemps qu'ils ont besoin de lui

pour se conserver. Sitôt que ce besoin cesse, le lien naturel se dissout. Les enfants, exempts de l'obéissance qu'ils devaient au père, le père exempt des soins qu'il devait aux enfants, rentrent tous également dans l'indépendance. S'ils continuent de rester unis, ce n'est plus naturellement, c'est volontairement, et la famille elle-même ne se maintient que par convention.

Cette liberté commune est une conséquence de la nature de l'homme. Sa première loi est de veiller à sa propre conservation, ses premiers soins sont ceux qu'il se doit à lui-même, et sitôt qu'il est en âge de raison, lui seul étant juge des moyens propres à se conserver, devient par là son propre maître.

La famille est donc, si l'on veut, le premier modèle des sociétés politiques; le chef est l'image du père, le peuple est l'image des enfants, et tous, étant nés égaux et libres, n'aliènent leur liberté que pour leur utilité. Toute la différence est que, dans la famille, l'amour du père pour ses enfants le paye des soins qu'il leur rend, et que, dans l'Etat, le plaisir de commander supplée à cet amour que le chef n'a pas pour ses peuples.

De l'esclavage.

Puisqu'aucun homme n'a une autorité naturelle sur son semblable, et puisque la force ne produit aucun droit, restent les conventions pour base de toute autorité légitime parmi les hommes.

Pourquoi, a-t-on demandé, tout un peuple ne pourrait-il pas aliéner sa liberté et se rendre sujet d'un roi?....

Bien loin qu'un roi fournisse à ses sujets leur subsistance, il ne tire la sienne que d'eux, et un roi ne vit pas de peu. Les sujets donnent donc leur personne à condition qu'on prendra aussi leur bien. Je ne vois pas ce qui leur reste à conserver.

On dira que le despote assure à ses sujets la tranquillité civile. Soit; mais qu'y gagnent-ils, si les guerres que son ambition leur attire, si son insatiable avidité, si les vexations de son ministère les désolent plus que ne feraient leurs dissensions? Qu'y gagnent-ils si cette tranquillité même est une de leurs misères? On vit tranquille aussi dans les cachots : en est-ce assez pour s'y trouver bien? Les Grecs enfermés dans l'antre du cyclope y vivaient tranquilles, en attendant que leur tour vînt d'être dévorés. Dire qu'un homme se donne gratuitement, c'est dire une chose absurde et inconcevable ; un tel acte est illégitime et nul, par cela seul que celui qui le fait n'est pas dans son bon sens. Dire la même chose de tout un peuple, c'est supposer un peuple de fous : la folie ne fait pas droit.

Quand chacun pourrait s'aliéner lui-même, il ne peut aliéner ses enfants : ils naissent hommes et libres ; leur liberté leur appartient, nul n'a droit d'en disposer qu'eux.

Renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme, aux droits de l'humanité, même à ses devoirs. Il n'y a nul dédommagement possible pour quiconque renonce à tout. Une telle renonciation est incompatible avec la nature de l'homme, et c'est ôter toute moralité à ses actions que d'ôter toute liberté à sa volonté.

EXTRAITS DE L'ÉMILE.

Que l'enfant ne fasse rien sur parole ; rien n'est bien pour lui que ce qu'il sent être tel. En le jetant toujours en avant de ses lumières, vous croyez user de prévoyance, et vous en manquez. Pour l'armer de quelques vains instruments dont il ne fera peut-être jamais d'usage, vous lui ôtez l'instrument le plus universel de l'homme, qui est le bon sens, vous l'accoutumez à se laisser toujours con-

duire, à n'être jamais qu'une machine entre les mains d'autrui. Vous voulez qu'il soit docile étant petit ; c'est vouloir qu'il soit crédule et dupe étant grand. Vous lui dites sans cesse : "Tout ce que je vous demande est pour votre avantage ; mais vous n'êtes pas en état de le connaître. Que m'importe à moi que vous fassiez ou non ce que j'exige ? c'est pour vous seul que vous travaillez." Avec tous ces beaux discours, que vous lui tenez maintenant pour le rendre sage, vous préparez le succès de ceux que lui tiendra quelque jour un visionnaire, un souffleur, un charlatan, un fourbe ou un fou de toute espèce, pour le prendre à son piège ou pour lui faire adopter sa folie.

. . . .

Je n'aime point les explications en discours : les jeunes gens y font peu d'attention et ne les retiennent guère. Les choses ! les choses ! Je ne répéterai jamais assez que nous donnons trop de pouvoir aux mots : avec notre éducation babillarde nous ne faisons que des babillards.

Supposons que, tandis que j'étudie avec mon élève le cours du soleil et la manière de s'orienter, tout à coup il m'interrompt pour me demander à quoi sert tout cela. Quel beau discours je vais lui faire ! de combien de choses je saisis l'occasion de l'instruire en répondant à sa question ! Quand j'aurai tout dit, j'aurai fait l'étalage d'un vrai pédant, auquel il n'aura pas compris une seule idée.

Mais notre Émile, rustiquement élevé, n'écoutera rien de tout cela. Du premier mot qu'il n'entendra pas il va s'enfuir et me laisser pérorer tout seul. Cherchons une solution plus grossière.

Nous observions la position de la forêt au nord de Montmorency, quand il m'a interrompu par son importune question : "*A quoi sert cela ?* — Vous avez raison, lui dis-je ; il y faut penser à loisir ; et si nous trouvons que ce travail n'est bon à rien, nous ne le reprendrons plus, car nous ne

manquons pas d'amusements utiles." On s'occupe d'autre chose, et il n'est plus question de géographie du reste de la journée.

Le lendemain matin, je lui propose un tour de promenade avant le déjeuner ; il ne demande pas mieux ; pour courir, les enfants sont toujours prêts, et celui-ci a de bonnes jambes. Nous montons dans la forêt, nous parcourons les champeaux, nous nous égarons, nous ne savons plus où nous sommes, et, quand il s'agit de revenir, nous ne pouvons plus retrouver notre chemin. Le temps se passe, la chaleur vient, nous avons faim ; nous nous pressons, nous errons vainement de côté et d'autre, nous ne trouvons partout que des bois, des carrières, des plaines, nul renseignement pour nous reconnaître. Bien échauffés, bien recrus, bien affamés, nous ne faisons avec nos courses que nous égarer davantage. Nous nous asseyons enfin pour nous reposer, pour délibérer. Émile, que je suppose élevé comme un autre enfant, ne délibère point, il pleure ; il ne sait pas que nous sommes à la porte de Montmorency, et qu'un simple taillis nous le cache ; mais ce taillis est une forêt pour lui, un homme de sa stature est enterré dans des buissons.

Après quelques moments de silence, je lui dis d'un air inquiet :

"Mon cher Émile, comment ferons-nous pour sortir d'ici?

ÉMILE, *en nage.* Je n'en sais rien. Je suis las ; j'ai faim ; j'ai soif ; je n'en puis plus.

JEAN-JACQUES. Me croyez-vous en meilleur état que vous, et pensez-vous que je me fisse faute de pleurer si je pouvais déjeuner de mes larmes? Il ne s'agit pas de pleurer, il s'agit de se reconnaître. Voyons votre montre ; quelle heure est-il?

ÉMILE. Il est midi, et je suis à jeun.

JEAN-JACQUES. Cela est vrai, il est midi, et je suis à jeun.

ÉMILE. Oh! que vous devez avoir faim!

JEAN-JACQUES. Le malheur est que mon dîner ne viendra pas me trouver ici. Il est midi, c'est justement l'heure où nous observions hier de Montmorency la position de la forêt. Si nous pouvions de même observer de la forêt la position de Montmorency?...

ÉMILE. Oui; mais hier nous voyions la forêt, et d'ici nous ne voyons pas la ville.

JEAN-JACQUES. Voilà le mal... Si nous pouvions nous passer de la voir pour trouver sa position?...

ÉMILE. O mon bon ami!

JEAN-JACQUES. Ne disions-nous pas que la forêt était?...

ÉMILE. Au nord de Montmorency.

JEAN-JACQUES. Par conséquent, Montmorency doit être...

ÉMILE. Au sud de la forêt.

JEAN-JACQUES. Nous avons un moyen de trouver le nord à midi.

ÉMILE. Oui, par la direction de l'ombre.

JEAN-JACQUES. Mais le sud!

ÉMILE. Comment faire?

JEAN-JACQUES. Le sud est l'opposé du nord.

ÉMILE. Cela est vrai; il n'y a qu'à chercher l'opposé de l'ombre. Oh! voilà le sud! voilà le sud! sûrement Montmorency est de ce côté; cherchons de ce côté.

JEAN-JACQUES. Vous pouvez avoir raison, prenons ce sentier à travers le bois.

ÉMILE, *frappant des mains et poussant un cri de joie.* Ah! je vois Montmorency! le voilà tout devant nous. Allons déjeuner, allons dîner. Courons vite; l'astronomie est bonne à quelque chose."

CE QUE SOUHAITERAIT JEAN-JACQUES.

Je n'irais pas me bâtir une ville à la campagne, et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts ; et, quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gaie que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier, et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là, je rassemblerais une société plus choisie que nombreuse d'amis aimant le plaisir, et s'y connaissant, de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le râteau des fâneuses et le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville seraient oubliés ; et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers, qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous

nos repas seraient des festins, où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux, sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil.

Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance ; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre, quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aunes et de coudriers ; une longue procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt du festin ; on aurait le gazon pour table et pour chaises ; les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres. Les mets seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons ; chacun, se préférant ouvertement à tout autre, trouverait bon que tout autre se préférât de même à lui : de cette familiarité cordiale et modérée, naîtrait sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse, et plus fait pour lier les cœurs.

Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets, pour être nos maîtres ; chacun serait servi par tous; le temps passerait sans le compter, le repas serait le repos, et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin qui lui feraient porter plus gaiement sa misère ; et moi, j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret : "Je suis encore homme."

NOTES.

Page Ligne

270.— 3. "Tel se croit le maître qui ne laisse pas d'être..." *so and so, many a one who believes himself to be master, yet is, in truth is.*

5. "Qui en dérive"; en=de la force.

271.—31. "Un roi ne vit pas de peu" *a king needs a great many things to live on.*

272.— 4. "Son ministère"=ses divers officiers civils et militaires.

8. Allusion aux compagnons d'Ulysse que le cyclope avait pris, et retenait dans son antre pour les dévorer. Homère raconte le fait dans son *Odyssée.*

14. "Ne fait pas droit" *does not give a right.*

26. "Que l'enfant ne fasse rien sur parole." *The child should never be made to do any thing on the word of another.*

27. "Etre tel" c'est-à-dire être bien.

273.— 2. "Vous voulez..." vous, c'est-à-dire les maîtres.

10. "De ceux que lui tiendra un visionnaire, un souffleur, etc." *of those (speeches) which a visionary, an emptyheaded guide, etc., will address him.*

14. "En discours" *by mere words.*

20. "S'orienter" *to take one's bearings.*

22. "Quel beau discours!" Tout ceci est ironique.

31. "Montmorency," jolie bourgade non loin de Paris.

274.— 8. "Les champeaux"=les champs.

15. "Recrus"=harassés, très las.

27. "En nage" *perspiring.*

28. "Je n'en puis plus" *I am exhausted.*

30. "Que je me fisse faute" *that I would refrain.*

34. "A jeun" *fasting.* Par conséquent *to break the fast,* DÉJEUNER.

275.— 2. "Que vous devez avoir faim." *How hungry you must be!*

10. "Si nous pouvions nous passer de la voir" *if without seeing it.*— Se passer de *to do without.*

25. "De ce côté" *in that direction.*

276.— 3. "Les Tuileries" l'ancien palais des souverains de France, à Paris, à présent en partie détruit.

13. Une ÉCURIE et une ÉTABLE sont bien *a stable,* en anglais. La différence en français est que l'écurie est pour les chevaux seulement.—La racine du mot est le latin *equus,* un cheval.

18. "Espalier" est un arbre fruitier *trained flat against a wall.*

22. L'abondance des choses et la pauvreté d'argent comptant.

24. "S'y connaissant" *able to appreciate it.*

26. "La navette" instrument pour tisser. Les femmes alors s'occupaient de tissage.

27. "La ligne" à pêcher.

277.— 4. "En haleine"=occupés activement.

15. "Façons"=cérémonies.

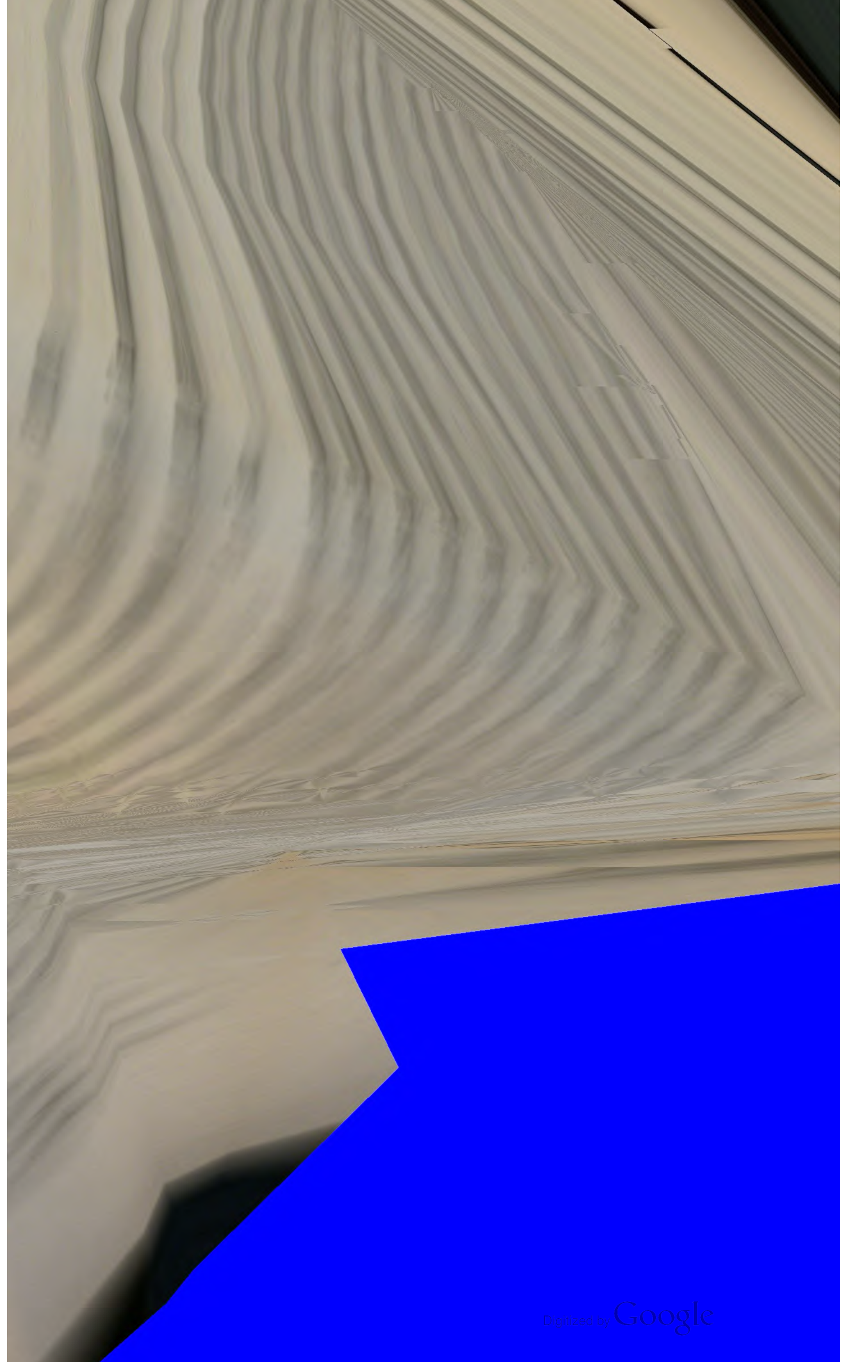
18. Quel est le sujet de "naîtrait."

29. "Quelques bons propos"=paroles affectueuses.

30. "Coup de vin" *draught of wine.*

QUESTIONS.

1. Quelle influence eut J.-J. Rousseau sur la Révolution française? et comment?—2. Citez les principaux incidents de sa vie?—3. Quelle théorie soutient-il dans son premier écrit?—4. Que dites-vous de la *Nouvelle Héloïse* et du *Contrat Social?*—5. Qu'est-ce que l'*Emile?* et de quelle utilité est encore ce livre?—5. Que dit Rousseau de la liberté?—7. Comment explique-t-il les premières sociétés? 8. Un peuple peut-il aliéner sa liberté?—9. Y gagnerait-il quelque chose?—10. Un homme peut-il renoncer à sa liberté? ou engager celle de ses enfants?—11. Pourquoi est-ce impossible?—12. Pour quelles raisons l'enfant ne doit-il pas agir sur la parole seule de ses maîtres?—13. Que pense Rousseau de la méthode de donner de longues explications?—14. Supposant que Rousseau explique en paroles la manière de s'orienter, son élève écoutera-t-il?—15. De quelle manière pratique lui montre-t-il l'utilité de l'astronomie?—16. Racontez l'incident préparé par le maître et comment Emile trouve cette utilité lui-même?—17. Que souhaiterait Jean-Jacques pour demeure?—18. Quelle société?—19. Quelles occupations?—20. Quels divertissements?—21. Quel service des repas?—22. Que se proposerait-il de faire enfin?



... (

Cet hom...
n'est pas...

...nure grot...
...mpe point...
...que c'est le ...
...ne. Monseign...
...i tu dis un ...
...connais ; vo...
...jours honoré...
...econnaissais pa...

...us, Monseigne...
...etit ! Mais que ...
...mmandé dans ...

...h, Monseigneur ;

...oi Lindor. Ne v...
...veux être inconnu ?...

...ire. J'attends ici ...
...sent sont moins sus...
Ayons l'air de jase...

...ayant égard à la rec...
...me fit nommer sur-l...

hôpitaux de l'armée ?
...es haras d'Andalousie.

CHAPITRE IV.

BEAUMARCHAIS (1733–1799). Le Barbier de Séville.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1737–1814).

Paul et Virginie.

Horloger, musicien, chansonnier, dramaturge, auteur comique, homme de plaisir, homme de cour, homme d'affaires, financier, manufacturier, éditeur, armateur, fournisseur, agent secret, négociateur, tribun par occasion, publiciste, homme de paix par goût et cependant plaideur éternel par nécessité, faisant comme Figaro tous les métiers, voilà ce que fut Beaumarchais. Continuant par la comédie l'œuvre de Voltaire et de J.-J. Rousseau, il sonne en vérité dans ses deux pièces les plus connues, le *Barbier de Séville*, et le *Mariage de Figaro*, le glas funèbre de la noblesse et de la monarchie; les lazzis de Figaro font pressentir l'avènement de la roture et le règne de l'égalité. C'est ce qui donne un intérêt de plus à des œuvres du reste étincelantes d'esprit, pleines de bons mots, vivantes de bon sens et de fine raillerie.

FRAGMENT DU BARBIER DE SÉVILLE.

ACTE PREMIER, SCÈNE II.

Le Comte déguisé en abbé, Figaro.

Figaro (*une guitare sur le dos, attachée en bandoulière avec un large ruban; il chantonne gaiement, un papier et un crayon à la main*).

Le vin et la paresse
Se partagent mon cœur;
Si l'une est ma maîtresse,
L'autre est mon serviteur,

Hen, hen, quand il y aura des accompagnements là-dessous, nous verrons encore, Messieurs de la cabale, si je ne sais ce que je dis... (*Il aperçoit le comte*). J'ai vu cet abbé-là quelque part.

Le comte (*à part*). Cet homme ne m'est pas inconnu.

Fig. Eh non, ce n'est pas un abbé ! Cet air altier et noble...

Le com. Cette tournure grotesque...

Fig. Je ne me trompe point ; c'est le comte Almaviva.

Le com. Je crois que c'est le coquin de Figaro.

Fig. C'est lui-même, Monseigneur.

Le com. Maraud ! si tu dis un mot...

Fig. Oui, je vous reconnais ; voilà les bontés familières dont vous m'avez toujours honoré.

Le com. Je ne te reconnaissais pas, moi. Te voilà si gros et si gras...

Fig. Que voulez-vous, Monseigneur, c'est la misère.

Le com. Pauvre petit ! Mais que fais-tu à Séville ? Je t'avais autrefois recommandé dans les bureaux pour un emploi.

Fig. Je l'ai obtenu, Monseigneur ; et ma reconnaissance...

Le com. Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas, à mon déguisement, que je veux être inconnu ?

Fig. Je me retire.

Le com. Au contraire. J'attends ici quelque chose, et deux hommes qui jasent sont moins suspects qu'un seul qui se promène. Ayons l'air de jaser. Eh bien, cet emploi ?

Fig. Le ministre, ayant égard à la recommandation de Votre Excellence, me fit nommer sur-le-champ garçon apothicaire.

Le com. Dans les hôpitaux de l'armée ?

Fig. Non ; dans les haras d'Andalousie.

LE COM. (*riant*). Beau début!

FIG. Le poste n'était pas mauvais, parce qu'ayant le district des pansements et des drogues, je vendais souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval...

LE COM. Qui tuaient les sujets du roi!

FIG. Ah, ah, il n'y a point de remède universel: mais qui n'ont pas laissé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COM. Pourquoi donc l'as-tu quitté?

FIG. Quitté? C'est bien lui-même; on m'a desservi auprès des puissances:

L'Envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide...

LE COM. Oh grâce, grâce, ami! Est-ce que tu fais aussi des vers? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou, et chantant dès le matin.

FIG. Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisais, je puis dire assez joliment, des bouquets à Chloris; que j'envoyais des énigmes aux journaux, qu'il courait des madrigaux de ma façon; en un mot, quand il a su que j'étais imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COM. Puissamment raisonné! Et tu ne lui fis pas représenter...

FIG. Je me crus trop heureux d'en être oublié, persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal.

LE COM. Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étais un assez mauvais sujet.

FIG. Eh! mon Dieu, Monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COM. Paresseux, dérangé..,

Fig. Aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets?

Le com. (*riant*). Pas mal. Et tu t'es retiré en cette ville?

Fig. Non, pas tout de suite.

Le com. (*l'arrêtant*). Un moment... J'ai cru que c'était elle... Dis toujours, je t'entends du reste.

Fig. De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talents littéraires; et le théâtre me parut un champ d'honneur...

Le com. Ah! miséricorde!

Fig. (*Pendant sa réplique, le comte regarde avec attention du côté de la jalousie*). En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès, car j'avais rempli le parterre des plus excellents travailleurs; des mains... comme des battoirs; j'avais interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissements sourds; et d'honneur, avant la pièce, le café m'avait paru dans les meilleures dispositions pour moi. Mais les efforts de la cabale...

Le com. Ah! la cabale! monsieur l'auteur tombé!

Fig. Tout comme une autre: pourquoi pas! Ils m'ont sifflé; mais si jamais je puis les rassembler...

Le com. L'ennui te vengera bien d'eux?

Fig. Ah! comme je leur en garde, morbleu!

Le com. Tu jures! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au palais pour maudire ses juges?

Fig. On a vingt-quatre ans au théâtre; la vie est trop courte pour user un pareil ressentiment.

Le com. Ta joyeuse colère me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

Fig. C'est mon bon ange, Excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des lettres était celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, et que, livrés au

mépris où ce risible acharnement les conduit, tous les insectes, les moustiques, les cousins, les critiques, les maringouins, les envieux, les feuilletonistes, les libraires, les censeurs, et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres, achevait de déchiqueter et sucer le peu de substance qui leur restait ; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abîmé de dettes et léger d'argent; à la fin convaincu que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid ; et, mon bagage en sautoir, parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche, l'Estramadure, la Sierra-Morena, l'Andalousie ; accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, et partout supérieur aux événements ; loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là ; aidant au bon temps, supportant le mauvais; me moquant des sots, bravant les méchants, riant de ma misère et faisant la barbe à tout le monde, vous me voyez enfin établi dans Séville, et prêt à servir de nouveau Votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira m'ordonner.

LE COM. Qui t'a donné une philosophie aussi gaie?

FIG. L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer.

NOTES.

Page Ligne

280. 3. "Abbé" le nom donné dans les derniers temps à un ecclésiastique en général: *clergyman.* Dans les pays catholiques, les prêtres portent un costume particulier, la soutane, etc.

281.—13. "Voilà les bontés familières dont" *with such familiar traits of kindness.*

17. "Que voulez-vous? *so things run!*— "C'est la misère" = c'est l'effet de la misère.

19. "Les bureaux" *government offices.*

34. "Haras" *horse breeding farm.*

Page Ligne

282.— 2. "LE poste," la position, l'emploi; LA poste, *post office.*

8. "Les Auvergnats" sont des habitants de la province française d'Auvergne. Le nom est généralement pris dans un sens comique; c'est ainsi que l'auteur le mêle à des noms espagnols.

12. C'est un vers cité de Boileau.

14. "Griffonnant" *scribbling.*

18. "Des bouquets à Chloris," des petits vers de compliments, des madrigaux.

20. "Que j'étais imprimé tout vif" *that my manuscripts were actually printed.*

21. "Au tragique" *in a tragical point of view.*

25. "Fis pas représenter" *didst not have things represented to him.*

27. "Un grand" (personnage).

30. "Mauvais sujet" *a bad case.*

33. "Dérangé" *unsteady.*

283.— 1. "Aux vertus" *if you consider the qualities.*

7. "Dis toujours" *speak on.* De même: "marchez toujours" *walk on.*

13. "La jalousie" (*Spanish*) *blind.*

14. "Le parterre," ce que l'on appelle en Amérique *parquet.* — "Travailleurs" ici des hommes payés pour applaudir.

16. "Un battoir," est une espèce de planche dont les lessiveuses à Paris se servent pour frapper le linge en le lavant; d'où "des mains comme des battoirs" *hard and big hands.*

18. "Le café" c'est-à-dire les habitués du café attenant au théâtre.

20. "Tombé" *who failed.*

21. "Tout comme un autre" *as well as any other.*

24. "Comme je leur en garde!" *What a grudge I owe them!*

26. "Au palais" de justice, *courthouse.* La phrase est devenue proverbe.

28. "User" *to wear out.*

284.— 2. "Cousins" ici *gnats.*

8. "Feuilletoniste" *reviewers.*

10. "En sautoir, en bandoulière, *athwart on the shoulder.*

11. Ce sont les noms de diverses provinces d'Espagne.

16. "Faisant la barbe" *shaving* et aussi *bearding.*

22. Phrase souvent citée.

QUESTIONS.

1. Quelles diverses professions Beaumarchais remplit-il?—2. Par quelles comédies est-il surtout connu? et quelle est la portée et l'intérêt de ces ouvrages?—3. Quelles en sont les qualités de style et d'expression?—4. Quels sont les personnages de la scène citée ici? —5. Dans quelle situation sont-ils?—6. Quelles relations avaient-ils

avant?—7. Qu'a fait le comte pour Figaro?—8. Quel emploi a eu celui-ci et comment l'a-t-il perdu?—9. Qu'a-t-il fait après? et comment n'a-t-il pas réussi?—10. Pourquoi d'auteur s'est-il fait barbier? — 11. Quel est le fond de sa philosophie? — 12. Quelle est votre impression de cette scène?

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Comme J.-J. Rousseau, son maître, Bernardin de Saint-Pierre mena une existence fort agitée. Après une éducation brillante, il reçut le diplôme d'officier-ingénieur, et il alla exercer sa profession en Allemagne d'abord, puis en Russie et enfin à l'Ile de France, près de Madagascar. Dans ses voyages il recueillit beaucoup d'observations, et, de retour à Paris, il publia ses *Etudes de la nature*, ouvrage qui eut une grande vogue. Peu après il donna le petit roman *Paul et Virginie* qui lui a fait prendre place parmi les grands écrivains de France. Cette simple et heureuse fiction doit son charme à la peinture vraie et cependant poétique d'une vie commune et vulgaire, terminée par une catastrophe poignante.

Paul et Virginie égarés dans la forêt.

Le bon naturel de Paul et de Virginie se développait de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à la première messe à l'église des Pamplemousses, une négresse marronne se présenta sous les bananiers qui entouraient leur habitation. Elle était décharnée comme un squelette, et n'avait pour vêtement qu'un lambeau de serpillière autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie, qui préparait le déjeuner de la famille, et lui dit : " Ma jeune demoiselle, ayez pitié d'une pauvre esclave fugitive ; il y a un mois que j'erre dans ces montagnes, demi-morte de faim, souvent poursuivie par des chasseurs et par leurs chiens. Je fuis mon maître, qui est un riche habitant de la Rivière-Noire : il m'a traitée

comme vous le voyez." En même temps elle lui montra son corps sillonné de cicatrices profondes par les coups de fouet qu'elle en avait reçus. "Elle ajouta : Je voulais aller me noyer ; mais, sachant que vous demeuriez ici, j'ai dit : Puisqu'il y a encore de bons blancs dans ce pays, il ne faut pas encore mourir." —Virginie, tout émue, lui répondit : "Rassurez-vous, infortunée créature. Mangez, mangez." —Et elle lui donna le déjeuner de la maison, qu'elle avait apprêté. L'esclave, en peu de moments, le dévora tout entier.

Virginie, la voyant rassasiée, lui dit : "Pauvre misérable! j'ai envie d'aller demander votre grâce à votre maître ; en vous voyant, il sera touché de pitié. Voulez-vous me conduire chez lui? — Ange de Dieu, repartit la négresse, je vous suivrai partout où vous voudrez." — Virginie appela son frère et le pria de l'accompagner. L'esclave marronne les conduisit, par des sentiers au milieu des bois, au travers de hautes montagnes qu'ils grimpèrent avec bien de la peine et de larges rivières qu'ils passèrent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils arrivèrent au bas d'un morne, sur les bords de la Rivière-Noire. Ils aperçurent là une maison bien bâtie, des plantations considérables et un grand nombre d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenait au milieu d'eux, une pipe à la bouche et un rotin à la main. C'était un grand homme sec, olivâtre, aux yeux enfoncés et aux sourcils noirs et joints. Virginie, tout émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant et le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui était à quelques pas de là derrière eux. D'abord l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfants pauvrement vêtus ; mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il eut entendu le doux son de sa voix, qui

tremblait, ainsi que tout son corps, en lui demandant grâce, il ôta sa pipe de sa bouche, et, levant son rotin vers le ciel, il jura, par un affreux serment, qu'il pardonnait à son esclave, non pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître ; puis elle s'enfuit, et Paul courut après elle.

Ils remontèrent ensemble le revers du morne par où ils étaient descendus ; et parvenus au sommet, ils s'assirent sous un arbre, accablés de lassitude, de faim et de soif. Ils avaient fait à jeun plus de cinq lieues depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie : "Ma sœur, il est plus de midi ; tu as faim et soif, nous ne trouverons point ici à dîner ; redescendons le morne, et allons demander à manger au maître de l'esclave. — Oh ! non, mon ami, reprit Virginie, il m'a fait trop de peur. Souviens-toi de ce que dit quelquefois maman : Le pain du méchant remplit la bouche de gravier. — Comment ferons-nous donc? dit Paul ; ces arbres ne produisent que de mauvais fruits ; il n'y a pas seulement ici un tamarin ou un citron pour te rafraîchir. — Dieu aura pitié de nous, reprit Virginie ; il exauce la voix des petits oiseaux qui lui demandent de la nourriture." — A peine avait-elle dit ces mots, qu'ils entendirent le bruit d'une source qui tombait d'un rocher voisin. Ils y coururent, et, après s'être désaltérés avec ses eaux plus claires que le cristal, ils cueillirent et mangèrent un peu de cresson qui croissait sur ses bords. Comme ils regardaient de côté et d'autre s'ils ne trouveraient pas quelque nourriture plus solide, Virginie aperçut parmi les arbres de la forêt un jeune palmiste. Le chou que la cime de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles est un fort bon manger ; mais quoique sa tige ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avait plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois de cet arbre n'est formé que d'un

paquet de filaments ; mais son aubier est si dur qu'il fait rebrousser les meilleures haches, et Paul n'avait pas même un couteau. L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmiste.

NOTES.

Page Ligne
286.— 2. "Le naturel"=la nature.
5. "Marronne"=fugitive.
8. "Serpillière" toile grossière qui sert à envelopper les marchandises.
14. "Habitant" littéralement *dweller;* c'est encore le nom donné aux descendants des anciens colons français établis au Canada.
287.—21. "Morne" nom donné dans les colonies à une petite montagne isolée.
28. "Sec" *spare.*
33. "Une capote" chapeau d'étoffe pour les femmes.
288.— 8. "Le revers" *the slope on the other side.*

QUESTIONS.

1. Donnez les détails de la vie de Bernardin de Saint-Pierre?—2. Par quel ouvrage est-il surtout connu? et quelles en sont les qualités?—3. Quels sont les personnages de l'épisode raconté ici?—4. De quelle manière Virginie accueille-t-elle l'esclave fugitive?—5. Où va-t-elle avec Paul?—6. Succès de leur démarche?—7. Quels incidents marquent leur retour?

CHAPITRE V.

ANDRÉ CHÉNIER (1762–1794). Idylles et Élégies, la Jeune Captive.

L'année même où Bernardin écrivait *Paul et Virginie*, André Chénier, né à Constantinople d'un père français et d'une mère grecque, revenait se fixer à Paris. Sa mère lui donna le goût de la poésie antique qu'il lisait naturellement comme sa langue maternelle. C'est ce parfum exquis d'antiquité qui fait le charme des *Idylles* et *Elégies* qu'il a laissées. Son œuvre en effet n'est pas complète; André Chénier fut guillotiné pendant la Révolution, trois jours avant la chute de Robespierre. C'est dans la prison même qu'il composa l'ode suivante, qui fut interrompue par l'appel du bourreau.

LA JEUNE CAPTIVE.

L'épi naissant mûrit de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été,
Boit les doux présents de l'aurore,
Et moi, comme lui belle et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi, je pleure et j'espère : au noir souffle du nord,
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts!
Quelle mer n'a point de tempête?

L'illusion féconde habite dans mon sein ;
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain :
J'ai les ailes de l'espérance.
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir ! Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille ; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux,
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encore pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;
Et, comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin ;
Je veux achever ma journée.

O Mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi ;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts ;
Les amours, des baisers ; les Muses, des concerts :
Je ne veux pas mourir encore.

IDYLLE :

LE JEUNE MALADE.

"Apollon, dieu sauveur, dieu des savants mystères,
Dieu de la vie, et dieu des plantes salutaires,
Dieu vainqueur de Python, dieu jeune et triomphant,
Prends pitié de mon fils, de mon unique enfant !
Prends pitié de sa mère aux larmes condamnée,
Qui ne vit que pour lui, qui meurt abandonnée
Qui n'a pas dû rester pour voir mourir son fils ;
Dieu jeune, viens aider sa jeunesse. Assoupis,
Assoupis dans son sein cette fièvre brûlante
Qui dévore la fleur de sa vie innocente.

Mon fils, tu veux mourir ? Tu veux, dans ses vieux ans,
Laisser ta mère seule avec ses cheveux blancs ?
Tu veux que ce soit moi qui ferme ta paupière ?
Que j'unisse ta cendre à celle de ton père ?
C'est toi qui me devais ces soins religieux,
Et ma tombe attendait tes pleurs et tes adieux.
Parle, parle, mon fils, quel chagrin te consume ?
Les maux qu'on dissimule en ont plus d'amertume.
Ne lèveras-tu point ces yeux appesantis ?

—Ma mère, adieu ; je meurs, et tu n'as plus de fils.
Non, tu n'as plus de fils, ma mère bien-aimée.
Je te perds. Une plaie ardente, envenimée,
Me ronge ; avec effort je respire, et je crois
Chaque fois respirer pour la dernière fois.
Je ne parlerai pas. Adieu ; ce lit me blesse,
Ce tapis qui me couvre accable ma faiblesse ;
Tout me pèse et me lasse. Aide-moi, je me meurs.
Tourne-moi sur le flanc. Ah ! j'expire ! ô douleurs !

—Tiens, mon unique enfant, mon fils, prends ce breuvage;
Sa chaleur te rendra ta force et ton courage.
La mauve, le dictame ont, avec les pavots,
Mêlé leurs sucs puissants qui donnent le repos :
Prends, mon fils, laisse-toi fléchir à ma prière ;
C'est ta mère, ta vieille inconsolable mère,
Qui pleure ; qui jadis te guidait pas à pas,
T'asseyait sur son sein, te portait dans ses bras ;
Que tu disais aimer, qui t'apprit à le dire ;
Qui chantait, et souvent te forçait à sourire
Lorsque tes jeunes dents, par de vives douleurs,
De tes yeux enfantins faisaient couler des pleurs.

—O côteaux d'Erymanthe ! ô vallons ! ô bocage !
O vent sonore et frais qui troublait le feuillage,
Et faisait frémir l'onde, et sur leur jeune sein
Agitait les replis de leur robe de lin !
De légères beautés troupe agile et dansante...
Tu sais, tu sais, ma mère ? aux bords de l'Erymanthe,
Là, ni loups ravisseurs, ni serpent, ni poisons...
O visage divin ! ô fêtes ! ô chansons !
Des pas entrelacés, des fleurs, une onde pure,
Aucun lieu n'est si beau dans toute la nature !

NOTES.

Page Ligne

290.— 1. Cette ode mélancolique fut faite pour Mlle de Coigny, retenue dans la même prison que Chénier, mais qui fut remise en liberté quelques jours après. Les paroles sont supposées prononcées par la jeune fille elle-même.

2. L'ordre est: respecté de la faux.—Ne pas oublier les inversions en poésie.—Toute la pièce est remplie de comparaisons poétiques exprimant les jours de la jeunesse.

3. "Le pampre" pour: la vigne.

290.— 4. Métaphore antique pour: la rosée.—L'aurore=le point du jour.
6. "Quoi que..." en deux mots; ***wathever trouble and worry.***
8. "Qu'un stoïque... vole" ***let a stoic... rush.***
11. "S'il est"=s'il y a.
291.— 5. "Campagnes du ciel" ***the wide expanse of the skies.***
6. "Philomèle" nom poétique pour: le rossignol. Philomèle, selon la Fable, était fille d'un roi d'Athènes, métamorphosée en rossignol.
23. "Les feux"=la lumière éclatante.
28. "Palès" déesse des bergers, dans la mythologie grecque.
292.— 5. "Vainqueur de Python," serpent monstrueux tué par Apollon, selon la Fable.
9. "Qui n'a pas dû" licence poétique pour: n'aurait pas dû.
293.— 9. "Que tu disais aimer" tournure purement française pour: que tu disais que tu aimais.
13. "Erymanthe" montagne et rivière d'Arcadie dans l'ancienne Grèce.

QUESTIONS.

1. Quelles circonstances marquent la vie d'André Chénier?—2. Où et quand mourut-il?—3. A t-il laissé des œuvres complètes? 4. En quelle circonstance particulière a été écrite la *Jeune Captive*? 5. Citez les principales comparaisons que fait la jeune fille entre sa jeunesse et divers objets de la nature?—6. Quels sont les personnages de l'idylle le *Jeune malade*?—7. Qui parle? et qui est invoqué? pourquoi?—8. Que demande la mère? et que répond le fils?—9. Quels souvenirs rappelle la mère?

Au dix-huitième siècle brillèrent encore d'excellents écrivains qui ont exercé une grande influence sur les esprits; il faut surtout citer les auteurs de l'*Encyclopédie*, DIDEROT (1713-1734) et D'ALEMBERT (1717-1783). Dans cet immense travail, le modèle de nos Encyclopédies modernes, on ne se proposait pas de donner des informations uniquement impartiales; il s'agissait aussi de battre en brèche les anciennes opinions et de développer les doctrines nouvelles et les idées modernes qui fermentaient dans tous les esprits. Grâce au talent extraordinaire des deux auteurs principaux, l'ouvrage qui

n'avait pas moins de vingt-deux grands volumes, eut un succès prodigieux. Diderot était un écrivain artiste et passionné à la fois, fougueux, immoral souvent, quelquefois athée, et cependant entraîné vers la foi par ses tendances intimes. D'Alembert, savant de premier ordre, géomètre illustre, écrivit d'un style excellent l'introduction à l'Encyclopédie, et en fit un chef-d'œuvre d'élégance simple et d'élévation réservée.

A ce siècle se rattache un ouvrage posthume, publié longtemps après, et qui a un grand mérite historique, les *Mémoires secrets* du duc DE SAINT-SIMON *sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV.*

BUFFON (le comte de) est fameux par son grand ouvrage sur l'histoire naturelle. Ses descriptions sont d'un beau style, mais un peu trop pompeux quoique d'une grande vérité.

CHAPITRE VI.

CHATEAUBRIAND (Vicomte de) (1768-1848). Ses Œuvres.

STAËL (Mme la Baronne de) (1666-1817). De l'Allemagne.

Le dix-neuvième siècle s'ouvre au milieu des horreurs de la guerre, après la plus sanglante des révolutions. Cependant on ne s'en apercevrait guère aux écrits importants qui en signalent les premières années.

Chateaubriand a dû beaucoup à l'Amérique. Émigré au début de la Révolution, et jeune encore il se rendit dans le Nouveau Monde. Il conversa avec Washington, visita avec enthousiasme le champ de bataille de Bunker's Hill, salua à Lexington les "Thermopyles des nouveaux Spartiates." Il parcourut la vaste étendue de ce pays du nord au sud, et puisa dans la majestueuse solitude de ses forêts et la grandeur de ses paysages sauvages encore une inspiration qui se traduisit, à son retour à Paris, par des œuvres fort originales: *Atala, René, les Natchez.* La scène en est en Amérique, chez les Indiens. Peu après parut son livre le *Génie du Christianisme,* apologie du christianisme à un point de vue nouveau. Puis vint le charmant et romantique récit, *le Dernier des Abencérages.* Plus tard, il publia un poème en prose, les *Martyrs.*

Les œuvres de Chateaubriand eurent à leur apparition un succès extraordinaire: le style en est brillant, plein d'émotion et de richesse. De nos jours les jeunes imaginations s'y complaisent encore beaucoup: il offre moins d'intérêt pour les esprit mûrs.

Chateaubriand fut élu à l'Académie française en 1811.

Les deux fragments suivants tirés l'un d'*Atala,* l'autre du *Génie du Christianisme,* suffiront pour donner une idée de sa manière.

La chute du Niagara.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée

par la rivière Niagara, qui sort du lac Erié, et se jette dans le lac Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Erié jusqu'au saut, le fleuve accourt par une pente rapide, et, au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante ; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écume, qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre ; et des carcajoux se suspendent par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours.

Une Nuit dans le Désert du Nouveau Monde.

Un soir je m'étais égaré dans une forêt, à quelque distance de la cataracte du Niagara ; bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi, et je goûtai, dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du nouveau monde.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres à l'horizon opposé. Une brise em-

baumée, que cette reine des nuits amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel : tantôt il suivait paisiblement sa course azurée ; tantôt il se reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds, tour à tour se perdait dans le bois, tour à tour reparaissait brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une savane, de l'autre côté de la rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons : des bouleaux agités par les brises et dispersés çà et là, formaient des îles d'ombres flottantes sur cette mer immobile de lumière. Auprès, tout aurait été silence et repos, sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte ; au loin, par intervalles, on entendait les sourds mugissements de la cataracte du Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines ; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain dans nos champs cultivés l'imagination cherche à s'étendre ; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes : mais dans ces régions sauvages l'âme se plaît

à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

NOTES.

Page Ligne

296.— 1. Il est clair que cette description se rapporte à une époque où la cataracte de Niagara se trouvait encore au milieu d'une forêt sauvage, et bien loin de toute habitation humaine. On conviendra qu'elle est frappante de vérité. Le contraste avec ce qui est maintenant la rend d'autant plus intéressante.

297.—21. "Des carcajoux." Un carcajou est le nom canadien pour le lynx du Canada, aussi pour le *wolverene*.

23. "Des élans" espèce de cerf, *elk* ou *moose-deer*.

298.—11. "Ressentir" employé comme dans Corneille pour le simple verbe: sentir.

13. "Le jour"=la lumière.

14. "Des gerbes de lumière" *sprays of light.*

QUESTIONS.

1. Quels événements marquent la fin du dix-huitième siècle et le commencement du dix-neuvième siècle?—2. A quel pays Chateaubriand doit-il le plus son inspiration? et comment?—3. Quels furent ses premiers écrits? et où en est la scène?—4. Qu'est-ce que le *Génie du Christianisme?*—5. Quels autres écrits de lui pouvez-vous encore citer?—6. Quel jugement porte-t-on de ses œuvres à présent?—7. Que décrit le premier extrait?—8. Donnez les principaux traits de cette description?—9. Quel est le sujet de l'extrait suivant?—10. Rappelez les effets de la lumière de la lune sur le ciel? sur la terre?—11. Y avait-il un silence absolu?—12. Pourquoi ce tableau a-t-il fait plus d'impression sur l'auteur en Amérique qu'en Europe?—13. A quelle époque se rapporte cette description?

Mme DE STAËL.

Fille du fameux ministre de Louis XVI, Necker, Mme de Staël naquit à Paris. Toute jeune elle montra des instincts littéraires très prononcés et se lia avec les auteurs les plus renommés de ce temps. Elle commença à écrire pour le public dès 1786. Réfugiée à l'étranger pendant la Révolution, elle revint à Paris en 1796. Son opposition frondeuse la brouilla avec Napoléon, qui lui interdit le séjour de la capitale. Dans sa retraite, elle produisit deux ouvrages dont l'on cite encore beaucoup les noms, *Delphine*, roman métaphysique, et *Corinne*, description romantique de l'Italie. Il faut avouer que, à notre époque, il est difficile de les lire jusqu'au bout. L'ouvrage par lequel Mme de Staël est justement célèbre est l'*Allemagne*. Ce grand et sérieux pays n'était guère connu en France et ailleurs peut-être, que commo lo théâtre de guerres perpétuelles, et aussi par l'épigramme do Voltaire: "Tout ce que je souhaite aux Allemands, "avait-il dit en quittant Berlin," est plus d'esprit et moins de consonnes."

Mme do Staël avait eu occasion de connaître à Weimar les plus illustres génies do la grande époque littéraire allemande, Gœthe, Schiller, Wieland, Schlegel, etc.; elle s'enthousiasma de tout ce qu'elle voyait et entendait. Après des études assez étendues elle fit passer cet enthousiasme dans son ouvrage, qui fut publié d'abord à Paris en 1810. L'effet fut prodigieux; ce fut comme la révélation d'un monde nouveau, une découverte. La publication de l'*Allemagne* valut à son auteur d'être exilée de France par décret impérial: les idées qui y étaient exposées étaient trop larges et trop libérales.

Bien que paru depuis si longtemps, l'*Allemagne* de Mme de Staël donne peut-être encore l'idée la plus juste de l'esprit et des mœurs des régions d'outre-Rhin... jusqu'au milieu de ce siècle.

Mme de Staël est aussi restée célèbre par le charme de sa conversation. Elle mourut à Paris, non loin de ce ruisseau de la rue du Bac qu'elle préférait à toutes les beautés de la nature la plus agreste.

ASPECT DE L'ALLEMAGNE.

La multitude et l'étendue des forêts indiquent une civilisation nouvelle : le vieux sol du midi ne conserve presque plus d'arbres, et le soleil tombe à plomb sur la terre

dépouillée par les hommes. L'Allemagne offre encore quelques traces d'une nature non habitée. Depuis les Alpes jusqu'à la mer, entre le Rhin et le Danube, vous voyez un pays couvert de chênes et de sapins, traversé par des fleuves d'une imposante beauté, et coupé par des montagnes dont l'aspect est très pittoresque : mais de vastes bruyères, des sables, des routes souvent négligées, un climat sévère, remplissent d'abord l'âme de tristesse; et ce n'est qu'à la longue qu'on découvre ce qui peut attacher à ce séjour.

Le midi de l'Allemagne est très bien cultivé ; cependant il y a toujours dans les plus belles contrées de ce pays quelque chose de sérieux, qui fait plutôt penser au travail qu'aux plaisirs, aux vertus des habitants qu'aux charmes de la nature.

Les débris des châteaux forts qu'on aperçoit sur le haut des montagnes, les maisons bâties de terre, les fenêtres étroites, les neiges qui, pendant l'hiver, couvrent des plaines à perte de vue, causent une impression pénible. Je ne sais quoi de silencieux, dans la nature et dans les hommes, resserre d'abord le cœur. Il semble que le temps marche là plus lentement qu'ailleurs, que la végétation ne se presse pas plus dans le sol que les idées dans la tête des hommes, et que les sillons réguliers du laboureur y sont tracés sur une terre pesante.

Néanmoins quand on a surmonté ces sensations irréfléchies, le pays et les habitants offrent à l'observation quelque chose d'intéressant et de poétique : vous sentez que des âmes et des imaginations douces ont embelli ces campagnes. Les grands chemins sont plantés d'arbres fruitiers, placés là pour rafraîchir le voyageur. Les paysages dont le Rhin est entouré sont superbes presque partout ; on dirait que ce fleuve est le génie tutélaire de l'Allemagne ; ses flots sont purs, rapides et majestueux comme la vie

d'un ancien héros ; le Danube se divise en plusieurs branches ; les ondes de l'Elbe et de la Sprée se troublent facilement par l'orage ; le Rhin seul est presque inaltérable. Les contrées qu'il traverse paraissent tout à la fois si sérieuses et variées, si fertiles et si solitaires, qu'on serait tenté de croire que c'est lui-même qui les a cultivées, et que les hommes d'à présent n'y sont pour rien. Ce fleuve raconte en passant les hauts faits des temps jadis, et l'ombre d'Arminius semble errer encore sur ces rivages escarpés.

Les monuments gothiques sont les seuls remarquables en Allemagne ; ces monuments rappellent les siècles de la chevalerie ; dans presque toutes les villes les musées publics conservent des restes de ces temps-là. On dirait que les habitants du Nord, vainqueurs du monde, en partant de la Germanie, y ont laissé leurs souvenirs sous diverses formes, et que le pays tout entier ressemble au séjour d'un grand peuple, qui depuis longtemps l'a quitté. Il y a dans la plupart des arsenaux des villes allemandes, des figures de chevaliers en bois peint, revêtus de leur armure ; le casque, le bouclier, les cuissarts, les éperons, tout est selon l'ancien usage, et l'on se promène au milieu de ces morts debout, dont les bras semblent prêts à frapper leurs adversaires, qui tiennent aussi de même leurs lances en arrêt. Cette image immobile d'actions jadis si vives, cause une impression pénible. C'est ainsi qu'après les tremblements de terre, on a retrouvé des hommes engloutis qui avaient gardé pendant longtemps encore le dernier geste de leur dernière pensée.

L'architecture moderne en Allemagne n'offre rien qui mérite d'être cité ; mais les villes sont en général bien bâties, et les propriétaires les embellissent avec une sorte de soin plein de bonhomie. Les maisons dans plusieurs villes sont peintes en dehors de diverses couleurs ; on y

voit des figures de singes, des ornements de tout genre, dont le goût n'est assurément pas parfait, mais qui varient l'aspect des habitations et semblent indiquer un désir bienveillant de plaire à des concitoyens et aux étrangers. L'éclat et la splendeur d'un palais servent à l'amour-propre de celui qui le possède ; mais la décoration soignée, la parure et la bonne intention des petites demeures ont quelque chose d'hospitalier.

Les jardins sont presque aussi beaux dans quelques parties de l'Allemagne qu'en Angleterre ; le luxe des jardins suppose toujours qu'on aime la nature. En Angleterre, des maisons très simples sont bâties au milieu des parcs les plus magnifiques ; le propriétaire néglige sa demeure, et pare avec soin la campagne. Cette magnificence et cette simplicité réunies n'existent sûrement pas au même degré en Allemagne ; cependant à travers le manque de fortune et l'orgueil féodal, on aperçoit en tout un certain air de beau qui, tôt ou tard, doit donner du goût et de la grâce puisqu'il en est la véritable source. Souvent, au milieu des superbes jardins des princes allemands, l'on place des harpes éoliennes près de grottes entourées de fleurs, afin que le vent transporte dans les airs des sons et des parfums tout ensemble. L'imagination des habitants du Nord tâche de se composer une nature d'Italie ; et pendant les jours brillants d'un été rapide, l'on parvient quelquefois à s'y tromper.

GŒTHE.

Gœthe pourrait représenter la littérature allemande tout entière : a lui seul il possède les traits principaux du génie allemand ; on les trouve tous en lui à un degré éminent : une grande profondeur d'idées, la grâce qui naît de l'imagination, grâce plus originale que celle que donne l'esprit

de société ; enfin une sensibilité quelquefois fantastique, mais par cela même plus faite pour intéresser des lecteurs qui cherchent dans les livres de quoi varier leur destinée monotone, et veulent que la poésie leur tienne lieu d'évènements véritables.

Si Gœthe était Français, on le ferait parler du matin au soir; en Allemagne, on ne sait pas dépenser son talent dans la conversation ; et si peu de gens, même parmi les plus distingués, ont l'habitude d'interroger et de répondre, que la société n'y compte pour presque rien ; mais l'influence de Gœthe n'en est pas moins extraordinaire. Il y a une foule d'hommes en Allemagne qui croiraient trouver du génie dans l'adresse d'une lettre, si c'était lui qui l'eût mise. L'admiration pour Gœthe est une espèce de confrérie dont les mots de ralliement servent à faire connaître les adeptes les uns aux autres. Quand les étrangers veulent aussi l'admirer, ils sont rejetés avec dédain, si quelques restrictions laissent supposer qu'ils se sont permis d'examiner des ouvrages qui gagnent cependant beaucoup à l'examen. Un homme ne peut exciter un tel fanatisme sans avoir de grandes facultés pour le bien et pour le mal; car il n'y a que la puissance, dans quelque genre que ce soit, que les hommes craignent assez pour l'aimer de cette manière.

NOTES.

Page Ligne

300.— 1. On prononce STAL.

4. "Le vieux sol du midi." Ceci se rapporte aux pays du sud connus dans l'antiquité, la Grèce, l'Asie mineure, etc.

301.—16. "Les châteaux forts" étaient des châteaux qui servaient en même temps de forteresse.

34. "Flots" "ondes," synonymes pour : eaux.

Page Ligne

302.— 6. "Que c'est lui-même" c'est-à-dire le Rhin dans le sens mythologique, le dieu du fleuve. C'est ainsi que Boileau le représente, (Epitre IV).

"Le Rhin tranquille, et fier du progrès de ses eaux...."

9. "Arminius" (Hermann), célèbre chef des Germains, vainqueur des légions romaines commandées par Varus, en l'an 9 après Jésus-Christ.

303.—18. "Air de beau" *appearance betokening love of the beautiful.*

21. La harpe éolienne est un instrument en forme de harpe, mais disposé de manière que les cordes vibrent au souffle du vent.

304.—13. "L'adresse d'une lettre" *the direction of a letter.*

QUESTIONS.

1. Donnez les détails des premières années de Mme de Staël, où elle est née, ses premiers efforts, etc.?—2. Comment encourut-elle la colère de Napoléon?—3. Quels sont ses ouvrages les plus connus? son meilleur ouvrage?—4. Quelle fut l'occasion de l'*Allemagne*?—5. Quel effet produisit sa publication?—6. Quelle est la valeur de cet ouvrage? —7. Par quoi Mme de Staël est-elle encore célèbre?—8. Où mourut-elle?—9. Quel aspect présente d'abord l'Allemagne?—10. Qu'est-ce qui produit ainsi une impression de lenteur pénible? — 11. Qu'ont fait les habitants pour embellir la terre?—12. Que dit-on du Rhin? 13. Quels souvenirs sont conservés partout des temps de la chevalerie?—14. Quel est l'aspect des villes et qu'offrent-elles de particulier?—15. Quelle comparaison avec les jardins de l'Angleterre? et qu'est-ce qui distingue les jardins princiers allemands?—16. Quels poëtes allemands sont cités?—17. Quelle appréciation Mme de Staël donne-t-elle de Gœthe?

CHAPITRE VII.

BÉRANGER (1780–1857). Chansons.

NAPOLÉON (1769–1821). Proclamations, Mémoires.

On parle habituellement des "trois" grands poètes du dix-neuvième siècle, Victor Hugo, Lamartine et de Musset. L'habitude de les nommer ensemble fait négliger un autre poète, plus humble dans sa sphère, il est vrai, — il n'a écrit que des chansons,— mais qui a exercé une influence puissante, et dont bien des productions ont gardé une réputation méritée. Dans quelques-unes des chansons patriotiques de Béranger et aussi dans ses chansons-ballades, nous trouvons la vraie note lyrique et une expression charmante dans sa vérité et sa simplicité : un trait suffit pour indiquer tout un tableau pris sur le vif et complet dans ses petites proportions.

Béranger, né à Paris, suppléa aux lacunes d'une éducation commune par la lecture assidue des bons auteurs, principalement Molière et La Fontaine. Il avait bien d'abord quelque ambition de briller comme poète dans l'épopée, mais bientôt il trouva sa vraie voie dans la chanson. Ses premiers essais le rendirent fort populaire. Il publia successivement divers recueils de chansons. Plusieurs pièces étaient une satire si mordante du gouvernement royaliste qu'il fut condamné deux fois par les tribunaux pour crime politique, ce qui ne fit qu'augmenter sa renommée.

Béranger mena jusqu'à sa mort une vie simple et retirée. Son enterrement cependant fut l'occasion d'une immense manifestation populaire dont on se souvient encore.

Toutes ses œuvres ne sont pas à lire : plusieurs, un trop grand nombre même, renferment des traits grivois ou raillent la religion. On a publié un volume choisi que l'on peut recommander à tout le monde.

ADIEUX DE MARIE STUART.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter, c'est mourir !

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage ;
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime
Je ceignis les lis éclatants,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Écossais ;
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.

L'amour, la gloire, le génie
Ont trop enivré mes beaux jours ;
Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas ! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi :
J'ai cru voir, dans un songe horrible,
Un échafaud dressé pour moi.

France, du milieu des alarmes
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu ! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux ;
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux !

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance.
Adieu ! te quitter, c'est mourir !

LES HIRONDELLES.

Captif au rivage du More,
Un guerrier, courbé sous les fers,
Disait : Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers ;
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France :
De mon pays ne me parlez-vous pas ?

Depuis trois ans je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine :
De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour ;
Là, d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas ;
Elle écoute, et puis elle pleure :
De son amour ne me parlez-vous pas ?

Ma sœur est-elle mariée ?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule aux noces conviée
La célébrer dans leurs chansons ?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village ?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas ?

Sur leurs corps l'étranger peut-être
Du vallon reprend le chemin ;
Sous mon chaume il commande en maître ;
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas !
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas ?

LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps.
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra pas d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :

"Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère;
Parlez-nous de lui.

—Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.
Voilà bien longtemps de ça:
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai;
Il me dit: Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
—Il vous a parlé, grand'mère!
Il vous a parlé!

—L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour:
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents;
On admirait son cortège.
Chacun disait: Quel beau temps!
Le ciel toujours le protège.
Son sourire était bien doux;
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
—Quel beau jour pour vous, grand'mère!
Quel beau jour pour vous!

—Mais quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte ;
J'ouvre... bon Dieu ! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'asseoit où me voilà,
S'écriant : Oh ! quelle guerre !
Oh ! quelle guerre !
—Il s'est assis là, grand'mère !
Il s'est assis là !

—J'ai faim, dit-il ; et bien vite
Je sers piquette et pain bis ;
Puis il sèche ses habits,
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance !
Je cours de tous ses malheurs,
Sous Paris, venger la France.
Il part ; et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
—Vous l'avez encor, grand'mère !
Vous l'avez encor !

—Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru ;
On disait : Il va paraître ;
Par mer il est accouru ;

L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère!
Fut bien amère!
—Dieu vous bénira, grand'mère;
Dieu vous bénira!"

LES ENFANTS DE LA FRANCE.

Reine du monde, ô France! ô ma patrie!
Soulève enfin ton front cicatrisé.
Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie
L'étendard de tes enfants s'est brisé.
Quand la Fortune outrageait leur vaillance,
Que de tes mains tomba ton sceptre d'or
Tes ennemis disaient encor:
"Honneur aux enfants de la France!"

Prête l'oreille aux accents de l'histoire:
Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé?
Quel nouveau peuple, ennemi de ta gloire
Ne fut cent fois de ta gloire accablé?
En vain l'envieux a mis dans la balance
L'or que pour vaincre ont mendié les rois:
Des siècles entends-tu la voix:
"Honneur aux enfants de la France!"

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,
France! et ton nom triompha des revers.
Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre!
Qui se relève et gronde au haut des airs.
Prends ton flambeau, laisse dormir ta lance;
Instruis le monde, et cent peuples divers
Chanteront en brisant leurs fers:
"Honneur aux enfants de la France!"

NOTES.

Page Ligne

307.— 1. Marie Stuart, fille de Jacques V, roi d'Écosse, épousa le dauphin de France qui devint ensuite le roi François II, mais mourut après 18 mois de règne. Marie Stuart retourna alors en Écosse.

7. "D'où je crois me voir bannir"=dont il me semble être exilée.

15. Le lis (blanc) était les armes des rois de France.

17. "Mon printemps"=ma jeunesse.

24. "Calédonie" le nom ancien de l'Écosse.

308.—15. "More" aussi Maure. Les rivages du More, c'est-à-dire dans un des États barbaresques du Nord de l'Afrique.

21. On sait que les hirondelles émigrent de France en automne pour aller passer l'hiver en Afrique.

29. "Chaumine" diminutif de chaumière.

309.—19. "Chaume" pour le toit de la CHAUMIÈRE.

21. "Plus de mère" *(no) more (is there) a mother.*

25. Béranger a exprimé sous une forme simple et touchante les souvenirs vivants qu'a laissés Napoléon dans l'âme du peuple.

310.— 3. "Bien... qu'il nous ait nui" *although he has harmed us.*

9. "Suivi de rois," fait qui se produisit plus d'une fois à Paris, où plusieurs rois se trouvaient ensemble à la cour de Napoléon.

14. "Petit chapeau et redingote grise." C'était le costume ordinaire de Napoléon, costume qui était devenu populaire.

24. "A Notre-Dame," l'église de Notre-Dame, la cathédrale de Paris, où le pape lui-même couronna Napoléon empereur.

311.—15. "La piquette" petit vin. — "Pain bis" *brown bread.*

30. "Une île déserte," l'île de Sainte-Hélène où Napoléon fut transporté en exil par les Anglais.

312.— 7. Cette chanson fut composée après la restauration, en 1816: la France était humiliée et affaiblie après la chute de Napoléon.

QUESTIONS.

1. Qu'a écrit Béranger?—2. Quelles qualités ont ses chansons?—3. Qu'est-ce qui le rendit plus populaire encore?—4. Que savez-vous de son éducation et de ses aspirations?—5. Quelle vie mena-t-il?—6. Quel premier sentiment exprime Marie Stuart?—7. Où est-elle quand elle parle? — 8. Quels autres sentiments exprime-t-elle?—9. Quelles comparaisons fait-elle?—10. Quelle est l'idée principale de la pièce, les *Hirondelles*? — 11. De qui est-il question dans les *Souvenirs du Peuple*?—12. Quelles circonstances rappelle successivement la grand'mère? — 13. Dans quelle position se trouve la France quand la chanson *les Enfants de la France* fut composée?—14. Quels souvenirs historiques rappelle Béranger?— 15. Quel nouveau rôle assigne-t-il à la France?

NAPOLÉON (BONAPARTE).

Il ne faut pas s'étonner que le César des temps modernes soit nommé ici : ses proclamations militaires, ses bulletins de victoires qui ajoutaient à son prestige et remuaient tant de cœurs en France sont des modèles d'un genre malheureusement trop commun dans l'histoire. Quant au fragment cité de ses mémoires, il porte certainement l'empreinte du génie, et les idées qui y sont renfermées en justifient amplement l'insertion.

PROCLAMATION A L'ARMÉE

APRÈS LA VICTOIRE DE MONDOVI (1796).

SOLDATS !

Vous avez remporté en quinze jours six victoires, pris vingt et un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canon, plusieurs places fortes, et conquis la partie la plus riche du Piémont ; vous avez fait 15,000 prisonniers, tué ou blessé plus de 10,000 hommes. Vous vous étiez jusques ici battus pour des rochers stériles, illustres par votre courage, mais inutiles à la patrie; vous égalez, aujourd'hui, par vos services, l'armée de Hollande et du Rhin. Dénués de tout, vous avez suppléé à tout. Vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie, et souvent sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert. Grâces vous en soient rendues, soldats ! La patrie reconnaissante vous devra sa prospérité, et si, vainqueurs de Toulon, vous présageâtes l'immortelle campagne de 1793, vos victoires actuelles en présagent une plus belle encore. Les deux armées qui naguère vous attaquaient avec audace fuient épouvantées devant vous ; les hommes pervers qui riaient de votre misère et se

réjouissaient dans leur pensée des triomphes de vos ennemis, sont confondus et tremblants. Mais, soldats, vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste à faire : ni Turin, ni Milan ne sont à vous.... On dit qu'il en est parmi vous dont le courage mollit, qui préféreraient retourner sur les sommets de l'Apennin et des Alpes? Non, je ne puis le croire. Les vainqueurs de Montenotte, de Millesimo, de Dégo, de Mondovi, brûlent de porter au loin la gloire du peuple français.

MÉMOIRES.

UNE CONVERSATION SUR JÉSUS-CHRIST.

Il n'y a pas de Dieu dans le ciel, si un homme a pu concevoir et exécuter avec un plein succès le dessin gigantesque de dérober pour lui le culte suprême, en usurpant le nom de Dieu. Jésus est le seul qui l'ait osé. Il est le seul qui ait dit clairement : "Je suis Dieu." Ce qui est bien différent de cette affirmation : "Je suis un Dieu," ou de cette autre : "Il y a des dieux." L'histoire ne mentionne aucun autre individu qui se soit qualifié lui-même de ce titre de Dieu dans le sens absolu. La Fable n'établit nulle part que Jupiter et les autres dieux se soient eux-mêmes divinisés. C'eût été de leur part le comble de l'orgueil, et une monstruosité, une extravagance absurde. C'est la postérité, ce sont les héritiers des premiers despotes qui les ont déifiés. Tous les hommes étant d'une même race, Alexandre a pu se dire le fils de Jupiter. Mais toute la Grèce a souri de cette supercherie ; et, de même, l'apothéose des empereurs romains n'a jamais été une chose sérieuse pour les Romains. Mahomet et Confucius se sont donnés simplement pour des agents de la divinité.

Comment donc un Juif, dont l'existence historique est plus avérée que toutes celles des temps où il a vécu, lui

seul, fils d'un charpentier, se donne-t-il tout d'abord pour Dieu même, pour l'être par excellence, pour le créateur des êtres? Il s'arroge toutes les sortes d'adoration ; il bâtit son culte de ses mains, non avec des pierres, mais avec des hommes. On s'extasie sur les conquêtes d'Alexandre : eh bien! voici un conquérant qui confisque à son profit, qui unit, qui incorpore à lui-même, non pas une nation, mais l'espèce humaine. Quel miracle!

Et comment? par un prodige qui surpasse tout prodige. Il veut l'amour des hommes, c'est-à-dire, ce qu'il est le plus difficile au monde d'obtenir, ce qu'un sage demande vainement à quelques amis, un père à ses enfants, une épouse à son époux, un frère à son frère, en un mot, le cœur ; c'est là ce qu'il veut pour lui ; il l'exige absolument et il réussit tout de suite. J'en conclus sa divinité. Alexandre, César, Annibal y ont échoué. Ils ont conquis le monde, et ils n'ont pu parvenir à avoir un ami. Je suis peut-être le seul de nos jours qui aime Annibal, César, Alexandre : le grand Louis XIV, qui a jeté tant d'éclat sur la France et dans le monde, n'avait pas un ami dans tout son royaume, même dans sa famille. Il est vrai, nous aimons nos enfants ; pourquoi? Nous obéissons à un instinct de la nature, à une volonté de Dieu, à une nécessité que les bêtes elles-mêmes reconnaissent et remplissent ; mais combien d'enfants qui restent insensibles à nos caresses, à tant de soins que nous leur prodiguons! combien d'enfants ingrats! Vos enfants, général Bertrand, vous aiment-ils? Vous les aimez, et vous n'êtes pas sûr d'être payé de retour. Ni vos bienfaits ni la nature ne réussiront jamais à leur inspirer un amour tel que celui des chrétiens pour leur Dieu! Si vous veniez à mourir, vos enfants se souviendraient de vous en dépensant votre fortune, sans doute ; mais vos petits-enfants sauraient à peine si vous avez existé....

Le Christ parle, et désormais les générations lui appartiennent par des liens plus étroits, plus intimes que ceux du sang ; par une union plus intime, plus sacrée, plus impérieuse que quelque union que ce soit. Il allume la flamme d'un amour qui fait mourir l'amour de soi, qui prévaut sur tout autre amour.

A ce miracle de sa volonté, comment ne pas reconnaître le Verbe créateur du monde?

Les fondateurs de religion n'ont pas même eu l'idée de cet amour mystique qui est l'essence du christianisme sous le beau nom de charité.

C'est qu'ils avaient garde de se lancer contre un écueil ; c'est que dans une opération semblable, se faire aimer, l'homme porte en lui-même le sentiment profond de son impuissance.

Aussi le plus grand miracle du Christ, sans contredit, c'est le règne de la charité.

Lui seul, il est parvenu à élever le cœur des hommes jusqu'à l'invisible, jusqu'au sacrifice du temps; lui seul, en créant cette immolation, a créé un lien entre le ciel et la terre.

Tous ceux qui croient sincèrement en lui ressentent cet amour admirable, surnaturel, supérieur ; phénomène inexplicable, impossible à la raison et aux forces de l'homme, feu sacré donné à la terre par ce nouveau Prométhée, dont le temps, ce grand destructeur, ne peut ni user la force ni limiter la durée... Moi, Napoléon, c'est ce que j'admire davantage, parce que j'y ai pensé souvent, et c'est ce qui me prouve absolument la divinité du Christ.

J'ai passionné des multitudes qui mouraient pour moi. A Dieu ne plaise que je forme aucune comparaison entre l'enthousiasme des soldats et la charité chrétienne, qui sont aussi différents que leur cause !

Mais enfin il fallait ma présence, l'électricité de mon

regard, mon accent, une parole de moi : j'allumais le feu sacré dans les cœurs... Certes, je possède le secret de cette puissance magique qui enlève l'esprit ; mais je ne saurais le communiquer à personne ; aucun de mes généraux ne l'a reçu ou deviné de moi ; je n'ai pas davantage le secret d'éterniser mon nom et mon amour dans les cœurs, et d'y opérer des prodiges sans le secours de la matière.

Maintenant que je suis à Sainte-Hélène...., maintenant que je suis seul et cloué sur ce roc, qui bataille et conquiert des empires pour moi? Où sont les courtisans de mon infortune? Pense-t-on à moi? Qui se remue pour moi en Europe? Qui m'est demeuré fidèle? Où sont mes amis? Oui, deux ou trois, que votre fidélité immortalise, vous partagez, vous consolez mon exil.

(Ici la voix de l'empereur prit un accent particulier d'ironique mélancolie et de profonde tristesse).

Telle est la destinée des grands hommes : on nous oublie! et le nom d'un conquérant, comme celui d'un empereur, n'est plus qu'un thème de collége! nos exploits tombent sous la férule d'un pédant qui nous insulte ou nous loue. Que de jugements divers on se permet sur le grand Louis XIV! A peine mort, le grand roi lui-même fut laissé seul dans l'isolement de sa chambre à coucher de Versailles.... négligé par ses courtisans et peut-être l'objet de leur risée. Ce n'était plus leur maître! C'était un cadavre, un cercueil, une fosse, et l'horreur d'une imminente décomposition.

Encore un moment...; voilà mon sort, et ce qui va m'arriver à moi-même... Assassiné par l'oligarchie anglaise, je meurs avant le temps, et mon cadavre va aussi être rendu à la terre pour y devenir la pâture des vers.

Voilà la destinée très-prochaine du grand Napoléon... Quel abîme entre ma misère profonde et le règne éternel

du Christ prêché, aimé, adoré, vivant dans tout l'univers! Est-ce là mourir? N'est-ce pas plutôt vivre? Voilà la mort du Christ, voilà celle de Dieu.

NOTES.

Page Ligne

314.— 7. "Du Piémont" alors royaume séparé, fait maintenant partie de l'Italie unie.

11. Les armées françaises avaient de leur côté remporté des victoires mémorables en Hollande et en Allemagne.

19. Allusion au siège de Toulon que les Anglais avaient occupé un moment, et dont la prise fut le premier exploit de Napoléon.

315.— 7. Ce sont les noms de victoires successives que venait de remporter l'armée.

316.—10. Ce fragment est tiré du *Mémorial de Sainte-Hélène*, livre fort curieux, composé presque en entier de conversations entre Napoléon et ses compagnons de captivité, entre autres le général Bertrand.

27. "Général Bertrand" l'un des généraux restés fidèles à Napoléon et qui partagea son exil à Sainte-Hélène.

317.—25. "Prométhée," fils de Japet forma, selon la Fable, l'homme du limon de la terre et, pour l'animer, déroba le feu du ciel.

QUESTIONS.

1. A quel titre Napoléon doit-il être mentionné dans la littérature?—2. Quels faits rappelle-t-il dans la proclamation citée ici?—3. Dans quelles circonstances les soldats ont-ils accompli ces exploits?—4. Quelle exhortation leur adresse-t-il?—5. Quel est le premier argument sur lequel Napoléon fonde la divinité du Christ?—6. Quel est son argument principal? et sur quels exemples l'appuie-t-il? — 7. Quelle puissance Napoléon possédait-il sur les âmes?—8. Quel est le sort des grands conquérants? le sien en particulier?—9. Et qui règne à jamais?—10. Qu'est-ce que les *Mémoires de Sainte-Hélène?*

CHAPITRE VIII.

LAMARTINE (Alphonse de) (1790–1869). Ses Œuvres Poétiques.

MUSSET (Alfred de) (1810–1857). Poésies, Œuvres Dramatiques.

Pendant quelques années, Lamartine a été un peu négligé; mais sa valeur comme poète est de nouveau sortie des nuages, elle est plus brillante que jamais. Son premier ouvrage, les *Méditations poétiques*, qu'il publia à l'âge de 30 ans, est peut-être ce qu'il a de plus parfait; il s'y révéla avec des qualités de l'ordre le plus élevé: langue pleine d'une mélodie exquise, style d'une grande richesse d'images et de couleurs et cependant naturel et pur, sentiments profonds et idéalisés. C'était bien l'âme de la poésie lyrique.

De *Nouvelles Méditations* et des *Harmonies poétiques et religieuses* parurent dans les dix années suivantes. Ces recueils n'ont pas dépassé, ni du reste amoindri le succès de la première série. Mais ce que Lamartine a écrit depuis en vers est inférieur. Ses ouvrages historiques en prose ont quelque mérite,— le meilleur est le petit roman *Graziella*,— mais ne montrent point le génie de leur auteur. Le poète avait voulu jouer un rôle politique et être orateur; il y perdit peut-être ses qualités. Il fut député de longues années. A ce rôle se rattache un épisode glorieux: pendant la révolution de 1848, le peuple soulevé voulait adopter le drapeau rouge; le député poète, par son éloquence, réussit à le faire renoncer à cette idée funeste.

Lamartine était d'une générosité fastueuse; il dépensait sans compter. Il en résulta que ses dernières années furent attristées par la lutte contre la gêne. Pour payer ses dettes, le peuple français entier s'unit en une souscription libérale et le poète se vit mettre ainsi momentanément à l'abri du besoin.

Lamartine avait été élu à l'Académie française en 1830.

Les critiques trouvent que la poésie de Lamartine a un peu les défauts mêmes de ses qualités : elle manque de concentration ; le style est quelquefois indécis et a parfois quelque chose de féminin et de langoureux. La pièce choisie ici n'a point ces défauts : elle est d'une vigueur peu commune de pensée et d'expression.

MÉDITATIONS POÉTIQUES.

BONAPARTE.

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonnier, de loin, voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord par les flots déposé ;
Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre
On distingue... un sceptre brisé.

Ici gît... Point de nom ! demandez à la terre !
Ce nom, il est inscrit en sanglant caractère
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar,
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblants sous son char.

Depuis les deux grands noms qu'un siècle au siècle annonce,
Jamais nom qu'ici-bas toute langue prononce
Sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola ;
Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface
N'imprima sur la terre une plus forte trace :
Et ce pied s'est arrêté là...

Il est là !... Sous trois pas un enfant le mesure !
Son ombre ne rend pas même un léger murmure ;
Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil.

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage,
Mais, pareil à l'éclair, tu sortis d'un orage ;
Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom :
Tel ce Nil, dont Memphis boit les vagues fécondes,
Avant d'être nommé fait bouillonner ses ondes
Aux solitudes de Memnon.

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides ;
La Victoire te prit sur ses ailes rapides ;
D'un peuple de Brutus la gloire te fit roi.
Ce siècle, dont l'écume entraînait dans sa course
Les mœurs, les rois, les dieux..., refoulé vers sa source,
Recula d'un pas devant toi.

Tu combattis l'erreur sans regarder le nombre ;
Pareil au fier Jacob, tu luttas contre une ombre ;
Le fantôme croula sous le poids d'un mortel ;
Et, de tous ces grands noms profanateur sublime,
Tu jouas avec eux comme la main du crime
Avec les vases de l'autel.

Ah ! si, rendant le sceptre à ses mains légitimes,
Plaçant sur ton pavois de royales victimes,
Tes mains des saints bandeaux avaient lavé l'affront,
Soldat vengeur des rois, plus grand que ces rois même,
De quel divin parfum, de quel pur diadème
La gloire aurait sacré ton front !

Gloire, honneur, liberté, ces mots que l'homme adore,
Retentissaient pour toi comme l'airain sonore
Dont un stupide écho répète au loin le son :
De cette langue en vain ton oreille frappée
Ne comprit ici-bas que le cri de l'épée
Et le mâle accord du clairon.

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde que l'empire.
Tu marchais... tout obstacle était ton ennemi.
Ta volonté volait comme ce trait rapide
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un cœur ami.

Jamais, pour éclaircir ta royale tristesse,
La coupe des festins ne te versa l'ivresse ;
Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer.
Comme un soldat debout qui veille sous ses armes,
Tu vis de la beauté le sourire et les armes,
Sans sourire et sans soupirer.

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes,
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes ;
Et ta main ne flattait que ton léger coursier,
Quand les flots ondoyants de sa pâle crinière
Sillonnaient comme un vent la sanglante poussière,
Et que ses pieds brisaient l'acier.

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure.
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure :
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.
Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l'embrasser.

Tu tombas cependant de ce sublime faîte :
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau ;
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau.

Oh ! qui m'aurait donné d'y sonder ta pensée,
Lorsque le souvenir de ta grandeur passée
Venait, comme un remords, t'assaillir loin du bruit,
Et que, les bras croisés sur ta large poitrine,
Sur ton front chauve et nu que la pensée incline,
L'horreur passait comme la nuit !

Tel qu'un pasteur debout sur la rive profonde
Voit son ombre de loin se prolonger sur l'onde
Et du fleuve orageux suivre en flottant le cours ;
Tel, du sommet désert de ta grandeur suprême,
Dans l'ombre du passé te recherchant toi-même,
Tu rappelais tes anciens jours.

Ils passaient devant toi comme des flots sublimes
Dont l'œil voit sur les mers étinceler les cimes :
Ton oreille écoutait leur bruit harmonieux ;
Et, d'un reflet de gloire éclairant ton visage,
Chaque flot t'apportait une brillante image
Que tu suivais longtemps des yeux.

Là, sur un pont tremblant tu défiais la foudre ;
Là, du désert sacré tu réveillais la poudre ;
Ton coursier frissonnait dans les flots du Jourdain ;
Là, tes pas abaissaient une cime escarpée ;
Là, tu changeais en sceptre une invincible épée.
Ici... Mais quel effroi soudain !

Pourquoi détournes-tu ta paupière éperdue ?
D'où vient cette pâleur sur ton front répandue ?
Qu'as-tu vu tout à coup dans l'horreur du passé ?
Est-ce de vingt cités la ruine fumante,
Ou du sang des humains quelque plaine écumante ?
Mais la gloire a tout effacé.

La gloire efface tout... tout, excepté le crime !
Mais son doigt me montrait le corps d'une victime,
Un jeune homme, un héros d'un sang pur inondé,
Le flot qui l'apportait passait, passait sans cesse ;
Et toujours en passant la vague vengeresse
Lui jetait le nom de Condé.

Tu mourus cependant de la mort du vulgaire :
Ainsi qu'un moissonneur va chercher son salaire,
Et dort sur sa faucille avant d'être payé,
Tu ceignis en mourant ton glaive sur ta cuisse,
Et tu fus demander récompense ou justice
Au Dieu qui t'avait envoyé !

On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,
Devant l'éternité seul avec son génie,
Son regard vers le ciel parut se soulever :
Le signe rédempteur toucha son front farouche ;
Et même on entendit commencer sur sa bouche
Un nom... qu'il n'osait achever.

Achève... C'est le Dieu qui règne et qui couronne,
C'est le Dieu qui punit, c'est le Dieu qui pardonne :
Pour les héros et nous il a des poids divers.
Parle-lui sans effroi : lui seul peut te comprendre.
L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre,
L'un du sceptre, l'autre des fers.

NOTES.

Page Ligne
321.— 4. "Écueil" ou roc. L'île de Sainte-Hélène, où Napoléon mourut en exil, n'est en effet qu'un roc au milieu de l'Océan.
6. Les cendres de Napoléon ont été rapportées en France en 1841 et sont maintenant dans un sarcophage sous le dôme des Invalides, à Paris.—Cette pièce a été écrite peu de temps après la mort de Napoléon.

Page Ligne

321.—12. "Tanaïs" le nom ancien du fleuve du Don en Russie. — "Cédar," montagne en Arabie, près de la Palestine.

16. "Les deux grands noms," Alexandre et César.

24. "L'ennemi" c'est-à-dire l'Anglais.

322.— 1. Le poète apostrophe le héros; il le prend à partie personnellement.

4. Memphis, ville de la Basse Égypte.

6. Memnon, temple près de Thèbes.

9. "Un peuple de Brutus" *a nation composed of Brutus-like men.* Brutus, le Romain qui immola César pour rendre la liberté au peuple. On voit pourquoi le peuple français est ainsi caractérisé à l'époque de la Révolution.

14. Allusion à la lutte racontée dans la Bible, Genèse, XXXII, 24-29.

16. Le poète veut dire que Napoléon se servit des hommes fameux de la Révolution pour son intérêt personnel.

20. Allusion à la coutume des anciens Francs de promener autour du camp sur un pavois ou bouclier les rois nouvellement élus.

21. "Bandeaux" c'est-à-dire la couronne royale. Lamartine qui était royaliste regrette que Bonaparte n'ait pas joué le rôle du général Monk en Angleterre. — "L'affront," allusion à la mort de Louis XVI sur l'échafaud.

323.—16. "Sa pâle crinière." Napoléon affectionnait les chevaux blancs.

27. "Ton manteau" impérial.

29. L'espace de temps entre la chute en 1815 et la mort en 1821.

324.— 1. "Qui m'aurait donné." *O, if somebody had given me...*

19. "Sur un pont..." Le pont d'Arcole, où Bonaparte se tint assez longtemps au milieu de la mitraille.

20. "Le désert" Bonaparte passa avec son armée le désert au nord du mont Sinaï.

22. "Une cime escarpée" le passage du mont Saint-Bernard, dans les Alpes, en 1800.

23. Bonaparte proclamé empereur sous le nom de Napoléon en 1804.

325.— 3. Lamartine rappelle ce triste épisode du jeune duc d'Enghien de la maison de Condé, enlevé par surprise en Allemagne et fusillé à Vincennes, près de Paris.

11. "Tu fus" emploi populaire du verbe ÊTRE pour ALLER.

16. "Le signe rédempteur," le signe de la croix. Rédempteur, ici *saving.*

QUESTIONS.

1. L'opinion n'a-t-elle pas varié sur Lamartine?—2. Quel fut son premier ouvrage? et quelles qualités y montre-t-il?—3. Ses autres ouvrages?—4. Que dit-on de lui comme prosateur?—5. Se contenta-t-il d'être auteur?—6. Citez un incident de sa vie politique?—7. Citez aussi un trait de son caractère? et quelles en furent les suites?—

8. Quelle critique a-t-on faite de sa poésie?—9. Quel est le sujet de la pièce donnée ici?—10. Que décrit la première strophe?—11. Quel est ce nom si connu?—12. Où l'est-il (str. 2 et 3)?—13. Que reste-t-il de cet homme (str. 4)?—14. Que dit le poète de l'origine de Bonaparte (str. 5)? et de la manière dont il se révéla au monde?—15. Quelle puissance exerça-t-il sur son siècle (str. 6 et 7)?—16. Que regrette le poète (str. 8)?—17. Quelles étaient les seules choses que Napoléon aimait (str. 9 à 13)?—18. Que dit le poète de sa chute (str. 14)?—19. Dans quelle attitude et quelle pensée Bonaparte est-il décrit (str. 15 et 16)?—20. Quels souvenirs sont rappelés dans la strophe 18?—21. Quelle action la gloire n'a pas effacée (str. 19 et 20)? —22. Comment le grand guerrier est-il mort (str. 21)?—23. Quelles sont les idées exprimées dans les deux dernières strophes?

MUSSET (Alfred de).

Alfred de Musset représente le côté agité, tourmenté d'une âme inquiète et mécontente d'elle-même: il est surtout le poète de la passion. Aussi, bien que la plupart de ses poésies soient fort belles, quelques-unes même admirables de sentiment et d'expression, on ne saurait guère les recommander, en général, qu'à des esprits réfléchis et ayant l'expérience de la vie.

Alfred de Musset — le prénom semble inséparable du nom — né à Paris en 1810, fit de brillantes études puis chercha sa voie dans différentes directions. Il essaya le droit, la médecine, la peinture, et, finalement, abandonna tout pour la poésie. Malheureusement ses premiers essais, pleins d'originalité sans doute, semblent avoir pris leur inspiration dans le scepticisme amer et le cynisme de Byron; la morale aussi y est constamment offensée. Une fois engagé dans cette voie il chante de préférence "les tristesses de la vie découronnée de ses espérances, le délire des sens, les révoltes de la raison émancipée." Toutefois dans les dernières années de sa courte vie, il sent vivement les déceptions de l'incrédulité et le vide d'une vie donnée au plaisir. De là le changement de ton remarqué dans les *Poésies nouvelles*: les quatres élégies des *Nuits*, et l'*Espoir en Dieu* le montrent sous un meilleur jour.

Dans ses vers A. de Musset est surtout remarquable par sa verve, la souplesse de l'expression et du rhythme et une grande variété de ton. En prose, et sa prose est fine, classique, spirituelle, il a laissé

entre autres œuvres des *Proverbes*, espèce de croquis dramatiques que l'on représente encore avec succès; le plus amusant de ces *Proverbes* est : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.*

Outre l'*Espoir en Dieu*, on trouvera ici quelques strophes qui expliquent un fait que l'on cite quelquefois : peu de temps avant sa mort, des personnes qui le connaissaient le surprirent pleurant à genoux caché dans le coin obscur d'une église.

A. de Musset avait été élu à l'Académie française en 1852.

STROPHES.

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaieté ;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Vérité,
J'ai cru que c'était une amie ;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde :
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

L'ESPOIR EN DIEU.

Tant que mon faible cœur, encor plein de jeunesse,
A ses illusions n'aura pas dit adieu,
Je voudrais m'en tenir à l'antique sagesse
Qui du sobre Épicure a fait un demi-dieu.
Je voudrais vivre, aimer, m'accoutumer aux hommes,

Chercher un peu de joie et n'y pas trop compter.
Je ne puis ! — malgré moi l'infini me tourmente.
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir ;
Et, quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre et pourtant de le voir.
Qu'est-ce donc que ce monde, et qu'y venons-nous faire,
Si, pour qu'on vive en paix, il faut voiler les cieux ?
Passer comme un troupeau, les yeux fixés à terre,
Et renier le reste, est-ce donc être heureux ?
Non je ne puis m'enfuir hors de l'humanité...

. . . .

Si mon cœur, fatigué du rêve qui l'obsède,
A la réalité revient pour s'assouvir,
Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide
Je trouve un tel dégoût, que je me sens mourir.
Aux jours même où parfois la pensée est impie,
Où l'on voudrait nier pour cesser de douter,
Quand je posséderais tout ce qu'en cette vie
Dans ses vastes désirs l'homme peut convoiter ;
Quand je pourrais saisir dans le sein de la terre
Les secrets éléments de sa fécondité,
Transformer à mon gré la vivace matière,
Et créer pour moi seul une unique beauté ;
Quand Horace, Lucrèce et le vieil Épicure,
Assis à mes côtés, m'appelleraient heureux,
Et quand ces grands amants de l'antique nature
Me chanteraient la joie et le mépris des dieux
Je leur dirais à tous : " Quoi que nous puissions faire,
Je souffre, il est trop tard ; le monde s'est fait vieux.
Une immense espérance a traversé la terre ;
Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux ! "
. . . . Que me reste-t-il donc ?
A qui m'adresserai-je, et quelle voix amie
Consolera ce cœur que le doute a blessé ?

Il existe, dit-on, une philosophie
Qui nous explique tout sans révélation,
Et qui peut nous guider à travers cette vie
Entre l'indifférence et la religion.
J'y consens. — Où sont-ils, ces faiseurs de systèmes,
Qui savent, sans la foi, trouver la vérité,
Sophistes impuissants qui ne croient qu'en eux-mêmes ?
Quels sont leurs arguments et leur autorité ?
L'un me montre ici-bas deux principes en guerre,
Qui, vaincus tour à tour, sont tous deux immortels ;
L'autre découvre au loin, dans le ciel solitaire,
Un inutile Dieu qui ne veut pas d'autels.
Je vois rêver Platon et penser Aristote ;
J'écoute, j'applaudis, et poursuis mon chemin.
Sous les rois absolus je trouve un dieu despote ;
On nous parle aujourd'hui d'un dieu républicain.
Pythagore et Leibnitz transfigurent mon être.
Descartes m'abandonne au sein des tourbillons.
Montaigne s'examine, et ne peut se connaître.
Pascal fuit en tremblant ses propres visions.
Voltaire jette à bas tout ce qu'il voit debout.
Spinosa, fatigué de tenter l'impossible,
Cherchant en vain son dieu, croit le trouver partout.
Pour le sophiste anglais l'homme est une machine.
Enfin sort des brouillards un rhéteur allemand
Qui, du philosophisme achevant la ruine,
Déclare le ciel vide et conclut au néant.
Voilà donc les débris de l'humaine science !
Et, depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
C'est là le dernier mot qui nous en est resté !
Ah ! pauvres insensés, misérables cervelles,
Qui de tant de façons avez tout expliqué,
Pour aller jusqu'aux cieux il vous fallait des ailes ;
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.

Je vous plains ; votre orgueil part d'une âme blessée.
Vous sentiez les tourments dont mon cœur est rempli,
Et vous la connaissiez, cette amère pensée
Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini.
Eh bien ! prions ensemble, — abjurons la misère
De vos calculs d'enfants, de tant de vains travaux.
Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui ;
Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance !
Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui.
Il est juste, il est bon ; sans doute il vous pardonne.
Tous vous avez souffert, le reste est oublié.
Si le ciel est désert, nous n'offensons personne ;
Si quelqu'un nous entend, qu'il nous prenne en pitié !

LE RHIN ALLEMAND.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand !
Il a tenu dans notre verre.
Un couplet qu'on s'en va chantant
Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang ?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Son sein porte une plaie ouverte,
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte.
Où le père a passé, passera bien l'enfant.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Que faisaient vos vertus germaines,
Quand notre César tout-puissant
De son ombre couvrait vos plaines ?
Où donc est-il tombé, ce dernier ossement ?

S'il est à vous, votre Rhin allemand,
Lavez-y donc votre livrée ;
Mais parlez-en moins fièrement.
Combien, au jour de la curée,
Étiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant !

Qu'il coule en paix, votre Rhin allemand ;
Que vos cathédrales gothiques
S'y reflètent modestement ;
Mais craignez que vos airs bachiques
Ne réveillent les morts de leur repos sanglant.

NOTES.

Page Ligne

328.—21. "Epicure" philosophe grec (341-270 av. J.-C.) qui faisait consister le souverain bien dans le plaisir, mais le plaisir dans la modération en toutes choses.

329.—16. "Quand"=quand même, *even though.*

25. Lucrèce, poète latin, disciple d'Epicure (51 av. J.-C.)

30-31. Ces vers sont souvent cités; c'est une allusion à la naissance du christianisme.

330.— 9. Allusion au manichéisme. Les deux principes sont le bien et le mal.

12. Le pur déisme.

17. Pythagore, le philosophe grec, enseignant la transmigration des âmes. — Leibnitz, illustre philosophe allemand (1646-1716), chef de l'école optimiste dont la devise est: " Tout est pour le mieux dans ce meilleur des mondes."

18. Allusion à une doctrine de Descartes pour la formation des mondes.

20. Voir page 26.

21. Voir page 235.

22. Spinosa, philosophe panthéiste, né en Hollande (1632-1677).

24. Ce philosophe anglais traité de sophiste est Locke.

25. Il s'agit de Kant, un des plus fameux philosophes allemands dont les enseignements sont abandonnés peu à peu, malgré la vogue qu'ils ont eue longtemps.

331.—12. "Tous" *all of you;* prononcez TOUSS.

15. Cette pièce est en réponse à la fameuse chanson allemande, *Der Wacht am Rhein,* composée par le poète Becker vers 1840 et qui est devenue le chant national de l'Allemagne.

Page Ligne

331.—23. Allusion à la conquête de l'Alsace sous Louis XIV. Condé, "le grand Condé" (1621-1686), était le plus fameux général français du dix-septième siècle.

28. "Notre César," Napoléon.

332.— 4. "La curée." Lorsqu'un "noble" gibier succombait enfin, les chiens ou les faucons recevaient en récompense une partie du corps de la victime; c'était la curée. Les Allemands sont ici comparés à des corbeaux s'acharnant sur l'aigle expirant, Napoléon.

6. "Qu'il coule" *let it flow.*

9. "Airs bachiques" chansons que l'on chante en buvant.

QUESTIONS.

1. Comment peut-on caractériser Alfred de Musset?—2. Donnez les détails de sa vie?—3. Quelles sont ses meilleures poésies?—4. Ses qualités spéciales de style en vers et en prose?—5. Quels sont les sentiments exprimés dans les strophes citées ici?—6. Le poète peut-il s'en tenir aux doctrines d'Épicure?—7. Qu'est-ce qui épouvante sa raison?—8. Si tous ces désirs étaient satisfaits serait-il heureux? Pourquoi non?—9. Quels philosophes cite-t-il et que dit-il de chacun?—10. Quelle est sa conclusion?—11. Quelle est l'occasion et le sujet de la pièce *Le Rhin Allemand?*—12. Quels sont les idées et les sentiments qui y sont exprimés.

CHAPITRE IX.

VICTOR HUGO (1802–1885). SES ŒUVRES.

On pourrait presque dire de Victor Hugo qu'il a rempli le dix-neuvième siècle de sa puissante personnalité. Il est né quand

Ce siècle avait deux ans,

et il n'a cessé de produire jusqu'à sa mort, en 1885. Il s'est trouvé mêlé à toutes les luttes d'idées qui ont bouleversé ces années fécondes en progrès de toutes sortes ; et, comme la pensée en définitive triomphe, il a en quelque sorte bon gré mal gré marqué de son sceau les jeunes générations auxquelles il a parlé. Critiqué acerbement, honni quelquefois, conspué par des adversaires passionnés, il n'a fait que grandir et tout dominer par la force du vrai génie.

Son talent est multiple. Au début, c'est le poète lyrique, à l'inspiration débordante, d'une richesse merveilleuse d'expression, sachant tout voir et tout peindre aux yeux. Il se crée un rhythme assoupli, libre de toute fausse entrave, se prêtant à tous les effets. La plupart de ses chants lyriques, tantôt éblouissants, tantôt remplis d'un charme pénétrant, resteront certainement aussi longtemps que durera la langue française. La plupart, pas tous ; parce que, comme on le peut comprendre dans une œuvre aussi considérable, il en est où le génie dépasse la mesure, force la note et devient par instants dur et inégal.

Les principales œuvres dans ce genre sont *Odes et Ballades*, *les Orientales*, *les Feuilles d'Automne*, *les Chants du Crépuscule*, *les Voix intérieures*, *Contemplations*, *la Légende des Siècles* (trois séries), *l'Art d'être Grand-Père*, *les Châtiments*, etc.

Victor Hugo s'est aussi adressé au drame. Les tragédies qu'il a écrites en vers et en prose, ont eu, à leur époque, un succès retentissant. Il faut admettre qu'elles sont moins goûtées maintenant. Le poète les a écrites d'après un système qui ne plaît plus autant : c'était le temps de la lutte entre les classiques et les romantiques, lutte oubliée de nos jours. Victor Hugo prenait des situations violentes et en faisait un thème d'antithèses morales exprimées par

des antithèses d'images et de mots. C'est le fond de *Cromwell* (1827), *le Roi s'amuse* (1832), *Lucrèce Borgia* (1833), *Ruy Blas* (1838). — *Hernani* (1830), le second de ses drames, est sans doute sa meilleure production en ce genre. On en a fait plusieurs éditions pour l'usage des classes, et on l'étudie avec fruit.

Poète lyrique admirable, Victor Hugo est aussi un des plus grands écrivains en prose dont la France s'honore. Son premier roman classique, si l'expression est permise, est *Notre-Dame de Paris* (1831). On y trouve déjà ce style ferme, vigoureux, expressif au plus haut point, pittoresque, et qui rappelle le poète seulement par la richesse du langage. Ces qualités sont portées à leur perfection dans les *Travailleurs de la Mer* et surtout dans les *Misérables*. Cette dernière œuvre, de longue haleine, contient en quelque sorte l'âme de l'auteur : le fil de l'histoire qui est fort émouvante, est souvent interrompu par de longues digressions se rattachant sans doute au sujet (1), mais où Victor Hugo prend occasion d'exprimer ses idées personnelles sur bien des points d'histoire et aussi de philosophie humanitaire qu'il avait particulièrement à cœur. Car il faut bien comprendre que l'idée maîtresse qui a constamment inspiré Victor Hugo et à laquelle il rapportait tout, est le progrès humain, aussi bien matériel que moral, en un mot, l'amour de l'humanité.

Victor Hugo, fils d'un général de Napoléon, accompagna, tout jeune encore, son père dans divers pays de l'Europe, en Espagne notamment et en Italie. Après la chute de l'empire, il fut élevé par sa mère dans des idées royalistes et religieuses, comme le témoignent ses premières poésies. A ses débuts d'écrivain, il eut à lutter contre la misère. Avec le succès vint bientôt la fortune, si bien que, en 1848, nous le trouvons à la Chambre des Pairs. Cette Chambre fut emportée par la révolution qui précipita Louis-Philippe du trône et établit la république pour un moment. Lorsque Louis Napoléon, depuis Napoléon III — Victor Hugo le flétrit sous le nom de Napoléon-le-Petit — s'empara du pouvoir par un coup d'état sanglant, Victor Hugo fut exilé. Il se réfugia dans les îles normandes, à Jersey et à Guernesey. C'est là qu'il écrivit la plupart de ses ouvrages, poursuivant du reste d'une haine implacable le "Néron du XIXe siècle." Il ne rentra en France qu'en 1870, fut élu député, puis sénateur. Il mourut en 1885.

---

(1) Une édition des *Misérables* a été préparée par les éditeurs de ce Manuel, ne renfermant que le récit romantique pur et simple : on a pu en détacher les digressions sans tronquer l'histoire. Cette édition est accompagnée de notes explicatives.



Il était de l'Académie française depuis 1841.

Les extraits insérés ici suffiront à peine à donner une idée de son génie dans ses différentes phrases. On lira avec le plus grand profit les ouvrages cités plus haut et qu'il est facile de se procurer.

L'ENFANT.

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies ;
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point fait mal encor ;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange ;
Tête sacrée ! enfant aux cheveux blonds ! bel ange
A l'auréole d'or !...

Il est si beau l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés ;
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toute part sa jeune âme à la vie,
Et sa bouche aux baisers !

LA PRIÈRE POUR TOUS (FRAGMENT).

Ora pro nobis.

Ma fille ! va prier ! — Vois, la nuit est venue.
Une planète d'or là-bas perce la nue ;
La brume des coteaux fait trembler le contour ;
A peine un char lointain glisse dans l'ombre... Ecoute,
Tout rentre et se repose, et l'arbre de la route
Secoue au vent du soir la poussière du jour !

Le crépuscule, ouvrant la nuit qui les recèle,
Fait jaillir chaque étoile en ardente étincelle ;
L'Occident amincit sa frange de carmin ;
La nuit de l'eau dans l'ombre argente la surface ;
Sillons, sentiers, buissons, tout se mêle et s'efface ;
Le passant inquiet doute de son chemin.

Le jour est pour le mal, la fatigue et la haine.
Prions : voici la nuit ! la nuit grave et sereine !
Le vieux pâtre, le vent aux brèches de la tour,
Les étangs, les troupeaux avec leur voix cassée,
Tout souffre et tout se plaint. La nature lassée
A besoin de sommeil, de prière et d'amour !

C'est l'heure où les enfants parlent avec les anges.
Tandis que nous courons à nos plaisirs étranges,
Tous les petits enfants, les yeux levés au ciel,
Mains jointes et pieds nus, à genoux sur la pierre,
Disant à la même heure une même prière,
Demandent pour nous grâce au père universel !

Et puis ils dormiront. — Alors, épars dans l'ombre,
Les rêves d'or, essaim tumultueux, sans nombre,
Qui naît aux derniers bruits du jour à son déclin,
Voyant de loin leur souffle et leurs bouches vermeilles,
Comme volent aux fleurs de joyeuses abeilles,
Viendront s'abattre en foule à leurs rideaux de lin !

O sommeil du berceau ! prière de l'enfance !
Voix qui toujours caresse et qui jamais n'offense ?
Douce religion, qui s'égaye et qui rit !
Prélude du concert de la nuit solennelle !
Ainsi que l'oiseau met sa tête sous son aile,
L'enfant dans la prière endort son jeune esprit !

LA CONSCIENCE.

Lorsqu'avec ses enfants, vêtus de peaux de bêtes,
Échevelé, livide au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine ;
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent : "Couchons-nous sur la terre, et dormons."
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres,
Il vit un œil tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
"Je suis trop près," dit-il avec un tremblement.
Il réveilla son fils dormant, sa femme lasse,
Et se remit à fuir sinistre dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil ; il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.
"Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes."
Et comme il s'asseyait, il vit, dans les cieux mornes,
L'œil à la même place au fond de l'horizon
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.
"Cachez-moi!" cria-t-il, et le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.
Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont
Sous les tentes de poil dans le désert profond :
"Étends de ce côté la toile de la tente."
Et l'on développa la muraille flottante ;
Et, quand on l'eut fixée avec des poids de plomb :
"Vous ne voyez plus rien ?" dit Tsilla, l'enfant blond,

La fille de son fils, douce comme l'aurore ;
Et Caïn répondit : "Je vois cet œil encore !"
Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs,
Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,
Cria : "Je saurai bien construire une barrière."
Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.
Et Caïn dit : "Cet œil me regarde toujours !"
Hénoch dit : "Il faut lui faire une enceinte de tours
Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle.
Bâtissons une ville avec sa citadelle ;
Bâtissons une ville et nous la fermerons."
Alors Tubalcaïn, père des forgerons,
Construisit une ville énorme, surhumaine.
Pendant qu'il travaillait, ses frères dans la plaine
Chassaient les fils d'Enos et les enfants de Seth,
Et l'on crevait les yeux à quiconque passait ;
Et le soir on lançait des flèches aux étoiles.
Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,
On lia chaque bloc avec des nœuds de fer,
Et la ville semblait une ville d'enfer ;
L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes.
Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes ;
Sur la porte on grava : "Défense à Dieu d'entrer."
Quand ils eurent fini de clore et de murer,
On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre ;
Et lui restait lugubre et hagard. "O mon père !
L'œil a-t-il disparu ?" dit en tremblant Tsilla.
Et Caïn répondit : "Non, il est toujours là."
Alors, il dit : "Je veux habiter sous la terre
Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien."
On fit donc une fosse, et Caïn dit : "C'est bien !"
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre ;
Quand il se fut assis sur sa chaise, dans l'ombre,

Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

LE SEMEUR.

C'est le moment crépusculaire.
J'admire, assis sous un portail,
Ce reste de jour dont s'éclaire
La dernière heure du travail.

Dans les terres, de nuit baignées,
Je contemple, ému, les haillons
D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours.
On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main, et recommence,
Et je médite, obscur témoin.

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

LES PAUVRES GENS.

Il est nuit. La cabane est pauvre, mais bien close.
Le logis est plein d'ombre, et l'on sent quelque chose
Qui rayonne à travers ce crépuscule obscur.
Des filets de pêcheur sont accrochés au mur.
Au fond, dans l'encoignure où quelque humble vaisselle
Aux planches d'un bahut vaguement étincelle,
On distingue un grand lit aux longs rideaux tombants.
Tout près, un matelas s'étend sur de vieux bancs,
Et cinq petits enfants, nid d'âmes, y sommeillent.
La haute cheminée où quelques flammes veillent
Rougit le plafond sombre, et, le front sur le lit,
Une femme à genoux prie, et songe, et pâlit.
C'est la mère. Elle est seule. Et dehors, blanc d'écume,
Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,
Le sinistre Océan jette son noir sanglot.

. . . .

O pauvres femmes
De pêcheurs ! c'est affreux de se dire : "Mes âmes,
Père, amant, frères, fils, tout ce que j'ai de cher,
C'est là dans ce chaos !... mon cœur, mon sang, ma chair !"
Oh ! songer que l'eau joue avec toutes ces têtes,
Depuis le mousse enfant jusqu'au mari patron,
Et que le vent hagard, soufflant dans son clairon,
Dénoue au-dessus d'eux sa longue et folle tresse,
Et que peut-être ils sont à cette heure en détresse,
Et qu'on ne sait jamais au juste ce qu'ils font,
Et que, pour tenir tête à cette mer sans fond,
A tous ces gouffres d'ombre où ne luit nulle étoile,
Ils n'ont qu'un bout de planche avec un bout de toile !
Souci lugubre ! on court à travers les galets ;
Le flot monte, on lui parle, on crie. "Oh ! rends-nous les !"
Mais, hélas ! que veut-on que dise à la pensée
Toujours sombre, la mer toujours bouleversée !

Jeannie est bien plus triste encor. Son homme est seul!
Seul dans cette âpre nuit! seul dans ce noir linceul!
Pas d'aide. Ses enfants sont trop petits.. O mère!
Tu dis: "S'ils étaient grands! Leur père est seul!" Chimère!
Plus tard, quand ils seront près du père et partis,
Tu diras en pleurant: "Oh! s'ils étaient petits!"

Elle prend sa lanterne et sa cape.—"C'est l'heure
D'aller voir s'il revient, si la mer est meilleure,
S'il fait jour, si la flamme est au mât du signal.
Allons!"—Et la voilà qui part. L'air matinal
Ne souffle pas encor. Rien. Pas de ligne blanche
Dans l'espace où le flot des ténèbres s'épanche.
Il pleut. Rien n'est plus noir que la pluie au matin;
On dirait que le jour tremble et doute, incertain,
Et qu'ainsi que l'enfant, l'aube pleure de naître.
Elle va. L'on ne voit luire aucune fenêtre.
Tout à coup, à ses yeux qui cherchent le chemin,
Avec je ne sais quoi de lugubre et d'humain
Une sombre masure apparaît décrépite.
Ni lumière, ni feu; la porte au vent palpite;
Sur les murs vermoulus branle un toit hasardeux:
La bise sur ce toit tord des chaumes hideux,
Jaunes, sales, pareils aux grosses eaux d'un fleuve.

"Tiens! je ne pensais plus à cette pauvre veuve,
Dit-elle; mon mari, l'autre jour, la trouva
Malade et seule; il faut voir comment elle va."

Elle frappe à la porte, elle écoute; personne
Ne répond. Et Jeannie au vent de mer frissonne.
"Malade! et ses enfants! comme c'est mal nourri!
Elle n'en a que deux, mais elle est sans mari."
Puis elle frappe encore. "Hé! voisine!" elle appelle.
Et la maison se tait toujours. "Ah! Dieu! dit-elle,

Comme elle dort, qu'il faut appeler si longtemps!"
La porte, cette fois, comme si, par instants,
Les objets étaient pris d'une pitié suprême,
Morne, tourna dans l'ombre et s'ouvrit d'elle-même.
Elle entra. Sa lanterne éclaira le dedans
Du noir logis muet au bord des flots grondants.
L'eau tombait du plafond comme des trous d'un crible.
Au fond était couchée une forme terrible;
Une femme immobile et renversée, ayant
Les pieds nus, le regard obscur, l'air effrayant;
Un cadavre; — autrefois mère joyeuse et forte; —
Le spectre échevelé de la misère morte;
Ce qui reste du pauvre après un long combat.
Elle laissait, parmi la paille du grabat,
Son bras livide et froid et sa main déjà verte
Pendre, et l'horreur sortait de cette bouche ouverte
D'où l'âme en s'enfuyant, sinistre, avait jeté
Ce grand cri de la mort qu'entend l'éternité.

Près du lit où gisait la mère de famille,
Deux tout petits enfants, le garçon et la fille,
Dans le même berceau souriaient endormis.
La mère, se sentant mourir, leur avait mis
Sa mante sur les pieds et sur le corps sa robe,
Afin que, dans cette ombre où la mort nous dérobe,
Ils ne sentissent plus la tiédeur qui décroit,
Et pour qu'ils eussent chaud pendant qu'elle aurait froid.

. . . .

Qu'est-ce donc que Jeannie a fait chez cette morte?
Sous sa cape aux longs plis qu'est-ce donc qu'elle emporte?
Qu'est-ce donc que Jeannie emporte en s'en allant?
Pourquoi son cœur bat-il? Pourquoi son pas tremblant
Se hâte-t-il ainsi? D'où vient qu'en la ruelle

Elle court sans oser regarder derrière elle?
Qu'est-ce donc qu'elle cache avec un air troublé
Dans l'ombre, sur son lit? Qu'a-t-elle donc volé?

Quand elle fut rentrée au logis, la falaise
Blanchissait ; près du lit elle prit une chaise
Et s'assit toute pâle ; on eut dit qu'elle avait
Un remords, et son front tomba sur le chevet,
Et, par instants, à mots entrecoupés, sa bouche,
Parlait, pendant qu'au loin grondait la mer farouche.

"Mon pauvre homme! ah! mon Dieu! que va-t-il dire? il a
Déjà tant de souci! Qu'est-ce que j'ai fait là?
Cinq enfants sur les bras! ce père qui travaille!
Il n'avait pas assez de peine ; il faut que j'aille
Lui donner celle-là de plus.—C'est lui? Non. Rien.
—J'ai mal fait.—S'il me bat, je dirai : Tu fais bien.
—Est-ce lui?—Non?—Tant mieux.—La porte bouge comme
Si l'on entrait.—Mais non.—Voilà-t-il pas, pauvre homme,
Que j'ai peur de le voir rentrer, moi, maintenant!"
Puis elle demeure pensive et frissonnant,
S'enfonçant par degrés, dans son angoisse intime,
Perdue en son souci comme dans un abîme,
N'entendant même plus les bruits extérieurs,
Les cormorans qui vont, comme de noirs crieurs,
Et l'onde et la marée et le vent en colère.

La porte tout à coup s'ouvrit, bruyante et claire,
Et fit dans la cabane entrer un rayon blanc,
Et le pêcheur, traînant son filet ruisselant,
Joyeux, parut au seuil, et dit : "C'est la marine."

"C'est toi!" cria Jeannie, et, contre sa poitrine,
Elle prit son mari comme on prend un amant,
Et lui baisa sa veste avec emportement,

Tandis que le marin disait : “Me voici, femme !”
Et montrant sur son front qu’éclairait l’âtre en flamme
Son cœur bon et content que Jeannie éclairait.
“Je suis volé, dit-il ; la mer, c’est la forêt.
—Quel temps a-t-il fait ?—Dur.—Et la pêche ?—Mauvaise.
Mais, vois-tu, je t’embrasse, et me voilà bien aise.
Je n’ai rien pris du tout. J’ai troué mon filet.
Le diable était caché dans le vent qui soufflait.
Quelle nuit ! Un moment, dans tout ce tintamarre,
J’ai cru que le bateau se couchait, et l’amarre
A cassé. Qu’as-tu fait, toi, pendant ce temps-là ?”
Jeannie eut un frisson dans l’ombre et se troubla.
“Moi ? dit-elle. Ah ! mon Dieu ! rien, comme à l’ordinaire,
J’ai cousu. J’écoutais la mer comme un tonnerre.
J’avais peur.—Oui, l’hiver est dur, mais c’est égal.”
Alors tremblante ainsi que ceux qui font le mal,
Elle dit : “A propos, notre voisine est morte.
C’est hier qu’elle a dû mourir, enfin, n’importe,
Dans la soirée, après que vous fûtes partis.
Elle laisse ses deux enfants, qui sont petits.
L’un s’appelle Guillaume et l’autre Madeleine ;
L’un qui ne marche pas, l’autre qui parle à peine.
La pauvre bonne femme était dans le besoin.

L’homme prit un air grave, et, jetant dans le coin
Son bonnet de forçat mouillé par la tempête :
“Diable ! diable ! dit-il en se grattant la tête,
Nous avions cinq enfants, cela va faire sept.
Déjà, dans la saison mauvaise, on se passait
De souper quelquefois. Comment allons-nous faire :
Bah ! tant pis ! ce n’est pas ma faute. C’est l’affaire
Du bon Dieu. Ce sont là des accidents profonds.
Pourquoi donc a-t-il pris leur mère à ces chiffons ?
C’est gros comme le poing. Ces choses-là sont rudes.

Il faut pour les comprendre avoir fait ses études.
Si petit! on ne peut leur dirê : Travaillez.
Femme, va les chercher. S'ils se sont réveillés,
Ils doivent avoir peur tout seuls avec la morte.
C'est la mère, vois-tu, qui frappe à notre porte ;
Ouvrons aux deux enfants. Nous les mêlerons tous.
Cela nous grimpera le soir sur les genoux.
Ils vivront, ils seront frère et sœur des cinq autres.
Quand il verra qu'il faut nourrir avec les nôtres
Cette petite fille et ce petit garçon,
Le bon Dieu nous fera prendre plus de poisson.
Moi, je boirai de l'eau, je ferai double tâche.
C'est dit. Va les chercher. Mais qu'as-tu? Ça te fâche?
D'ordinaire, tu cours plus vite que cela.
—Tiens, dit-elle en ouvrant les rideaux, les voilà!"

LA PIEUVRE.

(Des *Travailleurs de la Mer*).

Gilliatt prit son couteau dans les dents, descendit des pieds et des mains du haut de l'escarpement et sauta dans l'eau. Il en eut presque jusqu'aux épaules.

Il s'engagea sous ce porche. Il se trouvait dans un couloir fruste avec une ébauche de voûte ogive sur sa tête. Les parois étaient polies et lisses. Il ne voyait plus le crabe. Il avait pied. Il avançait dans une décroissance de jour. Il commençait à ne plus rien distinguer.

Après une quinzaine de pas, la voûte cessa au-dessous de lui. Il était hors du couloir.

Il remarqua au-dessus du niveau de l'eau, à portée de sa main, une fissure horizontale dans le granit. Le crabe était probablement là. Il y plongea le poing le plus avant qu'il put, et se mit à tâtonner dans ce trou de ténèbres.

Tout à coup il se sentit saisir le bras.

Ce qu'il éprouva en ce moment, c'est l'horreur indescriptible.

Quelque chose qui était mince, âpre, plat, glacé, gluant et vivant venait de se tordre dans l'ombre autour de son bras nu. Cela lui montait vers la poitrine. C'était la pression d'une courroie et la poussée d'une vrille. En moins d'une seconde, on ne sait quelle spirale lui avait envahi le poignet et le coude et touchait l'épaule. La pointe fouillait sous son aisselle.

Gilliatt se rejeta en arrière, mais put à peine remuer. Il était comme cloué. De sa main gauche restée libre il prit son couteau qu'il avait entre ses dents, et de cette main, tenant le couteau, s'arc-bouta au rocher, avec un effort désespéré pour retirer son bras. Il ne réussit qu'à inquiéter un peu la ligature, qui se resserra. Elle était souple comme le cuir, solide comme l'acier, froide comme la nuit.

Une deuxième lanière, étroite et aiguë, sortit de la crevasse du roc. C'était comme une langue hors d'une gueule. Elle lécha épouvantablement le torse nu de Gilliatt, et tout à coup s'allongeant, démesurée et fine, elle s'appliqua sur sa peau et lui entoura tout le corps.

En même temps, une souffrance inouïe, comparable à rien, soulevait les muscles crispés de Gilliatt. Il sentait dans sa peau des enfoncements ronds, horribles. Il lui semblait que d'innombrables lèvres, collées à sa chair, cherchaient à lui boire le sang.

Une troisième lanière ondoya hors du rocher, tâta Gilliatt, et lui fouetta les côtes comme une corde. Elle s'y fixa.

L'angoisse, à son paroxysme, est muette. Gilliatt ne jetait pas un cri. Il y avait assez de jour pour qu'il pût voir les repoussantes formes appliquées sur lui. Une quatrième ligature, celle-ci rapide comme une flèche, lui sauta autour du ventre et s'y enroula.

Impossible de couper ni d'arracher ces courroies visqueuses qui adhéraient étroitement au corps de Gilliatt et par quantité de points. Chacun de ces points était un foyer d'affreuse et bizarre douleur. C'était ce qu'on éprouverait si l'on se sentait avalé à la fois par une foule de bouches trop petites.

Un cinquième allongement jaillit du trou. Il se superposa aux autres et vint se replier sur le diaphragme de Gilliatt. La compression s'ajoutait à l'anxiété ; Gilliatt pouvait à peine respirer.

Ces lanières, pointues à leur extrémité, allaient s'élargissant comme des lames d'épée vers la poignée. Toutes les cinq appartenaient évidemment au même centre. Elles marchaient et rampaient sur Gilliatt. Il sentait se déplacer ces pressions obscures qui lui semblaient être des bouches.

Brusquement une large viscosité ronde et plate sortit de dessous la crevasse. C'était le centre ; les cinq lanières s'y rattachaient comme des rayons à un moyeu ; on distinguait au côté opposé de ce disque immonde le commencement de trois autres tentacules, restés sous l'enfoncement du rocher. Au milieu de cette viscosité il y avait deux yeux qui regardaient.

Ces yeux voyaient Gilliatt.

Gilliatt reconnut la pieuvre.

Elle le tenait.

Il était la mouche de cette araignée.

Gilliatt était dans l'eau jusqu'à la ceinture, les pieds crispés sur la rondeur des galets glissants, le bras droit étreint et assujetti par les enroulements plats des courroies de la pieuvre, et le torse disparaissait presque sous les replis et les croisements de ce bandage horrible.

Des huit bras de la pieuvre, trois adhéraient à la roche, cinq adhéraient à Gilliatt. De cette façon, cramponnée

d'un côté au granit, de l'autre à l'homme, elle enchaînait Gilliatt au rocher. Gilliatt avait sur lui deux cent cinquante suçoirs. Complication d'angoisse et de dégoût. Être serré dans un poing démesuré dont les doigts élastiques, longs de près d'un mètre, sont intérieurement pleins de pustules vivantes qui vous fouillent la chair.

Nous l'avons dit, on ne s'arrache pas à la pieuvre. Si on l'essaye, on est plus sûrement lié. Elle ne fait que se resserrer davantage. Son effort croît en raison du vôtre.

Plus de secousses produit plus de constriction.

Gilliat n'avait qu'une ressource, son couteau.

Il n'avait de libre que la main gauche ; mais on sait qu'il en usait puissamment. On aurait pu dire de lui qu'il avait deux mains droites.

Son couteau, ouvert, était dans cette main.

On ne coupe pas les antennes de la pieuvre ; c'est un cuir impossible à trancher, il glisse sous la lame ; d'ailleurs la superposition est telle qu'une entaille à ces lanières entamerait votre chair.

Le poulpe est formidable ; pourtant il y a une manière de s'en servir. Les pêcheurs de Serk la connaissent ; qui les a vus exécuter en mer de certains mouvements brusques, le sait. Les marsouins la connaissent aussi ; ils ont une façon de mordre la sèche qui lui coupe la tête. De là tous ces calmars, toutes ces sèches et tous ces poulpes sans têtes qu'on rencontre au large.

Le poulpe, en effet, n'est vulnérable qu'à la tête.

Gilliatt ne l'ignorait point.

Il n'avait jamais vu de pieuvre de cette dimension. Du premier coup, il se trouvait pris par la grande espèce. Un autre se fût troublé.

Pour la pieuvre comme pour le taureau il y a un moment qu'il faut saisir ; c'est l'instant où le taureau baisse

le cou, c'est l'instant où la pieuvre avance la tête, instant rapide. Qui manque ce joint est perdu.

Tout ce que nous venons de dire n'avait duré que quelques minutes. Gilliatt pourtant sentait croître la succion des deux cent cinquante ventouses.

La pieuvre est traître. Elle tâche de stupéfier d'abord sa proie. Elle saisit, puis attend le plus qu'elle peut.

Gilliatt tenait son couteau. Les succions augmentaient.

Il regardait la pieuvre, qui le regardait.

Tout à coup la bête détacha du rocher sa sixième antenne, et, la lançant sur Gilliatt, tâcha de lui saisir le bras gauche.

En même temps elle avança vivement la tête. Une seconde de plus, sa bouche anus s'appliquait sur la poitrine de Gilliatt. Gilliatt, saigné au flanc, et les deux bras garrottés, était mort.

Mais Gilliatt veillait. Guetté, il guettait.

Il évita l'antenne, et, au moment où la bête allait mordre sa poitrine, son poing armé s'abattit sur la bête.

Il y eut deux convulsions en sens inverse, celle de la pieuvre et celle de Gilliatt.

Ce fut comme la lutte de deux éclairs.

Gilliatt plongea la pointe de son couteau dans la viscosité plate, et, d'un mouvement giratoire pareil à la torsion d'un coup de fouet, faisant un cercle autour des deux yeux, il arracha la tête comme on arrache une dent.

Ce fut fini.

Toute la bête tomba.

Cela ressembla à un linge qui se détache. La pompe aspirante détruite, le vide se défit. Les quatre cents ventouses lâchèrent à la fois le rocher et l'homme. Ce haillon coula au fond de l'eau.

Gilliatt, haletant du combat, put apercevoir à ses pieds sur les galets deux tas gélatineux informes, la tête d'un

côté, le reste de l'autre. Nous disons le reste, car on ne pourrait dire le corps.

Gilliatt toutefois, craignant quelque reprise convulsive de l'agonie, recula hors de la portée des tentacules.

Mais la bête était bien morte.

Gilliatt referma son couteau.

LA GRÈVE MOUVANTE.

(Des *Misérables*).

Il arrive parfois, sur de certaines côtes de Bretagne ou d'Écosse, qu'un homme, un voyageur ou un pêcheur, cheminant à marée basse sur la grève loin du rivage, s'aperçoit soudainement que depuis plusieurs minutes il marche avec quelque peine. La plage est sous ses pieds comme de la poix ; la semelle s'y attache ; ce n'est plus du sable, c'est de la glu. La grève est parfaitement sèche, mais à chaque pas qu'on fait, dès qu'on a levé le pied, l'empreinte qu'il laisse se remplit d'eau. L'œil, du reste, ne s'est aperçu d'aucun changement ; l'immense plage est unie et tranquille, tout le sable a le même aspect, rien ne distingue le sol qui est solide de celui qui ne l'est plus ; la petite nuée joyeuse des pucerons de mer continue de sauter tumultueusement sur les pieds du passant. L'homme suit sa route, va devant lui, appuie vers la terre, tâche de se rapprocher de la côte. Il n'est pas inquiet. Inquiet de quoi? Seulement, il sent quelque chose, comme si la lourdeur de ses pieds croissait à chaque pas qu'il fait. Brusquement il enfonce. Il enfonce de deux ou trois pouces. Décidément il n'est pas dans la bonne route ; il s'arrête pour s'orienter. Tout à coup, il regarde à ses pieds. Ses pieds ont disparu. Le sable les couvre. Il retire ses pieds du sable, il veut revenir sur ses pas, il

retourne en arrière, il enfonce plus profondément. Le sable lui vient à la cheville ; il s'en arrache et se jette à gauche, le sable lui vient à mi-jambe ; il se jette à droite, le sable lui vient aux jarrets. Alors il reconnaît avec une indicible terreur qu'il est engagé dans la grève mouvante, et qu'il a sous lui le milieu effroyable où l'homme ne peut pas plus marcher que le poisson n'y peut nager. Il jette son fardeau s'il en a un, il s'allège comme un navire en détresse ; il n'est déjà plus temps, le sable est au-dessus de ses genoux.

Il appelle, il agite son chapeau ou son mouchoir, le sable le gagne de plus en plus ; si la grève est déserte, si la terre est trop loin, si le banc de sable est trop mal famé, s'il n'y a pas de héros dans les environs, c'est fini, il est condamné à l'enlizement. Il est condamné à cet épouvantable enterrement, long, infaillible, implacable, impossible à retarder ni à hâter, qui dure des heures, qui n'en finit pas, qui vous prend debout, libre et en pleine santé, qui vous tire par les pieds, qui, à chaque effort que vous tentez, à chaque clameur que vous poussez, vous entraîne un peu plus bas, qui a l'air de vous punir de votre résistance par un redoublement d'étreinte. qui fait rentrer lentement l'homme dans la terre en lui laissant tout le temps de regarder l'horizon, les arbres, les campagnes vertes, les fumées des villages dans la plaine, les voiles des navires sur la mer, les oiseaux qui volent et qui chantent, le soleil, le ciel. L'enlizement, c'est le sépulcre qui se fait marée et qui monte du fond de la terre vers un vivant. Chaque minute est un ensevelissement inexorable. Le misérable essaye de s'asseoir, de se coucher, de ramper ; tous les mouvements qu'il fait l'enterrent ; il se redresse, il enfonce ; il se sent engloutir ; il hurle, implore, crie aux nuées, se tord les bras, désespère. Le voilà dans le sable jusqu'au ventre ; le sable atteint la poitrine, il n'est plus

qu'un buste. Il élève les mains, jette des gémissements furieux, crispe ses ongles sur la grève, veut se retenir à cette cendre, s'appuie sur les coudes pour s'arracher à cette gaîne molle, sanglote frénétiquement ; le sable monte. Le sable atteint les épaules, le sable atteint le cou ; la face seule est visible maintenant. La bouche crie, le sable l'emplit ; silence. Les yeux regardent encore, le sable les ferme ; nuit. Puis le front décroît, un peu de chevelure frissonne au-dessus du sable ; une main sort, troue la surface de la grève, remue et s'agite, et disparaît. Sinistre effacement d'un homme.

Quelquefois le cavalier s'enlize avec le cheval ; quelquefois le charretier s'enlize avec la charrette ; tout sombre sous la grève. C'est le naufrage ailleurs que dans l'eau. C'est la terre noyant l'homme. La terre pénétrée d'océan, devient piège. Elle s'offre comme une plaine et s'ouvre comme une onde. L'abîme a de ces trahisons.

NOTES.

Page Ligne

336.—16. *Pray for us.* C'est la formule latine répétée très souvent dans les prières de l'Église catholique.

18. Périphrase pour: la lune.

19. "Le contour"; singulier pour le pluriel: les contours de tous les objets.

337.— 1. "Qui les recèle." LES se rapporte au pluriel renfermé dans l'idée: chaque étoile.

3. "Amincit." L'image est très exacte: *gradually decreases.*

4. L'ordre régulier est: La nuit argente la surface de l'eau.

9. "Le vent" (qui souffle) aux brèches.

14. "Étranges" dans le sens de: peu naturels.

23. "Comme" *similar to.* L'ordre régulier est: de jeunes abeilles volent aux fleurs.

24. Les rideaux qui en France entourent les berceaux des enfants.

338.— 4. "L'homme sombre" est Caïn. — Prononcer Ca-in (Ca-ain).

20. "Assur," l'Assyrie: Les noms cités dans cette pièce sont tirés de l'Écriture sainte avec l'orthographe et la prononciation française.

Page Ligne

339.— 8. "Hénoch." Prononcer Hé-nok.

18. "La tente aux murs," c'est-à-dire avec les murs.

24. "Chaise" ici *seat.*

340.—11. L'ordre régulier est: qui jette aux sillons, ou dans les sillons.

14. "Labours" c'est-à-dire terres labourées. Voir p. 143, note 4.

16. Le sens est qu'il faut profiter de chaque heure qui luit.

341.— 1. "Les pauvres gens," c'est-à-dire les pauvres, simplement.

7. Le bahut est un ancien coffre large et profond qui autrefois servait aux gens de la campagne à mettre toutes sortes de choses.

10. "Nid d'âmes" est en apposition; la phrase complète, peu poétique, serait: (qui sont comme) un nid d'âmes.

23. LE mousse, *cabin boy;* LA mousse, *moss.*

30. "Bout" ici *bit.*

33. Le sujet de DISE est la mer.

342.— 2. "Linceul" est synonyme de: nuit noire.

15. "L'aube pleure de naître," *the dawn weeps when being born.*

20. "Au vent palpite"=tremble battue par le vent.

22. "La bise" (vent fort du nord-ouest)... *twists and wrings the thatch.*

29. "Comme c'est mal nourri"=comme ils sont mal nourris.

343.—24. "Nous dérobe" *carries us off.*

344.—14. "Celle-là de plus" *this additional trouble.*

17. "Voilà-t-il pas" tournure familière: *why now.*

345.— 3. "Que Jeannie éclairait" c'est-à-dire que le plaisir de revoir sa femme réjouissait.

4. "La forêt" allusion aux temps anciens où les forêts servaient d'asile aux brigands.

8. "Tintamarre" *uproar.*

18. "Vous fûtes partis" au pluriel, c'est-à-dire la flotte des pêcheurs.

24. "Bonnet de forçat" c'est-à-dire son bonnet semblable à celui d'un forçat (*convict*).

31. "Chiffon" *these poor things,* littéralement (*bundles of*) *rags.*

32. "C'est gros," comme p. 342 l. 29, pour: ils sont gros.

346.— 1. "Avoir fait ses études" c'est-à-dire avoir reçu une éducation classique.

7. "Cela... grimpera," *they will climb.*

11. "Le bon Dieu." BON ne se traduit pas en anglais. C'est la manière de parler ordinaire du peuple en France. On ne dit pas Dieu, mais "le bon Dieu," comme en Allemagne, LIEBER GOTT.

13. "Ça" abréviation familière pour: cela.

17. "La pieuvre" *octopus,* familièrement *devil-fish.* Cette description, de même que la suivante, l'enlizement, offre peut-être le plus parfait exemple en littérature de ce qu'on appelle peindre par les mots.

19. Gilliatt est le principal personnage de l'ouvrage.

25. "Il avait pied" *he had a footing.*

347.—13. "S'arc-bouta" *propped himself.*

25. "Des enfoncements ronds" *round depressions.*

349.—21. "Le poulpe" autre nom de la pieuvre.

Page Ligne
349.—22. "Serk" est un îlot près de l'île de Jersey.
28. Le calmar et la sèche sont des mollusques de mer comme la pieuvre.
350.— 2. "Ce joint" c'est-à-dire le moment précis, le point précis.
30. "La pompe aspirante (étant) détruite. — "Le vide se défit" *the empty (space from which the sucking proceeded) gave out.*
351.— 3. "Reprise" nouvelle attaque.
8. "La grève, la plage" sont synonymes, *sandy beach.*
22. "Pucerons de mer" *sandflies.*
28. "Brusquement" *suddenly.*
352.— 2. "La cheville" *ankle.*
4. "Le jarret" la partie opposée au genou, où la jambe se plie.
6. "Le milieu" se traduit mieux par *the surroundings.*
12. "Le gagne" *gains upon him.*
15. "Enlizement" *being buried in the moving sands.*
17. "Qui n'en finit pas" *almost endless, very slow.*
22. "Redoublement d'étreinte" *tightening grasp.*
353.— 2. "Crispe" *tightens convulsively.*
13. "Sombre" du verbe SOMBRER, *sinks.*
17. "A de ces trahisons" *has such treasons.*

QUESTIONS.

1. Quel rôle a rempli Victor Hugo dans le XIXe siècle?—2. Sous quels différents aspects peut-on considérer son génie?—3. Qu'a-t il fait comme poète lyrique?— 4. Comme auteur dramatique?— 5. Comme romancier?—6. Donnez les divers incidents de sa vie?—7. Quelles sont les idées contenues dans le fragment *L'Enfant*?—8. Dans la description de la nuit (*Prière pour tous*), quels objets dépeint le poète (str. 1, 2 et 3)?—9. De quelle manière est décrite la prière des enfants (str. 4)? leur sommeil (str. 5 et 6)?—10. Quels sont les divers personnages qui parlent dans la *Conscience*?—11. Racontez cet épisode?—12. Quel en est le sens?—13. Qu'est-ce qui est décrit au commencement des *Pauvres Gens*?—14. Quelles sont les angoisses de la femme du pêcheur?—15. Pourquoi et comment sort-elle?—16. Qu'est-ce qui lui apparaît en route?—17. Comment entre-t-elle? et quel spectacle se montre à ses yeux?—18. Comment retourne-t-elle chez elle? et dans quels sentiments?—19. Décrivez la rentrée du mari? -20. Racontez leur conversation? Que dit l'homme?—21. Quelle est la conclusion de l'épisode?—22. Que cherche Gilliatt dans le couloir de rochers?— 23. Que lui

arrive-t-il d'abord?—24. Que fait-il alors?—25. Donnez quelques détails de ce qui se produit quand la pieuvre lance le second tentacule? le troisième? le quatrième et le cinquième?—26. Qu'est-ce qui arrive alors? – 27. Quelles sont les positions respectives de la pieuvre et de Gilliatt?—28. Quelle seule ressource restait à Gilliatt? et comment?—29. Comment la lutte continue-t-elle?—30. Comment se termine-t-elle?—31. Par quels traits l'auteur décrit-il l'aspect des sables mouvants et les premiers symptômes de l'enlizement?—32. Décrivez les progrès successifs de l'enlizement et les actions de la victime?—33. Ses derniers efforts?—34. Qu'est-ce que l'enlizement?

CHAPITRE X.

MÉRIMÉE (1803–1870). Romans et Nouvelles.

GEORGE SAND (1804–1876). Romans.

En arrivant aux auteurs contemporains, — ceux que nous avons connus avant leur mort toute récente, et ceux qui vivent encore,— un doute surgit, à savoir quelle place il faut leur assigner dans la littérature, ou même s'il leur en faut donner une. Le plus sûr des critiques, Sainte-Beuve le dit péremptoirement: "Il n'est pas bon de paraître trop vite et d'emblée classique à ses contemporains; on a grande chance alors de ne pas rester tel pour la postérité. Combien de ces classiques précoces qui ne tiennent pas, et ne le sont que pour un temps? On se retourne un matin et l'on est tout étonné de ne plus les retrouver derrière soi. Il n'y en a eu, selon l'expression de Mme de Sévigné, que pour *un déjeuner de soleil.*"

Dans le choix qui reste à faire des écrivains du dix-neuvième siècle, il ne sera donné ici des extraits que de ces auteurs à qui la portée humaine de leurs œuvres, et l'appréciation universelle en France et à l'étranger, semblent avoir donné une valeur permanente.

Tout d'abord vient Mérimée: ses contes et nouvelles sont considérés comme les modèles du genre: style élégant et précis, absence de toute digression inutile, expression exacte et pittoresque, intérêt admirablement ménagé, telles sont les principales qualités reconnues dans *Colomba*, *la Vénus d'Ile*, *Carmen*, *le Vase étrusque*, *Mattéo Falcone*, et même l'ouvrage historique, *Chronique de Charles IX*. Ces écrits ne sont pas bien longs et font une lecture attrayante. Mérimée a aussi publié plusieurs ouvrages historiques.

Sa vie fut celle d'un lettré aisé et indépendant. Né à Paris, il fit sa carrière dans l'administration, et s'acquit, entre temps, une réputation de premier ordre par ses travaux littéraires. Menant de front ces deux occupations, par l'une il arriva à la haute dignité de sénateur de l'empire, et par l'autre à l'Académie française, en 1844. La pièce (complète) citée ici donnera une juste idée de son talent.

LA PRISE DE LA REDOUTE.

Un militaire de mes amis, qui est mort de la fièvre, en Grèce, il y a quelques années, me conta un jour la première affaire à laquelle il avait assisté. Son récit me frappa tellement que je l'écrivis de mémoire aussitôt que j'en eus le loisir.

"Je rejoignis le régiment le 4 septembre au soir. Je trouvai le colonel au bivac. Il me reçut d'abord assez brusquement; mais après avoir lu la lettre de recommandation du général B..., il changea de manière, et m'adressa quelques paroles obligeantes.

Je fus présenté par lui à mon capitaine, qui revenait à l'instant même d'une reconnaissance. Ce capitaine, que je n'eus guère le temps de connaître, était un grand homme brun, d'une physionomie dure et repoussante. Il avait été simple soldat, et avait gagné ses épaulettes et sa croix sur les champs de bataille. Sa voix, qui était enrouée et faible, contrastait singulièrement avec les proportions presque gigantesques de sa personne. On me dit qu'il devait cette voix étrange à une balle qui l'avait percé de part en part à la bataille d'Iéna.

En apprenant que je sortais de l'école de Fontainebleau, il fit la grimace, et dit: "Mon lieutenant est mort hier..." Je compris qu'il voulait dire: "C'est vous qui devez le remplacer, et vous n'en êtes pas capable." Un mot piquant me vint sur les lèvres, mais je me contins.

La lune se leva derrière la redoute de Cheverino, située à deux portées de canon de notre bivac. Elle était large et rouge comme cela est ordinaire à son lever. Mais ce soir elle me parut d'une grandeur extraordinaire. Pendant un instant, la redoute se détacha en noir sur le disque éclatant de la lune. Elle ressemblait au cône d'un volcan au moment de l'éruption.

Un vieux soldat auprès de qui je me trouvais, remarqua la couleur de la lune. "Elle est bien rouge, dit-il, c'est signe qu'il en coûtera bon pour l'avoir, cette fameuse redoute!" J'ai toujours été superstitieux, et cet augure, dans ce moment surtout, m'affecta. Je me couchai, mais je ne pus dormir. Je me levai, et je marchai quelque temps, regardant l'immense ligne de feux qui couvrait les hauteurs au-delà du village de Cheverino.

Lorsque je crus que l'air frais et piquant de la nuit avait assez rafraîchi mon sang, je revins auprès du feu ; je m'enveloppai soigneusement de mon manteau, et je fermai les yeux, espérant ne pas les ouvrir avant le jour.

Mais le sommeil me tint rigueur. Insensiblement mes pensées prenaient une teinte lugubre. Je me disais que je n'avais pas un ami parmi les cent mille hommes qui couvraient la plaine. Si j'étais blessé, je serais dans un hôpital, traité sans égards par des chirurgiens ignorants. Ce que j'avais entendu dire des opérations chirurgicales me revint à la mémoire. Mon cœur battait avec violence, et machinalement je disposais comme une espèce de cuirasse le mouchoir et le portefeuille que j'avais sur la poitrine. La fatigue m'accablait, je m'assoupissais à chaque instant, et à chaque instant quelque pensée sinistre se reproduisait avec plus de force, et me réveillait en sursaut.

Cependant la fatigue l'avait emporté, et quand on battit la diane, j'étais tout à fait endormi. Nous nous mîmes en bataille, on fit l'appel, puis on remit les armes en faisceaux, et tout annonçait que nous allions passer une journée tranquille.

Vers les trois heures, un aide de camp arriva, apportant un ordre. On nous fit reprendre les armes ; nos tirailleurs se répandirent dans la plaine; nous les suivîmes lentement, et, au bout de vingt minutes, nous vîmes tous les avant-postes des Russes se replier et rentrer dans la redoute.

Un corps d'artillerie vint s'établir à notre droite, un autre à notre gauche, mais tous les deux bien en avant de nous. Ils commencèrent un feu très-vif sur l'ennemi, qui riposta énergiquement, et bientôt la redoute de Cheverino disparut sous des nuages épais de fumée.

Notre régiment était presque à couvert du feu des Russes par un pli du terrain. Leurs boulets, rares d'ailleurs pour nous, car ils tiraient de préférence sur nos canonniers, passaient au-dessus de nos têtes, ou tout au plus nous envoyaient de la terre ou de petites pierres.

Aussitôt que l'ordre de marcher en avant eut été donné, mon capitaine me regarda avec une attention qui m'obligea à passer deux ou trois fois la main sur ma jeune moustache d'un air aussi dégagé qu'il me fut possible. Au reste, je n'avais pas peur, et la seule crainte que j'éprouvasse, c'était que l'on ne s'imaginât que j'avais peur. Les boulets inoffensifs contribuèrent encore à me maintenir dans mon calme héroïque. Mon amour-propre me disait que je courais un grand danger, puisque enfin j'étais sous les feux d'une batterie. J'étais enchanté d'être si à mon aise, et je pensai au plaisir de raconter la prise de Cheverino dans le salon de madame Saint-Luxan, rue de Provence.

Le colonel passa devant notre compagnie ; il m'adressa la parole : "Eh bien! vous allez en voir de grises, pour votre début." Je souris d'un air tout à fait martial, en brossant la manche de mon habit, sur laquelle un boulet, tombé à trente pas de moi, avait envoyé un peu de poussière.

Il paraît que les Russes s'aperçurent du peu d'effet de leurs boulets, car ils les remplacèrent par des obus, qui pouvaient plus facilement nous atteindre dans le creux où nous étions postés. Un assez gros éclat m'enleva mon shako, et tua un homme auprès de moi.

"Je vous fais mon compliment, me dit le capitaine, comme je venais de ramasser mon shako ; vous en voilà quitte pour la journée." Je connaissais cette superstition militaire qui croit que ce mot *non bis in idem* est un axiome aussi bien sur un champ de bataille que dans une cour de justice. Je remis fièrement mon shako. "C'est faire saluer les gens sans cérémonie," dis-je aussi gaiment que je pus. Cette mauvaise plaisanterie, vu la circonstance, parut excellente. "Je vous félicite, reprit le capitaine : vous n'aurez rien de plus, et vous commanderez une compagnie ce soir ; car je sens bien quo le four chauffe pour moi. Toutes les fois que j'ai été blessé, l'officier auprès de moi a reçu quelque balle morte ; et, ajouta-t-il d'un ton plus haut et plus honteux, leurs noms commençaient toujours par un P."

Je fis l'esprit fort ; bien des gens auraient fait comme moi; bien des gens auraient été, aussi bien que moi, frappés de ces paroles prophétiques. Conscrit comme je l'étais, je sentais que je ne pouvais sacrifier mes sentiments à personne, et que je devais toujours paraître froidement intrépide.

Au bout d'une demi-heure, le feu des Russes diminua sensiblement ; alors nous sortîmes de notre couvert pour marcher sur la redoute.

Notre régiment était composé de trois bataillons. Le deuxième fut chargé de tourner la redoute du côté de la gorge ; les deux autres devaient donner l'assaut. J'étais dans le troisième bataillon.

En sortant de derrière l'espèce d'épaulement qui nous avait protégés, nous fûmes reçus par plusieurs décharges de mousqueterie qui ne firent que peu de mal dans nos rangs. Le sifflement des balles me surprit : souvent je tournai la tête, et je m'attirai ainsi quelques plaisanteries de la part de mes camarades, plus familiarisés avec ce

bruit. A tout prendre, me dis-je, une bataille n'est pas une chose si terrible.

Nous avancions au pas de course, précédés de tirailleurs ; tout à coup les Russes poussèrent trois hourras, trois hourras distincts, et restèrent silencieux et sans tirer. "Je n'aime pas ce silence, dit mon capitaine, cela ne présage rien de bon." Je trouvai que nos gens étaient un peu bruyants, et je ne pus m'empêcher de faire intérieurement la comparaison de leurs clameurs tumultueuses avec le silence imposant de l'ennemi.

Nous parvînmes rapidement au pied de la redoute ; les palissades avaient été brisées et la terre bouleversée par nos boulets. Les soldats s'élancèrent sur ces ruines nouvelles, avec des cris de *vive l'empereur !* plus forts qu'on ne l'aurait attendu de gens qui avaient déjà tant crié.

Je levai les yeux, et jamais je n'oublierai le spectacle que je vis. La plus grande partie de la fumée s'était élevée et restait suspendue comme un dais à vingt pieds au-dessus de la redoute. Au travers d'une vapeur bleuâtre, on apercevait, derrière leur parapet à demi détruit, les grenadiers russes, l'arme haute, immobiles comme des statues. Je crois voir encore chaque soldat, l'œil gauche attaché sur nous, le droit caché par le fusil élevé. Dans une embrasure à quelques pieds de nous, un homme tenant un boute-feu était auprès d'un canon.

Je frissonnai, et je crus que ma dernière heure était venue. "Voilà la danse qui va commencer, s'écria mon capitaine. Bonsoir." Ce furent les dernières paroles que je lui entendis prononcer..

Un roulement de tambour retentit dans la redoute. Je vis se baisser tous les fusils. Je fermai les yeux et j'entendis un fracas épouvantable, suivi de cris et de gémissements. J'ouvris les yeux, surpris de me trouver encore au monde. La redoute était de nouveau enveloppée de

fumée. J'étais entouré de blessés et de morts. Mon capitaine était étendu à mes pieds ; sa tête avait été broyée par un boulet, et j'étais couvert de sa cervelle et de son sang. De toute ma compagnie il ne restait que six hommes et moi.

A ce carnage succéda un moment de stupeur. Le colonel mettant son chapeau au bout de son épée, gravit le premier le parapet, en criant *vive l'empereur!* Il fut suivi aussitôt de tous les survivants. Je n'ai presque plus de souvenir net de ce qui vint après. Nous entrâmes dans la redoute, je ne sais comment. On se battit corps à corps au milieu d'une fumée si épaisse que l'on ne pouvait se voir. Je crois que je frappai, car mon sabre se trouva tout sanglant. Enfin j'entendis crier : *victoire!* et la fumée diminuant, j'aperçus du sang et des morts, sous lesquels disparaissait la terre de la redoute. Les canons surtout étaient encombrés sous des tas de cadavres. Environ deux cents hommes debout, en uniforme français, étaient groupés sans ordre, les uns chargeant leurs fusils, les autres essuyant leurs baïonnettes. Onze prisonniers russes étaient avec eux.

Le colonel était renversé tout sanglant, sur un caisson brisé, près de la gorge. Quelques soldats s'empressaient autour de lui : je m'approchai : "Où est le plus ancien capitaine?" demanda-t-il à un sergent. — Le sergent haussa les épaules d'une manière très expressive. — "Et le plus ancien lieutenant?" — "Voici monsieur qui est arrivé d'hier," dit le sergent d'un ton tout à fait calme. — Le colonel sourit amèrement. — "Allons, monsieur, me dit-il, vous commandez en chef ; faites promptement fortifier la gorge de la redoute avec ces chariots, car l'ennemi est en force ; mais le général C.. va nous faire soutenir." — "Colonel, lui dis-je, vous êtes grièvement blessé?" — "Flambé, mon cher, mais la redoute est prise."

NOTES.

Page Ligne
358.—14. "D'une reconnaissance" *from reconoitring.*
16. "Il avait été simple soldat" *he had risen from the ranks.*
17. "Sa croix" *the cross of the Legion of honor.*
22. "La bataille d'Iéna" gagnée par les Français sur les Prussiens en 1806. Cette victoire soumit la Prusse à Napoléon.
23. "L'école de Fontainebleau," l'école militaire à cette époque, comme l'école de West Point en Amérique.
28. Cheverino est situé en Russie.
359.— 3. "Il en coûtera bon" *it will cost a great deal* (*of blood*).
13. "Me tint rigueur" *would not relent* (*would not come*).
25. "L'avait emporté" *had at last triumphed.*
26. "On battit la diane" *the reveille was sounded.*
27. "Se mettre en bataille" *to form in battle array.*
28. "On fit l'appel" *the names were called.* — "On remit les armes en faisceaux" *the muskets were stacked.*
360.— 7. "Un pli du terrain" *a slight rise of the ground.*
14. "Air dégagé" *unconcerned air.*
22. "Rue de Provence," à Paris.
25. "En voir de grises" phrase idiomatique signifiant *to be in a very dangerous place.*
361.— 4. "Non bis in idem" axiome latin, signifiant: pas deux fois pour la même affaire; c'est-à-dire qu'une personne ne peut pas être jugée deux fois pour la même accusation.
11. "Le four chauffe" littérallement *the oven is being heated,* c'est-à-dire *I am doomed.*
16. "Faire l'esprit fort" *to show oneself incredulous, exempt from superstition.*
29. "Epaulement" *rising ground.*
362.— 1. "A tout prendre" *taking it all in all.*
25. "Un boute-feu" une mèche allumée qui servait à cette époque à mettre (bouter) le feu au canon.
363.—11. "Corps à corps" *at close quarters.*
34. "Flambé" terme fort expressif: *burned out,* c'est-à-dire perdu, *done for.*

QUESTIONS.

1. Quelle réflexion fait Sainte-Beuve au sujet des auteurs contemporains?—2. Comment caractérise-t-on les contes et nouvelles de Mérimée?—3. Que peut-on dire de sa vie?—4. Quels sont les principaux personnages de la *Prise de la Redoute*? et qui raconte le fait?—5. Comment décrit-il son capitaine?—6. Comment passe-t-il la nuit?—7. Position des combattants et préliminaires du combat?

—8. Sensations du narrateur?—9. Que lui arrive-t-il d'abord?—10. Décrire l'attitude des Russes et des Français au moment de l'assaut?—11. Quels sont les incidents du combat?—12. Quel tableau présente la redoute prise? Et qui commande le reste des combattants?

GEORGE SAND

N'est qu'un pseudonyme sous lequel est connue Mme Dudevant. George Sand est la George Eliot de la France, supérieure peut-être à l'écrivain anglais par la beauté et le charme de son style. Malheureusement un certain nombre de ses ouvrages se ressentent de son éducation; elle fut en effet élevée par sa grand'mère dans des principes d'une liberté extrême, et Byron était son auteur favori.

Mariée en 1822 au baron Dudevant, ancien officier de Napoléon, elle se sépara de lui en 1831 et se mit à écrire pour subvenir à ses besoins et à l'éducation de sa fille. Son premier roman, un roman tout de passion, *Indiana*, fit sa réputation.

D'autres romans qui suivirent avec rapidité, reposent sur le même fond de situations risquées, et quelques-uns contiennent des idées paradoxales ou des doctrines peu conformes à la morale. Mais peu à peu il se produisit un revirement heureux dans sa manière, surtout à partir de 1851, et beaucoup de ses plus beaux ouvrages datent de cette époque. Notamment le *Marquis de Villemer* qui est peut-être son chef-d'œuvre.

Des très nombreux romans qu'elle a composés, on peut recommander d'abord ceux qui ont été spécialement édités en Amérique: *la Mare au Diable*, *la Petite Fadette*, *Nanon*, *la Famille Germandre*, *Marianne*, puis le *Marquis de Villemer*, *les Dames Vertes*, *Consuelo*, *la Comtesse de Rudolstadt*, *l'Homme de Neige*, et enfin les contes écrits pour les enfants, *le Château de Pictordu*, et le *Chêne parlant*.

George Sand a un talent brillant d'invention et une entraînante beauté de langage; son style, pur et harmonieux, est cependant fort simple; il a surtout cette qualité d'être d'un naturel parfait, si bien que l'écrivain, chose rare, est tout à fait oublié dans la narration. Le lecteur se trouve lui-même transporté tout entier dans les faits qui lui sont racontés et perd de vue tout le reste; il s'oublie lui-même.

LE MARQUIS DE VILLEMER.

Ce roman commence par deux lettres qu'une jeune fille, partie pour Paris afin de chercher une place de dame de compagnie, dans le but d'aider sa sœur, veuve et mère de quatre enfants, écrit à cette sœur, qui demeure en province.

I. Ne t'inquiète donc pas, chère sœur ; me voilà arrivée à Paris, sans accident ni fatigue. J'ai dormi quelques heures, j'ai déjeuné d'une tasse de café, j'ai fait ma toilette, et dans un instant je vais prendre un fiacre et me présenter à Mme d'Arglade pour qu'elle me présente à Mme de Villemer. Je t'écrirai ce soir le résultat de la solennelle entrevue, mais je veux d'abord jeter ces trois mots à la poste pour que tu sois rassurée sur mon voyage et ma santé.

Prends courage avec moi, ma Camille, tout ira bien ; Dieu n'abandonne pas ceux qui comptent sur lui et qui font leur possible pour aider sa douce providence. Ce qu'il y a eu de plus douloureux pour moi dans ma résolution, ce sont tes larmes et celles des chers petits : j'ai de la peine à retenir les miennes quand j'y pense ; mais il le fallait absolument, vois-tu ! Je ne pouvais pas rester les bras croisés quand tu as quatre enfants à élever. Puisque j'ai du courage, de la santé, et aucun autre lien en ce monde que ma tendresse pour toi et pour ces pauvres petits anges du bon Dieu, c'était à moi de partir et de chercher notre vie. J'en viendrai à bout, sois-en sûre. Soutiens-moi au lieu de me regretter et de m'attendrir, voilà tout ce que je demande. Et sur ce, ma sœur chérie, je t'embrasse de toute mon âme, ainsi que nos enfants adorés. . . . .

II. Victoire, grande victoire, ma bonne sœur ! me voilà revenue de chez notre grande dame, et succès inespéré, tu vas voir. Puisque j'ai encore une soirée de liberté, la dernière probablement, j'en vais profiter pour te raconter

l'entrevue. Il me semblera que je cause encore avec toi au coin de ton feu, berçant Charlot d'une main et amusant Lili de l'autre. Chers amours, que font-ils en ce moment ? Ils ne s'imaginent pas que je suis toute seule dans une triste chambre d'auberge, car, dans la crainte d'être importune à Mme d'Arglade, je suis descendue dans un petit hôtel ; mais je serai très bien chez la marquise, et cette soirée solitaire ne m'est pas mauvaise pour me recueillir et penser à vous autres sans distraction. J'ai très bien fait d'ailleurs de ne pas trop compter sur le gîte qui m'était offert, car Mme d'Arglade est absente, et j'ai dû bravement me présenter moi-même à Mme de Villemer.

Tu m'as recommandé de te faire son portrait : elle a soixante ans environ, mais elle est infirme et sort très peu de son fauteuil ; cela et sa figure souffrante la font paraître plus âgée de quinze ans. Elle n'a jamais dû être ni belle ni bien faite ; mais sa physionomie est expressive et caractérisée. Elle est très-brune ; ses yeux sont magnifiques, assez durs, mais francs. Elle a le nez droit et tombant trop sur la bouche, qui est laide et qu'on voit encore trop. Cette bouche est dédaigneuse à l'habitude ; cependant toute la figure s'éclaircit et s'humanise quand elle sourit, et elle sourit facilement. Ma première impression s'est trouvée d'accord avec la dernière. Je crois cette dame très bonne par réflexion plutôt que par entraînement, et courageuse plutôt que gaie. Elle a de l'esprit et de l'instruction.

Elle était seule quand on m'a introduite dans sa chambre. Elle m'a fait asseoir près d'elle avec assez de grâce, et voici le résumé de la conversation.

"Vous m'êtes beaucoup recommandée par Mme d'Arglade, que j'estime infiniment. Je sais que vous appartenez à une excellente famille, que vous avez des talents, un caractère honorable et une vie sans tache. J'ai donc

le plus grand désir que nous puissions nous entendre et nous convenir mutuellement. Pour cela, il faut deux choses : l'une, c'est que mes offres vous paraissent suffisantes ; l'autre, que notre manière de voir ne soit pas trop opposée, car ce serait la source de contrariétés fréquentes. Traitons la première question. Je vous offre douze cents francs par an."

"On me l'a dit, madame, et j'ai accepté. — On m'avait dit à moi que vous trouveriez peut-être cela insuffisant? — Il est vrai que c'est peu pour les besoins de ma situation ; mais madame est juge de la sienne propre, et puisque me voilà... — Parlez franchement ; vous trouvez que ce n'est pas assez? — Je ne peux pas dire ce mot-là. C'est probablement plus que ne valent mes services. — Je ne dis pas cela, moi, et vous, vous le dites par modestie ; mais vous craignez que cela ne suffise à votre entretien? Soyez tranquille, je me charge de tout ; vous ne dépenserez chez moi que la toilette, et je n'en exige aucune. Est-ce que vous l'aimez, la toilette? — Oui, madame, beaucoup ; mais je m'en abstiendrai, puisqu'à cet égard vous n'exigez rien."

La sincérité de ma réponse parut étonner la marquise. Peut-être n'aurais-je pas dû parler spontanément comme j'ai l'habitude de le faire. Elle fut un peu de temps avant de se reprendre. Enfin elle se mit à sourire et me dit : "Ah ça! pourquoi aimez-vous la toilette? Vous êtes jeune, jolie et pauvre ; vous n'avez ni le besoin ni le droit de vous attifer? — J'en ai si peu le droit, répondis-je, que je suis simple comme vous voyez. — C'est fort bien, mais vous souffrez de n'être pas plus élégante? — Non, madame, je n'en souffre pas du tout, puisqu'il faut que cela soit ainsi. Je vois que j'ai parlé sans réfléchir en vous disant que j'aimais la toilette, et que cela vous a donné une pauvre idée de ma raison. Je vous prie de n'y voir

qu'un effet de ma sincérité. Vous m'avez questionné sur mes goûts, et j'ai répondu comme si j'avais l'honneur d'être connue de vous; c'est peut-être une inconvenance, je vous prie de me la pardonner."

"C'est-à-dire, reprit-elle, que si je vous connaissais, je saurais que vous acceptez sans humeur et sans murmure les nécessités de votre position? — Oui, madame, c'est absolument cela. — Eh bien! votre inconvenance, si c'en est une, est loin de me déplaire. J'aime la sincérité par-dessus tout; je l'aime peut-être plus que de raison, et je fais un appel à votre franchise entière. Qu'est-ce qui vous a décidée à accepter de si minces honoraires pour venir tenir compagnie à une vieille femme infirme et peut-être fort ennuyeuse? — D'abord, madame, on m'a dit que vous aviez beaucoup d'esprit et de bonté, et je n'ai pas cru par conséquent devoir m'ennuyer près de vous; ensuite quand même j'aurais dû beaucoup souffrir, il était de mon devoir de tout accepter plutôt que de rester dans l'inaction. Mon père ne nous ayant pas laissé de fortune, ma sœur du moins était assez bien mariée, et je vivais avec elle sans scrupule; mais son mari, dont toute l'aisance provenait d'un emploi, est mort dernièrement après une longue et cruelle maladie, qui a absorbé toutes les économies du ménage. C'est donc à moi naturellement de soutenir ma sœur et ses quatre enfants."

"Avec douze cents francs? s'écria la marquise. Non, cela ne se peut pas. Ah! mon Dieu! Mme d'Arglade ne m'avait pas dit cela. Elle a sans doute craint la méfiance qu'inspire le malheur; mais elle a eu bien tort en ce qui me concerne; votre dévouement m'intéresse, et si nous nous convenons d'ailleurs, je veux que vous vous ressentiez de mon estime. Fiez-vous à moi; je ferai de mon mieux. — Ah! madame, lui répondis-je, que j'aie ou non le bonheur de vous convenir, laissez-moi vous remercier

de ce bon mouvement de votre cœur! — Et je lui baisai la main avec vivacité, ce qu'elle ne trouva pas mauvais. — Pourtant, reprit-elle après un autre silence, où elle semblait se défier de son inspiration, si vous étiez légère et un peu coquette? — Je ne suis ni l'une ni l'autre. — J'espère que non! Pourtant vous êtes très jolie. On ne m'avait pas dit ça non plus, et je trouve même, à mesure que je vous regarde, remarquablement jolie. Cela m'inquiète un peu, je ne vous le cache pas. — Pourquoi, madame? — Pourquoi? Oui, vous avez raison. Les laides se croient belles, et au désir de plaire elles ajoutent le ridicule. Il vaut peut-être mieux que vous soyez capable de plaire... pourvu que vous n'en abusiez pas. Voyons, vous êtes assez bonne fille et assez femme forte pour me raconter un peu votre existence passée? Avez-vous eu quelque roman? Oui, n'est-ce pas? Il est impossible que ce soit autrement. Vous avez vingt-deux ou vingt-trois ans... — J'en ai vingt-quatre, et je n'ai pas eu d'autre roman que celui que je veux vous raconter en deux mots. A dix-sept ans, j'ai été recherchée en mariage par une personne qui me plaisait, et qui s'est retirée en apprenant que mon père avait laissé plus de dettes que de capital. J'ai eu beaucoup de chagrin, mais j'ai oublié cela, et j'ai juré de ne pas me marier. — Ah! c'est du dépit, cela, et non de l'oubli! — Non, madame, c'est du raisonnement. N'ayant rien, mais sentant que j'étais quelque chose, je n'ai pas voulu faire un sot mariage, et, bien loin d'avoir du dépit, j'ai pardonné à celui qui m'avait abandonné ; je lui ai pardonné surtout le jour où, voyant ma sœur et ses quatre enfants dans la misère, j'ai compris la douleur d'un père de famille qui meurt à la peine sans pouvoir rien laisser à ses orphelins. — Eh bien, je vous prends pour ce que vous êtes, pour une excellente fille, pleine de franchise et de volonté. Reste à savoir si vous avez réellement les pe-

tits talents que je réclame. — Que faut-il faire? — Causer d'abord, et sur ce point me voilà satisfaite. Et puis, il faut lire et faire un peu de musique. — Essayez-moi de suite; et si le peu dont je suis capable vous contente... — Oui, oui, dit-elle en me mettant un livre dans les mains, lisez! Je meurs d'envie d'être enchantée de vous."

Au bout d'une page, elle me retira le livre en disant que c'était parfait. Restait la musique. Il y avait un piano dans la chambre. Elle me demanda si je savais lire à livre ouvert. Comme c'est à peu près tout ce que je sais, je pus la contenter encore sur ce point. Finalement, elle me dit que, connaissant mon écriture et ma rédaction, d'après les lettres de moi que lui avait montrées Mme d'Arglade, elle comptait que je serais un excellent secrétaire, et elle me congédia en me tendant la main et en me disant de très bonnes paroles. Je lui ai demandé la journée de demain pour voir les quelques personnes que nous connaissons ici, et elle a donné des ordres pour que je fusse installée samedi.

Chère sœur, on vient de m'interrompre. Quelle douce surprise! c'est un billet de Mme de Villemer, un billet de trois lignes que je te transcris:

"Permettez-moi, chère enfant, de vous envoyer un petit à compte pour les enfants de votre sœur, et une petite robe pour vous. Puisque vous aimez la toilette, il faut bien compâtir aux faiblesses des gens qu'on aime! Il est réglé et entendu que vous aurez cent cinquante francs par mois, et que je me charge de vos chiffons.

Comme cela est bon et maternel, n'est-ce pas? Je vois que j'aimerai cette femme-là de tout mon cœur, et que je ne l'avais pas bien jugée à première vue. Elle est plus spontanée que je ne pensais. Le billet de cinq cents francs, je le mets dans cette lettre. Vite! du bois dans la cave, des jupons de laine à Lili, qui en manque, et un pou-

let de temps en temps sur cette pauvre table. Un peu de vin pour toi, ton estomac est tout délabré, et il en faudra si peu pour te remettre ! Il faut aussi faire arranger la cheminée de la chambre, qui fume atrocement ; ce n'est pas supportable, cela peut fatiguer les yeux des enfants, et ceux de ma filleule sont si beaux !

Moi, j'ai honte de la robe qui m'est destinée, une robe de soie gris perle magnifique. Ah ! que j'ai été sotte de dire que j'aimais à être bien mise ! Une robe de quarante francs eût suffi à mon ambition, et m'en voilà pour deux cents sur le corps, pendant que ma pauvre sœur raccommode ses guenilles ! Je ne sais où me cacher ; mais ne crois pas au moins que je sois humiliée de recevoir un cadeau. Je m'acquitterai de ces bontés-là en conscience, mon cœur me le dit.

NOTES.

Page Ligne

366.—12. "Jeter à la poste" l'expression ordinaire pour *to mail.*
22. "Les bras croisés" *in idleness.*
25. "Du bon Dieu" comparer, p. 346, note sur la ligne 11.

367.— 2. "Charlot," diminutif pour Charles. De même, Lili pour: Julie.
6. On dit: descendre à l'hôtel pour *to put up at a hotel.*
8. "Me recueillir" *to think things over.*
10. "Le gîte" *lodgings.*
16. "Elle n'a jamais dû être" *she cannot possibly ever have been.*

368.— 6. Combien de dollars est-ce, douze cents francs ?
28. "S'attifer" mot familier pour: se parer.

369.— 3. "Une inconvenance" non pas *inconvenience,* mais bien *an unseemly word.*
12. "Honoraires"=salaire.
17. "Quand même j'aurais dû souffrir" *even though I should have to suffer.*

371.— 3. "Faire un peu de musique" *play music a little.*
8. "A livre ouvert" *at sight.*
11. "Rédaction"=style.
26. Combien est-ce cent cinquante francs en monnaie américaine ?
27. "Chiffons" souvent employé par les dames pour tout ce qui concerne la toilette, ou ce qu'une dame porte.
32. "Vite, du bois ! !" c'est-à-dire il faut vite acheter du bois, etc.

QUESTIONS.

1. A quel auteur anglais se compare naturellement George Sand? —2. Que pouvez-vous dire de son éducation, et de ses débuts dans la vie?—3. Tous ses ouvrages sont-ils à lire?—4. Lesquels doivent être recommandés?—5. Quelles sont les qualités principales des romans de George Sand?—6. De quoi se compose le fragment cité ici?—7. Qu'annonce la jeune fille dans la première lettre et que rappelle-t-elle?—8. Quel portrait est fait de Mme de Villemer dans la deuxième lettre?—9. Quel est le premier sujet discuté?—10. Que dit la jeune fille de la toilette? et réflexions de la marquise?—11. Que disent-elles de la beauté et du passé de la jeune fille?—12. Quelles épreuves subit-elle encore? et avec quel succès?—13. Que lui envoie la marquise?—14. Quels commentaires fait là-dessus la jeune fille?

CHAPITRE XI.

ABOUT (Edmond) (1828-1885). Romans, Œuvres diverses.

TAINE (Hippolyte) (1828-1893). Œuvres critiques, littéraires et historiques.

Il n'est guère d'écrivain plus franchement amusant, de plus joyeuse humeur, d'esprit de meilleur aloi et plus brillant qu'Edmond About. Cependant il n'est pas à proprement parler populaire auprès du gros public ou des liseurs de romans à sensation ; c'est qu'il est en même temps un pur classique : il faut avoir quelque instruction pour le bien apprécier. Aussi est-il surtout goûté par les esprits raffinés ; pour eux c'est une jouissance de lire ces charmantes nouvelles écrites dans le meilleur français, *le Roi des Montagnes*, certainement un des chefs d'œuvre de la fiction moderne, *Tolla, les Mariages de Paris, les Mariages de Province, Germaine, L'Homme à l'oreille cassée, le Turco, le Roman d'un brave homme.* On suit avec si peu d'effort la narration légère, animée, entraînante, un peu moqueuse et cependant pleine de bon sens ! Tous ces ouvrages sont d'une lecture d'autant plus saine qu'ils réagissent agréablement contre ce pessimisme facile et inepte auquel tant d'écrivains se sont complu dans ces dernières années.

D'autres de ses romans ont une portée plus grave, mais touchent à des plaies morales qu'il n'est pas donné à tout le monde de sonder.

About est Lorrain de naissance. Ses brillants succès au collège le conduisirent jeune encore à l'Ecole française d'Athènes. A son retour en France il publia *la Grèce contemporaine*, dans lequel il fustigeait avec une ironie mordante, un peu méchante même, les défauts de ce royaume qui venait à peine d'être fondé. Le pamphlet fut lu de toute l'Europe. Dès lors il n'était plus question pour About d'être simple professeur ; les journaux l'accueillirent à bras ouverts. C'est ainsi qu'il donna, sans se presser, nombre d'articles de critique littéraire et artistique, fort remarqués naturellement, et, entre temps, ses divers romans.

About, journaliste et romancier, avait un faible pour l'économie politique, et a écrit de ce chef, deux livres : *Maître Pierre* et *le Progrès*, et une petite brochure, l'*A. B. C. des Travailleurs*.

Les Académiciens, un peu froissés de ses saillies piquantes, furent assez lents à l'accueillir parmi eux. Il fut élu enfin ; mais une mort prématurée l'enleva avant le jour fixé pour la cérémonie de réception.

UN ACCIDENT DE VOYAGE.

(Fragment de la *Grèce contemporaine.*)

Les Turcs, comme on sait, aiment à faire briller leurs montures ; les Grecs renchérissent sur cette passion. On voit quelquefois à la promenade un cavalier sauter hors de la route, se jeter à corps perdu dans la campagne, disparaître dans un nuage de poussière, et ramener au bout de dix minutes un animal fumant et couvert d'écume. Tout le temps que dure cet exploit, tous les promeneurs dont la route est peuplée tirent désespérément sur la bouche de leurs chevaux pour les empêcher de partir au galop. La plus belle qualité de ces agréables animaux est l'émulation, mère des grandes choses. Leur défaut principal est de n'avoir pas de bouche et de ne sentir le mors non plus que les chevaux de bois.

Les modestes chevaux des agoyates sont capables de s'emporter tout comme les chevaux du grand monde. Ce n'est pas au quarantième jour du voyage que les idées de galop leur viennent en tête ; mais au moment du départ, le grand air, la vue des champs, l'influence du printemps, tout les enivre, et il n'est pas toujours prudent de leur laisser la bride sur le cou. Pour peu que vous soyez trois ou quatre compagnons de voyage et que vos chevaux s'avisent de lutter de vitesse, vous êtes engagé dans un *steeple-chase* assez périlleux.

Le second jour de mon voyage en Morée, nous cheminions paisiblement vers l'Isthme de Corinthe et le village de Calamaki. Nous venions de traverser les roches Scironiennes et je pensais, pour ma part, que si mon cheval était aussi fatigué que moi, il se coucherait de bonne heure. Au passage d'un petit ruisseau, Curzon descendit pour boire et continua sa route à pied. Son cheval, livré à lui-même, prit les devants. J'étais en tête de la caravane, je le vis passer devant moi sans y prendre garde. Mais un vieil agoyate se mit dans l'esprit de le rejoindre. Le cheval prit le trot. L'agoyate trotta de son côté : le cheval prit le galop ; je riais de voir comme les animaux à quatre pieds sont mieux organisés pour la course que les bipèdes. Mais mon cheval, en voyant courir son camarade, faisait aussi ses réflexions. Il se disait en lui-même : "Voilà un animal bien vaniteux ; parce qu'il n'a pas de cavalier sur le dos, il s'imagine qu'il va nous laisser en arrière. Nous verrons bien."

Et de partir au galop.

Je serrai la bride, je serrai les genoux, je serrai tout ce que je pus ; je rassemblai tous mes souvenirs du manége. Bon gré mal gré, il fallut partir et lutter de vitesse.

Cependant le cheval de bagage, susceptible comme tous les gens de petit métier, s'indignait dans son âme paysanne contre ces messieurs de la selle, qui affectaient de galoper devant lui. "Parce qu'on a quelques matelas sur le dos, et quelques cartons et quelques assiettes, vous pensez qu'on n'est qu'un âne ! mais attendez ; je vous montrerai si j'étais fait pour porter le bât." Au premier bond, nos assiettes furent à terre ; dix belles assiettes toutes neuves ! il n'en resta que les miettes. Au second, nos matelas s'implantèrent sur un buisson de lentisques. Au troisième, l'animal était loin. Son collègue, qui portait Leftéri, rappelé au sentiment du devoir par la présence de

son maître, et saisi d'horreur, à l'aspect des ruines que l'ambition sème sur son passage, s'arrêta net et refusa de mettre un pied devant l'autre. Quant au cheval de Garnier, il courait depuis longtemps derrière le mien.

Par malheur, nous étions en plaine, et dans une plaine inculte : pas un rocher pour arrêter les chevaux ; pas une terre labourée pour les fatiguer.

Au bout d'une énorme minute, mon cheval arriva, toujours second, sur le sable de la mer. J'avais bonne envie de le pousser à l'eau pour le rafraîchir ; mais j'eus beau tirer à gauche; son concurrent prenant à droite, il suivit à droite. Un peu plus loin je découvris à ma portée un rocher d'une assez belle venue. Je songeai à casser la tête de mon cheval, mais je me retins en songeant à la mienne. Une seconde minute s'écoula : je croyais courir depuis une heure. Derrière moi j'entendais le galop d'un cheval et le bruit d'une chose qui se traîne. Je songeais avec horreur que c'était peut-être mon ami Garnier, et j'essayais d'arracher mon pied gauche de l'étrier : l'étrier était pris entre ma guêtre et mon soulier.

Nous avions quitté la grève, et nous courions en pays plat sur une étroite presqu'île. Il me revenait certains vers du récit de Mazeppa, et son terrible refrain bourdonnait à mon oreille. La presqu'île allait finir, je retrouvais la mer, et cette fois la rive semblait escarpée. Le cheval de Curzon s'arrêta, je respirai ; mais en entendant le galop du mien, il repartit de plus belle. J'étais haletant ; ma main était coupée comme si j'avais fait de l'herbe pendant trois jours ; mes oreilles entendaient le son des cloches, mes yeux se troublaient : je fis un effort désespéré pour dégager mon pied, et je sautai à terre, la tête la première.

Je restai quelques instants étourdi : il me semblait que j'avais une grande foule autour de moi, qu'on faisait de la musique et qu'on m'offrait des glaces. J'entendis réci-

ter cinq ou six madrigaux que je me promis de retenir. Lorsque j'ouvris les yeux et que je me reconnus, j'étais seul, étendu sur le dos, à cinquante pas mon chapeau. J'aperçus un grand oiseau noir sur un arbre : c'était mon manteau que je croyais avoir attaché solidement au pommeau de ma selle. Je m'orientai comme je pus, le soleil aidant, et je marchai, chancelant un peu, du côté où devaient être nos gens. Je n'avais pas fait vingt pas que je vis accourir Leftéri, qui me demanda des nouvelles de ses chevaux. Je répondis qu'ils n'avaient pas la rate malade, et qu'ils couraient au-devant de Calamaki. Le pauvre garçon galopa à leur poursuite. Après lui arriva Garnier, sain et sauf. Son cheval, mis en épreuve d'opter entre un succès d'amour-propre et un fossé de dix pieds, avait pris le bon parti. Curzon demandait à tous les buissons ses papiers et ses dessins perdus, et les agoyates s'accusaient l'un l'autre d'avoir causé tout le mal.

En arrivant à Calamaki, nous trouvâmes Leftéri au milieu de ses chevaux : les aimables bêtes étaient arrivées, toujours au galop, jusqu'aux premières maisons du village, où l'on avait pu les arrêter fort heureusement; car, du train où ils allaient, ils auraient pu faire le tour de la Morée et revenir à leur écurie.

UN PAYSAN SOLDAT DU TEMPS DE LA RÉVOLUTION.

(Fragment du *Roman d'un brave Homme*).

Mon grand père avait été volontaire en 1792, dans sa vingt-deuxième année, et il avait couru à la frontière comme un bon soldat et un bon citoyen, enflammé de l'amour du pays. Ce n'est pas pour cueillir des lauriers qu'il prit le sac et le fusil, mais pour repousser ce fléau et cette honte abominable qui s'appelle l'invasion. Comme

il ne se vantait de rien, sinon d'avoir fait son devoir, et comme il revint se marier sans avoir accepté aucun grade, je puis croire fermement, sur sa parole, que les armées de la Meuse et du Rhin ont fourni de belles marches sans souliers, et livré de rudes combats le ventre creux. Il racontait avec un mâle plaisir ces actions classiques où la valeur personnelle de l'homme jouait le rôle principal et où les plus savantes combinaisons d'un général en chef étaient bouleversées par une charge à la baïonnette. Mon imagination d'enfant s'allumait aux récits de la délivrance nationale. J'étais trop timide et trop respectueux pour aller dire, de but en blanc: Grand-papa, racontez-moi donc la guerre! Mais lorsque par bonheur j'obtenais la permission de passer quelques jours de congé chez lui, on me couchait après souper dans un coin du grand lit à colonnes torses, on tirait sur moi les rideaux de toile; la lampe s'allumait; ma grand'mère mettait son rouet en mouvement; mon oncle, le charron, arrivait, suivi de sa femme; une demi-douzaine de voisins et autant de voisines entraient successivement, les femmes avec leur tricot, les hommes avec leurs grands bras pendants et leurs mains lasses; tout le monde s'asseyait sur les chaises de paille ou sur les bancs de bois poli, et la conversation s'engageait. Après les inévitables propos sur la pluie et le beau temps, choses qui sont d'un intérêt majeur à la campagne, et les mercuriales du marché, et les petits évènements de la ville voisine, on abordait des questions plus hautes et d'un intérêt plus général, comme la suppression de la Loterie, l'invention des allumettes chimiques, l'obligation du système métrique, la création des chemins de fer, souhaitée par ceux-ci, redoutée par ceux-là, mise en doute par le plus grand nombre. Quelquefois le père Antoine, épicier et cantonnier, tirait de sa poche un journal, et la politique entrait en jeu. Mais soit par un chemin,

soit par un autre, mon grand père arrivait toujours à son thème favori, la glorification de la France et l'exécration de l'étranger. L'étranger, pour lui, se divisait en trois sections également haïssables : l'Allemand, l'Anglais et le Russe. "Tous ces gens-là, disait-il, veulent avoir la France, parce qu'ils ne trouvent chez eux que du sable, de la boue, de la neige et du brouillard, et que la France est le plus beau pays du monde, le plus doux à habiter, le meilleur à cultiver, le plus varié dans ses aspects, le plus riche en produits de toute sorte, et, pour tout dire en un mot, l'enfant gâté de la nature. C'est pourquoi le premier devoir du Français est d'avoir l'œil sur la frontière et de se tenir toujours prêt à défendre le patrimoine national..." Il exprimait avec une émotion poignante ce qu'il avait senti de honte et de colère en apprenant que l'étranger foulait le sol sacré de notre France, et le mouvement spontané qui l'avait fait soldat avec un million de Français, tous patriotes comme lui. Le monde n'a rien connu de plus généreux, de plus désintéressé, de plus grand que cette guerre défensive, telle que je la vois encore à travers mes impressions d'enfant et mes souvenirs de vieillard. J'en rêve encore quelquefois à mon âge. Mon esprit est hanté de visions à la fois sombres et radieuses, où les soldats français, coude à coude, en bataillon carré, déchirent leurs cartouches avec les dents et repoussent à coups de baïonnettes les charges de l'ennemi. Le canon fait un trou, cinq ou six hommes tombent : l'officier, impassible sous ses épaulettes de laine, crie aux autres : Serrez les rangs ! Et le drapeau, ce clocher du régiment, resplendit au milieu de la fumée sous la garde de quelques vieux sous-officiers, résolus à mourir plutôt que de le rendre. Au bout d'une heure ou deux, l'ennemi, repoussé, décimé, découragé, se débande ; on le charge, on le sabre, on le disperse aux cris de : Vive la nation ! vive la République !

Lorsque Pierre Dumont, mon grand-père, frappait un ennemi de sa main, il ne se privait pas de l'interpeller à la mode des héros d'Homère :

"Beau capitaine, allez voir là-bas si j'y suis!"

Ou bien :

"Noble étranger, à l'ombre des bosquets paisibles!"

S'il lardait un simple soldat, c'était en style familier :

"Eh! garçon, cela t'apprendra. Rien de tel ne te fut arrivé si tu avais planté tes choux."

Cette éloquence était dans l'esprit de l'époque, mais quelquefois peut-être ralentissait-elle l'action. Mon grand-père s'en aperçut un jour qu'il croyait bien pourfendre je ne sais quel émigré de l'armée de Condé.

"Parricide! lui criait-il, ton dard ne déchirera pas le sein de notre commune mère!"

Le parricide, un joli freluquet, tout galonné d'or, brandissait une épée de cour : il en porta un coup terrible entre les deux poumons de l'orateur, qui resta six mois sur le flanc. Lorsqu'il sortit de l'hôpital, encore mal en point, on lui offrit son congé définitif, qu'il accepta sans se faire prier. La paix était signée et le territoire français évacué depuis un bout de temps. Jamais Pierre Dumont n'avait demandé autre chose, et il se souciait fort peu de promener son sac et son fusil à travers les capitales de l'Europe. Chacun chez soi, telle était sa devise : ni conquérants ni conquis.

NOTES.

Page Ligne

374.—21. L'Ecole française d'Athènes fut fondée par le gouvernement français pour l'étude spéciale de l'antiquité classique et des beaux-arts dans la capitale de la Grèce moderne.

375.— 1. Cet incident est une aventure personnelle d'About.

16. "Agoyate," grec moderne pour: conducteur ou guide.

17. "Le grand monde" *high society.*

22. "Pour peu que vous soyez" *If only you are.*

Page Ligne

376.— 1. "La Morée," presqu'île au sud de la Grèce, l'ancienne Péloponèse.

6. "Curzon" l'un des camarades d'About à l'école d'Athènes.

8. "Prit les devants" *took the lead, went ahead.*

19. "Et de partir." Cet infinitif précédé de DE est un gallicisme. Traduire ici simplement *and he started.*

23. "Cheval de bagage" *pack-horse.*

24. "Paysanne" *countrified.*

27. "Cartons" ici boîtes en carton.

33. "Leftéri," le propriétaire et loueur des chevaux.

377.— 3. "Garnier" autre camarade d'About, devenu fameux comme architecte. Ce fut lui qui bâtit le nouvel Opéra à Paris.

18. "D'une assez belle venue" *of good size.*

22. "Mazeppa" chef des cosaques de l'Ukraine. La légende a consacré l'histoire de sa longue course à travers les steppes, attaché au dos d'un cheval.

26. "De plus belle" *with renewed vigor.*

27. "J'avais fait de l'herbe"=j'avais coupé ou fauché de l'herbe.

378.—10. "N'avait pas la rate malade" *were in good trim for running.* La rate est un viscère qui dans le langage populaire règle l'haleine, *breath or wind.*

22. "Du train" *at the rate.*

379.— 5. Allusion aux exploits étonnants des armées françaises au début de la Révolution. Comparez la proclamation de Bonaparte, p. 314.

12. "De but en blanc" *bluntly.*

26. "Les mercuriales"=les prix.

34. "Entrait en jeu" *became the main topic.*

380.—28. "De laine" *woolen,* pour marquer la pauvreté héroïque de ces temps.

381.— 9. "Planter ses choux"=cultiver son champ.

16. "Freluquet" un *dude* de cette époque.

19. "Mal en point" *in not very good condition.* De même, embonpoint (*stoutness*) c'est-à-dire en bon point.

QUESTIONS.

1. Quelles sont les qualités particulières de Ed. About?—2. De qui surtout est-il apprécié?—3. Donnez une idée de sa vie?—4. De ses ouvrages?—5. Où se passe l'épisode raconté ici?—6. Quels sont les personnages mentionnés?—7. Comment commence la débandade?—8. Et comment continue-t-elle?—9. Quels efforts successifs fait le cavalier? — 10. Dans quelle position se trouve-t-il? — 11. Racontez sa chute?—12. Quel est le sujet du fragment suivant?—13. De qui est-il question?—14. Décrivez cette scène de la veillée,

les personnages, etc.?—15. Qui étaient les ennemis pour Pierre Dumont? Et pourquoi les haïssait-il? — 16. Rapportez les traits principaux de la guerre défensive.—17. Comment Pierre Dumont combattait-il?—18. Comment et quand eut-il son congé?—19. Quels étaient ses sentiments sur l'invasion?

TAINE.

Comme son ami et condisciple About, Taine était Lorrain et remporta des succès non moins brillants au collège. Comme lui aussi il dévia quand il s'agit d'entrer dans la carrière universitaire; il était né critique et publiciste, ainsi que le prouvèrent ses premiers écrits, *Essai sur Tite-Live*, *les Philosophes français au XIXe siècle*, et ses articles dans la *Revue des Deux Mondes*. Ses talents hors ligne le firent nommer professeur d'esthétique et d'histoire de l'art à l'École des Beaux-Arts. Dans cette position, qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie, il s'est montré le digne émule de Ruskin par la hauteur de ses vues et la largeur de ses idées; seulement il est moins mystique, plus pratique, plus scientifique si l'on veut, que l'auteur anglais.

Les relations de son *Voyage aux Pyrénées* et de son *Voyage en Italie*, où il observa surtout les chefs-d'œuvres artistiques, sont fort instructives et intéressantes. Toutefois l'ouvrage par lequel il est sans doute le plus connu est l'*Histoire de la Littérature anglaise*. Soit sous sa forme complète, soit en abrégé, c'est encore ce qu'il y a de mieux sur ce sujet en aucune langue: il fait autorité dans les grandes universités anglaises elles-mêmes. Le peuple anglais, et le pays lui-même sont du reste admirablement décrits dans un livre sans aucune prétention mais fort intéressant: *Notes sur l'Angleterre*.

En ces derniers temps, un autre ouvrage de grandes proportions et témoignant de recherches originales et approfondies, *les Origines de la France contemporaine*, a attiré l'attention de tous ceux qui s'occupent d'histoire. Beaucoup de personnes toutefois n'acceptent pas cette partie de ses théories où il ne montre que le mauvais côté des hommes qui ont fait la Révolution.

Taine était de l'Académie française depuis 1880.

DICKENS.

Dickens ne décrit point, comme Walter Scott, pour offrir une carte de géographie au lecteur et pour faire la topographie de son drame. Il ne décrit point comme lord Byron par amour de la magnifique nature et pour étaler une suite splendide de tableaux grandioses. Il ne songe ni à obtenir l'exactitude ni à choisir la beauté. Frappé d'un spectacle quelconque, il s'exalte et éclate en figures imprévues. Tantôt ce sont les feuilles jaunies que le vent poursuit, et qui s'enfuient en se culbutant, frissonnantes, effarées d'une course éperdue ; se collant aux sillons, se noyant dans les fossés, se penchant sur les arbres. Ici, c'est le vent de la nuit qui tourne autour d'une église, qui tâte en gémissant, de sa main invisible, les fenêtres et les portes, qui s'enfonce dans les crevasses, et qui, renfermé dans sa prison de pierre, hurle et se lamente pour sortir. Jusqu'ici vous ne reconnaissez que l'imagination sombre d'un homme du Nord. Un peu plus loin vous apercevez la religion passionnée d'un protestant révolutionnaire, lorsqu'il vous parle des sons funèbres que jette le vent attardé autour de l'autel, des accents sauvages avec lesquels il semble chanter les attentats que l'homme commet et les faux dieux que l'homme adore. Mais au bout d'un instant l'artiste reprend la parole : il vous conduit au clocher, et dans le cliquetis des mots qu'il entasse, il donne à vos nerfs la sensation de la tourmente aérienne. Le vent souffle et gambade dans les arcades, dans les dentelures, dans les clochetons grimaçants de la tour ; il se roule et s'entortille autour de l'escalier tremblant ; il fait pirouetter la girouette qui grince. Dickens a tout vu dans le vieux beffroi ; sa pensée est un miroir. Il n'y a pas un des détails les plus minutieux et les plus laids qui lui échappe. Il a compté les barres de fer rongées par la

rouille, les feuilles de plomb ridées et recoquillées qui craquent et se soulèvent étonnées sous le pied qui les foule, ces nids d'oiseaux délabrés et empilés dans les recoins des madriers moisis, la poussière grise entassée, les araignées mouchetées, indolentes, engraissées par une longue sécurité, qui, pendues par un fil, se balancent paresseusement aux vibrations des cloches et qui, sur une alarme soudaine, grimpent ainsi que les matelots après leurs cordages, ou se glissent à terre, et jouent prestement de leurs vingt pattes agiles, comme pour sauver leur vie. Cette peinture fait illusion. Suspendue à cette hauteur, entre les nuages volants qui promènent leurs ombres sur la ville et les lumières affaiblies qu'on distingue à peine dans la vapeur, l'imagination éprouve une sorte de vertige ; et l'on n'est pas loin de découvrir, comme Dickens, une âme dans la voix métallique des cloches qui habitent ce château tremblant.

Dickens est un poète ; il se trouve aussi bien dans le monde imaginaire que dans le ciel. Ici, ce sont les cloches qui causent avec un pauvre vieux commissionnaire du coin, et le consolent. Ailleurs, c'est le grillon du foyer qui chante toutes les joies domestiques, et ramène sous les yeux du maître désolé les heureuses soirées, les entretiens confiants, le bien-être, la tranquille gaieté dont il a joui et qu'il n'a plus. Ailleurs, c'est l'histoire d'un enfant malade et précoce qui se sent mourir, et qui, en s'endormant dans les bras de sa sœur, entend la chanson lointaine des vagues murmurantes qui l'ont bercé. Les objets chez Dickens prennent la couleur des pensées de ses personnages. Son imagination est si vive qu'elle entraîne tout avec elle dans la voie qu'elle choisit. Si son personnage est heureux, il faut que les pierres, les fleurs et les nuages le soient aussi ; s'il est triste, il faut que la nature pleure avec lui. Jusqu'aux vilaines maisons des

rues, tout parle. Le style court à travers un essaim de visions ; il s'emporte jusqu'aux plus étranges bizarreries. Voici une jeune fille jolie et honnête qui traverse la cour des Fontaines et le quartier des légistes pour aller retrouver son frère. Quoi de plus simple! quoi de plus vulgaire même! Dickens s'exalte là-dessus. Pour lui faire fête il provoque les oiseaux, les arbres, les maisons, la fontaine, la boîte aux lettres et bien d'autres choses encore. C'est une folie, et c'est presque un enchantement.

NOTES SUR L'ANGLETERRE (FRAGMENTS DU Ier CHAPITRE).

Un dimanche à Londres par la pluie : boutiques fermées, rues presque vides ; c'est l'aspect d'un cimetière immense et décent. Les rares passants, sous leur parapluie, dans le désert des squares et des rues, ont l'air d'ombres inquiètes qui reviennent ; cela est horrible.

Je n'avais pas l'idée d'un pareil spectacle, et l'on dit qu'il est fréquent à Londres. Petite pluie fine, serrée, impitoyable ; à la voir il n'y a pas de raison pour qu'elle ne dure jusqu'à la fin des siècles. Les pieds clapotent ; il y a de l'eau partout, de l'eau sale, imprégnée d'une odeur de suie. Une brume jaunâtre, épaisse, emplit l'air, rampe jusqu'à terre ; à trente pas, une maison, un bateau à vapeur semblent des taches sur du papier brouillard. Dans le Strand surtout, et dans le reste de la cité, après une heure de marche, on a le spleen, on conçoit le suicide. Les hautes façades alignées sont en briques sombres ; le brouillard et la suie y ont incrusté leurs suintements. Monotonie et silence ; mais les adresses en cuivre et en marbre parlent, indiquent le maître absent, comme dans une grande manufacture de noir animal fermée pour cause de décès.

. . . .

La campagne en revanche vous laisse l'impression d'une grande vie, vague, diffuse, mélancolique, celle de la contrée humide. Je l'ai encore mieux sentie à Richmond. De la terrasse, on voit plusieurs lieues de pays, la Tamise qui n'est pas plus grosse que la Seine, et tournoie dans des prairies, entre des bouquets de grands arbres. Tout est vert, d'un vert doux, presque éteint par la distance. On sent la fraîcheur et la paix d'une végétation infinie ; le ciel grisâtre lui fait un dôme mat et bas ; à l'horizon, par assises flottantes, sont des brouillards blanchâtres, çà et là une nue noircissante, ou la tache violacée d'une averse. De tous les fonds monte une brume lente ; on la suit comme une mousseline qui traîne entre les interstices des arbres, et, par degrés, la gaze flottante de la terre vient rejoindre le voile uniforme du ciel. — Quel silence dans le parc ! Des troupeaux de daims paissent dans la fougère humide ; les biches viennent contre les barrières regarder le passant, et ne s'effrayent pas. Se peut-il une campagne mieux disposée pour détendre les nerfs de l'homme qui lutte et travaille ? Les chênes, les tilleuls, les marronniers épanouis, énormes, sont de nobles créatures qui semblent parler à voix basse, avec majesté et sécurité ; à leurs pieds le gazon dru et haut, l'herbe où la pluie a laissé ses larmes, sourit avec une grâce tendre et triste. De l'air, du ciel et des choses se dégage une sorte de quiétude affectueuse ; la nature fait accueil à l'âme lassée, endolorie par l'effort.

. . . .

Autre tableau : à *Hyde Park Corner*, revue des toilettes. La beauté et la parure abondent, mais le goût manque. Les couleurs sont outrageusement crues, et les formes disgracieuses. Décidément les Anglaises, sauf dans la haute classe, se fagotent à plaisir. On devine des corps sains, bien bâtis, parfois beaux, mais il faut les deviner,

La physionomie est souvent pure, mais aussi souvent monotone.... Quelques-unes vont à l'extrême de la laideur et du grotesque. En revanche, d'autres vont à l'extrême de la beauté. On voit là des figures d'ange ; les yeux de pervenche pâle sont doucement profonds, le teint est celui d'une fleur ou d'un enfant, le sourire est divin....

Quantité d'amazones sont charmantes ; si simples, si sérieuses, pas un grain de coquetterie. Elles viennent ici, non pour être regardées, mais pour prendre l'air ; le geste est franc, sans prétention ; la poignée de main toute loyale, presque virile; aucune franfreluche dans la toilette; la petite veste noire, serrée à la taille, montre la bonne pousse, la structure saine. A mon sens, le premier devoir d'une jeune fille est de se bien porter. Elles manient leur cheval avec une aisance et une sûreté complète. Parfois, le père ou le frère s'arrête, cause d'affaires ou de politique avec un ami ; elles écoutent et s'habituent ainsi aux idées graves. — Ces pères et ces frères eux-mêmes font plaisir à voir : figures expressives, décidées, qui portent ou ont porté le poids de la vie, moins usées que chez nous, moins promptes aux sourires, mais plus rassises, et qui laissent souvent dans le spectateur une vague impression de respect, tout au moins d'estime, et parfois de confiance....

NOTES.

Page Ligne

384.— Il y a, dans cette description du talent de Dickens, une imitation très pittoresque de la manière vive et animée de l'auteur anglais.

385.—20. "Commissionnaire du coin." Les commissionnaires sont des espèces de messagers qui se tiennent aux coins des rues des grandes villes en France pour faire les COMMISSIONS (*to go on errands*).

21. "Le grillon du foyer" *the Cricket on the Hearth.*

25. "Un enfant malade" *Dombey & Son.*

Page Ligne

386—13. "Les passants... leur parapluie" c'est-à-dire CHACUN avec son parapluie. C'est assez l'usage en français de particulariser ainsi chaque personne. De même, au parlement, les députés lèvent la main (sing.) etc.

14. "Squares" mot emprunté à l'anglais, se prononce *squarr*. Il y a deux ou trois "squares" à Paris.

15. "Ombres qui reviennent" *ghosts*.

23. "Du papier brouillard" *blotting paper*.

25. "Avoir le spleen" expression française soi disant empruntée à l'anglais pour *to have the blues*.

30. "Noir animal" poudre noire obtenue par la calcination des os.

378.—10. "Assises" *layers*.

388.— 5. La pervenche est une jolie fleur bleu pâle.

10. "La poignée de main" *hand shaking*.

12. "La bonne pousse" *healthy growth*.

QUESTIONS.

1. Détails biographiques sur Taine?—2. A quel Anglais renommé peut-on le comparer?—3. Quels divers ouvrages a-t-il composés? et quels sont les plus importants?—5. Quel écrivain anglais apprécie-t-il? et de quelle manière?—6. Quelles descriptions de Dickens rappelle t-il?—7. Quels sont les traits les plus caractéristiques de sa description de Londres le dimanche?—8. De la campagne à Richmond?—9. Des personnes qu'il voit à Hyde Park?

CHAPITRE XII.

DAUDET (ALPHONSE) (1840——).

AUTEURS DIVERS.

Daudet est peut-être le nom le plus connu à l'étranger d'entre les romanciers de cette fameuse fin de siècle. Il mérite à juste titre sa popularité par des qualités toutes spéciales : originalité féconde de sujets aussi bien que de manière, verve intarissable, talent hors ligne de description vive et animée. Ajoutons à cela un vocabulaire varié, d'une grande richesse, un pathétique ému et la nuance la plus délicate d'expression. Un trait particulier est qu'il aime à employer le langage le plus familier, le langage du peuple en un mot ; c'est même ce qui donne une grâce de plus à son style, une grâce naïve et pittoresque.

Alphonse Daudet est né à Nîmes, belle ville du midi de la France. Dès son enfance, ses aspirations sont toutes littéraires. Ses études classiques interrompues par la ruine de son père, il devient, à l'âge de seize ans, maître d'étude dans un collège de province. Cette vie qu'il décrit dans le *Petit Chose* était trop pénible ; il y renonce et vient à Paris, où grâce au dévouement de son frère (Ernest), il finit, après de dures épreuves, par se frayer un chemin dans le journalisme.

Son premier grand succès fut les charmantes *Lettres de mon Moulin*, suivies du *Petit Chose*. Après viennent ces œuvres qui assurent sa réputation, les *Contes*, *Tartarin de Tarascon*, qui fut plus tard continué dans *Tartarin sur les Alpes*, le plus caractéristique de ses écrits, puis l'*Évangéliste*, épisode de l'Armée du salut, la *Belle Nivernaise*, etc. Il a donné aussi de grands romans, moins faciles à comprendre ici parce qu'ils dépeignent des phases intimes de la vie parisienne ou des vicissitudes politiques. De ce nombre sont le *Nabab*, les *Rois en Exil*, l'*Immortel*, *Fromont Jeune*, etc. Il faut dire que ces volumes contiennent un certain nombre de pages décrivant des situations risquées ou peu morales qui ne sauraient plaire à tout le monde.

Comme les œuvres de Daudet sont si connues, et surtout si accessibles, il ne sera donné ici comme spécimen qu'un conte rarement cité et cependant bien dans la manière de l'auteur.

LA CHÈVRE DE MONSIEUR SEGUIN.

Monsieur Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec ses chèvres. Il les perdait toutes de la même façon ; un beau matin, elles cassaient leur corde, s'en allaient dans la montagne, et là haut le loup les mangeait. Ni les caresses de leur maître, ni la peur du loup, rien ne les retenait. C'était, paraît-il, des chèvres indépendantes, voulant à tout prix le grand air et la liberté.

Le brave monsieur Seguin, qui ne comprenait rien au caractère de ses bêtes, était consterné. Il disait: "C'est fini; les chèvres s'ennuient chez moi, je n'en garderai pas une."

Cependant il ne se découragea pas, et après avoir perdu six chèvres de la même manière, il en acheta une septième ; seulement, cette fois, il eut soin de la prendre toute jeune, pour qu'elle s'habituât mieux à demeurer chez lui.

Ah! qu'elle était jolie la petite chèvre de monsieur Seguin! Qu'elle était jolie avec ses yeux doux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et ses longs poils blancs, et puis docile, caressante, se laissant traire sans bouger, sans mettre le pied dans l'écuelle ; un amour de petite chèvre!

Monsieur Séguin avait derrière sa maison un clos entouré d'aubépines. C'est là qu'il mit sa nouvelle pensionnaire. Il l'attacha à un pieu, au plus bel endroit du pré, en ayant soin de lui laisser beaucoup de corde, et de temps en temps il venait voir si elle était bien. La chèvre se trouvait très heureuse, et broutait l'herbe de si bon cœur que Monsieur Seguin était ravi : "Enfin, pensait le pauvre homme, en voilà une qui ne s'ennuiera pas chez moi!" — Monsieur Seguin se trompait, sa chèvre s'ennuya.

Un jour, elle se dit en regardant la montagne : "Comme on doit être bien là-bas! Quel plaisir de gambader dans la bruyère, sans cette maudite longe qui vous écorche le

cou !... C'est bon pour l'âne ou pour le bœuf de brouter dans un clos !... Les chèvres, il leur faut du large."

A partir de ce moment, l'herbe du clos lui parut fade. L'ennui vint. Elle maigrit ; son lait se fit rare. C'était pitié de la voir tirer tous les jours sur sa longe, la tête tournée du côté de la montagne, la narine ouverte, et faisant : *Mê ?*... tristement.

Monsieur Seguin s'apercevait bien que sa chèvre avait quelque chose, mais il ne savait pas ce que c'était... Un matin, comme il achevait de la traire, la chèvre se retourna et lui dit dans son patois : "Ecoutez, monsieur Seguin, je me languis chez vous. Laissez-moi aller dans la montagne."

— "Ah ! mon Dieu !... Elle aussi !" cria monsieur Seguin stupéfait, et du coup il laissa tomber son écuelle... puis, s'asseyant dans l'herbe, à côté de sa chèvre : "Comment, Blanquette, tu veux me quitter ?" Blanquette répondit : "Oui, monsieur Seguin."

— Est-ce que l'herbe te manque ici ?

— Oh ! non, monsieur Seguin.

— Tu es peut-être attachée de trop court ; veux-tu que j'allonge la corde ?

— Ce n'est pas la peine, monsieur Seguin.

— Alors, qu'est-ce qu'il te faut ? Qu'est-ce que tu veux ?

— Je veux aller dans la montagne, monsieur Seguin.

— Mais, malheureuse, tu ne sais pas qu'il y a le loup dans la montagne... Que feras-tu, quand il viendra ?...

— Je lui donnerai des coups de corne, monsieur Seguin.

— Le loup se moque bien de tes cornes. Il m'a mangé des biques autrement encornées que toi... Tu sais bien, la vieille Renaude qui était ici l'an dernier ? une maîtresse chèvre, forte et méchante comme un bouc. Elle s'est battue avec le loup toute la nuit... puis le matin le loup l'a mangée.

— Pécaïré! Pauvre Renaude!... Ça ne fait rien, monsieur Seguin, laissez-moi aller dans la montagne.

— Bonté divine! dit monsieur Seguin... mais qu'est-ce qu'on leur a donc fait à mes chèvres? Encore une que le loup va me manger... Eh bien, non... je te sauverai malgré toi, coquine, et de peur que tu ne rompes ta corde, je vais t'enfermer dans l'étable, et tu y resteras toujours."

Là-dessus, monsieur Seguin emporta la chèvre dans une étable toute noire, dont il ferma la porte à double tour. Malheureusement il avait oublié la fenêtre, et à peine eut-il le dos tourné que la petite s'en alla.

Quand la chèvre blanche arriva dans la montagne, ce fut un ravissement général. Jamais les vieux sapins n'avaient rien vu de si joli. On la reçut comme une petite reine. Les châtaigners se baissaient jusqu'à terre pour la caresser du bout de leurs branches. Les genêts d'or s'ouvraient sur son passage, et sentaient bon tant qu'ils pouvaient.

Toute la montagne lui fit fête.

Vous pouvez juger si notre chèvre était heureuse. Plus de corde, plus de pieu.... rien qui l'empêchait de gambader, de brouter à sa guise... C'était là qu'il y en avait de l'herbe! jusque par-dessus les cornes... Et quelle herbe! savoureuse, fine, dentelée, faite de mille plantes... C'était bien autre chose que le gazon du clos!... Et les fleurs donc!... De grandes campanules bleues, des digitales de pourpre à longs calices, toute une forêt de fleurs sauvages débordant de sucs capiteux!...

La chèvre blanche, à moitié soûle, se vautrait là-dedans les jambes en l'air et roulait le long des talus, pêle-mêle avec les feuilles tombées et les châtaignes... Puis tout à coup elle se redressait d'un bond sur ses pattes... Hop! la voilà partie, la tête en avant, à travers les maquis et les buissières, tantôt sur un pic, tantôt au fond d'un ravin, là-

haut, en bas, partout... On aurait dit qu'il y avait dix chèvres de monsieur Seguin dans la montagne.

C'est qu'elle n'avait peur de rien, la Blanquette! Elle franchissait d'un bond de grands torrents qui l'éclaboussaient au passage de poussière humide et d'écume. Alors, toute ruisselante, elle allait s'étendre sur quelque roche plate et se faisait sécher par le soleil... Une fois, s'avançant au bord d'un plateau, une fleur de cytise aux dents, elle aperçut en bas, tout en bas dans la plaine, la maison de monsieur Seguin avec le clos derrière. Cela la fit rire aux larmes.

"Que c'est petit, dit-elle; comment ai-je pu tenir là-dedans?" Pauvrette! de se voir si haut perchée, elle se croyait au moins aussi grande que le monde.

Tout à coup le vent fraîchit. La montagne devint violette; c'était le soir... "Déjà!" dit la petite chèvre; et elle s'arrêta fort étonnée.

En bas, les champs étaient noyés de brume. Le clos de monsieur Seguin disparaissait dans le brouillard, et de la maisonnette on ne voyait plus que le toit avec un peu de fumée. Elle écouta la clochette d'un troupeau qu'on ramenait, et se sentit l'âme toute triste... Un gerfaut qui rentrait la frôla de ses ailes en passant. Elle tressaillit... Puis ce fut un long hurlement dans la montagne: "Hou! hou!" Elle pensa au loup; de tout le jour la folle n'y avait pas pensé... Au même moment, une trompe sonna bien loin dans la vallée. C'était ce bon monsieur Seguin qui tentait un dernier effort.

"Hou! hou!..." faisait le loup.

"Reviens! reviens!..." criait la trompe.

Blanquette eut envie de rentrer; mais en se rappelant le pieu, la corde, la haie du clos, elle pensa que maintenant elle ne pourrait plus se faire à cette vie; et qu'il valait mieux rester...

La trompe ne sonnait plus... La chèvre entendit derrière elle un bruit de feuilles. Elle se retourna et vit dans l'ombre deux oreilles courtes toutes droites, avec deux yeux qui reluisaient... C'était le loup!

Enorme, immobile, assis sur son train de derrière, il était là, regardant la petite chèvre blanche et la dégustant par avance. Comme il savait bien qu'il la mangerait, le loup ne se pressait pas; seulement, quand elle se retourna il se mit à rire méchamment. "Ha! ha! la petite chèvre de monsieur Seguin!" et il passa sa grosse langue rouge sur ses babines d'amadou.

Blanquette se sentit perdue... Un moment, en se rappelant l'histoire de la vieille Renaude, qui s'était battue toute la nuit pour être mangée le matin, elle se dit qu'il vaudrait peut-être mieux se laisser manger tout de suite; puis, s'étant ravisée, elle tomba en garde, la tête basse et la corne en avant, comme une brave chèvre de monsieur Seguin qu'elle était... non pas qu'elle eût l'espoir de tuer le loup, — les chèvres ne tuent pas les loups, — mais seulement pour voir si elle pourrait tenir aussi longtemps que la Renaude...

Alors le monstre s'avança, et les petites cornes entrèrent en danse. Ah! la brave chevrette! comme elle y allait de bon cœur! Plus de dix fois, je ne mens pas, elle força le loup à reculer pour reprendre haleine. Pendant ces trêves d'une minute, la gourmande cueillait en hâte encore un brin de sa chère herbe, puis elle retournait au combat, la bouche pleine... Cela dura toute la nuit. De temps en temps la chèvre de monsieur Seguin regardait les étoiles danser dans le ciel clair, et elle disait: "Oh! pourvu que je tienne jusqu'à l'aube!..."

L'une après l'autre, les étoiles s'éteignirent. Blanquette redoubla de coups de corne, le loup de coups de dents... Une lueur pâle parut dans l'horizon... Le chant d'un coq

enroué monta d'une métairie. "Enfin!" dit la pauvre bête, qui n'attendait plus que le jour pour mourir ; et elle s'allongea par terre dans sa belle fourrure blanche toute tachée de sang...

Alors le loup se jeta sur la petite chèvre et la mangea.

NOTES.

Page Ligne

391.—23. "Un clos" *a fenced field.*
32. "Comme on doit être bien" *how comfortable one must be, I am sure.*
34. "Une longe" *tether.*

392.— 1. "C'est bon" *it is well enough.*
2. "Il leur faut du large" *they must have free space.*
3. "A partir de" *from.*
23. "Ce n'est pas la peine" *it is not worth while.*
31. "Une maîtresse chèvre" *a grand goat.*

393.— 1. "Pécaïré" exclamation familière dans le midi de la France, *dear me!* — "Ça ne fait rien" *no matter.*
9. "A double tour" littéralement *with a double turn of the key, securely.*
20. "Plus de corde" *no more rope.*
22. "C'est là qu'il y en avait de l'herbe." *What a place for grass!*

394.—20. "De la maisonnette on ne voyait plus que le toit;" inversion pittoresque: on ne voyait plus que le toit de la maisonnette.
23. "Qui rentrait" *who was going home.*
33. "Se faire à"=s'accoutumer à.

395.— 5. "Son train de derrière" *his haunch.*
16. "S'étant ravisée" *having made up his mind otherwise, having changed his mind.*

396.— 2. Qui n'attendait plus que" *who was only waiting.*

QUESTIONS.

1. Quelle popularité Daudet a-t-il? et à quel titre?—2. Racontez les incidents de sa vie?—3. Quels ouvrages sont cités d'abord? et qu'est-ce qui les caractérise?—4. Que doit-on dire de certains de ses romans? —5. Qu'est-ce qui arrive à monsieur Séguin avec ses chèvres? — 7. Quelle dernière expérience tente-t-il? — 8. Décrivez la petite chèvre? — 9. Comment monsieur Séguin la traite-t-il? et que s'ensuit-il?—10. Résumez le dialogue entre elle et son maître?—11. Que fait la petite chèvre une fois échappée?—12. Racontez les péripéties de la lutte et la catastrophe finale?

AUTEURS DIVERS.

D'autres écrivains de grand renom ont encore illustré ce siècle; mais la nature de leurs écrits ne permettant pas trop d'en citer de longs extraits, il suffira ici de leur consacrer une brève notice.

En première ligne vient THÉOPHILE GAUTIER (1811-1873), poète, romancier et critique de grande autorité. Il est surtout fameux pour son style artistique au plus haut point. De ses ouvrages que l'on peut encore lire, il y a ses voyages en Espagne, en Turquie, et le *Capitaine Fracasse*.

DE SAINTE-BEUVE (1804-1869) le prince des critiques littéraires, poète à ses heures. Sainte-Beuve a introduit une nouvelle école de critique, étudiant avec un soin minutieux non-seulement les ouvrages d'un auteur, mais encore les circonstances historiques et le milieu dans lequel il a vécu. C'est cette étude approfondie et lumineuse mise en relief par un goût parfait et un excellent style, qui donne tant de prix à ses *Portraits littéraires, Portraits contemporains* et à ses *Causeries du Lundi*. Ce recueil est volumineux, mais utile à consulter en tous cas. On en a fait des extraits choisis contenus dans dans un seul volume.

GUIZOT (1787-1874), longtemps premier ministre sous Louis-Philippe, a, de son côté, fondé en quelque sorte une école d'études historiques ou de philosophie de l'histoire. Son *Histoire de Charles Ier* (d'Angleterre) est, on peut le dire, classique. Il a aussi écrit une *Histoire de France* estimée, bien qu'inférieure à celle de Duruy. (*)

RENAN (1823-1892), non moins remarquable par l'excellence de sa diction que par ses études sur les différents livres de la Bible. Son œuvre la plus connue est l'*Histoire des Origines du Christianisme* en 8 volumes. Renan est un érudit doublé d'un grand écrivain. Ses souvenirs autobiographiques, *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, sont pleins de charme.

(*) Cette *Histoire de France* par Duruy mérite d'être recommandée.

Balzac (Honoré de) (1799-1859) au dire de beaucoup d'admirateurs a élevé un monument durable à la littérature française dans sa série intitulée la *Comédie Humaine*. Il y a voulu dépeindre l'homme dans ses aspects divers. Il y montre effectivement un pouvoir merveilleux d'observation et un vrai génie de description exacte et minutieuse. Il est fâcheux qu'il se soit attaché à décrire surtout les mauvais côtés de la nature humaine; ses ouvrages laissent une impression attristante.

On peut lire cependant *Eugénie Grandet*, *Le Lis dans la Vallée*, et surtout l'édition récemment publiée de ses courtes histoires ou contes. (*)

Dumas (Alexandre, père) (1802-1870), le Walter Scott de la France, dont les prodigieux récits, fondés pour la plupart sur quelque fait historique, ont fait les délices de plusieurs générations. Maintenant encore on lit avec plaisir *les Trois Mousquetaires* avec la suite, *Vingt Ans après*. Le *Comte de Monte Cristo* n'est pas non plus oublié.

(*) *Contes* de Balzac édités par MM. G. M. Harper et L. E. Livinggood, W. R. Jenkins, New York.

TABLE DES MATIÈRES.

Avant-Propos.. 1
Introduction : les huit premiers siècles........................ 3

PREMIÈRE PARTIE.

XVIIe SIÈCLE.

CHAPITRE I. MALHERBES. — DESCARTES................ 17
— II. PASCAL, *les Pensées*........................ 26
— III. MOLIÈRE, *l'Avare*........................ 34
— IV. CORNEILLE, *Polyeucte*........................ 82
— V. Mme DE SÉVIGNÉ, *Lettres*.................. 115
— VI. LA FONTAINE, *Fables*........................ 131
— VII. L'ACADÉMIE FRANÇAISE. — LA ROCHEFOUCAULD........................ 149
— VIII. RACINE, *Athalie*........................ 157
— IX. BOSSUET, *Œuvres*........................ 190
— X. FÉNELON, *Télémaque*........................ 205
— XI. BOILEAU. — LA BRUYÈRE................ 219

DEUXIÈME PARTIE.

XVIIIe SIÈCLE.

CHAPITRE I. VOLTAIRE, *Œuvres*........................ 235
— II. MONTESQUIEU. — LESAGE................ 250
— III. JEAN-JACQUES ROUSSEAU................ 269
— IV. BEAUMARCHAIS. — BERNARDIN DE SAINT-PIERRE........................ 280
— V. ANDRÉ CHÉNIER........................ 290

XIXe SIÈCLE.

CHAPITRE VI. CHATEAUBRIAND. — Mme DE STAËL....... 296
— VII. BÉRANGER. — NAPOLÉON................ 306
— VIII. LAMARTINE. — DE MUSSET........................ 320
— IX. VICTOR HUGO, *Œuvres*........................ 334
— X. MÉRIMÉE. — GEORGE SAND........................ 357
— XI. ABOUT. — TAINE........................ 374
— XII. DAUDET. — AUTEURS DIVERS............ 390

TABLE ALPHABÉTIQUE

CONTENANT LES NOMS DES ÉCRIVAINS ET LES TITRES DES PRINCIPAUX OUVRAGES MENTIONNÉS DANS CE MANUEL.

A

ABOUT 374
Académie Française 149
Andromaque 157
ALEMBERT (D') 294
Allemagne 300
Art Poétique 225
Atala 296
Athalie 159
Avare 35
Aventures de Gil Blas 259
Aventures de Télémaque 206

B

BALZAC 397
Barbier de Séville 280
BEAUMARCHAIS 280
Belle Nivernaise (la) 390
BÉRANGER 306
Bérénice 157
BERNARD (Saint) de Clairvaux 9
BERNARDIN DE ST PIERRE 286
BOILEAU 219
Bonaparte 321
BOSSUET 190
BOURDALOUE 234
Bourgeois Gentilhomme 35
Britannicus 157
BUFFON 234

C

Cantilène de Sainte-Eulalie. 4
Caractères de la Bruyère... 229
Causeries du Lundi 397
Chanson de Roland 6
Chansons de Béranger 307
CHATEAUBRIAND 296
Châtiments 334
CHÉNIER, André 290
Chèvre de monsieur Séguin.. 391
Chroniques de Villehardouin 10
— de Joinville 11
— de Froissart 11
Cid 82
Colomba 357
Cinna 82
Connaissance de Dieu de Bossuet 201
Conscience 338
Considérations sur les causes de la grandeur des Romains 250
Contemplations 334
Contes de Daudet 390
— de Balzac 398
Contrat social 270
Conversation sur Jésus-Christ 315
CORNEILLE 82

D

Dernier des Abencérages 296
DESCARTES 19
Dialogues des morts de Fénelon 214
Dickens 384
DIDEROT 294
Discours sur l'Histoire universelle 191

Discours sur la Méthode.... 90
Don Juan.................. 35
Dumas (Alexandre)........ 398

E

Emile..................... 272
Enlèvement................ 351
Épîtres de Boileau 223
Espoir en Dieu............ 328
Esprit des Lois............ 254
Essais de Montaigne 14
Esther.................... 157
Existence de Dieu de Fénelon..................... 210

F

Femmes savantes... 35
Fénelon................. 205

G

Gautier (Téophile)........ 397
Génie du Christianisme.... 296
Gil Blas.................. 259
Graziella................. 320
Grèce contemporaine........ 376
Guizot.................. 397

H

Harmonies poétiques....... 320
Histoire de Charles XII.... 242
Histoire de la littérature anglaise................ 383
Horace 82
Hugo (Victor) 334

I

Idylles et Élégies de Chénier 290
Iphigénie................. 157

J

Jeune Captive (la).......... 290

L

La Bruyère 229
Lamartine................ 320
Lesage.................. 258
Lettre de Voltaire.......... 237
Lettres de Mme de Sévigné. 116
Lettres de mon moulin...... 390
Lettres persanes 250

M

Maintenon (Mme de)..... 234
Malade imaginaire.......... 35
Malherbe................ 17
Marot.................. 13
Marquis de Villemer........ 366
Martyrs.................. 296
Massillon............... 234
Maximes de La Rochefoucauld.................... 151
Médecin malgré lui......... 35
Méditations poétiques de Lamartine................. 320
Menteur de Corneille....... 83
Mérimée................ 357
Molière................. 34
Montaigne.............. 14
Montesquieu 250
Musset (Alfred de)....... 327

N

Napoléon 314
Natchez (les).............. 296
Chutes du Niagara......... 297
Notes sur l'Angleterre...... 386
Nuit en Amérique.......... 298

O

Oraisons funèbres de Bossuet.................... 197

P

PASCAL.................... 26
Paul et Virginie............ 286
Pauvres Gens (les)......... 341
Pensées de Pascal.......... 27
Petit Carême 234
Phèdre...... 157
Pieuvre (la) 347
Plaideurs de Racine....... 157
Polyeucte...... 84
Précieuses ridicules........ 35
Prière pour tous........... 336
Prise de la Redoute........ 358
Proclamation de Napoléon. 314

R

RABELAIS 13
RACINE.................... 157
RENAN 397
René...................... 296
Rhin allemand (le) 331
ROCHEFOUCAULD (LA) 151
Roi des Montagnes......... 374
Roman d'un brave homme .. 378
ROUSSEAU (J.-J.).......... 269

S

SAINT-ÉVREMONT (DE).... 235
SAINTE-BEUVE (DE)....... 397
SAND (George)............ 365
Satires de Boileau 220
Sermons de Bossuet....... 199
SÉVIGNÉ (Mme DE)......... 115
STAËL (Mme DE)........... 300
Stances à Du Perrier 17
Strophes........... 328

T

Tartarin sur les Alpes 390
Télémaque. 206

V

Vie de Gargantua.......... 13
VOLTAIRE................. 235

Z

Zaïre.................... 245

